



ARCHÉO 66

BULLETIN DE L'AAPO



Archéo 66
Bulletin de l'AAPO 2021, n° 36

Comité de lecture

Françoise Avantin,
Georges Castellvi,
Aymat Catafau,
Ingrid Dunyach,
Jérôme Kotarba,
Michel Martzluff,
Cécile Respaut,
Etienne Roudier,

Nous remercions également Jérôme Bénézet et Cécile Jubier-Galinier qui ont participé aux relectures.

Mise en page du bulletin : Ingrid Dunyach

Maquette de la couverture : Cécile Respaut

Illustrations

Première de couverture :

en haut : Vue aérienne des thermes antiques, Thuir, *Les Aybrines* (cliché : C. da Costa, Inrap)

en bas : Fouille en cours d'une jarre de l'âge du Fer, Thuir, *Les Aybrines* (cliché : Fr. Messenger, Inrap)

Pages intermédiaires :

p. 9 : En souvenir de Cyr Descamps.

p. 31 : Céramique attique à figures noires (VI^e s. av. J.-C.), Thuir, *Les Aybrines* (cliché : Ch. Coeuret, Inrap).

p. 69 : Pierre gravée du Lanoux (cliché : C. Respaut, AAPO)

p. 139 : Musée *Narbo Via* (cliché : G. Castellvi, AAPO)

Quatrième de couverture :

Cyr Descamps à Port-Vendres vers 1999 (cliché : C. Tricot)

Edition : AAPO

Dépôt : mai 2022



Association Archéologique des Pyrénées-Orientales
74, avenue Paul Alduy 66100 Perpignan
contact@archeo-66.com
<https://www.aapo-66.com/>

SOMMAIRE

Éditorial	5
Hommages à Cyr DECAMPS	9
<i>Cyr Descamps (31 janvier 1941-18 septembre 2021)</i> , par Abdoulaye CAMARA,	10-11
<i>Descamps, enseignant-chercheur à l'Université de Perpignan-Via Domitia</i> , par Michel MARTZLUFF	12-16
<i>Cyr Descamps, de la plongée à la spéléologie</i> , par Valérie PORRA	17-18
<i>Cyr Descamps et l'AAPO</i> , par Georges CASTELLVI	19-20
<i>Cyr Descamps et le Liban</i> , par Jean SICRE	21-22
Publications (1967-2019). Bibliographie par Abdoulaye CAMARA, Guillaume EPPE et Georges CASTELLVI	23-29
Notices : archéologie préventive, fouilles programmées, sondages, prospections	31
Les Angles, rue des Jardins <i>Le Castell</i> (Tanguy WIBAUT)	32
Le Boulou, <i>La Roureda</i> (Angélique POLLONI)	33
Bourg-Madame, <i>Caldégas</i> (Boris KÉRAMPRAN)	33
Cabestany, <i>Orfila</i> , lotissement Les Parcs de Germanor (Jérôme KOTARBA)	34-35
Canet, ZAC <i>Regals</i> (Philippe POIRIER)	36-37
Codalet, Abbaye Saint-Michel-de-Cuxa (Bruno VANDERHAEGEN)	38
Collioure, sondages sous-marins, <i>Collioure 1A</i> (Franck BRECHON)	39-46
Elne, Tour des Garaffes (Olivier PASSARRIUS et Jérôme BÉNÉZET)	47
Err, <i>Camí de Saillagouse</i> (Assumpció TOLEDO I MUR)	48
Err / Saillagouse, extension de la ZAE <i>du Sègre</i> (Jérôme KOTARBA)	48-49
Pollestres, ZAC <i>Olympeo</i> , tranche 3 (Assumpció TOLEDO I MUR)	49
Perpignan, <i>Orle</i> / ZAE <i>Orline</i> (Cécile DOMINGUEZ)	50
Prades, Coeur de ville (Odile MAUFRAS)	51-54
Rabouillet, <i>Las Dous</i> (Louise et Yves BLAIZE)	55
Saint-André, <i>Saint-Michel</i> (Philippe POIRIER)	55
Sainte-Marie-de-la-Mer, <i>Rue de la Paix</i> (Bruno VANDERHAEGEN)	56
Targassonne, <i>La Serre de Vilalta</i> (Christophe RANCHÉ)	57
Thuir, <i>Les Aybrines</i> (Cédric da COSTA, Ingrid DUNYACH)	58-62
Thuir, <i>Les Espassoles</i> (Cédric da COSTA)	63
Torreilles, <i>Îlot Poste/Pasteur</i> (Guillem SANCHEZ)	64-65
Trouillas, Déviation de Trouillas (Jérôme BÉNÉZET)	66
Vinça, ZAE <i>Venta Farines</i> (Jérôme KOTARBA)	67
Articles	69
Assumpció TOLEDO I MUR, Pierre-Yves MELMOUX, Michel MARZTLUFF et Cécile RESPAUT <i>Le patrimoine archéologique méconnu des hauts de Collioure au Pla de les Forques : "Camp de Justice" de 1793, Moulin à vent, chapelle et croix au lieu dit médiéval Coll de la Fossa</i>	70-91
Olivier RIMBAULT, <i>Notes sur l'ultime article de Jean Abélanet et son interprétation de certains graffiti latins de Peyrestortes</i>	92-95
Julien BATAILLE, <i>Le commerce de cabotage sur la façade méditerranéenne française (XIV^e-XVIII^e siècle) documenté par l'approche archéologique des cargaisons</i>	96-100
Cécile RESPAUT, <i>Une meule originale trouvée dans le centre-ville de Prades</i>	101-103
Lucien BAYROU, <i>Salses. Faire parler la poudre (XVII^e et XVIII^e siècles)</i>	104-109
Michèle et Jean-Bernard GAU, <i>Synthèse des fouilles menées au Château de Quéribus, Cucugnan (Aude) entre 1985 et 1989</i>	110-114
Michel MARTZLUFF, <i>Les gravures rupestres du Carlit (estany de lanós) et l'art "schématique" linéaire sur les estives des Pyrénées catalanes</i>	115-138
Compte-rendu de publication et d'exposition	139
GEORGES CASTELLVI, <i>Visite-découverte du musée d'archéologie romaine de Narbo Via (Narbonne, Aude)</i>	140-141
Calendrier 2022 / Fiche d'inscription 2022	142-143

Éditorial

1. Les activités de l'AAPPO en 2021

L'année 2021 aura été une « autre année particulière », après 2020, en raison de la pandémie du Covid 19. Ainsi l'essentiel des activités de l'association a-t-il cessé entre novembre 2020 et l'été 2021. Ce manque d'activités, l'absence des rendez-vous mensuels autour des conférences à l'université de Perpignan ont entraîné presque automatiquement une baisse du renouvellement des adhésions puisque nous n'avons enregistré cette année que 80 % des adhésions habituelles passant de 101 (en 2019-20) à 82 (en 2020-21).

Ce dysfonctionnement, indépendant de notre volonté, a aussi repoussé la date de notre assemblée générale, prévue en décembre 2020 à février 2021, et tenue par visio-conférence. L'année 2021 aura donc connu deux assemblées générales, la dernière nous ayant à nouveau réuni, en séance plénière, le 8 décembre.

Toutefois, l'association a pu présenter les deux « conférences de rentrée » en novembre 2021, les samedis 06 et 27. Quant aux « jeudis de collage », organisés au Service départemental d'archéologie (SAD 66), ils ont pu reprendre en septembre. Enfin, quelques-uns de nos membres ont pu participer à des chantiers organisés par l'Inrap du printemps à la fin de 2021.

Actualité des recherches archéologiques des P.-O.

En novembre 2021, les deux « réunions de rentrée » organisées à l'Université de Perpignan ont permis de présenter les chantiers archéologiques menés durant l'année (diagnostics, fouilles, prospections, projets de recherches, etc.)

le 6 novembre

Jérôme Bénézet, Olivier Passarrius et Camille Mistretta Verfaillie ont présenté quatre opérations menées par le Service archéologique départemental (SAD 66) :

- le diagnostic du futur contournement routier de Trouillas ;
- la fouille de la tour médiévale du plateau des Garaffes à Elne ;
- la fouille des bastions du château royal de Collioure ;
- l'église et le village d'Orle à Perpignan (du diagnostic à la protection au niveau de la demande d'inscription au titre des MH).

Franck Brechon, pour l'Aresmar, a ensuite présenté le résultat des prospections sur le littoral de Collioure et Port-Vendres ainsi que les résultats des sondages menés dans la baie de Collioure.

le 27 novembre

Jean-Pierre Comps a offert un aperçu de l'ouvrage collectif réalisé sur *Les moulins et meuniers du Fenouillèdes. Fin XVIII^e – début XX^e siècle* (éd. Trabucaire).

La suite de l'après-midi a été consacrée à des travaux menés par l'équipe de l'Institut national de recherches archéologiques préventives (Inrap) :

- le diagnostic de la ZAC *Regals* à Canet, par Philippe Poirier et Ingrid Dunyach ;
- Orfila* à Cabestany avec ses monticules de la Préhistoire ancienne, par Jérôme Kotarba et Michel Martzluff ;
- le diagnostic du bâti sur un îlot du « Cœur de Ville » à Prades, par Céline Jandot ;
- les thermes de la *villa* romaine des *Aybrines* à Thuir, et ses puits protohistoriques, par Cédric da Costa et Ingrid Dunyach.

Atelier collage

L'atelier de collage a fonctionné à partir de collections issues de fouilles programmées et d'opérations menées en archéologie préventive par le SAD 66 et l'Inrap.

Autour du « noyau » des sept membres habituels (Annie Basset, Bernard Doutres, François Guilhaud, Denise Lafitte, Gilbert Lannuzel, Claude Salles et Chantal Vrezil) d'autres membres ont collaboré ponctuellement aux collages, notamment des étudiants en Master de l'UPVD.

Le bulletin Archéo-66

Chaque année, les archéologues qui mènent des opérations d'archéologie préventive dans notre département se mobilisent à nos côtés pour produire un bilan annuel de l'archéologie.

Ce long travail bénévole permet de tenir à jour la carte archéologique du département éditée en 2007. Autrement dit, ces notices permettent de dresser un état des lieux de nos connaissances afin d'enrichir la mémoire référentielle de la recherche archéologique des Pyrénées-Orientales.

De janvier à avril 2021, l'équipe du comité de lecture de l'AAPPO a assuré les contacts avec les archéologues pour les inviter à publier leurs notices et articles, elle a suivi leurs relectures et Ingrid Dunyach a pris en charge le montage du bulletin... L'ensemble représente un fort investissement de la part d'une dizaine de membres du conseil d'administration.

Le terrain : participation de nos membres aux opérations de fouilles préventives

L'Inrap, Acter et le SAD 66 ont pu continuer leurs activités de terrain sans trop de problèmes ; l'Inrap a accueilli l'aide de certains de nos bénévoles (le SAD par décision sanitaire du CD 66 a dû travailler sans bénévoles). Au total, certains de nos membres ont participé à 8 chantiers :

À Céret, du 01 au 26 mars 2021, sur le diagnostic de Vilargeil (*las tombas*), sous la direction de Jérôme Bénézet (SAD.66).

À Thuir, du 4 mai au 13 août 2021, sur la fouille du site des *Aybrines*, sous la direction de Cédric da Costa (Inrap).

À Torreilles, du 07 au 18 juin, sur le diagnostic de l'îlot Pasteur, sous la direction de Guilhem Sanchez (Inrap).

À Perpignan, du 21 juin au 09 juillet 2021, sur le diagnostic du Couvent des Dominicains, sous la direction de Agnès Bergeret (Inrap).

À Prades, du 05 juillet au 15 octobre 2021, sur la fouille du projet Cœur de Ville, sous la direction d'Odile Maufras (Inrap).

À Vinça, du 24 août au 03 septembre 2021, sur le diagnostic de la ZAE Venta Farina, sous la direction de Jérôme Kotarba (Inrap).

En Corse, du 20 au 24 septembre 2021, pour le diagnostic de deux tours génoises, à Saleccia et Cala Rossa, sous la direction d'Astrid Huser.

À Prades, du 8 novembre 2021 à début 2022, pour le diagnostic du bâti de la Maison Felip, à Prades, sous la direction de Céline Jandot.

2. Regard sur le département

Certains de nos membres publient à tous les niveaux : local, régional, national et international. De ce côté-là le Covid 19 n'a pas freiné la publication de la recherche en 2021.

Ces nouvelles publications sont généralement acquises ou données à la bibliothèque archéologique du service départemental. Guillaume se fera un plaisir de vous renseigner en fonction de vos centres d'intérêt. De plus, quelques-uns d'entre nous, dans la rubrique « Publications de nos membres » du site de l'association (<https://www.aapo-66.com/publications/>), ont pris l'habitude de renseigner les titres des ouvrages et articles accessibles sur le net.

Conférences et colloques

Les conférences et les colloques en présentiel ont pu reprendre dès septembre : nombre de nos membres du CA et responsables de terrain ont participé ou co-dirigé ces manifestations : à l'UPVD, au Palais des Rois de Majorque, au Service des Archives Départementales (Anim'Archives), auprès d'associations patrimoniales locales ou régionales (SASL, Torreilles, Elne...) et lors des Journées de l'Archéologie (Caramany, Collioure, Bélesta...).

Journées Portes Ouvertes, animations

Les Journées de l'Archéologie ont été l'occasion de manifestations, notamment à Bélesta, Caramany, Collioure, Elne, Millas, tout comme à Perpignan-Ruscino. Une journée Portes Ouvertes a permis d'accueillir un public intéressé sur le chantier de l'Inrap à Prades.

Fermeture de la Maison de l'Archéologie de Céret

Le 29 novembre 2021, la Maison de l'Archéologie et du Patrimoine de Céret a fermé ses portes. Actif durant plus de 40 ans, ce centre de recherche abritait un centre de documentation, des collections archéologiques, les archives de Françoise Claustre et les fouilles menées par l'association du GPVA (Groupe de Préhistoire du Vallespir et des Aspres créé en 1981 par l'archéologue).

Cet espace a été durant toutes ces années une interface entre le public amateur, les chercheurs et les acteurs locaux. Son démantèlement (suite au non-remplacement du gestionnaire des collections) a engendré un éclatement de la documentation (archives de fouilles, ouvrages spécialisés) dans différentes archives. Quant aux collections archéologiques permanentes du musée (dont la mairie était propriétaire) et celles du dépôt archéologique qui renfermaient, entre autres, le mobilier des sites de Montou et de la Balma de Montbolo (trésors du néolithique et de l'Âge du Bronze dans le sud de la France), ils ont rejoint le dépôt archéologique de Perpignan.

L'année prochaine, l'AAPPO fêtera ses 40 ans. Ce sera l'occasion de faire le point sur ces thématiques au niveau départemental.

Les disparitions de 2021

En début d'automne, notre collègue et ami **Cyr Descamps** a tiré définitivement sa révérence. Nous sommes nombreux à être peïnés par sa disparition et présentons à nouveau à Françoise, son épouse, ainsi qu'à leurs enfants, l'expression de notre profonde sympathie.

La place prise par Cyr dans l'archéologie de notre département, tout comme dans la vie de notre association, nous offre la possibilité de lui rendre hommage à plusieurs titres.

En fin d'année 2021, **Jean Nicloux**, acteur bien discret en archéologie s'en est lui aussi allé. Après s'être beaucoup investi sur la commune de Rustiques (à côté de Carcassonne) où un petit musée porte son nom, il était venu s'établir en haut Conflent dans la commune de Fontpédrouse. Dès 1985, il participait à la fondation de l'association APPCF : Association de protection du patrimoine de la commune de Fontpédrouse, Prats-Balaguer et Saint-Thomas (lien : <http://www.appcf66.org/>), dont il fut le président durant 30 ans.

Cette « petite » association, très active sur de nombreux sujets patrimoniaux du territoire communal, participe pleinement au riche tissu associatif de notre département. Plusieurs d'entre nous ont eu l'occasion d'être en contact avec Jean Nicloux et d'autres membres de cette association, d'apprécier leur sens aigu de la protection et de la mise en valeur de « leur » patrimoine, tout comme de son étude. Merci à vous Jean, et longue vie à cette association.

C'est également fin 2021, que **Gilbert Fédière** s'en est allé. Gilbert, installé à Béziers de longue date avec son épouse Paule, était connu dans notre département pour son travail réalisé sur les matériaux de construction de l'époque romaine.

D'abord investi en 1975 à la demande de Georges Claustres et de Guy Barruol sur les découvertes de tuiles marquées des P-O., il avait accepté, au début des années 2000, de reprendre son travail lors du colloque en hommage à Jean Abélanet. En effet, les apports de l'archéologie préventive et des prospections permettaient de compléter et d'enrichir considérablement ce premier travail. Avec Paule, ils représentaient des « travailleurs de l'ombre », venant méthodiquement gratter les morceaux de tuile mis de côté sur les fouilles de nombre de constructions d'époque romaine. Empreintes d'animaux, gouttes de pluie, morceaux de cartouche ou encore marques au doigt faisaient partie de leurs observations originales, apportant des traces de vie figées lors du séchage de ces tuiles et briques. Leurs contributions aux rapports étaient toujours d'un grand intérêt et d'une remarquable précision. Il s'en suivait de longs échanges oraux pour tenter de replacer au mieux les *Nivalis* ou *Fabriciae Quietae* trouvés çà et là, pour comprendre les spécificités du Roussillon par rapport aux autres parties du Languedoc que Gilbert connaissait très bien.

D'une grande discrétion, Gilbert a laissé une riche documentation comprenant des carnets de notes sur les sites visités et aussi un très grand nombre d'empreintes des marques qui sont passées entre ses mains. Il y a quelques années, il nous avait remis des extraits de ces « carnets Fédière » concernant ses travaux dans notre département, pour qu'ils puissent servir d'appui aux études à venir sur ce sujet. Peu de temps après le décès de Gilbert, Paule est aussi partie. Nos pensées fidèles et amicales les accompagnent.

Le Conseil d'Administration,
avril 2022



HOMMAGES À

CYR DESCAMPS

Cyr DESCAMPS (31 janvier 1941-18 septembre 2021)

Abdoulaye CAMARA¹

1 - Chercheur retraité de l'IFAN Ch. A. Diop de Dakar

En 1975, Cyr Descamps a été mon professeur de préhistoire au département d'Histoire de la Faculté des Lettres et Sciences humaines de l'Université de Dakar. Et depuis cette date nous sommes restés en relations, relations qui ont évolué et qui n'ont jamais été interrompues.

Cyr Descamps est né le 31 janvier 1941 à Nice. En janvier 1964, il débarque au Sénégal pour la première fois afin de faire son service militaire. De là, il intègre en 1966 le département de Préhistoire et Protohistoire de l'Institut fondamental d'Afrique noire (IFAN) de l'Université de Dakar. En 1972, il soutient une thèse de troisième cycle à la Sorbonne : *Contribution à la Préhistoire de l'Ouest sénégalais* devant un jury composé de trois sommités de la préhistoire : Raymond Mauny (président), André Leroi-Gourhan (rapporteur) et Lionel Balout (examinateur).

Françoise, sa fidèle compagne l'accompagne partout, même dans ses projets aventureux les plus insensés. Ses trois enfants, Mélaine, Flore et Amaury comme leurs parents restent attachés à la terre sénégalaise.

A partir de 1973, chargé du département de Préhistoire et Protohistoire de l'IFAN et Maître-Assistant à la Faculté des Lettres, il encadre les premiers maîtres-archéologues en archéologie préhistorique de l'Université de Dakar : Adama Diop (1976) et moi-même (1977). Après nous avoir formés à la fouille archéologique et à la typologie lithique (lecture des outils en pierre), Cyr Descamps nous accompagne même en France en nous faisant accepter par les deux laboratoires français les plus célèbres à l'époque : A. Diop chez le professeur François Bordes à l'Université de Bordeaux 1 et moi-même chez le professeur Henry de Lumley à l'Université Saint-Charles de Marseille.

Cyr aimait les relations entre les personnes. Son grand jeu était de chercher les gens qu'il avait en commun avec d'autres et il y en avait toujours... Il partageait volontiers avec tous ceux qui avaient eu la chance de le croiser : ses anciens étudiants qu'il aimait retrouver quand ils étaient devenus collègues, doyens, recteurs... C'était sa fierté quand il se retrouvait dans notre espace universitaire, chez lui. Je ne parlerai pas de tous ces jeunes qu'il parrainait sans que cela se sache.



Colloque ICMAH, Gorée, mars 1994. Au centre, Cyr entouré de 2 anciens étudiants.

Pour Cyr Descamps, la « Téranga »¹ n'était pas un vain mot. Sa maison à Perpignan comme son studio à la rue Mouffetard à Paris étaient ouverts à tous ses amis et collègues sénégalais ainsi qu'à leurs enfants-étudiants quand des problèmes d'hébergement se posaient. Fouilleur à Tautavel, j'avais une chambre qui m'était toujours réservée chez les Descamps à Perpignan : de multiples passages dont un séjour particulièrement long entre juin et juillet 2003 où je me suis retrouvé seul dans sa maison avec une voiture à ma disposition pour rejoindre chaque jour le Centre européen de recherches préhistoriques de Tautavel.

Retracer mon long cheminement avec Cyr Descamps serait long et fastidieux. Je peux résumer cette tranche de vie en disant qu'il a été mon professeur et un grand ami à qui je dois beaucoup. Je lui serai reconnaissant de tout ce qu'il m'a donné durant mon apprentissage en tant que préhistorien et de notre collaboration depuis ma prise de fonction à l'IFAN en 1981.

Avant de « rentrer » en France en 1982 – je mets des guillemets, car « mon compatriote » revenait en visite dans son pays d'adoption chaque année et lorsqu'il manquait une année, il me disait : « j'ai redoublé » – il

1 - « Téranga » signifie hospitalité en langue wolof, la plus usitée au Sénégal.

m'avait fait découvrir, pour parfaire ma formation sur le terrain, les sites préhistoriques dans le parc national de Niokolo Koba, les sites néolithiques de la presqu'île du Cap Vert, les amas coquilliers du delta du Saloum, l'aire mégalithique... Il m'a également accompagné dans mes responsabilités de conservateur du Musée historique de Gorée (de 1989 à 2005).

Homme de grande valeur professionnelle, Cyr m'a poussé à militer dans différentes associations : l'Association sénégalaise pour l'Étude du Quaternaire Africain (ASEQUA) où il occupait le poste de Secrétaire Général, l'Association Ouest-Africaine d'Archéologie (AOAA) dont il est membre fondateur ; ou à le seconder pour organiser des rencontres comme le colloque international *Anthropologie, archéologie, muséologie en Afrique de l'Ouest*, du 13 au 16 décembre 2004, pour son ami et ancien collègue de l'IFAN, Guy Thilmans, décédé le 13 décembre 2001 à Dakar.

Avec son ami Thilmans, ils réalisent les premières fouilles protohistoriques à partir de 1971 : D'abord les amas coquilliers du bas Saloum, suivis des tumuli et des mégalithes (1973-1979) des sites du fleuve Sénégal dont les investigations donnent une nouvelle vision des monuments funéraires ou des groupes humains montrant une particulière habileté dans le travail des métaux.

De 1982 à sa retraite en France en 2002, Cyr avait poursuivi sa carrière d'enseignant à la Faculté pluridisciplinaire des Sciences Humaines et Sociales de l'Université de Perpignan. Tout en suivant les équipes de recherches archéologiques de la région des Pyrénées-Orientales, il fonda et dirigea de 1983 à 1985 le Centre de Recherches Archéologiques Sous-Marines (CERASM) de l'Université de Perpignan ; il fonda et présida, de 1988 à 2006, l'Association pour les Recherches Sous-Marines en Roussillon (ARESMAR).

J'ai eu la chance de le voir à l'œuvre avec son équipe de plongeurs à la Redoute Béar (Port-Vendres)

et à la fouille du puits du Fort de Bellegarde. Grâce à sa modestie et sa gentillesse, il avait constitué autour de lui une belle équipe qui l'accompagnera pour des fouilles sous-marines lointaines à Tyr au Liban.

Le décès soudain de son ami Guy Thilmans qui laissa derrière lui une centaine de documents manuscrits composés de cahiers d'écolier, de rapports, de brouillons d'articles, de notes, de gribouillis déchiffrables que par une personne très proche... entraîna le couple Descamps dans le sauvetage d'une multitude de travaux en voie d'achèvement. Cyr Descamps qui disposait d'une note manuscrite le désignant comme héritier scientifique de l'anthropologue belge, se lança avec toute la détermination qu'on lui connaît dans ce sauvetage de documents dispersés entre l'IFAN et le CRDS de Saint-Louis. De 2005 à 2018, Cyr et son épouse Françoise ont abattu un travail gigantesque pour récupérer, transcrire des manuscrits, pour en tirer une dizaine d'ouvrages publiés et distribués par le Musée historique de Gorée sous couvert de l'Association des Amis du Musée historique (AAMHIS). Cette association, créée en 1983 par Guy Thilmans, était restée en sommeil jusqu'à ce que Cyr et Françoise Descamps la prennent en main et rassemblent en son sein des bonnes volontés pour collecter des fonds nécessaires pour l'aménagement du Musée historique et le financement des publications tirées des manuscrits.

Pour cet infatigable chercheur passionné dans des domaines toujours plus nombreux, l'histoire humaine va de la Préhistoire à nos jours ; et c'est à ce titre qu'il nous a toujours invités à ne négliger aucune parcelle de connaissance de cette longue humanité, comme en témoignent ses publications portant sur des sujets très divers.

Cyr, c'était l'homme pour qui une journée n'avait pas suffisamment d'heures pour découvrir des personnes et des histoires.

Repose en paix, cher maître, tu l'as mérité.



Formation Patrimoine pour l'Université de Senghor (Gorée 19 février 2016).

Descamps, enseignant-chercheur à l'Université de Perpignan-*Via Domitia*

Michel MARTZLUFF ⁽¹⁾

1 - HNHP, UMR 7194, Muséum National d'Histoire Naturelle – Université de Perpignan

C'est en 1982 que Cyr et Françoise Descamps quittèrent leurs enseignements au titre de la coopération à Dakar pour venir s'installer à Perpignan. Trois ans auparavant, en 1979, le petit "centre universitaire" roussillonnais, dépendant de l'université de Montpellier pour ses enseignements et placé sous la tutelle du Recteur d'Académie pour son administration, venait d'accéder au statut d'Université à part entière. L'une des plus anciennes universités d'Europe était donc en train de renaître en pays catalan sur le trajet de la *Via domitia* qui réunit symboliquement aujourd'hui l'actuelle UPVD à ses antennes délocalisées de Narbonne et de Mende. En pleine croissance à l'époque, mais avec à peine un peu plus de mille étudiants, la vénérable institution ne pesait pas bien lourd en Languedoc. Mais elle était vue dans le département 66 comme un atout indispensable qui faisait la fierté de tous. Indispensable sans doute parce que la perspective d'études lointaines handicapait les classes populaires du baby-boom qui avaient eu accès aux études supérieures. Quant à la fierté, elle accompagnait un peu partout dans le Midi de la France un mouvement de fond qui, à la fin des années 1970, s'opposait au centralisme parisien et que le slogan « *volem viure al país* » popularisait en Occitanie.

Pour plus de 80 % de son budget, le fonctionnement de la jeune université perpignanaise dépendait alors des crédits des collectivités locales, principalement du Conseil général qui avait également fourni le terrain du campus, situé près de la "Ville nouvelle du Moulin à Vent". C'est ainsi qu'en 1981, après l'abrogation de la « loi Sauvage », les bouillants universitaires perpignanaïses, réunis en assemblée au palais des rois de Majorque et soutenus par les élus de la ville et du département, réclamaient à cor et à cri un engagement plus conséquent de l'État. Le poste de fonctionnaire que Cyr Descamps apportait avec sa mutation tombait donc à pic et il fut une aubaine pour la Faculté des Lettres, installée dans des préfabriqués, chemin de la Passio Vella. L'ambition y était affichée de renforcer les enseignements existants jusqu'à la Licence et même de les élargir avec la création de nouvelles disciplines à part entière. L'enseignement autonome du catalan en faisait partie avec la création d'un DEUG en 1982 et aussi celui de la Préhistoire. Celle-ci dépendait jusqu'en 1980, pour deux "unités de valeur", d'un cours intitulé "Archéologie et Histoire de l'Art" dispensé depuis 1975 dans le cursus d'Histoire-Géographie par Jean Abélanet, conservateur du Musée de Tautavel.



Figure 1 : Sortie en Empordà, près de Gérone.

Le matin visite du site néolithique de la Draga, sur l'étang de Banyoles et, en soirée, celle des habitats paléolithiques en grottes de Serinyà. Au milieu de ses étudiants, les mains sur les hanches, Cyr, avec Narcis Soler à sa gauche et en pull blanc, professeur de préhistoire à l'université de Gérone et qui fouillait alors une stratigraphie du Moustérien, Gravettien et Solutréen sur le site de l'Arbreda (© F. Descamps).

C'est dans ce contexte que je vis débarquer Cyr sur ce petit coin hexagonal, à la fois tricolore et quelque peu sang et or, de son « cher et vieux pays » comme il aimait à dire, citant avec déférence le général De Gaulle. Il allait y enseigner pendant 20 ans. Avant qu'il ne fasse valoir ses droits à la retraite et que je prenne le relais sur son poste de Maître de Conférences en 2002, il a accompagné la croissance des effectifs étudiants et le développement des enseignements jusqu'à la Licence, avec la création en 1993 de l'actuel département « Histoire de l'art et archéologie » de la Faculté des Lettres et Sciences humaines, puis celle d'un cursus complet jusqu'au doctorat, avec la venue du professeur André Debénath en 1995. Cyr sympathisa d'emblée avec cet ancien Directeur de recherches au CNRS, connu pour ses travaux sur les Hommes fossiles en Charente et au Maroc. Celui-ci arrivait lui aussi avec son poste dans le cadre d'une mutation, comme ce fut le cas plus tard pour Luc Wengler, qui lui succéda en 2001 et jusqu'en 2016. Depuis l'élection en 2017 de Sophie Grégoire dans le département HAA, cet enseignement est dispensé et organisé par cette ancienne élève de Cyr – ce dont il était ravi ! – qui a longtemps dirigé le centre de recherches de Tautavel, actuellement affilié au Muséum National d'Histoire Naturelle.

C'est à travers quelques exemples qui m'ont particulièrement touché, que je voudrais maintenant témoigner du rôle de formateur que Cyr Descamps a joué dans ces murs et exprimer la reconnaissance que nous lui devons à ce titre. Pendant les premières années de son enseignement, mon poste d'observation se trouvait à l'IUT où était alors hébergée une antenne de l'Institut d'Estudis Andorrans que venait de fonder la

Co-principauté, l'autre centre de recherches se trouvant à Barcelone. Fouillant en Andorre depuis 1979 sur le site préhistorique de la Margineda, je me formais à la recherche, venant dessiner, quand j'avais du temps libre, tessons de poterie et pierres taillées, en particulier les microlithes du Mésolithique. J'étais un peu seul dans mon coin et, avec l'aide de J. Abélanet, je m'affairais à réactiver le Centre d'Études Préhistoriques Catalanes, une association créée quelques années auparavant par J. Guilaine et D. Sacchi et qui avait passé une convention avec l'Université de Perpignan.

Ce groupe rassembla vite l'essentiel des chercheurs amateurs qui œuvraient dans le département, principalement en préhistoire récente et en protohistoire, ainsi que de rares professionnels : Cyr Descamps, bientôt rejoint par Françoise Claustre qu'il connaissait et appréciait grâce aux recherches qu'elle mena au Tchad. Nous nous réunissions dans les locaux du département de Catalan, chemin de la Passio Vella à l'université, puis au dépôt archéologique départemental, avenue Marcelin Albert. Ayant fondé une revue pour diffuser nos travaux, il fut vite question de procéder à des échanges de livres de façon à alimenter une bibliothèque. Elle vit rapidement le jour car Cyr prit en charge ces échanges avec de nombreuses institutions, organisant un fichier, envoyant et réceptionnant les ouvrages, fabriquant les étagères pour classer ces précieux documents entre les piliers de bois des anciens entrepôts Delonca, au dépôt archéologique... Cela me fit découvrir l'une de ses qualités, celle d'être serviable et souvent heureux de servir loyalement ce qu'il estimait être une action ou une structure valables. Plus tard, c'est l'AAPO qui hérita de cette bibliothèque et qui la fit prospérer en alimentant les échanges avec l'actuel bulletin. C'est enfin cette bibliothèque archéologique associative, riche de plusieurs milliers d'ouvrages, qui a été léguée en 2013 au Service archéologique du département et que les étudiants peuvent désormais consulter dans les locaux du SAD 66 aux Archives départementales des P.-O., tout près de l'université.

Il faut quand même avouer que quelques années après son arrivée, la personnalité du nouvel enseignant en préhistoire me déconcertait encore. Il me paraissait contradictoire, à la fois nostalgique "du temps passé" et très ouvert au progrès et à l'innovation, en même temps conservateur attaché au dogme et penseur guidé par la rationalité, par le souci de débattre sur la foi d'arguments. Sachant qu'il faisait preuve au quotidien d'un vif talent d'organisateur, qu'il était doué d'une étonnante capacité de mémorisation et d'une remarquable aptitude à classer avec méthode le moindre bout de ficelle, quelques-unes de ses étourderies me déroutaient. Quant à son investissement dans les fouilles sous-marines, j'avais du mal à le comprendre. Je pense qu'il en était de même pour lui me concernant et rien ne semblait donc pouvoir nous rapprocher, d'autant que j'appartenais à la génération qui avait participé à la "chienlit" estudiantine de 1968 et que

mon admiration pour le Général s'estompait vite au-delà de la Libération. Toutefois, comme les microlithes géométriques qu'il avait étudiés au Sénégal et ceux qui provenaient d'Andorre présentaient de troublantes similitudes, ce sont eux qui servirent d'ambassadeurs pour ce rapprochement, me permettant de découvrir et d'apprécier ses qualités intellectuelles et de voir grandir en moi le respect pour le chercheur perspicace et l'enseignant hors pair qu'il était.

Élève de Leroi-Gourhan qui fouillait à Arcy-sur-Cure lorsqu'il s'inscrivit à un cursus universitaire pour l'obtention d'une Licence ès Lettres et Archéologie, Cyr considérait à juste titre que l'on ne pouvait pas étudier la préhistoire sans une solide formation en typologie lithique. Je me souviens qu'il fit intervenir dans son enseignement Éric Boëda, aujourd'hui professeur des Universités à Paris-Nanterre et mondialement connu pour sa brillante thèse sur le concept Levallois, soutenue en 1986, tout comme pour ses fouilles et l'étude des plus vieilles industries humaines en Syrie, en Chine et au Brésil. À l'époque, le jeune doctorant parisien, qui était hébergé chez les Descamps à Perpignan, apportait avec lui quelques kilos de rognons de silex pour produire devant les étudiants des éclats Levallois ou de grandes lames au talon en éperon, de style magdalénien. Nous étions tous épatés... Par ailleurs Cyr avait constitué pour ses TD une collection d'outils en pierre taillée ou polie, vrais artefacts préhistoriques et quelques copies, ainsi qu'une série de moulages de crânes de grands singes et de fossiles humains qu'il faisait manipuler à ses élèves lors des exercices. Ces objets, tirés au sort lors des oraux de rattrapage, faisaient blémir les étudiants peu sérieux ou les moins motivés, surtout les "cailloux" dont ils devaient déterminer le type d'après la retouche, par exemple sur une lame taillée dans un beau silex yppressien de la côte sénégalaise, couleur ébène, et dire pourquoi, en caractérisant la patine, il se présentait à eux comme une porcelaine.

Ce passeur de connaissances avait aussi le souci de faire visiter les fouilles archéologiques à ses étudiants. Il les entraînait à Tautavel, mais aussi à *Ruscino* ou en Catalogne et, comme il ne se trouvait pas de grottes ornées au Paléolithique sur cette aire géographique, il avait mis au point une collaboration avec le regretté Paul Boutier, emporté trop tôt par une incurable maladie au début de ce millénaire. Enseignant la préhistoire à Montpellier, ce dernier organisait sur plusieurs jours des voyages en Aquitaine pour visiter les sites d'art "franco-cantabrique". Cette mutualisation des moyens entre les deux universités permettait de rendre moins coûteux cet accès à la connaissance. Je participais autant que possible à ces voyages, très curieux d'approcher ces œuvres. Ces sorties étaient aussi ouvertes au public associatif et c'est sans doute ce qui incita Françoise Avantin, alors pharmacienne, à reprendre des études en préhistoire et à rédiger une thèse dans un créneau pour le moins très spécialisé, la paléoparasitologie, sous la direction d'André Debenath.

Préparée dans les laboratoires des sites de Tautavel et de Lattes et dans celui de Parasitologie tropicale du professeur Combes à l'université de Perpignan et soutenue en 2004 dans cette même université, cette « contribution à l'étude des paléoenvironnements des sites pléistocènes et holocènes du littoral méditerranéen français » fut très remarquée. Cyr applaudissait cette connexion entre nos deux Facultés des Sciences et des Lettres et, comme Françoise était devenue membre du CA de l'AAPO, sa thèse fit aussi la fierté des amateurs bénévoles de l'association, venus nombreux assister à la soutenance.

Au début des années 1990, les effectifs étudiants ayant fortement augmenté dans les enseignements du nouveau département HAA et désirant me faire intervenir dans ses travaux dirigés, Cyr me pressa pour que j'achève de rédiger ma thèse. Sans cet aiguillon, il n'est pas sûr que j'en serais venu à bout pour la présenter en 1994 dans cette université et je lui en suis redevable. Pendant sept ans, j'accompagnai son enseignement en DEUG et je fus son apprenti, faute d'avoir été son élève. Par contre, d'autres collègues le furent et s'en souviennent sans doute, tel l'ami Aymat Catafau qui, bien avant moi, avait participé aux premières fouilles à la Cauna de l'Arago de Tautavel. Là encore, quand Aymat, l'agrégation en poche et sa thèse publiée, avait candidaté sur un poste de MCF en Histoire médiévale, Cyr était très fier d'avoir contribué à l'élection de son étudiant, brandissant devant le jury « la meilleure copie en préhistoire » qu'il conservait dans ses archives depuis la session d'examens de juin 1989...

J'ai déjà dit que son engagement dans l'archéologie sub-aquatique m'avait étonné. Il était total. Qu'on en juge : titulaire d'une Licence ès Sciences naturelles et se tenant constamment au fait des dernières avancées en paléontologie humaine, il dispensait un cours sur l'évolution biologique dans le cursus de géologie de la Faculté des Sciences. Il associa cette collaboration aux activités de l'ARESMAR dont le siège à l'université se trouva bientôt logé dans les locaux du laboratoire de Sédimentologie marine (l'actuel CEFREM) à la Faculté des Sciences. À la Faculté des lettres, il s'était assuré la collaboration de Georges Castellvi qui, ancien fouilleur à la Caune de l'Arago lui aussi, intervenait en HAA dans un enseignement sur l'Antiquité latine et qui, après avoir exhumé les trophées de Pompée au col de Panissars, cherchait du côté de Port-Vendres les restes du fameux temple dédié à Vénus. Les prolongements de cette fructueuse collaboration se retrouvent aujourd'hui dans un cours de Licence dédié à la discipline et dans les options d'un Master en « Archéologie et Préservation du Patrimoine Subaquatique » qui a débuté en 2015. On peut par ailleurs découvrir les aspects scientifiques de ces années de recherches dans un livre récemment édité par l'ARESMAR :

« Trente ans d'archéologie sous-marine en Roussillon. Pages offertes à Cyr Descamps ».

Je n'ai pas suivi Cyr sur cette voie, sauf au fond d'un vaste puits creusé à l'époque de Vauban sur une crête des Albères, dans le fort de Bellegarde. Il m'y avait attiré en y découvrant des pierres à fusil taillées dans du silex. Là, avant que cet ouvrage ne soit vidé par la SNCF en raison du creusement de la ligne du TGV à travers la montagne, je fus vraiment impressionné par les plongées hyperbares très dangereuses qu'il réalisait avec son équipe dans les profondeurs obscures de ce gouffre. Il fallait avoir du cran pour s'installer dans la nacelle branlante construite pour atteindre le niveau de l'eau, 20 m plus bas, et le fond du puits sous 40 m de liquide très boueux à la base. C'est une facette de sa personnalité dont j'eus de multiples témoignages avec le courage dont il faisait preuve devant l'adversité. Mais il s'y mêlait une certaine audace frôlant le casse-cou. Pour l'avoir vu bien plus tard dévaler schuss des pistes de ski avec une technique approximative, il est clair que ces élans pouvaient inquiéter son entourage. En réalité, les paris qu'il faisait en la matière, comme dans d'autres domaines, étaient loin d'être irréfutés.

Concernant maintenant son apport à la préhistoire de l'Afrique occidentale, l'ami Abdoulaye Camara a déjà souligné dans ces pages quelques points essentiels. Une rencontre organisée autour de ce thème par les chercheurs ayant œuvré en Afrique pourrait sans doute en mesurer toute la portée et en révéler les développements actuels. Car justement, la liste des publications concernant les recherches de Cyr en Afrique ne s'est pas arrêtée à un « État des connaissances sur le Paléolithique du Sénégal » publié en 1982 dans les *Annales* de la faculté des Lettres de Dakar. Une fois établi à Perpignan, il se trouve que ses travaux en préhistoire eurent un prolongement inattendu en Mauritanie sur lequel je voudrais revenir un peu longuement. Qu'on me le pardonne, mais ce volet concerne aussi l'archéologie départementale. Au laboratoire de sédimentologie marine, le géologue Jean-Paul Barusseau envisageait de tester la supposée transgression marine de 2 à 3 m d'amplitude qui aurait affecté les océans lors de l'optimum climatique holocène. Pour cela, le socle d'une vaste zone du littoral atlantique de la Mauritanie, autour du banc d'Arguin, présentait l'avantage d'être restée tectoniquement stable au Quaternaire. Le long du trait de côte, la répartition des amas coquilliers devait permettre l'étude fine des variations du niveau marin depuis la fin du Tardiglaciaire. Encore fallait-il repérer et étudier ces très nombreux sites archéologiques (typologie lithique et céramique, datations ¹⁴C des tests d'Anadara, etc.)

Ayant fouillé ces amas de coquilles (par ailleurs nommés « *concheiros* », « *kjökkenmöddings* » ou « *Sambaqis* ») et en particulier dans le delta du Saloum où la pratique du ramassage des arches (*Arcidae*) est encore vivace, Cyr était bien évidemment l'archéologue qu'il fallait pour ce travail de terrain. Il a donc activement participé aux missions sur le banc d'Arguin organisées par notre Université en 1985-89 et

en 1995. Au début de ce millénaire, Robert Vernet s'est greffé sur cette "manip" et l'on trouvera sur le site Internet (*prehistoireouestсахариенне*) de cet éminent préhistorien africaniste, à l'onglet « grandes figures »¹, un hommage à Cyr Descamps où sont publiées les photos de lui et de Françoise lors d'une mission de 2004.

Les résultats de ces recherches associant géologie et archéologie sur la côte du banc d'Arguin ont été publiés entre 1987 et 2007. Il en est rapidement ressorti que le trait de côte était resté stable au Postglaciaire depuis 7 000 ans et que l'hypothèse en vogue d'une transgression marine holocène n'était plus soutenable.

Or, au moment où Cyr prenait une retraite bien méritée, l'organisation de l'archéologie en France était passablement bouleversée suite à la loi de 2001 qui imposait le diagnostic archéologique en préalable aux aménagements du territoire. Peu après le décret instituant l'Inrap en février 2002, le directeur du nouvel Institut, le néolithicien Jean-Paul Demoule expliquait dans le *Bulletin de la Société Préhistorique Française* (t. 99-3, 2002), que nous étions passé du « sauvetage urgent » à une « archéologie préventive » et que cette dernière, pour peu que l'on sache utiliser les nouveaux Systèmes d'Information Géographique (SIG) servis par le calcul informatique, allait déboucher sur le « prédictif » en archéologie. Et en effet, les inventaires de la Carte archéologique nationale (CAN), très avancés en Languedoc sous l'impulsion ancienne de Pierre-Yves Genty (DRAC) et en Roussillon grâce aux efforts réalisés par l'AAPO depuis 1982, pouvaient alimenter un SIG qui, avec les données des nouveaux diagnostics préventifs prescrits par les Services Régionaux de l'Archéologie (SRA), pourrait au final produire une intéressante modélisation du risque archéologique. Il était entendu que ce modèle de probabilité était censé guider les services de l'État dans le choix d'ordonner ou pas les diagnostics dans tel ou tel secteur géographique. Il était aussi sous-entendu que ces choix étaient rapidement devenus cornéliens, car imposés au "mammoth" amaigri d'une administration qui gérait, en sous-effectif dans ces mêmes années, la forte tendance au gel des moyens alloués à l'archéologie !

C'est donc entre 2003 et 2006 qu'une "archéologie prédictive" prenait naissance en Roussillon sous la forme d'un "projet collectif de recherches" (PCR), intitulé « Évolution de la plaine du Roussillon au cours du Tardiglaciaire et de l'Holocène : de l'évolution paléogéographique à la modélisation prédictive », organisé par Jean-Michel Carozza (géomorphologue) et co-dirigé par Thierry Odiot (agent du SRA dans les P.-O.). Dès 2004-2005, les premiers résultats rendus publics nous inquiétèrent. Basés sur une surestimation du rôle des "canyons messiniens" du Tertiaire dans la formation du trait de côte, ils supposaient une transgression de 3 m au-dessus du niveau marin actuel

au cours du Néolithique, pendant l'optimum climatique holocène. Sur les cartes publiées, une grande partie de la plaine urbanisée du Roussillon (et urbanisable), avait disparu sous les eaux pendant plusieurs millénaires et le trait de côte actuel ne se rétablissait qu'à l'approche de l'Antiquité. Or, la plaine du Roussillon n'a pas subi de phénomène eustatique qui aurait pu expliquer cela (pas d'effondrement du bassin sédimentaire au Quaternaire, lequel eut au contraire tendance à s'exhausser).

Non seulement ce modèle contredisait les résultats des fouilles menées par certains d'entre-nous près du littoral, mais il ignorait les recherches du CEFREM de notre Université, initiées par le tandem Barusseau-Descamps en Mauritanie. La preuve que le niveau marin était resté stable à cette extrémité des Pyrénées était d'ailleurs administrée par les sondages sismiques menés à Leucate et elle s'affichait dans les résultats d'une thèse en sédimentologie marine sur la formation du trait de côte que Raphaël Certain (alors trésorier de l'ARESMAR) soutint dans ce laboratoire en 2002. En juin 2006, une table ronde fut organisée à Salses pour faire le bilan du PCR. Je me rendis à cette invitation en compagnie de ce jeune géologue qui fit sombrer ce jour-là le modèle excessif d'archéologie prédictive sur la préhistoire et la protohistoire du Roussillon (au grand dam du représentant de l'administration). Recentré sur le Petit âge glaciaire, le PCR a été reconduit jusqu'en 2008, sous la direction de J.-M. Carozza et de Carole Puig. Lors de la fouille préventive du site médiéval de Taxo-d'Avall, situé à quelques encablures de la côte, près d'Argelès-sur-Mer, C. Puig a d'ailleurs pu découvrir un peu plus tard les vestiges d'un habitat du Néolithique chasséen (inédit).

Cher Cyr, laisse-moi donc louer ici ta profonde connaissance de la préhistoire africaine tout autant que ta mise en réseau des connexions parfois improbables entre plusieurs domaines de l'archéologie et de la science. Mais surtout, merci à toi pour tes enseignements, tes critiques perspicaces dans les débats passionnés que nous avons eus et aussi pour avoir su tisser patiemment de solides liens d'amitié autour de l'Université, sur ces terres d'Afrique et d'Europe où nous sommes nombreux à te regretter.

1 - <https://prehistoireouestсахариенне.wordpress.com/category/grandes-figures/>



Figure 2 : Visite exceptionnelle du "Réseau Clastre" en 2006, pour le centenaire de l'authentification des peintures du Salon noir.

Vers minuit, Cyr, M. Martzluff et F. Avantin, membres du CA de l'AAPO, après trois heures passées dans la grotte, guidés par Jacques Azéma (© F. Descamps).

Cyr DESCAMPS, de la plongée à la spéléologie

Valérie PORRA¹

1 - SAD.66_Service archéologique du département

C'est lors de ma rentrée universitaire de première année de DEUG d'Histoire à Perpignan en 1982, que je fis la connaissance de Cyr Descamps. « En ce temps-là », les étudiants d'Histoire pouvaient choisir des UV d'Archéologie, en prévision d'un cursus d'Histoire de l'Art et d'Archéologie qui ne pouvait se poursuivre qu'à Montpellier ou Toulouse. Ayant choisi la Préhistoire, le professeur affecté à ces cours, s'est présenté modestement comme un ex-enseignant de Préhistoire de l'université de Dakar, désirant poursuivre sa carrière en France, dans une des régions les plus ensoleillées. Je parle d'un temps où internet émergeait à peine dans les cerveaux de visionnaires américains, et ce n'est que des années plus tard que j'ai eu connaissance de la brillante carrière de Cyr en Afrique, notamment avec les découvertes et l'étude des grands sites préhistoriques de ce pays, la mise en place d'un enseignement de la Préhistoire sénégalaise et bien d'autres actions en faveur de la diffusion de la culture africaine (comme sa participation aux festivals des Arts nègres¹).

Ses cours étaient vraiment passionnants pour moi, jeune bachelier découvrant tout de la recherche préhistorique, que je ne connaissais qu'à travers des publications pour le grand public. Cyr Descamps nous faisait part de ses participations à des fouilles dirigées par des grands noms de l'archéologie préhistorique comme A. Leroy-Gourhan sur des sites prestigieux dont Pincevent. Les diapositives de ces gisements illustraient des cours captivants car émaillés d'une multitude de diversions, tout aussi intéressantes les unes que les autres, tirées de ses riches expériences professionnelles.

Son enthousiasme pour tous les champs de la recherche était très communicatif, et à la suite d'un cours sur les techniques de fouilles et notamment subaquatiques², je me suis laissée entraîner dans des fouilles sous-marines à Port-Vendres, pendant une semaine qui a bien conforté ma préférence pour la terre ferme ! Pourtant, restée jusqu'à maintenant adhérente à l'ARESMAR et malgré d'autres horizons

professionnels, je suivais ses divers chantiers d'archéologie subaquatique. Lorsque Cyr m'en a donné l'occasion, je n'ai pu résister à l'attrait d'une descente au fond du puits de Bellegarde au Perthus en 1994 ou encore le suivre à Tyr pour l'étude des statuettes phéniciennes du Port Sidonien en 2006.

Comme sa curiosité insatiable l'amenait à explorer divers domaines, il ne ratait aucune opportunité de découvrir de nouvelles disciplines. C'est ainsi qu'au cours d'une conférence à l'AAPO en 1984, il fit la connaissance de Maryse Deprauw, alors présidente de la section de spéléologie du CAF (Club Alpin Français). Les nombreux réseaux karstiques du département recelaient tous des vestiges d'occupations anciennes, pour la plupart préhistoriques. Si certains d'entre eux avaient fait l'objet d'études anciennement, certaines cavités étaient toujours en cours de fouilles dans les années 1980 et 1990 par sa collègue du CNRS, Françoise Claustre, dans les grottes de Montou à Corbère-les-Cabanes et La Cauna à Bélesta. Ses visites fréquentes montraient tout l'intérêt qu'il portait à ce type de site.

Mais en 1983 et 1984, ses débuts dans le monde de l'archéologie sous-marine à Collioure et Port-Vendres allaient de pair avec la découverte des grottes catalanes sous l'égide de Maryse. Poursuivant mes études d'archéologie préhistorique à Toulouse avec le Néolithicien Jean Guilaine, j'appréciais les week-ends d'exploration de nouvelles cavités fraîchement désobstruées par la spéléologue Maryse D. et son équipe, souvent en compagnie de Cyr. Il faut dire qu'un secret espoir animait mon professeur : découvrir une autre grotte Cosquer, pour allier plongée sous-marine et spéléologie. En effet depuis 1985, la communauté scientifique avait eu connaissance de l'existence de cette cavité ornée exceptionnelle, révélée au grand public seulement en 1991. C'est pourquoi, dès qu'il pouvait, Cyr prospectait les côtes catalanes tout en visitant les cavités de l'arrière-pays (surtout le Conflent et le plateau d'Opoul) pour s'aguerrir aux techniques de la progression sous terre.

C'est ainsi que je l'ai fréquemment accompagné dans des visites souterraines dont la plus marquante fut celle du massif d'Engorner à Ria-Sirach. L'entrée se faisait par une petite porte fermant une grande chatière, donnant accès à l'un des réseaux les plus longs du secteur. Cyr était toujours très enthousiaste quand il

1 - Ce terme étant juste identitaire et non péjoratif à cette époque.

2 - Il venait de créer le Centre de Recherches Archéologiques Sous-Marines (CERASM) de l'Université de Perpignan ; et plus tard, il fonda et présida, de 1988 à 2006, l'Association pour les Recherches Sous-Marines en Roussillon (ARESMAR).

trouvait près de l'entrée, jusqu'à 50 m vers l'intérieur, des vestiges d'occupation humaine. Il n'avait pas son pareil pour s'écrier « *là il doit y avoir quelque chose* » et de trouver presque inmanquablement un gros tesson à cordons lisses de poterie néolithique ou bien les restes d'un foyer, car il percevait immédiatement les raisons du choix des hommes anciens, qui s'étaient installés dans tel espace plutôt qu'un autre.

Tout scientifique qu'il était, Cyr savait s'émerveiller comme un enfant devant les beautés géologiques du fond de la terre. À Engorner, tout le ravissait : les draperies de calcite qui tapissent des salles vastes comme la nef d'une cathédrale ou encore les stalagmites géantes qui obligent le visiteur à slalomer entre elles. Mais rien n'est facile en grotte et les sept kilomètres de progression dans les entrailles de la terre, se faisaient à travers de larges salles reliées entre elles parfois par des « étroitures » en forme de baïonnette, demandant une souplesse certaine, digne de contorsionnistes. Rien ne rebutait Cyr qui traversait allègrement une petite rivière d'eau glacée pour atteindre le Graal des spéléologues : un mur d'aragonites³ et d'excentriques⁴ étincelant de mille feux à la lumière des flammes de nos lampes à carbure.

Sa gentillesse et sa bonne humeur apaisaient les débutants les plus angoissés, qui parfois nous suivaient, car il ne manquait pas de proposer à ses étudiants de telles échappées.

Comme tout intellectuel, son grand respect des livres l'avait amené à se proposer pour faire l'inventaire de la bibliothèque du CEPC⁵ avant qu'elle n'intègre celle de l'AAPO, et c'est avec entrain que j'avais répondu à son appel pour l'aider. Sa grande érudition m'étonnait toujours à chaque « séance » où j'apprenais mille choses, grâce à ses commentaires éclairés de la plupart des ouvrages.

C'est l'un de mes rares professeurs de l'université avec qui j'ai toujours gardé des contacts chaleureux, professionnels et amicaux. L'un de ceux qui montraient tant d'attention et de bienveillance pour ses étudiants, que l'on ne pouvait que progresser dans une discipline où pour les jeunes pousses, le tuteur est tout aussi important que la bonne terre.

Merci Cyr !



Françoise et Cyr Descamps devant le temple de Bél à Palmyre en mars 2011, durant le voyage en Syrie, organisé par l'AAPO (cliché : Tarek Kuteni)

3 - Polymorphes de Carbonate de Calcium, formant des cristaux en formes d'aiguilles.

4 - Aragonites avec des aiguilles partant dans tous les sens.

5 - Centre d'Études Préhistoriques Catalanes.

Cyr Descamps et l'AAPO

Georges CASTELVI pour l'ARESMA¹

1 - Association pour les REcherches Sous-MARines en Roussillon

Dès son arrivée dans le Département, en 1982, Cyr s'est rapidement intégré à l'AAPO naissante. Comme maître de conférences à l'université de Perpignan, il faisait partie des rares professionnels du Patrimoine siégeant au CA de l'association avec Jean Abélanet (Conservateur du musée de Tautavel), Lucien Bayrou (Service départemental de l'Architecture), Rémy Marichal (Centre archéologique de *Ruscino*) et Philippe Rosset (Directeur des Archives départementales), rejoints en 1983 par Françoise Claustre (Directrice de recherche au CNRS), récemment arrivée dans le Département. Il a toujours été présent aux séances du CA, aux conférences (d'abord aux Archives puis à l'université), aux sorties ainsi qu'aux prospections (Barrage de l'Agly, 1986) et même aux manifestations de revendications (devant le Castillet et à Corneilla del Vercol). Il a toujours eu l'esprit *boyscout*, prêt à rendre service à tout le monde, non seulement comme bénévole sur les chantiers (Sant Marti Vell à Corsavy, Panissars...) mais aussi pour aider à déménager André et Sizette Pagès, les gardiens du fort de Bellegarde jusqu'au village du Perthus... Cyr a toujours eu le cœur sur la main, toujours secondé par Françoise, son épouse qui veillait à l'intendance lors des chantiers de fouilles de *La Mirande* (Port-Vendres 5) et de *Cap Béar 3* (avec Dali Colls), Françoise toujours présente à tous moments, tant dans la vie de la fouille que pour ses à-côtés. Cyr et Françoise partageaient avec tout un chacun une philosophie de la vie, humaniste et altruiste.

Au sein du CA de l'AAPO, Cyr a longtemps joué un rôle qui d'ailleurs lui seyait bien aussi à l'Aresmar, celui de *public relation* ; c'est lui qui s'est longtemps chargé de rédiger et de faire parvenir à la presse les annonces ou des comptes-rendus des conférences mensuelles.

Quand il a pris la retraite de l'université, il a aussi choisi de laisser la place aux plus jeunes au sein du CA.

Cyr à Port-Vendres, les années « Redoute Béar » au sein de l'Aresmar

Mon premier contact avec Cyr l'a été au sein de l'AAPO dès 1982-83. Ensuite il est venu nous rendre visite sur le chantier de Panissars où il a fouillé et s'est essayé au recollage de tessons – une occupation à laquelle il consacrait d'ailleurs beaucoup de temps pour remonter notamment les amphores Pascual 1 de *Port-Vendres 5*. Lors de la première de ses visites à Bellegarde, notre base de fouilles pour Panissars, Cyr découvrit le puits du XVII^e s. et, peu à peu, germa l'idée d'y plonger et de



Figure 1 : Cyr ramenant le premier des trois blocs sculptés de la campagne 1997 (RB 97-171). Cl. Aresmar.

le fouiller, ce qu'il fit un peu plus tard, avec l'Aresmar, de 1994 à 1997. Cette année-là (1997), Cyr reprit aussi la direction des sondages sur le site *Redoute Béar* (Port-Vendres 9), sondages commencés en 1995 et 1996 avec la petite équipe de fidèles de l'Aresmar. La logistique était lourde et complexe mais facilitée par l'aisance des lieux et des mouvements : l'Aresmar occupait alors le principal préfabriqué de la caserne de l'Obélisque – lâché à la Commune de Port-Vendres par l'armée à la fin des années 1960. Longtemps l'Aresmar *bénéficiera de ces lieux et de leurs locaux jusqu'aux années 2000*. Les préfabriqués ont depuis été rasés en attendant un aménagement des locaux existants en dur et la reconstruction à l'identique (style XVIII^e s.) des bâtiments détruits lors du retrait des Allemands en août 1944.

1997 fut une année mémorable avec la mise au jour des trois premiers blocs sculptés antiques d'une longue série d'une centaine découverts par la suite (fig. 1). Ainsi s'achevait – comme à Bellegarde – un cycle pluriannuel de sondages. C'est alors que devait s'étaler dans le temps une fouille programmée sur ce site renommé *Port-Vendres 9*. On conçut ensemble une co-direction des fouilles avec



Figure 2 : Les responsables de la fouille programmée *Port-Vendres 9* (1998-2003) lors de la Journée Portes Ouvertes de 2000.
De gauche à droite : Georges Castellvi, Cyr Descamps et Michel Salvat (cliché : Aresmar).

Cyr à la logistique et aux « relations publiques », Michel Salvat – entré ensuite à la Mairie de Port-Vendres comme agent territorial du Patrimoine –, spécialiste des relevés de coupes stratigraphiques, des reports des dessins sur plans et colleur efficace (et j'en passe), et moi, responsable du chantier, de l'intendance, et du suivi scientifique. Nous accompagnions Jean Sicre et Charly Camilleri comme chefs hyperbares. « *On ne change pas une équipe qui gagne* », se plaisait à répéter Cyr au cours des différentes campagnes (fig. 2). La fouille, sous notre direction commune, s'acheva en 2003 avec le succès que l'on lui connaît. Puis nous initiâmes ensemble avec ce même triumvirat un programme de prospection-inventaire de l'*Anse Béar* en 2004, avec Michel cette fois comme responsable du chantier...

Entretemps, Cyr avait élargi de nouveaux horizons à l'Aresmar en obtenant une ouverture sur les eaux de Tyr / Sour (Liban) en 2003 et la première autorisation de fouilles sous-marines de ce pays du Levant en 2004. Il s'investit totalement dans ce nouveau dossier et, malgré les vicissitudes diverses subies par ce pays, a permis à une équipe de l'Aresmar, sous la direction de Jean Sicre, ancien « élève » de Cyr, de poursuivre un programme de recherches et de mise en valeur des vestiges sous-marins de Tyr.

Aujourd'hui, sur la côte Vermeille, après plus de trente ans (association fondée en 1988), l'Aresmar en est à sa troisième génération de chercheurs autour d'un nouveau triumvirat formé par Franck Brechon, José Oscar Encuentras et Emmanuel Nantet, tous docteurs en archéologie.

On peut dire que Cyr a réussi à passer le flambeau de sa passion archéologique sous-marine (fig. 3). Et comme nous le fait remarquer Michel Salvat, il savait laisser s'exprimer les compétences acquises des uns ou les tâtonnements des autres dans l'apprentissage, étant d'un tempérament toujours optimiste, confiant et fonceur.

Cyr repose aujourd'hui dans le nouveau cimetière de Leucate. Un véritable cimetière marin comme à Sète : on y voit la Méditerranée qu'il aimait et qui lui a tant donné.



Figure 3 : Cyr Descamps avec sa légendaire casquette de marin durant une campagne de *Port-Vendres 9*. Vers 1999 (cliché : Cyril Tricot).

Cyr Descamps et les fouilles au Liban

Jean SICRE ¹

1 - ARESMAR _ Association pour les REcherches Sous-MARines en Roussillon

Cette aventure archéologique au Levant débute par le hasard des rencontres. Le projet de fouilles sous-marines à Tyr a eu pour point de départ une réunion informelle qui s'est tenue en novembre 2002 au Tropic Hôtel de Rivesaltes (66). Le directeur de cet établissement, Jaoudat Melhem, lors d'une discussion avec Cyr Descamps, a eu l'idée de développer, dans le cadre du partenariat qui existait entre les villes de Perpignan et de Tyr, une action concernant les vestiges archéologiques submergés. Le Dr Ahmad Akkari (†), alors adjoint au maire de la ville de Perpignan et président de l'Association franco-libanaise d'Amitié et de Coopération, fut aussi un initiateur et un soutien à nos recherches à Tyr.

Mais l'histoire de Cyr Descamps avec le Liban a débuté déjà dans les années 50 lorsqu'il débarque au Liban avec son père, le temps d'une escale en bateau. Le séjour fut bref, mais riche en visites et découvertes. Cyr mettra du temps à revenir au Liban, mais son désir de retourner au Pays du Cèdre, sur les traces d'Antoine Poidebard¹, se concrétisera lors de la mission archéologique de 2003 où il foulera à nouveau le sol libanais. Mais le Liban l'a accompagné tout au long de sa vie, avec des amitiés solides comme Mgr Boutros Harfouche (†) qui était sur les bancs de la Sorbonne avec lui, ou Bernard Khayat et Aidar El Ali, de Dakar.

Ma première rencontre avec Cyr Descamps fut en tant qu'étudiant en première année de DEUG d'histoire à l'université de Perpignan. Cyr était chargé du cours de Préhistoire mais aussi d'une unité de valeur (UV) intitulée « techniques de fouilles ». Nous étions peu nombreux à suivre cet UV et Cyr avait remarqué mon profil de plongeur 1^{er} échelon². Il m'a proposé alors de participer à un chantier de fouilles sous-marines à la Mirande, à Port-Vendres (66).

L'ARESMA³ n'était pas encore créée. Le cours se déroulait le vendredi et, le samedi matin, me voici embarqué dans le combi Volkswagen familial en route vers la fouille de Port-Vendres. Grâce à mon professeur, qui deviendra rapidement mon ami, j'ai pu entrer dans la fabuleuse aventure de l'Archéologie sous-marine.

1 - Antoine Poidebard (1878-1955), missionnaire jésuite et explorateur. Il s'établit à Beyrouth en 1925. Aviateur et pionnier de l'archéologie aérienne, il est l'auteur de l'ouvrage : *Un grand port disparu, Tyr : recherches aériennes et sous-marines*, 1934-1936.

2 - Ancien niveau 2 de plongée loisir.

3 - ARESMAR : Association pour les REcherches Sous-MARines en Roussillon, fondée en 1988 par Cyr Descamps.



Figure 1 : Jean Sicre et Cyr Descamps devant la Direction Générale des Antiquités, Beyrouth, 2004 (cliché : Aresmar).



Figure 2 : Cyr Descamps à Tyr, mission de l'Aresmar 2018 (cliché : J. Sicre).

J'ai eu la chance de collaborer avec Cyr dans différentes missions, de la bathymétrie à la sédimentologie avec Jean Paul Barrusseau, que ce soit sur le littoral de Sète (34) ou au Sénégal ; ou bien encore lors de sondages et de fouilles dans la vallée du fleuve Sénégal, sur des sites protohistoriques avec l'I.F.A.N⁴ et Guy Thilmans ; à Port la Nautique (11) avec Jean-Marie Falguéra ; sur le site des Tambours à Marseillan (34), ; dans le puits du fort de Bellegarde (66) ; sur le site de Corrège, à Leucate (11). Cyr était un plongeur non conventionnel. Nous plongeons très souvent ensemble en binôme (palanquée) et la communication passait très bien entre nous sur terre et sous l'eau, entre complicité et malice...

C'est donc tout naturellement que j'ai travaillé avec Cyr sur les missions au Liban. La première mission a pu être réalisée grâce au soutien financier de la ville de Perpignan, jumelée avec Tyr. Les premières recherches sur le port de Tyr ont débuté par une mission de prise de contact en 2003, puis, en septembre 2004, par la réalisation d'un sondage sur le môle de Tyr, sous la direction de Cyr. Avant 2004, aucune fouille sous-marine autorisée n'avait eu lieu dans les eaux libanaises en général, et tyriennes en particulier. Cyr a donc eu le privilège d'obtenir la première autorisation pour l'exécution de sondages archéologiques dans le port antique de Tyr. Les travaux ont porté sur l'étude d'une structure immergée dans le port sidonien (nord) de Tyr : le môle « Poidebard⁵ » d'une longueur d'environ 80 m et d'une largeur constante de 12,70 m.

Dès le début, la tâche fut complexe, aussi bien par l'absence de législation sur les autorisations sous-marines au Liban que lors de la mise en place de la logistique plongée. Mais Cyr, en homme de terrain, avisé, diplomate et persévérant, a su s'adapter à tout cela.

Dans les années qui ont suivi, les événements au Liban ne nous ont pas permis d'effectuer les plongées nécessaires à l'étude complète du môle Poidebard. Des phases de découragement sont apparues mais la persévérance et la résilience furent les maîtres mots. Grâce à des missions plus réduites, nous avons pu continuer à étudier le mobilier recueilli, conservé dans un dépôt à Tyr. Et le travail sur les structures portuaires a pu continuer au cours des années, en partenariat avec la DGA⁶, le CRESEM⁷ (université de Perpignan) et l'ARESMAR.

En 2007, à la demande de la Direction Générale des Antiquités du Liban, nous avons rassemblé les notes prises lors des sondages et de l'étude des objets, et rédigé à plusieurs un article de près de 50 pages publié dans le volume 11 du *Bulletin d'Archéologie et d'Architecture Libanaise* (BAAL) de novembre 2008 : Georges Castellvi, Cyr Decamps, Valérie Porra Kuteni, Michel Salvat, Jean Sicre, avec la participation de Charles Camilleri, Michel El-Hélou, Patrick Fayret, Miledeh Francis Sicre, Tarek Kuteni, Ibrahim Nouredine et Myriam Seco

Alvarez, « Recherches archéologiques sous-marines à Tyr », BAAL, 11, 2007, Ministère de la Culture, Direction Générale des Antiquités, Beyrouth, 2008, p. 57-103. Cyr aimait s'entourer d'une équipe pluridisciplinaire dont beaucoup de membres sont devenus ses amis. Il affectionnait particulièrement les échanges et ses missions successives au Liban ont permis des belles rencontres⁸.

En 2017 Cyr fit découvrir à son épouse Françoise le Liban dont il lui avait si souvent parlé. En 2018 ce fut sa dernière immersion dans les eaux de Tyr et sa dernière mission au Liban. Cyr restait très attentif au déroulement et aux résultats des fouilles qui ont suivi.

Cyr nous a passé le flambeau et nous continuerons à faire brûler cette flamme au Levant. Depuis 2019, les missions sont libano-françaises, et co-dirigées par Ibrahim Nouredine et moi-même. L'équipe comporte un même nombre de membres libanais et français, intégrant des étudiants des deux pays, aux fins de formation et pour créer des liens entre jeunes chercheurs. Les missions sont soutenues financièrement par la Fondation Honor Frost, le CRESEM et son directeur Martin Galinier (UPVD), ainsi que par la FFESEM⁹ (commission archéologique régionale Occitanie). La DGA et son directeur général, Sarkis Khoury, valide les projets et Hassan Dbouk, maire de Tyr, ainsi que la réserve marine de Tyr, nous apportent leur soutien fidèle et amical, malgré un contexte difficile au Pays du Cèdre.

Requiescat in pace, mon ami



Figure 3 : L'équipe libano-française de la mission 2008 à Tyr. Cyr au centre (cliché : J. Sicre).

8 - Hicham Aboujaoudé, Patricia Antaki Masson, Ali Badawi, Charles Camilleri, Georges Castellvi, Nabigha Dakik, Hassan Dbouk, Robin El Betah, Abed El Mohsen El Hussein, Amal Ezzedine, Ali Farran, Maya Farran, Patrick Fayret, Abdo et Naima Francis (†), Martine Francis Allouche, Honor Frost (†), Marc Griesheimer, Zeina Haddad, Michel Helou (†), Frédéric Hussein, Abou Ayman Jaffar, Elias et Giris Jouni, Annette et Simon Khoury, Ibrahim Kobeissi, Tarek Kuteni, Fatima Khateeb, Bernard Khayat, Clémentine Laratte, Marcel Laugel, Guillaume Martin, Wassim Manssouri, Levon Nordiguian, Ibrahim Nouredine, Amandine Perrier, Dominique Piéri, Valérie Porra Kuteni, Jean-Charles Ribes, Michel Salvat, Raymond et Walid Salha, Pedro et Nadira Samara, Angéla Samara, Myriam Seco Alvarez, Assaad Seif, Miledeh Sicre-Francis.

9 - FFESEM : Fédération Française d'Etudes et de Sports Sous-Marins.

4 - I.F.A.N : Institut fondamentale d'Afrique Noire.

5 - Du nom de son inventeur.

6 - Direction Générale des Antiquités du Liban.

7 - CRESEM : Centre de Recherches sur les Sociétés et Environnements en Méditerranées » (CRESEM, UR 7397 UPVD).

PUBLICATIONS (1967-2019) DE CYR DESCAMPS

Bibliographie établie par Abdoulaye Camara, Guillaume Eppe et Georges Castellvi

Ouvrages ou participation à des ouvrages

DESCAMPS C. (1970-1971) – *Préservation et mise en valeur du patrimoine national du Sénégal*. Paris, UNESCO, avr. 1970, 28 p., et juil. 1971, 62 p.

DESCAMPS C. (1971) – « Le Niokolo-Koba, premier grand Parc National de la République du Sénégal (chap. Préhistoire) ». Dakar, *G.I.A.*, p. 199-203.

DESCAMPS C. (1976) – *Le Sénégal de l'Âge de la Pierre à l'Âge des Métaux*. Paris, AUDECAM, doc audio-visuel, 60 diapos et livret, 40 p.

DESCAMPS C. (1976) – *Initiation à la Préhistoire*, Faculté des Lettres et Sciences Humaines de l'Université de Dakar, 254 p.

DESCAMPS C. (1979) – *Contribution à la Préhistoire de l'Ouest sénégalais*. Faculté des Lettres de l'Université de Dakar, Dépt. d'Histoire, *Trav. et Doc.*, vol. II, 286 p., 86 fig. (thèse soutenue en 1972 sur exemplaire dactyl., 345 p.)

THILMANS G., DESCAMPS C., KHAYAT B. (1980) – *Protohistoire du Sénégal*, t. 1, Les sites mégalithiques. *Mém. IFAN* n° 91, 160 p., 105 fig.

DESCAMPS C. (1981) – « La prehistoria del Oeste africano ». *Historia Universal*, Salvat édit., Barcelone, vol. V, p. 158-172.

THILMANS G. et DESCAMPS C. (1982) – « Amas et tumulus coquilliers des îles du Saloum ». *La recherche scientifique dans les parcs nationaux du Sénégal*. *Mém. IFAN* n° 92, p. 31-50.

DESCAMPS C. (1982) – « Notes sur l'archéologie et l'histoire des îles de la Madeleine ». *La recherche scientifique dans les parcs nationaux du Sénégal*. *Mem. IFAN*, n° 92, p. 51-66.

DESCAMPS C. (1982) – *La Préhistoire au Sénégal*. Préface du prof. Iba Der THIAM, Association sénégalaise des professeurs d'hist. et de géo., Dakar, 157 p., 64 fig.

DESCAMPS C., DESCAMPS F. (2010) – *La préhistoire au Sénégal. Recueil de documents*. Les Nouvelles Editions Africaines du Sénégal, Dakar, 2010, 165 p., 64 fig.

Ouvrages édités ou co-édités

DESCAMPS C., CAMARA A. dir. (2006) – *Senegalia*, Études sur le patrimoine ouest-africain, Hommage à Guy Thilmans. St-Maur des Fossés, éd. Sépia, 336 p.

GAYMARD V., DESCAMPS D. (C.), FILLON M. (2013) – *Les Cocos de Bielle. La famille Descamps et Lillers. 1944-1945*. Imp. Du Centre, Dakar, 102 p.

BOUCHET É., BRECHON F., CASTELLVI G., DESCAMPS C., SALVAT M., SICRE J. (2019) – *Trente ans d'archéologie sous-marine en Roussillon. Pages offertes à Cyr Descamps*. Aresmar, 118 p.

Articles dans des revues à comité de lecture

BARBEY C., DESCAMPS C. (1967) – « Notes sur les formations quaternaires de la pointe de Fann (Dakar) ». *Notes afr.*, n° 114, avr. 1967, p. 48-54.

OULD HAMIDOUN Mokhtar, DESCAMPS C. (1968) – « Que veut dire Nouakchott ? ». *Notes afr.*, n° 118, avr. 1968, p. 62-64.

BARBEY C., DESCAMPS D. (1969) – « A propos des pebble-tools de la moyenne Gambie ». *Bull. Inst. Fond. Afr. Noire*, t. 31, A, n°1, p. 276-282.

DESCAMPS C., BARBEY C. (1968) – « L'île aux Serpents ». *Notes afr.*, n° 120, oct. 1968, p. 97-110.

DESCAMPS C. (1969) – « Objets remarquables du Néolithique de l'Adrar (Mauritanie) ». *Notes afr.*, n° 121, janv. 1969, p. 10-13.

DESCAMPS C., DEMOULIN D. (1969) – « Stratigraphie du gisement préhistorique du cap Manuel (Dakar) ». *Bull. Inst. Fond. Afr. Noire*, t. 31, A, n°3, p. 739-751.

GUILLOT R., DESCAMPS C., (1969) – « Nouvelles découvertes préhistoriques à Tiémassas (Sénégal) ». *Bull. Inst. Fond. Afr. Noire*, t. 31, B, n° 2, p. 602-637.

DESCAMPS C., (1969) – « Note sur la taille des pointes de flèches néolithiques ». *Bull. Inst. Fond. Afr. Noire*, t. 31, B, n° 4, p. 921-926.

DESCAMPS C., (1969) – Pointes de flèches de Mauritanie, MIFERMA-informations, n° 38-42.

DESCAMPS C. et al. (1974) – « Données sur l'édification de l'amas coquillier de Dioron Boumak (Sénégal) ». *Bull. Assoc. sénég. ét. quatern. afr.*, n° 42, p. 67-83.

THILMANS G., DESCAMPS C. (1974) – « Le site mégalithique de Tiékène-Boussoura (Sénégal), fouilles de 1973-1974 ». *Bull. Inst. Fond. Afr. Noire*, t. 36, B, n° 3, p. 447-493. « *Id.*, fouilles de 1974-1975 ». *Bull. Inst. Fond. Afr. Noire*, t. 37, B, n° 2, p. 259-306.

DESCAMPS C. (1976) – « Préhistoire », notice. *Atlas National du Sénégal*.

DESCAMPS C. et al. (1977) – « Données sur l'âge et l'édification de l'amas coquillier de Faboura (Sénégal) ». *Bull. Assoc. sénég. ét. Quatern. afr.* n° 51, p. 23-32.

DESCAMPS C. (1979) – « Sites protohistoriques de la Sénégalie ». *Annales Fac. Lett. Sci. Hum.* Dakar, n° 9, p. 303-313.

DESCAMPS C. et THILMANS G. (1979) – « Les tumulus coquilliers des îles du Saloum (Sénégal) ». *Bull. Assoc. sénég. ét. Quatern. afr.* n° 54, p. 81-91.

DESCAMPS C. (1980) – « Comment dénommer les sites protohistoriques de la vallée du Sénégal ? ». *Annales Fac. Lett. Sci. Hum.* Dakar, n° 10, p. 279-281.

DESCAMPS C. (1982) – « État des connaissances sur le Paléolithique du Sénégal ». *Annales Fac. Lettres Sci. Hum.* Dakar, n° 12, 1982, p. 235-242.

DESCAMPS C. (1982) – « Quelques réflexions sur le Néolithique du Sénégal ». *West African Journal of Archaeology*, Claverianum Press, Ibadan, vol. 11, p. 145-151.

DESCAMPS C. et DIALLO A.O. (1983) – « Note sur la découverte d'un outillage lithique dans les alluvions de la Kumba (R.A. de Lélouma, Guinée) ». *Nyamé Akuma*, Univ. de Calgary, n° 22, p. 12.

DESCAMPS C. (1985) – « Lignes de rivages et données archéologiques ». *NIVMER*, n° 11, p. 8-12.

COLLS D., DESCAMPS C., FAURE M., GUERIN C. (1985) – « The bronze black Rhinoceros from Port-Vendres III ». *Antiquity*, t. 59, p. 108-112.

BARUSSEAU J.-P., DESCAMPS C., GIRESE P., MONTEILLET J., PAZDUR M. (1989) – « Nouvelle définition des niveaux marins le long de la côte nord-mauritanienne (sud du Banc d'Arguin) pendant les cinq derniers millénaires ». *C.R. Acad. Sci.*, Paris, t. 309, sér. II, p. 119-124.

BARUSSEAU J.P., DESCAMPS C., GIRESE P., (1989) – Environmental changes and processes in the last six thousand yrs in Mauritania and Senegal, *NATO, Advanced Research Workshop, Geohydrological management of sea-level and mitigation of drought. Fuerteventura* (Islas Canarias), abstr.

DESCAMPS C. (1989) – « Enquête sur la collecte de l'Arche (*Anadara senilis* L.) dans le delta du Saloum. Une approche ethno-archéologique des amas coquilliers ». *Trav. du LAPMO*, Univ. de Provence, p. 131-149.

AUSSEIL J., BARUSSEAU J.-P., DESCAMPS C., DIOP E.H.S., GIRESE P., PAZDUR M. (1991) – « Holocene deltaic sequence in the Saloum Estuary (Senegal) ». *Quaternary Research*, Seattle, 36, p. 178-194.

BARUSSEAU J.-P., DESCAMPS C., DIOUF B., KANE A., SAOS J.L. (1993) – « Processus hydro et morphosédimentaires, et stabilité de la façade du delta », in P. Michel *et al.*, *L'après-barrage dans la vallée du Sénégal*. P.U.P., coll. Études n° 10, p. 83-99.

BARUSSEAU J.-P., RADULESCU M., DESCAMPS C., AKOUANGO E., GERBE A. (1994) – « Morphosedimentary multiyear changes on a barred coast (gulf of Lions, Mediterranean Sea, France) ». *Marine Geology*, 122, p. 47-62.

BARUSSEAU J.-P., BA M., DESCAMPS C., DIOP S., GIRESE P., SAOS J.L. - (1995) – « Coastal evolution in Senegal and Mauritania at 103, 102 and 101- year scales: natural and human records ». *Quaternary International*, vol. 29/30, p. 61-73.

BARUSSEAU J.-P., AKOUANGO E., BA M., DESCAMPS C., GOLF A. (1996) – « Evidences for short term retreating trends of the shoreline ». *Quaternary Science Review*, 15, 8-9, 763-771.

BA M., BARUSSEAU J.-P., DESCAMPS C., DIOUF B. (1997) – « Recent Quaternary sedimentary and climatic changes in the Saloum delta (Senegal) ». *Climates of the past*, Universidad de Las Palmas de Gran Canaria, 1997, p. 29-36.

BA M., DESCAMPS C., THILMANS G. (1997) – « Fouille d'un tumulus à Ndiamon-Badat (Iles du Saloum, Sénégal) ». Saint-Louis, Lille, Liège, n° 3, p. 1-14.

DESCAMPS C. (1997) – « Le patrimoine archéologique de l'Afrique de l'Ouest avant, pendant et après l'A.O.F. ». *A.O.F. : réalités et héritages. Sociétés ouest-africaines et ordre colonial, 1895-1960*. Dir. Arch. Sénégal, Dakar, p. 890-899.

BARUSSEAU J.-P., DESCAMPS C. *et al.* (1998) – « Trends in changes of the Senegal river mouth after the construction of the Diama dam ». *African Journal of Earth Sciences*, vol. 26, n° 2, Elsevier Science Ltd.

JEZEGOU M.-P., DESCAMPS C. (2000) - Littoral Languedoc-Roussillon, Port-Vendres : La Mirande, Port-Vendres 5. *Gallia Informations 1998-1999 : Recherches sous-marines 1992-1995*, Paris, C.N.R.S., CDrom.

DESCAMPS C. (2002) – « Le docteur Guy Thilmans (1922-2001) ». *Anthropologica et Praehistoria*, Bull. Société Royale Belge d'Anthropol. et Préhist., n° 113, p. 135-139.

DESCAMPS C. (2002) – « Hommage à Guy Thilmans ». *Outre-Mers, revue d'Histoire*. 2002-1, 334-335, p. 682-687.

DESCAMPS C. (2004) – The shell mounds of the Banc d'Arguin (Mauritania), *Environmental catastrophes in Mauritania, the desert and the coast*, Leroy & Costa (Eds) Abstract, Volume and field guide, 4-18/01/2004, Meeting of ICSU and IGCP 490, p. 52-56.

DESCAMPS C. (2004) – « Le Docteur Guy Thilmans (1922-2001), une vie au service de la recherche du passé du Sénégal ». *Revue Sénégalaise d'Histoire*, Assoc. Historiens du Sénégal, 6, p. 8-11.

DESCAMPS C. (2004) – « Des recherches archéologiques vont être entreprises par les plongeurs de l'ARESMAR (Perpignan) dans le port cinq fois millénaire de Tyr (Liban) ». *Domitia*, Revue du Centre de Recherches Historiques sur les Sociétés Méditerranéennes, n° 5, oct., p. 151-155.

DESCAMPS C. (2006) – « Gorée au temps de la Compagnie des Indes (1718-1758) ». Lorient, *Cahier de la Compagnie des Indes*, n° 9-10, p. 194-203.

DESCAMPS C. (2006) – « Biographie et bibliographie de G. Thilmans ». *Senegalia*, Études sur le patrimoine ouest-africain, éd. Sépia, p. 11-18.

DESCAMPS C. (2006) – « Le colloque "Anthropologie, archéologie, muséologie en Afrique de l'Ouest", 13-16 décembre 2004 ». *Senegalia*, Études sur le patrimoine ouest-africain, éd. Sépia, p. 26-28.

DESCAMPS C., CAMARA A. (2006) – « Le Musée Historique : cinquante ans de présence à Gorée (1954-2004) ». *Senegalia*, Études sur le patrimoine ouest-africain, éd. Sépia, p. 150-160.

THILMANS G., DESCAMPS C. (2006) – « Fouille d'un tumulus à Ndalane (région de Kaolack, Sénégal) ». *Senegalia*, Études sur le patrimoine ouest-africain, éd. Sépia, p. 235-238.

BARUSSEAU J.P., VERNET R., SALIEGE J.F., DESCAMPS C., (2007) – Late Holocene Sedimentary Forcing and Human Settlements in the Jerf el Oustani-Ras el Sass Region (Banc d'Arguin – R. I. Mauritania), *Geomorphologie*, n°1, p. 17-28

DESCAMPS C. (2007) – « Découvertes sous-marines le long du littoral des Pyrénées-Orientales. Port-Vendres 5 : l'épave de La Mirande ». *Carte Archéologique de la Gaule. Les Pyrénées-Orientales (66)*. Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, Ministère de l'Education Nationale, Ministère de la Recherche, Ministère de la Culture et de la Communication, Maisons des Sciences de l'Homme, Paris, 2007, p. 623-625.

CASTELLVI G., DESCAMPS C., SALVAT M. (2007) – « Découvertes sous-marines le long du littoral des Pyrénées-Orientales. Port-Vendres 9 dit aussi *Redoute Béar* ». *Carte Archéologique de la Gaule. Les Pyrénées-Orientales* (66). Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, Ministère de l'Éducation Nationale, Ministère de la Recherche, Ministère de la Culture et de la Communication, Maisons des Sciences de l'Homme, Paris, p. 633-635.

CASTELLVI G., DESCAMPS C. *et al.* (2008) – « Recherches archéologiques sous-marines à Tyr », *Bulletin d'Archéologie et d'Architecture Libanaises (BAAL)*, 11, 2007, Ministère de la Culture, Direction Générale des Antiquités, Beyrouth, p. 57-103.

DESCAMPS C. (2008) – « Historique du Fort d'Estrées de Gorée ». *Ultramarines*, n° 26.

DESCAMPS C. (2013) – « Albert Pla raconte ». *Tautavel, des hommes dans leur vallée*. Atelier des Presses Littéraires, Saint-Estève, Presses Universitaires de Perpignan, Perpignan, p. 583-587.

MARTZLUFF M., DESCAMPS C. (2013) – « La perception de l'Homme de Tautavel dans son Musée par les élèves et les étudiants des Pyrénées-Orientales (1990-2010) ». *Tautavel, des hommes dans leur vallée*. Atelier des Presses Littéraires, Saint-Estève, PUP, Perpignan, p. 589-610.

VERNET R., BARUSSEAU J.-P., ARAUJO A., CERTAIN R., DESCAMPS C., ABDOUL D., GALLOBA A., GOUSSARD J.-J., CHEIKH H., NANCY S., BROQUÈRE M., SALIEGE J.-F., TOUS Ph., 2013 – Les barrages à poissons néolithiques de la presqu'île de Tintan, littoral atlantique du Sahara mauritanien, coll. Homer, Vannes, sept 2011. In : *Anciens peuplements littoraux et relations Homme/Milieu sur les côtes de l'Europe Atlantique / Ancient Maritime Communities and the Relationship between People and Environment along the European Atlantic Coasts*, Daire M.Y., Dupont C., Baudry A., Billard C., Large J.M., Lespez L., Normand E., Scarre C., eds., British Archaeological Reports, S2570, Archaeopress, p. 175-186

Actes de colloques et de congrès

DESCAMPS C. (1968) – « Recherches sur l'ancienneté de la présence humaine dans l'extrême-ouest africain ». *Proceedings VIIIth Internat. Cong. Anthropol. Sciences*, Tokyo, sept. 1968, vol. 3, p. 160-162.

DESCAMPS C., DEMOULIN D., (1969) – « Découverte d'outillage lithique en stratigraphie à Thiès (Sénégal) ». *Études sur le Quaternaire dans le monde*, VIII^e Cong. INQUA, Paris, p. 1027-1031.

DESCAMPS C., DEMOULIN D., ABDALLAH A., (1972) – « Données sur la préhistoire du cap Manuel (Dakar) ». *Actes du VI^e Cong. Panaf. Préhist.*, Dakar, déc. 1967, p. 130-134.

DESCAMPS C. (1972) – « Statuette anthropomorphe trouvée dans les environs de Dakar ». *Actes du VI^e Cong. Panaf. Préhist.*, Dakar, déc. 1967, p. 309-311.

DESCAMPS C. (1981) – « Note sur le mégalithisme sénégalais ». *Le sol, la Parole et l'Écrit, Mélanges offerts au professeur R. MAUNY*, Soc. Fr. Hist. Outre-Mer, p. 29-36.

DESCAMPS C. (1986) – « Cultures néolithiques et environnement ; le cas du Sénégal Occidental ». *Global Changes in Africa*, symposium INQUA, Dakar, p. 105-107.

BARUSSEAU J.-P., DESCAMPS C., GIRESSÉ P., (1987) – « Les lignes de rivage quaternaires en Mauritanie occidentale ; une révision autour du banc d'Arguin ». *XII^e Cong. INQUA*, Ottawa.

BARUSSEAU J.-P., DESCAMPS C., GIRESSÉ P. (1989) – « Environmental changes and processes in the last six thousand yrs in Mauritania and Senegal ». *NATO, Advanced Research Workshop, Geohydrological management of sea-level and mitigation of drought*. Fuerteventura (Islas Canarias), abstr.

BARUSSEAU J.-P., DESCAMPS C., DIOUF B., KANE A., KUETE M., MONTEILLET J. (1991) – *PICG-INQUA*, Tallahassee (Florida).

GIRESSÉ P., BARUSSEAU J.-P., DESCAMPS C., MONTEILLET J. (1991) – « Les évolutions lors des cinq derniers millénaires de la ligne de rivage et du climat de l'extrême-ouest africain. Leurs incidences sur certains écosystèmes et sur les populations humaines littorales ». *Histoire de l'Environnement. Journées PIREN-CNRS*, Paris, 2 p.

BARUSSEAU J.-P., DESCAMPS C., AKOUANGO E., RADULESCU M., GERBE A. (1992) – « Mise en évidence de rythmes pluriannuels d'évolution côtière dans le golfe du Lion (France) ». *CIESMM, 33^e Cong. Trieste*, résumé, 2 p.

DESCAMPS C. (1992) – « L'épave antique de la Mirande à Port-Vendres ». *Le Languedoc, le Roussillon et la Mer, des origines à la fin du XV^e siècle*. Colloque de Sète publié par J. Rieucou et G. Cholvy. Éd. Harmattan, Paris, t. 1, p. 79-97.

DIOP E.S., BA M., DIOUF B., SAOS J.L., BARUSSEAU J.-P., DESCAMPS C., SOUMARE A., DIALLO P.A. (1993) – « Coastal and sand spit evolution from 1958 to 1992: Saloum river mouth (Senegal) ». *Coastlines of Western Africa*, UNESCO/BREDA, Dakar, p. 239-252.

DESCAMPS C. (1994) – « La collecte des Arches, une activité bi-millénaire dans le bas-Saloum (Sénégal) ». *Dynamique et usages de la mangrove dans les Pays des Rivières du Sud (du Sénégal à la Sierra-Leone)*. ORSTOM, Paris, coll. Colloques et Séminaires, p. 107-113.

DESCAMPS C., (1998) – Amas coquilliers du Banc d'Arguin (Mauritanie) : une approche paléontologique, *L'Homme préhistorique et la mer*, 120^e Cong. Nat. CTHS, Aix-en-Provence, oct. 1995, p. 355-365

JEZEGOU M.-P., DESCAMPS C. (1998) – Les vestiges du système de gouvernail sur l'épave de La Mirande (Port-Vendres V). Rieth E. (dir.), *Méditerranée antique : pêche, navigation, commerce. 120^e et 121^e Congrès national des Sociétés historiques et scientifiques, 120^e, Aix-en-Provence, 23-29 octobre 1995, 121^e, Nice, 26-31 octobre 1996*, Paris, C.T.H.S., p. 189-196.

DESCAMPS C. (2001) – « Le véritable découvreur de la Cauna de l'Arago (Tautavel) ». *Pré-actes du Colloque Roches Ornées, Roches Dressées - Recherches en pays Catalan. Hommage à Jean Abélanet*. AAPO, Université de Perpignan, 24-26 mai 2001, p. 13.

ABELANET J., DESCAMPS C., (2003) – « La Cauna de l'Arago (Tautavel) avant 1964 : pré-histoire des recherches ». *Elne, ville et territoire. L'historien et l'archéologue dans sa cité, Hommage à Roger Grau*. Actes de la deuxième rencontre d'Histoire et d'Archéologie d'Elne, 1999, Société des Amis d'Illibérès, le Editeur, Perpignan, p. 433-444.

DESCAMPS C. (2004) – « The shell mounds of the Banc d'Arguin (Mauritania) ». In Leroy & Costa (Eds), *Environmental catastrophes in Mauritania, the desert and the coast*. Abstract volume and field guide, 4-18/01/2004, Meeting of ICSU and IGCP 490, p. 52-56.

DESCAMPS C., VERNET R. (2004) – « Kjekkenmodding ou sambaqui ? Le site Aramad sur l'île d'Arguin (Mauritanie) ». Bamako, Actes *XI^e Cong. Panafricain de Préhistoire*, 7-12 fév. 2001, p. 141-152.

MARTLZUFF M., DESCAMPS C. (2004) – « Préhistoire des Pyrénées-Orientales : l'œuvre des sociétés savantes et des associations d'archéologie ». *Congrès du Centenaire : Un siècle de construction et du discours scientifique en Préhistoire, volume 1*. XXV^e Congrès préhistorique de France-Avignon, 21-25 septembre 2004. Société Préhistorique Française, Paris, p. 211-223.

DESCAMPS C., MARTZLUFF M. (2005) – « La perception de l'homme de Tautavel par les élèves et étudiants des Pyrénées-Orientales : évolution sur une décennie (1991-2001) ». *De l'art d'être conservateur : du site au musée, la Préhistoire et l'Antiquité mises en espaces*, Presses Universitaires de Perpignan, coll. Études, p. 131-144.

DESCAMPS C. (2005) – « Jean Abelanet, premier professeur de Préhistoire à Perpignan », *Roches ornées, roches dressées*, colloque en hommage à Jean Abélanet, Perpignan, mai 2001, Presses Universitaires de Perpignan, p. 39-40.

DESCAMPS C. (2005) – « Joseph Farines, le véritable découvreur de la Cauna de l'Arago (Tautavel) ». *Roches ornées, roches dressées*, colloque en hommage à Jean Abélanet, Perpignan, mai 2001, Presses Universitaires de Perpignan, p. 323-341.

DESCAMPS C., THILMANS G. (2006) – « Fouille de tumulus coquilliers à Djouta (îles du Saloum, Sénégal) ». Actes du XIV^e congrès UISPP, Université de Liège, 2-8 sept. 2001. *Préhistoire en Afrique*, BAR, S. 1522, p. 135-145.

MARTZLUFF M., DESCAMPS C. (2006) – « Préhistoire des Pyrénées-Orientales : l'œuvre des sociétés savantes et des associations d'archéologie ». *Un siècle de construction du discours scientifique en Préhistoire*. Actes du Congrès du Centenaire de la Société Préhistorique Française, Avignon, sept. 2004, p. 211-223.

CASTELLVI G., DESCAMPS C., SALVAT M. (2006) – « Port-Vendres dans l'Antiquité : mouillage entre Gaule et Hispanie. » *L'Albera. Terre de passage, de mémoires et d'identité. Terra de pas, de memòries i d'identitats*. Collection Etudes, P.U.P., Institut franco-catalan transfrontalier, p. 37-47.

CASTELLVI G., DESCAMPS C. et M. SALVAT (2008) – « Port Vendres : punt d'ancoratge entre Narbona i Empúries », *Auriga, Revista de divulgació i debat del món clàssic*, Barcelone, n° 53, p. 18-20.

CASTELLVI G., NANTET E., DESCAMPS C. et SALVAT M. (2011) – « La corniche romaine dans l'épave Port-Vendres 9.4 », *Profils d'objets. Approches d'anthropologues et d'archéologues*, dir. F. Watteau, coll. Colloques, n° 7, Maison René Ginouvès – De Boccard, p. 201-207.

DESCAMPS C., CASTELLVI J. (2011) – « Georges Claustres (1910-1997) ». *La nissaga catalana del món clàssic*. Auriga, Barcelone, p. 380-382.

CASTELLVI G., DESCAMPS C., SALVAT M., NANTET E. (2015) – « Port-Vendres 9.4, un naufrage du premier tiers du Ve s. (Port-Vendres, Pyrénées-Orientales) », *Association pour l'Antiquité tardive*, bulletin n° 24, Brepols Publishers, Turnhout (Belg.), 2015, p. 11-23.

Autres publications depuis 1983

COLLS D., DESCAMPS C. (1983) - Épaves antiques de la Côte Vermeille. *Servir* (Revue des Sapeurs-Pompiers des Pyrénées Orientales), p. 107-119.

COLLS D., DESCAMPS C. (1984) – « Cerbère, Cap Béar III ». *Bulletin de l'Association Archéologique des Pyrénées-Orientales*, n° 1, p. 19.

COLLS D., DESCAMPS C. (1984) – « Port-Vendres, Port-Vendres II, III, IV ». *Bulletin de l'Association Archéologique des Pyrénées-Orientales*, n° 1, p. 18.

COLLS D., DESCAMPS C. (1985) - L'épave Port-Vendres 3. *Archéologie sous-marine sur les côtes de France*, Catalogue de l'exposition de Nantes, 1985, p. 71-72.

CHELE A., BEREHOUC B., DESCAMPS C., JOSTE P. (1988) – « Port-Vendres. Port de Port-Vendres, Redoute Béar ». *Gallia Informations, Préhistoire et Histoire*, vol. 1, 1987-1988. Editions du CNRS, Paris, p. 2.

DESCAMPS C. (1990) – La Mirande. *Bulletin de l'Association Archéologique des Pyrénées-Orientales*, n°5, n. p.

DESCAMPS C. (1990) – « Port-Vendres. Port-Vendres 5 La Mirande, fouille programmée ». *Bulletin de l'Association Archéologique des Pyrénées-Orientales*, n° 5, n. p.

DESCAMPS C. (1990) – « Redoute Béar ». *Bulletin de l'Association Archéologique des Pyrénées-Orientales*, n° 5, n. p.

DESCAMPS C. (1990) – « Roches gravées : aux sources de l'écriture ». *L'Indépendant Catalan*, 22 mai 1990.

DESCAMPS C. (1991) – « Port-Vendres, Port-Vendres 5-La Mirande. Fouille programmée pluriannuelle ». *Bulletin de l'Association Archéologique des Pyrénées-Orientales*, n° 6, p. 40.

DESCAMPS C. (1992) – « Bilan chiffré de la fouille de Port-Vendres 5-La Mirande ». *Bulletin de l'Association Archéologique des Pyrénées-Orientales*, n° 7, p. 49-50.

DESCAMPS C. (1992) – « Présentation du film sur « l'épave gallo-romaine de la Mirande » à Port-Vendres (Pyr.-Or.). Réalisation : Cyril Tricot ». *Bulletin de l'Association Archéologique des Pyrénées-Orientales*, n° 7, p. 48.

DESCAMPS C., JÉZÉGOU M.-P. (1992) – « La Mirande. Port-Vendres 5 ». *Bilan Scientifique DRASSM, Littoral en Languedoc Roussillon*, p. 33.

DESCAMPS C. (1993) – « Anse Sainte Catherine ». *Bulletin de l'Association Archéologique des Pyrénées-Orientales*, n° 8, p. 28-30.

DESCAMPS C. (1993) – « Bilan chiffré de la fouille de Port-Vendres 5-La Mirande ». *Bulletin de l'Association Archéologique des Pyrénées-Orientales*, n° 7, p. 49-50.

DESCAMPS C. (1993) – « Port-Vendres, anse Sainte-Catherine. Prospections sous-marines en vue d'établir une cartographie sur d'éventuels gisements ». *Bulletin de l'Association Archéologique des Pyrénées-Orientales*, n° 8, p. 28-30.

DESCAMPS C. (1993) – « Port-Vendres, rade de Port-Vendres. Prospections sous-marines. *Bulletin de l'Association Archéologique des Pyrénées-Orientales*, n° 8, p. 67-68.

DESCAMPS C. (1993) – « Rade de Port Vendres ». *Bulletin de l'Association Archéologique des Pyrénées-Orientales*, n° 8, p. 67-68.

DESCAMPS C. (1994) – « In Memoriam. Paul Joste ». *Bulletin de l'Association Archéologique des Pyrénées-Orientales*, n° 9, p. 5.

DESCAMPS C. (1994) – « Le Perthus, Puits du Fort de Bellegarde ». *Bulletin de l'Association Archéologique des Pyrénées-Orientales*, n° 9, p. 68-70.

- DESCAMPS C. *et al.* (1994-5) – « Le Perthus. Puits du Fort de Bellegarde », *Bilan Scientifique Régional Languedoc-Roussillon*, 1994, p. 168-169.
- DESCAMPS C. (1995) – « Etang autour de l'île de la Corrège », *Bulletin de l'Association Archéologique des Pyrénées-Orientales*, n° 10, p. 7-8.
- DESCAMPS C., GASSIOLLE N. (1995) – « Redoute Béar », *Bulletin de l'Association Archéologique des Pyrénées-Orientales*, n° 10, p. 21.
- DESCAMPS C. (1995) – « Fort de Bellegarde », *Bulletin de l'Association Archéologique des Pyrénées-Orientales*, n° 10, p. 25-26.
- DESCAMPS C. (1995) – « Le Perthus, Fort de Bellegarde. Sondage », *Bulletin de l'Association Archéologique des Pyrénées-Orientales*, n° 10, p. 25-26.
- DESCAMPS C. (1995) – « Un enseignement histoire des arts et archéologie à l'Université de Perpignan », *Bulletin de l'Association Archéologique des Pyrénées-Orientales*, n° 10, p. 75-76.
- DESCAMPS C. (1995) – « Techniques de fouilles : un point de vocabulaire », *Bulletin de l'Association Archéologique des Pyrénées-Orientales*, n° 10, p. 76-77.
- DESCAMPS C. *et al.* (1995-6) – « Le Perthus. Puits du fort de Bellegarde », *Bilan Scientifique Régional Languedoc-Roussillon*, 1995, p. 143-144.
- DESCAMPS C. (1996) – « Le Perthus : Fort de Bellegarde », *Archéologie Médiévale*, tome XVI, p. 304.
- DESCAMPS C. (1996) – « Le Perthus, Puits de Bellegarde. Sondage », *Bulletin de l'Association Archéologique des Pyrénées-Orientales*, n° 11, p. 38-39.
- DESCAMPS C., MARTZLUFF M. (1996) – « Note de lecture. Initiation à une démarche scientifique en Préhistoire de Henry Baills (1996), édition du CDDP des P.O., Perpignan, 1996, 200 p. », *Bulletin de l'Association Archéologique des Pyrénées-Orientales*, n° 11, p. 57-58.
- DESCAMPS C. (1996) – « Compte-rendu de visite. Ambrussum et Arles », *Bulletin de l'Association Archéologique des Pyrénées-Orientales*, n° 11, p. 70-73.
- DESCAMPS C. (1996) – « Le Perthus. Puits du Fort de Bellegarde », *Bilan Scientifique Régional Languedoc-Roussillon*, p. 170.
- DESCAMPS C. (1996) – « Le puits du Fort de Bellegarde », *Bilan Scientifique DRASSM, Eaux Intérieures*, p. 27.
- DESCAMPS C., GASSIOLLE N. (1996) – « Redoute Béar », *Bilan Scientifique DRASSM, Littoral en Languedoc Roussillon*, p. 67.
- DESCAMPS C. (1996) – « Les fouilles du puits du fort de Bellegarde », *ASPAVAROM, bulletin de liaison* n° 5, p. 40.
- DESCAMPS C. *et al.* (1997-8) – « Le Perthus. Puits du Fort de Bellegarde », *Bilan Scientifique Régional Languedoc-Roussillon*, 1997, p. 123-124.
- DESCAMPS C. (1997) – « Georges Claustres, pionnier de l'Archéologie en Roussillon », *Études Roussillonnaises*, t. XIV, p. 9-16.
- DESCAMPS C. (1997) – « Georges Claustres, à propos de sa biographie », *Bulletin de l'Association Archéologique des Pyrénées-Orientales*, n° 12, p. 69-71.
- DESCAMPS C. (1997) – « Recherches archéologiques sur le Temple de Vénus. Découverte d'éléments architecturaux romains dans la rade de Port-Vendres », *Bulletin de l'Association Archéologique des Pyrénées-Orientales*, n° 12, p. 29-35.
- DESCAMPS C., COMPS J.-P., ROIG J. (1997) – « Excursion à Banyoles (Province de Gérone) le 6 avril 1997 », *Bulletin de l'Association Archéologique des Pyrénées-Orientales*, n° 12, p. 87-91.
- DESCAMPS C. (1997) – « Du bon emploi de quelques termes en Préhistoire », *Bulletin de l'Association Archéologique des Pyrénées-Orientales*, n° 12, p. 115-116.
- DESCAMPS C., MARTZLUFF M. (1997) – « Une très bonne copie d'étudiant », *Bulletin de l'Association Archéologique des Pyrénées-Orientales*, n° 12, p. 117-120.
- DESCAMPS C. (1997) – « Le puits du fort de Bellegarde », *Bilan Scientifique 1996*. Dir. Patrimoine, DRASSM, Marseille, p. 27.
- DESCAMPS C., GASSIOLLE N. (1997) – « Redoute Béar, au large de Port-Vendres », *Bilan Scientifique 1996*. Dir. Patrimoine, DRASSM, Marseille, p. 67.
- DESCAMPS C., CASTELLVI G. (1997) – « Port-Vendres : découvertes ... », « Le temple de Vénus », *Archéologia*, 339, p. 8-9.
- CASTELLVI G., DESCAMPS C. *et* J.-C. RIBES (1998) – « En quête du temple de Vénus : recherches et interrogations », *L'Exocetus volitans* (Banyuls sur Mer, Pyr.-Or.), n° 11, 2 p.
- CASTELLVI G., DESCAMPS C. (1998) – « Redoute Béar », *Bulletin de l'Association Archéologique des Pyrénées-Orientales*, n° 13, p. 22-24.
- DESCAMPS C. (1998) – « Notes de lecture. Marcel JULLIAN : Le roman de l'homme, la Préhistoire, ed. Albin Michel, 1997, 327 p. - Henry de LUMLEY : L'homme premier : préhistoire, évolution, culture, ed. Odile Jacob, 1998, 247 p. », *Bulletin de l'Association Archéologique des Pyrénées-Orientales*, n° 13, p. 88-91.
- CASTELLVI G., DESCAMPS C., M. SALVAT (1998-2003) – « Redoute Béar », *Bilan scientifique 1998*, DRASSM, Ministère de la Culture, Sous-Direction de l'Archéologie, p. 23.
- ABELANET J., DESCAMPS C., (1999) – « Les premières recherches à la Cauna de l'Arago (Tautavel) », *Préhistoire Ariégeoise*, t. 54, p. 5-14.
- DESCAMPS C. (1999) – C.R. de Lumley, H. de, *L'homme premier ; préhistoire, évolution, culture*. Bull. Soc. Préhist. Fr., t. 96, n°1, p. 77-78.
- DESCAMPS C., MARTZLUFF M. (1999) – « Actualité de la Préhistoire : ce qu'en savent les étudiants de Perpignan », *Bulletin de l'Association Archéologique des Pyr.-Or.* n°14, Perpignan, p. 97-100.
- CASTELLVI G., DESCAMPS C. (1999) – « Les fouilles sous-marines du site Redoute Béar », *L'Exocetus volitans* (Banyuls sur Mer, Pyr.-Or.), n° 12, 2 p.
- CASTELLVI G., DESCAMPS C. (1999) – « Port-Vendres : Redoute Béar », *Bulletin de l'Association Archéologique des Pyrénées-Orientales*, n° 14, p. 50-53.
- CASTELLVI G., DESCAMPS C., M. SALVAT (1999-2004) – « Redoute Béar », *Bilan scientifique 1999*, DRASSM, Ministère de la Culture, Sous-Direction de l'Archéologie, p. 29.
- DESCAMPS C. (2000) – « Un savant oublié, le pharmacien Joseph Farines, inventeur du gisement paléontologique de Tautavel », *Bull. de liaison de l'Association des Amis du Musée de la Pharmacie*, Montpellier, n° 25, p. 21-48.
- CASTELLVI G., DESCAMPS C., SALVAT M. / Aresmar (2000) – « Les fouilles dans la rade de Port-Vendres », *Journal d'information municipale Port-Vendres passionnément*, Mairie de Port-Vendres (Pyr.-Or.), juillet 2000, n° 9, 1 p.
- CASTELLVI G., DESCAMPS C. (2000) – « Les fouilles sous-marines du site Redoute Béar (Port-Vendres). Campagne 1999 », *L'Exocetus volitans* (Banyuls sur Mer, Pyr.-Or.), n° 13, 2 p.
- CASTELLVI G., DESCAMPS C., SALVAT M. (2000) – « Port-Vendres : Redoute Béar », *Bulletin de l'Association Archéologique des Pyrénées-Orientales*, n° 15, p. 51-52.

DESCAMPS C. (2000) – « Les fouilles du puits du fort de Bellegarde ». *Cahiers de la Rome*, n° 9, p. 79-82.

CASTELLVI G., DESCAMPS C., M. SALVAT (2000-01) – « Redoute Béar », *Bilan scientifique 2000, DRASSM*, Ministère de la Culture, Sous-Direction de l'Archéologie, « Redoute Béar », p. 40-42.

DESCAMPS C. (2001) – « Autour de Théodore Monod ». *Le Saharien*, n° 156, p. 15-20.

CASTELLVI G., DESCAMPS C., SALVAT M. (2001) – « Les fouilles de la Redoute Béar, à Port-Vendres (Campagne 2000) », *L'Exocetus volitans* (Banyuls sur Mer, Pyr.-Or.), n° 14, 2 p.

DESCAMPS C. (2001). « Les monographies du Centre d'Arqueologia Subaquatica de Catalunya ». *Bulletin de l'Association Archéologique des Pyrénées-Orientales*, n° 16, Perpignan, p. 67-69.

CASTELLVI G., DESCAMPS C., SALVAT M. (2001) – « Port-Vendres. Redoute Béar, fouille programmée triennale (3e année) ». *Bulletin de l'Association Archéologique des Pyrénées-Orientales*, n° 16, p. 22-25.

DESCAMPS C. – « Notes de lecture. *Bulletin de l'Association Archéologique des Pyrénées-Orientales*, n° 16, 2001, p. 66-69.

MARTZLUFF M., DESCAMPS C. (2001) – « Dater par le carbone 14 : possibilités et limites ». *Bulletin de l'Association Archéologique des Pyrénées-Orientales*, n° 16, Perpignan, p. 71-74.

CASTELLVI G., DESCAMPS C., SALVAT M., GASSEND J.-M. (2001-02) – « Gisement de la Redoute Béar dit Port-Vendres 9 », *Bilan scientifique 2001, DRASSM*, Ministère de la Culture, Sous-Direction de l'Archéologie, p. 40-41.

DESCAMPS C. (2002) – « Aux origines de la SASL, le pharmacien Joseph Farines (1792-1864) ». *Bulletin de la Société Agricole, Scientifique et Littéraire des Pyrénées-Orientales*, tome 109, p. 359-386.

DESCAMPS C. (2002) – « Nous ne sommes pas des homo sapiens...ou du bon usage de la taxonomie ». *Bulletin de l'Association Archéologique des Pyrénées-Orientales*, n° 17, Perpignan, p. 50.

CASTELLVI G., DESCAMPS C., SALVAT M. (2002) – « Les fouilles sous-marines du site Redoute Béar, à Port-Vendres : bilan 1999-2001 », *L'Exocetus volitans* (Banyuls sur Mer, Pyr.-Or.), n° 15, 2 p.

CASTELLVI G., DESCAMPS C., SALVAT M. (2002) – « Port-Vendres : Redoute Béar ». *Bulletin de l'Association Archéologique des Pyrénées-Orientales*, n° 17, p. 22-25.

CASTELLVI G., DESCAMPS C., M. SALVAT (2002-03) – « Gisement de la Redoute Béar », *Bilan scientifique 2002, DRASSM*, Ministère de la Culture, Sous-Direction de l'Archéologie, p. 38-40.

CASTELLVI G., DESCAMPS C., SALVAT M. (2003) – « Les fouilles sous-marines du site Redoute Béar (Port-Vendres). Campagne 2002 », *L'Exocetus volitans* (Banyuls sur Mer, Pyr.-Or.), n° 16, 2 p.

DESCAMPS C., CASTELLVI G., SALVAT M., ARESMAR (2003) – « Port-Vendres : Redoute Béar ». *Bulletin de l'Association Archéologique des Pyrénées-Orientales*, n° 18, p. 43-44.

CASTELLVI G., DESCAMPS C., M. SALVAT (2003-05) – « Gisement de la Redoute Béar dit Port-Vendres 9 », *Bilan scientifique 2003, DRASSM*, Ministère de la Culture, Sous-Direction de l'Archéologie, p. 36.

DESCAMPS C., SICRE J. (2004) – « Premières fouilles sous-marines à Tyr (Liban) ». *Archéologia*, n° 417, p. 10-12.

DESCAMPS C. (2004) – « Plein feu sur l'ARESMA ». *Bulletin de l'Association Archéologique des Pyrénées-Orientales*, n° 19, p. 79-82.

CASTELLVI G., DESCAMPS C., M. SALVAT (2004-06) – « Rade de Port-Vendres, anse Béar », *Bilan scientifique 2004, DRASSM*, p. 40.

DESCAMPS C. (2006) – « Françoise Claustre, archéologue en Afrique ». *Archéo 66. Bulletin de l'Association Archéologique des Pyrénées-Orientales*, n° 21, p. 32-33.

CASTELLVI G., DESCAMPS C. *et al.* (2007) – « Fouilles archéologiques sous-marines dans le port nord de Tyr (Liban). Premiers résultats », *Archéo 66. Bulletin de l'A.A.P.-O. (Association Archéologique des Pyrénées-Orientales)*, n° 22, p. 59-61.

CASTELLVI G., DESCAMPS C., PORRA KUTENI V., SICRE J. (2018) – « Recherches archéologiques sous-marines à Tyr / Sour (Liban). Opération de l'ARESMA (2003-2007) », *Perpignan médiéval et autres études sur le Roussillon, Société Agricole, Scientifique et Littéraire*, CXXVe vol., Perpignan, p. 199-214.

Rapport de fouilles de 1992 à 2004

DESCAMPS C., JEZEGOU M.-P. (1992) - *La Mirande* (= *Port-Vendres 5*), rapport de fouilles programmées, Marseille, D.R.A.S.M., 1992, 16 p., figures non paginées.

DESCAMPS C. *et al.* (1994) – *Puits du fort de Bellegarde (66480 Le Perthus). Sondage 1994, rapport préliminaire*, SRA Languedoc-Roussillon, 25 p. dont 17 fig.

DESCAMPS C. *et al.* (1995) – *Puits du fort de Bellegarde (66480 Le Perthus). Rapport de sondage 1995*, SRA Languedoc-Roussillon, 35 p.

DESCAMPS C., GASSIOLLE N. *et al.* (1995) – *Redoute Béar, Port-Vendres (Pyrénées-Orientales). Rapport de sondage 1995*, DRASSM, 14 p., 11 pl.

DESCAMPS C. *et al.* (1996) – *Puits du fort de Bellegarde (66480 Le Perthus). Rapport de sondage 1996*, SRA Languedoc-Roussillon, 21 p.

DESCAMPS C. *et al.* (1997) – *Puits du fort de Bellegarde (66480 Le Perthus). Rapport de fouille 1997*, SRA Languedoc-Roussillon, 30 p.

CASTELLVI G., DESCAMPS C., SALVAT M. (1998) – *Redoute Béar, Port-Vendres (Pyrénées-Orientales)*. Programmes nationaux de recherche (Ministère de la Culture, Sous-Direction de l'Archéologie). Rapport de la campagne de fouilles programmées de 1998, 42 p. + 35 pl.

CASTELLVI G., DESCAMPS C., SALVAT M. (1999) – *Redoute Béar, Port-Vendres (Pyrénées-Orientales)*. Programmes nationaux de recherche (Ministère de la Culture, Sous-Direction de l'Archéologie), rapport intermédiaire de la fouille programmée 1999-2001, campagne 1999, 35 p., 17 pl.

CASTELLVI G., DESCAMPS C., SALVAT M. (2000) – *Redoute Béar, Port-Vendres (Pyrénées-Orientales)*. Programmes nationaux de recherche (Ministère de la Culture, Sous-Direction de l'Archéologie), rapport intermédiaire de la fouille programmée 1999-2001, campagne 2000, 21 p., 20 pl.

CASTELLVI G., DESCAMPS C., SALVAT M. (2001) – *Redoute Béar, Port-Vendres (Pyrénées-Orientales)*. Programmes nationaux de recherche (Ministère de la Culture, Sous-Direction de l'Archéologie), rapport triennal de la fouille programmée 1999-2001, 55 p., 43 pl.

CASTELLVI G., DESCAMPS C., SALVAT M. (2002) – *Redoute Béar, Port-Vendres (Pyrénées-Orientales)*. Programmes nationaux de recherche (Ministère de la Culture, Sous-Direction de l'Archéologie), rapport de fouille programmée 2002, 32 p., 24 pl.

CASTELLVI G., DESCAMPS C., SALVAT M. (2003) – *Redoute Béar, Port-Vendres (Pyrénées-Orientales)*. Programmes nationaux de recherche (Ministère de la Culture, Sous-Direction de l'Archéologie), rapport de sondage 2003, 16 p., 16 fig.

DESCAMPS C., SICRE J. (2003) – *Connaissance et mise en valeur du patrimoine archéologique sous-marin de la ville de Tyr (Liban)*. Rapport de mission ARESMAR, 20 p., 6 pl., 24 ill.

CASTELLVI G., SALVAT, C. DESCAMPS (2004) – *Anse Béar, Port-Vendres (Pyrénées-Orientales)*. Rapport de contrat d'étude, prospection-inventaire, campagne 2004, 11 p. + 5 pl. fig.

DESCAMPS C., J. SICRE *et al.* (2004) – *Sondages archéologiques sous-marins dans le port de Tyr (Liban). Rapport de la mission effectuée du 17 septembre au 4 octobre 2004*, ARESMAR, Perpignan (2005), 20 p., 8 pl., 28 ill.



PROSPECTIONS

DIAGNOSTICS

SONDAGES

NOTICES

ARCHÉOLOGIE PRÉVENTIVE

FOUILLES PROGRAMMÉES

Notices : archéologie préventive (diagnostics, fouilles), fouilles programmées, sondages, prospections

Nom de la commune : Les Angles

Nom du site : rue des Jardins *Le Castell*

Type d'opération : diagnostic

Responsable d'opération : Tanguy Wibaut
(Inrap Midi-Méditerranée)

Équipe de terrain : Garance Six et Catherine Bioul

L'évaluation des parcelles AD 305-308 d'une surface de 316 m² est négative. Nous intervenons *in extremis* alors qu'un premier terrassement qui bouleverse la stratigraphie initiale a débuté. Ce décapage a supprimé tous les vestiges archéologiques et la possibilité de mettre au jour d'éventuels indices anthropiques (élément lithique, céramique ou charbon de bois), notamment sur la partie haute de cette parcelle (**fig. 1**).

Toujours rue des Jardins *Le Castell*, l'évaluation des parcelles AD 205-206 d'une surface de 974 m² est négative. Le terrain, situé en contrebas de l'opération « rue des Jardins *Le Castell* » est en légère pente vers l'ouest, et se termine par un dévers abrupt qui aurait pu recéler des vestiges, au moins détritiques, de l'époque médiévale (**fig. 2-3**).

Nous n'avons pas trouvé d'artefact alors que le château (étudié par A. Bergeret, Inrap, en 2002) est situé à moins de 80 m dans le cœur du village. Les six tranchées réalisées permettent d'observer l'absence de mise en terrasses anciennes, même si le terrain naturel accusait une pente plus forte qu'aujourd'hui, sans pouvoir dater la mise en place des remblais très organiques.

Tanguy Wibaut



Figure 1 : Vue de la parcelle depuis l'est, présentant la mise en terrasse contemporaine.



Figure 2 : Vue des parcelles AD 205-206



Figure 3 : Vue depuis la rue des Jardins *Le Castell* (les Angles) avec la pente et la vue dont bénéficieront les futurs résidents.

Nom de la commune : Le Boulou
Nom de l'opération : La Roureda
Type d'intervention : diagnostic archéologique
Responsable : Angélique Polloni
(Inrap Midi-Méditerranée)
Équipe de terrain : Garance Six

Cette opération de diagnostic archéologique, préalable à l'aménagement d'une station de lavage sur la commune du Boulou, concerne une petite parcelle d'une superficie de 1185 m², au lieu-dit *la Roureda*.

Nom de la commune : Bourg-Madame
Nom du site : Caldegas
Type d'opération : diagnostic
Responsable d'opération : Boris Kerampran
(Inrap Midi-Méditerranée)
Équipe de terrain : Christophe Durand
Collaborateurs scientifiques : Didier Cailhol (géomorphologie, Inrap), Pierre Campmajo (étude du mobilier céramique)

Le terrain investi est un pré qui se situe juste à la sortie de Caldegas, en direction d'Onzès (**fig. 1**).

Seize tranchées ont été effectuées sur les 2 hectares de prairie qui constituaient l'emprise de prescription.

Deux structures ont été mises en évidence : il s'agit d'un trou de poteau d'une quinzaine de centimètres de diamètre extrêmement arasé (5 cm de profondeur conservée) d'une part et d'un drain bouleversé par les labours d'autre part.

Sur l'ensemble du terrain, les tranchées sont peu profondes, de 30 à 40 cm en moyenne avant d'atteindre le substrat (schiste au sud du champ puis marne calcaire au nord), ce qui semble indiquer une érosion conséquente.

Toutefois, un niveau limoneux incluant de gros blocs de quartzite a été piégé à mi pente. Dans le sondage effectué dans cette couche, on trouve du maté-

Elle jouxte l'emprise d'un diagnostic de plus grande ampleur, réalisé en 2006 sous la direction d'A. Vignaud, qui avait livré des vestiges du Néolithique moyen et du Moyen Âge.

Deux sondages, d'une surface totale de 110 m², ont été ouverts au cours de cette opération. Aucun vestige archéologique n'a été mis au jour.

Angélique Polloni

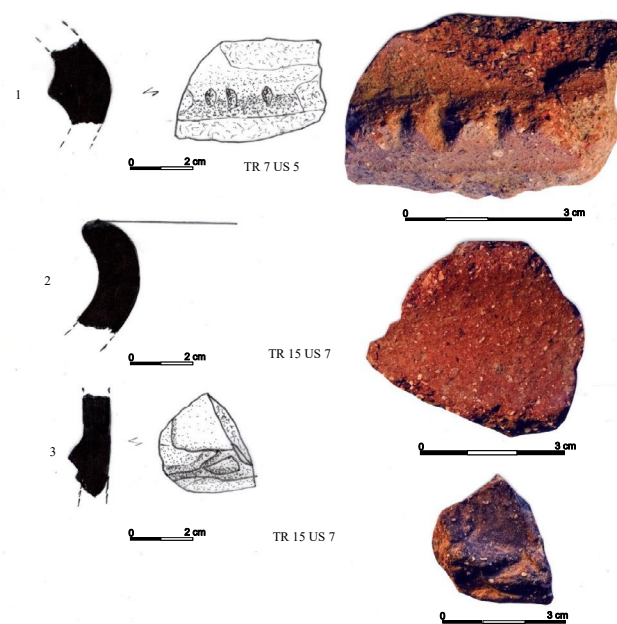


Figure 2 : Céramiques protohistoriques : éléments caractéristiques du mobilier recueilli dans les colluvions (dessin Pierre Campmajo).

riel protohistorique en position secondaire qui semble indiquer qu'un site de cette période pourrait se situer à proximité en amont (**fig. 2**).

Boris Kerampran



Figure 1 : Vue lointaine de Caldegas et de l'intervention en cours (cliché Ch. Durand, Inrap).

Nom de la commune : Cabestany

Nom de l'opération : *Orfila*, lotissement Les Parcs de Germanor

Type d'intervention : diagnostic

Responsable : Jérôme Kotarba

(Inrap Midi-Méditerranée)

Équipe de terrain et de post-fouille : Cédric da Costa, Cécile Dominguez, Florent Mazière, Cécile Respaut, Garance Six, Catherine Bioul, Christophe Cœuret, (Inrap), Jacques Delhoste et Pierre-Yves Melmoux (AAPO), Michel Martzluff (spécialiste du Paléolithique)

Collaborateurs scientifiques : Didier Cailhol (géomorphologie, Inrap), Michel Martzluff (mobilier lithique), Pierre-Yves Melmoux (mobilier métallique)

Le diagnostic réalisé sur les 9 ha de ce projet apporte différentes informations. Le terrain comprend deux terrasses alluviales attribuées au Riss. Entre ces deux niveaux, les sédiments fins du Pliocène ont été déblayés pour former un léger creux qui s'est comblé de colluvions brunes holocènes (fig. 1).



Figure 1 : Sondage profond dans les colluvions brunes pour reconnaître en début d'opération les recouvrements présents en présence du géomorphologue (cliché J. Kotarba, Inrap)



Figure 2 : Un amoncellement de pierres complètement dégagé (cliché C. Dominguez, Inrap).

Vers la base de celles-ci, des nappes et des amoncellements de galets ont été mis en évidence et étudiés de manière plus approfondie à deux endroits. Les tas de pierres, représentant un volume un peu inférieur à 0,5 m³, sont d'origine anthropique (fig. 2). Nous n'en comprenons pas la fonction, mais leur nombre, 10 observés et de l'ordre d'une cinquantaine à attendre répartie sur un peu moins d'un hectare, indique un recours régulier à ces aménagements. Un ensemble de trois datations OSL indique un contexte légèrement postérieur à 10 000 ans, attribuable au Mésolithique (fig. 3).



Figure 3 : Prélèvements pour réaliser les datations OSL des niveaux situés dessous un amoncellement de pierres en cours de fouille (cliché G. Six, Inrap).

Les deux structures échantillonnées contiennent des galets de quartz de tailles variées, plus ou moins altérés et certains présentant des traces de taille. En l'absence de fracturation thermique *in situ* et de restes de charbon, il ne s'agit pas de foyer à pierres chauffées. Les pierres recueillies font l'objet d'une étude approfondie confiée à Michel Martzluff.

D'ailleurs, un foyer en fosse situé à peu de distance permet de confirmer la différence de fonction. La datation radiocarbone de ce dernier permet de le rattacher au Néolithique final.

Ailleurs sur le terrain, dans des zones avec couverture de colluvions, ou graveleuses, des structures disséminées ont été documentées. Il s'agit d'un groupe non daté de trous de poteaux, ou encore d'un silo de l'âge du Fer (**fig. 4**), pour lesquels des décapages et la densification de réseau de tranchées, n'ont pas permis de trouver d'autres creusements associés. En bordure d'emprise, côté est, deux fosses pourraient participer à un site sans doute d'époque protohistorique.

Le terroir d'*Orfila*, prospecté à pied en 1997, a été qualifié alors de fortement amendé au Moyen Âge et bas Moyen Âge. Le diagnostic de 2020 montre que ces apports de fumier ne sont pas associés à la plantation d'une vigne, comme celles précédemment documentées sur le côté nord-ouest de la commune. Le niveau de colluvions contenant ces artefacts s'apparente à un simple horizon cultivé. Il contient des petits tessons, d'assez rares matériaux de construction, et quelques objets monétiformes. Les restes de faune pourraient avoir disparu dans ce terrain acide.

Enfin, fait rare désormais, près de la moitié de l'emprise de ce projet, correspond à une grande vigne du milieu du XX^e siècle, plantée en creusant des fosses dans le sous-sol et donc au sol non défoncé.

Jérôme Kotarba



Figure 4 : En coupe, un silo isolé de l'âge du Fer. Fortement creusée dans le terrain pliocène, cette structure a livré du mobilier céramique dans le niveau gris supérieur, associé à son abandon complet (cliché J. Kotarba, Inrap).

Nom de la commune : Canet
Nom du site : ZAC Regals
Type d'opération : diagnostic
Responsable d'opération : Philippe Poirier
 (Inrap Midi-Méditerranée)
Équipe de terrain : Ingrid Dunyach, Garance Six et Catherine Bioul (Inrap)
Collaborateurs scientifiques : P.-Y. Melmoux (petit mobilier) ; A. Polloni (mobilier néolithique, Inrap)

Un diagnostic archéologique de 17 hectares a été mené en janvier 2021 dans le cadre du projet de la ZAC Regals à Canet-en-Roussillon (66). Il a permis d'étudier un secteur proche de la lagune de Canet, situé à 4 km de *Ruscino* et à quelques mètres des nécropoles protohistoriques de *Bellevue* et des *Hospices* (fig. 1). Ces sites de l'âge du Bronze et de l'âge du Fer ont été identifiés dès les années 1950, mais ils n'ont jamais fait l'objet de véritables fouilles.

L'opération archéologique a permis la découverte de vestiges du Néolithique et de l'âge du Fer principalement.

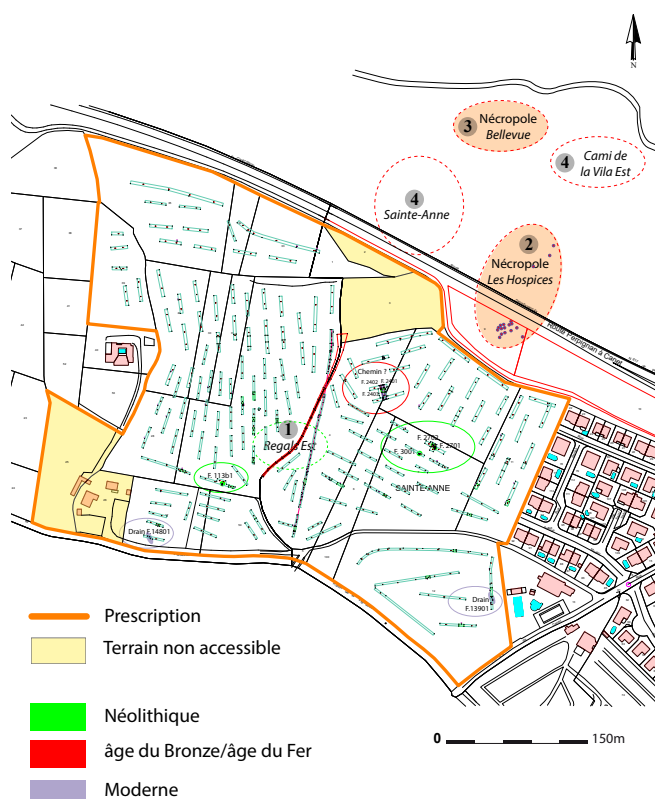


Figure 1 : Plan général et datation relative des structures archéologiques découvertes lors du diagnostic (DAO : P. Poirier et I. Dunyach, Inrap).

Néolithique final

Pour le Néolithique final, quatre fosses sont associées à de la céramique roulée en densité lâche sur le secteur du fond de vallon. Leurs dimensions et leurs formes sont variables (1,5 à 0,46 m de large pour 0,20 m de profondeur). Elles sont composées de galets mêlés à des charbons dispersés ; rares sont les fragments de céramique non tournée retrouvés (fig. 2). Les fosses



Figure 2 : Vue d'un foyer à galets chauffés depuis l'ouest (cliché : I. Dunyach, Inrap).

ont toutes révélé un assemblage anthracologique monospécifique composé de bruyères. La datation radiocarbone réalisée sur un charbon de bruyère au fond d'une des fosses indique 2 900 - 2 600 cal BC, soit 4 800 - 4 600 cal BP. Ces activités appartiennent donc au Néolithique final et elles s'intègrent au signal palynologique de défrichements observé entre 4 800 et 4 200 BP dans la lagune (Planchais 1985).

De plus, ces faits se trouvent entre les cotes 5,50 et 8 m NGF et sont tous installés sur l'argile de la première partie de l'Holocène. Ainsi, ces altitudes sont supérieures à la cote des 4 m NGF marquant le maximum de la dernière transgression (ou ingression) des 5 000 et 4 000 BP (ou 3 000 et 2 000 av. J.-C.) et la nature du combustible composé de toutes les parties de la plante, dont les racines, laisse suggérer un contexte d'agropastoralisme avec éventuellement la pratique de l'écobuage.

Ceci s'intégrerait à l'analyse de la séquence palynologique de la lagune de Canet. En effet, entre 4 800 et 4 200 BP, les données palynologiques indiquent une prise anthropique avec le développement des héliophiles et des indicateurs des garrigues et autres matorrals. Le site de Canet-en-Roussillon est contemporain de la deuxième phase du Néolithique final, qui correspond au Vézazien récent. Du point de vue de la céramique, cette phase se caractérise notamment par la présence de languettes et de tétons, généralement disposés sur le pourtour du vase et pouvant constituer plusieurs rangées superposées.

Dans le Roussillon, quelques occupations, datées par radiocarbone à Bages, Perpignan, Saint-Cyprien et Villelongue-dels-Monts, ou d'autres attestées par le mobilier à Baho, Ortaffa et Villeneuve-de-la-Raho, ont pu être attribuées à cette phase récente du Vézazien.

Finalement, l'occupation néolithique/protohistorique pressentie en prospection (*Regals Est*), trouve probablement son origine dans la présence de ces foyers à galets chauffés qui sont répartis d'est en ouest, le long de la rivière de l'*Agulla del Cagarell*.

Âge du Fer : un probable chemin

Pour la période protohistorique, un probable chemin orienté nord-ouest (10 à 11° NWO) a été identifié (**fig. 1, en rouge**). Il se matérialise par deux fossés parallèles (**fig. 3**) observés sur une longueur de 17 m.



Figure 3 : Vue du chemin composé des deux fossés (cliché : P. Poirier, Inrap).

Ils sont creusés dans les dépôts de colluvionnement du démantèlement de la haute terrasse, à mi-pente. Les deux fonds de structure sont distants de 2,10 m et ont une largeur à l'ouverture de 0,50 m pour une profondeur conservée entre 0,50 et 0,40 m (**fig. 4**). Ni la carte de Cassini ni le cadastre dit « napoléonien » ne font coïncider de limites parcellaires ou de chemin, ce

qui conforte l'hypothèse d'une « voirie » antérieure.

Très probablement arasée, la bande de roulement n'est plus observable. Ceci témoigne localement du degré d'érosion des terrains en pente. L'attribution chronologique est fondée sur des indices maigres, piégés dans le comblement final (pour l'âge du Fer : 2 micro-fragments de céramique fine, 25 fragments de céramiques non tournées et 4 fragments de panses d'amphores ibériques ; pour l'Antiquité : 2 fragments d'amphores italique). Ces éléments semblent avoir coulé dans le bas du creusement des fossés ; de fait, ils indiquent un comblement et/ou une activité de ces structures à ces périodes.

Enfin, l'opération a permis de confirmer que l'emprise de la nécropole des *Hospices* ne s'étend pas au-delà de la terrasse supérieure qui longe la route départementale (D617). En effet, aucune tombe n'a été découverte en contrebas.

Antiquité

La période couvrant l'Antiquité à l'Époque moderne a été pressentie en prospection (site de *Sainte-Anne* ; *CAG.66*, p. 275). Au diagnostic, ce bruit de fond (monnaies, TCA, rares fragments de *tegulae*) a été observé dans les colluvions ou les franges de labours. Il pourrait s'agir d'un épandage qui indique la présence proche d'un habitat antique.

C'est ce qui ressort de l'étude de l'*instrumentum* qui permet d'observer un grand hiatus entre les monnaies des II^e et I^{er} s. av. J.-C. et le haut Moyen Âge. Au-delà des biais taphonomiques liés aux travaux agricoles, le tout suggère que la pression anthropique n'a pas été permanente ou suffisamment longue au cours de ce hiatus pour laisser des traces. Toutefois, comme élément remarquable, on note la découverte d'une monnaie gauloise à la croix de type cubiste, datée de la seconde moitié du II^e s. av. J.-C.

Philippe Poirier

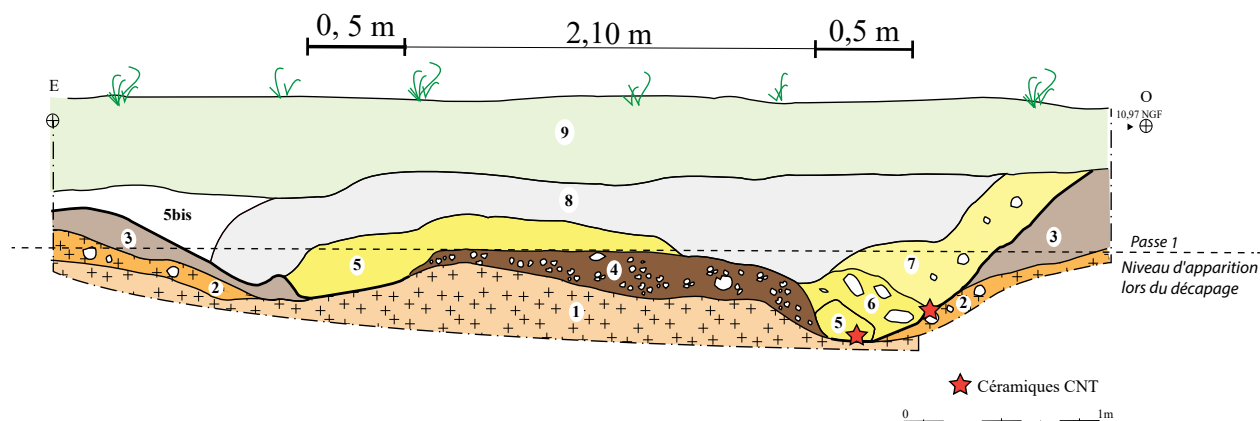


Figure 4 : Coupe est-ouest du chemin (TR 24, FS.2401 et FS. 2402) (relevé et DAO : I. Duniach, Inrap).

Nom de la commune : Codalet**Nom du site :** Abbaye Saint-Michel-de-Cuxa**Type d'opération :** diagnostic archéologique**Responsable d'opération :** Bruno Vanderhaegen (Inrap Midi-Méditerranée)**Équipe de terrain :** Isabelle Rémy ; Fabien Callède (Inrap)**Collaborateur scientifique :** Tanguy Wibaut (co-auteur), Vianney Forest (archéozoologue, Inrap), Didier Cailhol (géomorphologue, Inrap), Jérôme Kotarba (détermination du mobilier céramique, Inrap).

Le diagnostic archéologique réalisé au sein de l'abbaye Saint-Michel de Cuxa, à Codalet (66), entre le 3 et le 10 septembre 2019, s'inscrit dans la continuité d'opérations archéologiques précédentes menées sur ce site en 1999 (Afan, Alessandri *et al.* 1999) et en 2016 (Cem, Henrion 2016 et 2017). Le projet d'aménagement concerne la réhabilitation d'une partie du bâtiment, actuellement en ruines, dite « maison du grand sacristain ».

L'intervention s'est portée sur l'emplacement de la future cage d'ascenseur (fig. 1). Cette zone, sondée manuellement sur une petite surface dans l'angle nord-est du bâtiment en 1999, est anciennement un espace quadrangulaire cloisonné par deux murs maçonnés. Ces murs ne sont pas fondés, reposent sur le substrat et ne sont pas chaînés aux murs périphériques du bâtiment contre lesquels ils prennent appui. Par mesure de sécurité l'entreprise Py a abattu en grande partie le mur de cloisonnement ouest (conservé à l'état de contrefort contre le mur nord du bâtiment) et écrêté le mur sud qui menaçaient de s'effondrer (conservé sur 2,10 m de hauteur).

La semelle de ces murs repose directement sur le substrat géologique alluvionnaire. Les deux murs de cloisonnement abritaient une cage d'escalier tournant en bois, dont il ne restait plus que les négatifs visibles sur les murs, permettant de distribuer d'une part l'accès à l'étage, et d'autre part l'accès à la galerie du cloître. On accédait à cette cage d'escalier depuis la pièce via un escalier droit maçonné en appui contre le mur est, et donnant sur le palier de distribution escalier / cloître.

Ce palier dont la surface est composée d'un dallage de pierres maçonnées repose sur une épaisseur d'un mètre de remblais de démolition. Ces remblais recouvrent les vestiges de trois massifs maçonnés au mortier de chaux et d'une pile de fondation quadrangulaire (base de pilier ou de poteau porteur).

Cet aménagement est antérieur à la mise en place du palier et fonctionne avec un état antérieur du mur de cloisonnement sud (maçonnerie liée à la terre). Il correspond aux vestiges d'un escalier en bois précédent, peut être lié à un état antérieur de l'accès au cloître depuis cette pièce. Il est possible que la porte à double vantaux ait été aménagée avec la mise en place du palier, oblitérant un accès plus réduit (peut-être une porte simple) dont il ne subsisterait que le piédroit septentrional encore conservé pour partie dans la maçonnerie actuelle.



Figure 1 : Vue du sondage archéologique et de l'accès au cloître par la maison du Grand Sacristain (clichié : B. Vanderhaegen, Inrap).

L'ensemble de ces aménagements recoupe deux séquences d'occupations représentées par des sols damés reposant sur des couches de remblais de nivellement. Ces sols recouvraient les vestiges d'une maçonnerie en fondation axée est-ouest dont il ne subsistait qu'un rang de pierres. Cet aménagement est le plus ancien relevé sur cette partie du site. Il intervient sur les premiers niveaux de remblais (substrat remanié) nivelant le terrain naturel dont la pente est assez marquée vers l'ouest.

L'expertise archéologique que nous avons menée dans la partie nord-est du Logis du Grand Sacristain n'apporte pas de connaissance supplémentaire sur les origines de l'abbaye de Saint Michel de Cuxa. En effet, hormis les restes d'une séquence stratigraphique très frustrante non datée et les vestiges liés à un escalier droit maçonné permettant l'accès à l'étage et à la galerie du cloître, aucun vestige en relation avec les observations de 1999 et 2016 n'a été découvert. L'ouverture du sondage, montre que les travaux de fondation, de remaniement et de destruction de l'escalier n'ont laissé aucune possibilité de conservation à d'éventuels vestiges plus anciens.

Bruno Vanderhaegen

Nom de la commune : Collioure

Nom de l'opération : sondages Collioure 1A

Type d'intervention : programmée

Responsable : Franck Brechon (Aresmar / Cresem)

Collaborateurs scientifiques : Ingrid Dunyach et Jérôme Bénézet (céramologie), Michel Salvat (céramologie et gestion du mobilier).

Équipe de terrain : Aurélie Albaret, Julien Bataille, Eric Bouchet (COH), Franck Brechon, Elodie Capet, Sylvaine Duvernay, Eric Gautret, Yves Grivès, Alice Hanotte, Jocelyne Kastelnik, Marie Jehan, Jean-Charles Ribes

Dès les années 1970, des découvertes isolées sont signalées sur les rivages nord de la baie de Collioure. Ces premières opérations sous-marines se sont concentrées sur le *Port d'Amont*, soit la zone située entre le château et l'église, face à la plage dite du *Voromar*. Plusieurs sondages ont été ouverts et ont mis en évidence deux zones archéologiquement riches, mais les opérations n'ont pas été poursuivies au-delà de 1992. Seuls de rares articles ont été publiés alors, essentiellement centrés sur les plus belles pièces céramiques (Chevalier 1987, 1991-1992). Pour une approche plus générale, il faut attendre la reprise des études en 2014 sur le mobilier républicain issu de ces fouilles (Bénézet, Savarese 2014), et la réalisation de prospections dans la baie en 2013 (Brechon *et al.* 2013).

Résumé sur l'état des connaissances terrestres

À terre, les premières investigations archéologiques débutent dans les années 1960 (J. Llado-Font et P. Ponsich). Elles s'apparentent à des sauvetages urgents qui ont révélé le potentiel de plusieurs secteurs, dont celui du château-royal et de son « glacis » (fig. A).

Il faut attendre 2011 pour qu'un travail universitaire prenne en compte leurs résultats (Dunyach 2011, 2012, 2013 et 2018). Les années 2010 ont connu un regain d'activité archéologique avec l'intervention du Pôle archéologique départemental sur le glacis (Bénézet *et al.* 2013) et le suivis mené depuis dans l'enceinte du château royal (Passarius 2017 et Passarius, Bénézet 2019).

Collioure entretient depuis 2500 ans un rapport à la mer et ces recherches terrestres témoignent de la nécessité d'investir les fond marins.

Le premier habitat date de l'**âge du Fer** (fin VI^e-III^e/II^e s. av. J.-C.). Mentionné port de *Pyréné* (*Portum Pyrenaei*) dans la littérature antique, le site occupe une place prépondérante dans la mise en place des premiers réseaux d'échanges en Méditerranée nord-occidentale. La variété des importations (céramiques attiques, massaliètes, etc.) confirment le rayonnement d'une agglomération impliquée dans les trafics maritimes, mais la documentation sous-marine de cette phase reste à localiser (débarcadères, épaves etc.).



Localisation de l'habitat (*oppidum*) protohistorique (cliché : F. Hédelin).

Autour de 175-100 av. J.-C., les importations (campaniennes A, etc.) diminuent sensiblement ce qui semble marquer l'arrêt de l'activité du port de commerce. Ce changement des zones d'activités commerciales semble être lié à la conquête romaine de l'Hispanie et/ou à l'installation des populations romaines (118 av. J.-C. : création de Narbonne).

La seconde période correspond à l'**Antiquité tardive** (fin du IV^e s.-VI^e s. apr. J.-C.) où le site est dénommé *castrum [...] quae uocantur Caucoliberi* que Wamba, roi wisigoth, reprend en 673 au duc Paul, éphémère usurpateur du pouvoir royal en Septimanie¹.

Durant le **haut Moyen Âge**, Collioure est potentiellement élevée au rang de siège épiscopal aux VI^e-VII^e s. dans le mouvement qui voit naître en Septimanie (ou *Gallia*) des diocèses intercalaires nouveaux, parfois durables comme Agde, Elne, Carcassonne et Maguelone, parfois éphémères comme Collioure et *Aristium* (Schneider 2008). Le *Martyrologe hiéronymien* mentionne d'ailleurs au VI^e s. la fête de la Saint-Vincent de Collioure (*Caucoliberi natale sancti Vicentii*) parmi les principaux temps liturgiques du sud de la Gaule (Rollat 1885, Chalon 1980). L'archéologie comme les sources écrites deviennent muettes entre le VII^e siècle et le début du XIII^e siècle.

Au **Moyen Âge**, Collioure est à nouveau mentionnée. C'est une ville et une place marchande importante (Lainé 1966, Azaïs 1971), progressivement supplantée par la baie de Port-Vendres (dans le courant du XIII^e siècle). En effet, en 1272, le roi Jacques d'Aragon accorde une rente très conséquente sur les revenus de Collioure, lesquels seront tout d'abord employés « *ad faciendum et manutenendum et mundandum ac reparandum Portum Veneris* ».

Enfin, au XIV^e siècle, la ville est mentionnée dans de nombreux actes commerciaux qui sont enregistrés in *Portu Veneris dicti loci Coquoliberis*².

1 - Julien de Tolède, *Histoire du roi Wamba. Historia Wambae Regis*. Texte latin et traduction française par Olivier Rimbault, Clermont-Ferrand, 2011, LVII-211 p.

2 - Archives départementales des P.-O., 1B 139, f. 12v-13v.

État des connaissances sous-marines

Les gisements de Collioure 1A et Collioure 1B

Les opérations des années 1980-1990 ont permis d'identifier deux gisements voisins, voire superposés, correspondant à deux réalités différentes et aujourd'hui appelés *Collioure 1A* et *Collioure 1B*³ (fig. 1). Le gisement *Collioure 1A* a été moins exploré que *Collioure 1B* sur lequel les opérations anciennes se sont concentrées. Néanmoins, les éléments de connaissance sur ces opérations sont difficiles à interpréter selon les critères actuels.



Figure 1 : Localisation des gisements (photo Google Earth).

Le gisement *Collioure 1A* se situe au centre de l'espace circonscrit aujourd'hui par la plage du *Boromar* au nord, l'église et la jetée qui la prolonge à l'est, et la jetée du port de plaisance à l'ouest. Il est aussi connu sous le nom de « dépôt central ». Il n'a que faiblement été étudié lors de l'opération de 1986 qui relevait plus d'une première expertise que d'une opération de sondages à proprement parler. Sa stratigraphie était alors notée peu épaisse, 20 à 30 cm seulement, son extension demeurant indéterminée.

Avec plus de 200 artefacts relevés au moins, ce gisement s'est avéré riche en mobilier qui ne présente toutefois pas de cohérence chronologique manifeste : il s'étend du II^e s. av. n. è. à la période contemporaine. Des lacunes chronologiques sont toutefois remarquables dans ces lots de mobilier : la période du Haut Empire est faiblement représentée (absence de témoins du commerce vinicole léétanien notamment – provenant de la région côtière du Barcelonès et du Maresme –

3 - Les gisements aujourd'hui enregistrés sous les noms *Collioure 1A* et *Collioure 1B* ont respectivement été appelés *Collioure 1* et *Collioure 2* lors de leur découverte. Aujourd'hui, la dénomination des sites colliourens est stabilisée et ne comporte pas de difficulté :

Collioure 1A : dépôt/épandage de la plage du *Voromar*, ex *Collioure 1* ;

Collioure 1B : probable épave pour partie couverte par la digue du port de plaisance, ex *Collioure 2* ;

Collioure 2 : épave contemporaine chargée de briques coulée à l'entrée de la baie, identifiée comme celle du *Saint-Michel*, naufragé en novembre 1871 ;

Collioure 3 : épandage de céramiques modernes à l'extérieur de la baie de Collioure.

Les autres gisements situés sur la façade maritime de Collioure sont localisés dans ou face à l'*Anse des Reguers* dont ils prennent le nom (*Anse des Reguers 1* et 2).

pourtant bien présent le long du littoral roussillonnais), ainsi que les siècles carolingiens et le Moyen Âge central jusqu'au XII^e-XIII^e s.

Les autres opérations conduites sur le gisement *Collioure 1* ont concerné *Collioure 1B* « site de la jetée ». Les données issues des rapports de sondages réalisés en 1991 et 1992 permettent d'en cerner la nature avec une relative assurance. L'étude du mobilier de la fin de l'âge du Fer (II^e s. - I^{er} s. av. n. è.) entreprise *a posteriori* éclaire cette période (Bénézet, Savarese 2014).

La présence de fragments de bois et de plaques de doublage de coque en plomb laisse penser à un site de naufrage, sur lequel de rares vestiges de coque se sont conservés. La nature du mobilier mis au jour, des amphores entières de type Dressel 1, voire encore bouchées, ainsi que de la bruyère servant à les caler, accrédite tout à fait l'idée d'un site de naufrage à l'origine d'une couche relativement profonde (entre 0,60 m et 1,20 m) riche en mobilier tardo-républicain.

Si le gisement *Collioure 1B* est essentiellement caractérisé par ces vestiges de naufrage des II^e-I^{er} s. av. n. è. qui forment une couche profonde et homogène, les niveaux supérieurs sont, pour leur part, riches en mobilier de chronologie globale large. Cependant, si la documentation disponible permet de saisir l'existence de ces niveaux supérieurs de l'Antiquité tardive et sans doute du Moyen Âge, elle n'est pas suffisante pour les comprendre.

La multiplication des sondages réalisés en 1991 et 1992 sur la partie accessible du gisement, et la présence de la jetée du port en occultant le reste, ne permettent raisonnablement pas d'envisager de nouvelles investigations sur *Collioure 1B*, malgré le caractère lacunaire des rapports qui n'apportent pas une bonne connaissance du gisement.

Les sondages 2020

Le site *Collioure 1A* a concentré le travail conduit à la fin de l'année 2020 et au début de 2021. Le gisement présente une topographie simple, avec un fond marin plan en déclivité douce vers le large. La profondeur de la zone varie de 0 m au trait de côte à 8 m au débouché dans la baie de Collioure à l'est. Les sondages ont été implantés sur des profondeurs de 4,5 à 5 m.

Sur les premiers mètres dans le prolongement de la place à l'ouest, le fond marin est constitué de sable et de gravier fin qui laissent la place à un mélange de cailloutis de module moyen, de sable et parfois de vase. De la matte morte et quelques maigres posidonies vivantes parsèment la zone de manière lâche. Les seuls secteurs rocheux/éboulex sont ceux situés au pied de l'église.

L'opération de 2020 visait à cerner, par une prospection serrée, l'extension de l'épandage, sa puissance et sa stratigraphie et enfin, à en préciser la chronologie ainsi que la nature. En outre, des pillages manifestes se multiplient sur le site étant donné le faible enfouissement des vestiges et la faible profondeur marine sur le secteur (3 à 5 m) qui rend les vestiges visibles depuis la surface et accessibles même sans plonger.

Trois sondages de 2 x 2 m. ont été ouverts, implantés au centre de la zone identifiée comme riche en vestiges lors de la prospection de 1986, aisément repérable car du mobilier épars subsiste encore sur le fond marin (fig. 2).

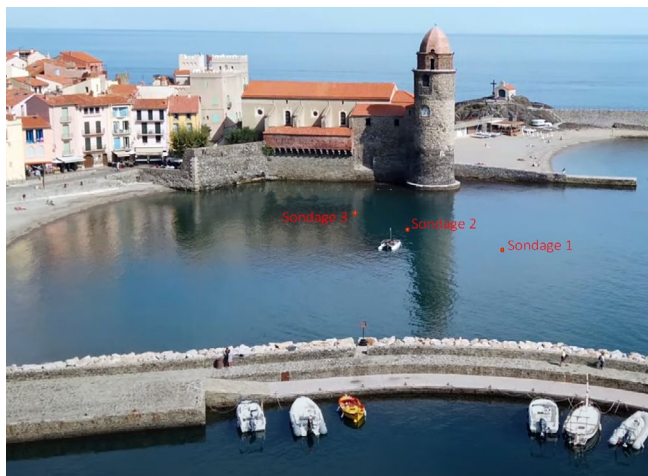


Figure 2 : Localisation des sondages dans le port d'Amont de Collioure

- Sondage 1

Le sondage n° 1, fouillé jusqu'à une couche schisteuse stérile située à 145 cm de profondeur, présente cinq unités stratigraphiques globalement difficiles à distinguer du fait de leurs caractéristiques très proches. Elles associent en effet les mêmes matériaux, sable gris schisteux, plaquettes et cailloutis de schiste, matre de posidonie morte, la différenciation des unités stratigraphiques tenant à la part relative de chaque composant aux différentes profondeurs (fig. 3). Ce sondage a livré 37 artefacts dont 33 fragments de céramique.

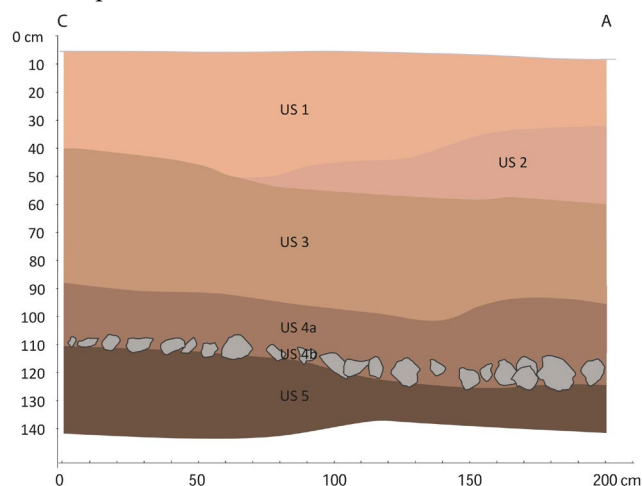


Figure 3 : Coupe sondage n° 1 - coupe sud-nord (C - A).

La première US a livré six tessons d'amphores représentant cinq individus, dont deux sont des amphores orientales Lral. Le vaisselier est représenté par un bol presque intact de céramique commune indéterminée et non datée (fig. 4).



Figure 4 : Céramique commune indéterminée.

L'US 2 n'a livré qu'un anneau en plomb de section plate assez large, mesurant près de 5 cm de diamètre extérieur pour 1 cm d'épaisseur. Une légère marque à la périphérie de l'ouverture centrale pourrait suggérer qu'il s'agisse d'un vestige de collet battu sur une tuyauterie de plomb.

L'US 3 a livré treize fragments d'amphores, dont onze de Dressel 20 correspondant à au moins un individu. Une cruche claire récente de provenance italique, massaliète ou languedocienne CL-REC1J (Py 1993, 224) est associée à ce mobilier amphorique (fig. 5). Cette US a également livré un plomb de pêche pyramidal ou tronconique très dégradé. Il pourrait s'apparenter au modèle DICOBJ-CB-1321 (Py 2016), lui aussi découvert en contexte sous-marin (Joncheray 2002, 93, n°6-8).



Figure 5 : Cruche claire récente CL-REC1J

L'US 4 a livré quatorze fragments d'amphores représentant au moins cinq individus. Il s'agit exclusivement d'amphores de provenance italique, avec sept fragments de Dressel 1A et quatre fragments d'amphores gréco-italiques, sans élément permettant une identification plus précise. Ces amphores de provenance exclusivement italique sont associées à un vaisselier assez riche avec onze fragments, représentant onze individus. Les céramiques communes italiques sont présentes avec quatre individus au minimum (1 *olla* COM-IT-1b et 3 *patinae* COM-IT-6e, COM-IT-6c et COM-IT indéterminée). L'association des formes 6e et 6c dans le lot permet de proposer un *terminus post quem* autour de - 100 et un *terminus ante quem* de - 75 à - 50 environ (Py 1993, 360). Il est à noter que plusieurs fragments de *patinae* sont encroutés de suie et de caramel de cuisson qui attestent leur utilisation. Un gobelet à paroi fine PAR-FIN2b évoque aussi les formes de provenance italique à placer dans la première moitié du I^{er} s. av. notre ère (Mayet, 1975, forme IIb, pl. 3, 17). Cette couche a également fourni un fragment d'urne de tradition celtique CELT2, sans qu'il soit possible d'être affirmatif sur son type au sein d'une catégorie de céramiques diverses et encore

mal connues. Il s'agit possiblement d'une urne CELT2a (Rancoule 1970, p. 50, fig. 16, n°8b) à placer entre le milieu du III^e s. av. et le milieu du I^{er} s. av. n. è., bien qu'elle puisse s'apparenter à des formes plus tardives découvertes régionalement dans des contextes de la seconde moitié du I^{er} s. av. n. è. (Sanchez 2009, 296 fig. 231 n° 1) (fig. 6).



Figure 6 : Urne celtique CELT2a (milieu du III^e - milieu I^{er} s. av. n. è.).

La base de l'US 4, identifiée comme US 4b, a livré une nappe de cailloutis grossiers. Il s'agit de blocs de calcaire gris, ne provenant pas de la région proche, dépourvue de roches sédimentaires. D'un module globalement proche de 5 cm de section, les plus gros mesurant autour de 10 cm et les plus petits 2 à 3 cm, et de forme assez anguleuse, ces cailloutis sont le fruit de l'éclatement de blocs plus importants et non de leur érosion dans un lit de rivière. À ce titre, ils pourraient s'apparenter à des déchets de taille ou de carrière. Leurs arêtes sont néanmoins légèrement émoussées, laissant penser à une manutention répétée ou à un début d'érosion marine.

L'US 5 a livré quatre fragments d'amphores, correspondant à une gréco-italique et une Dressel 1A. Le vaisselier est représenté par un fragment de bol en céramique campanienne A (CAMP-A 27Ba) et un fragment de céramique commune italique non identifié. L'ensemble de ce mobilier provient du sommet de l'US à l'interface avec l'US4 ; le corps même de l'US, dont la base n'a pas été atteinte, est stérile. Ce constat laisse penser que le rare mobilier présent dans cette couche a pu s'infiltrer depuis l'US 4 sur les premiers centimètres.

- Sondage 2

Le sondage 2 présente trois unités stratigraphiques qui, comme dans le sondage 1, se distinguent uniquement par la part relative de sable, de cailloutis et de terre qui les compose. La fouille de ce sondage a été poursuivie jusqu'à 140 cm de profondeur (fig. 7). Il a livré 32 artefacts.

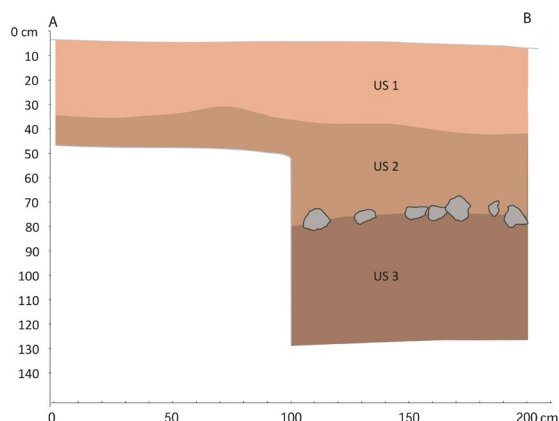


Figure 7 : Sondage n° 2 - coupe ouest-est (A-B).

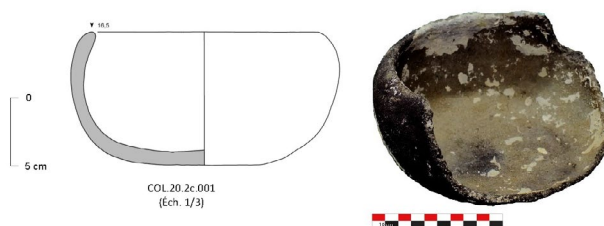


Figure 8 : Jatte non tournée languedocienne de période romaine CNT-ROL C1

L'US 1 a livré six fragments de céramique, dont quatre d'amphores. Deux proviennent d'amphores orientales Lralb. Le vaisselier associe une jatte non tournée languedocienne de période romaine CNT-ROL C1 (Py 1993, 332) et une jatte claire engobée CL-ENG C2 (Raynaud 1990, 232 n°8) (fig. 8).

L'US 2 a livré vingt-cinq fragments de céramique dont quatre de vaisselle et vingt-et-un d'amphores. Le vaisselier se compose de deux individus de céramique commune italique de type *patina* (COM-IT 6C) en circulation de -100 à -50 (Py 1993, 360). Un fragment de céramique grise de la côte catalane est aussi associé à cette US. De type indéterminé, il est à placer entre le III^e s. av. notre ère et -50 (Py 1993, 391).

Le matériel amphorique, plus nombreux, est exclusivement représenté par des fragments d'amphores gréco-italiques ou italiques. Onze fragments représentant au moins huit individus se rattachent manifestement à des formes de transition gréco-italiques / Dressel 1A, alors que deux individus s'apparentent plus directement à des Dressel 1A. Faute d'individus conservés en totalité qui permettraient de déterminer les rapports hauteur-diamètre, la différence entre des amphores gréco-italique, notamment les formes Lwe, et les Dressel 1A, reste difficile à établir avec certitude. Néanmoins, la forme des pointes, ombiliquées et de petit module, laisse penser que nous pouvons être en présence de formes de transition entre les deux types (Py 1993, 34). Outre ces éléments identifiables, huit fragments de panses d'amphores à pâte probablement italique ont été identifiés.

Cet ensemble amphorique de provenance italique est sans doute à placer chronologiquement entre le milieu du II^e s. av. notre ère et le début du I^{er} s. av. notre ère, tout en étant concordant avec le maigre vaisselier mis au jour.

Quelques cailloux et petits blocs rocheux sont dispersés à la base de l'US 2 où ils ne forment pas une couche continue, à l'interface avec l'US 3. Ce cailloutis est identique à celui présent dans l'US 4b du sondage 1.

- Sondage 3

Le sondage 3 a mis en évidence une stratigraphie de cinq US, alternant couches de sable, horizons plus argileux ou plus caillouteux. Poursuivi jusqu'à 2,21 m de profondeur, limite technique liée aux capacités des aspirateurs à sédiments, ce sondage s'est avéré totalement négatif.

Interprétation générale

Il ressort des sondages conduits en 2020 que la lecture du gisement *Collioure 1A* perçu jusqu'à présent comme un « dépotoir » ou un « épandage superficiel » est partielle. Elle doit être reconsidérée et complétée.

Un épandage très superficiel de chronologie large

Les sondages 1 et 2 montrent que le gisement s'étend uniquement au centre de la baie, le secteur au nord en direction de l'église étant manifestement à l'écart (sondage 3). La collecte ponctuelle du mobilier superficiel lors d'une prospection générale sur le gisement *Collioure 1A* met en évidence des provenances et des chronologies très larges⁴. Ainsi, un gros fragment d'amphore ibérique A-IBE-R5A (Mañá 1951, B3) a été prélevé en surface non loin d'un *caccabé* quasi intact (fig. 9) ; cette céramique de cuisine grecque (COM-GRE 2c ; ou italo-grecque) est par ailleurs bien représentée à Collioure sur les fouilles anciennes du Glacis, à partir de la seconde moitié du VI^e s. jusqu'aux III^e-II^e av. n. ère (Dunyach, 2018).



Figure 9 : *Caccabé*, céramique de cuisine grecque (COM-GRE 2c2)

Outre ces éléments récoltés en 2020, le mobilier collecté en 1986 en surface du gisement témoigne d'une chronologie encore plus large avec *a minima* la présence de céramique bleue de Paterna des XIII^e-XIV^e s. (Amigues, Mesquida Garcia 1993, 38-42)⁵ et de céramique moderne de Vallauris.

L'origine de ce dépôt interroge par son caractère parfaitement superficiel, hétérogène et diachronique qui ne s'inscrit pas dans la stratigraphie générale du site. Il est donc plus probablement lié à des remaniements contemporains des fonds marins. C'est éventuellement le résultat d'un épandage de sédiments et de mobilier lors du creusement du port de plaisance immédiatement voisin, en 1968-1969. En effet, les images anciennes montrent l'établissement d'une importante levée de terre réalisée avec les matériaux prélevés en place au pied du château, qui devaient sans doute contenir du mobilier de périodes très diverses (fig. 10).

4 - Ce mobilier jouxtait aussi un pied d'amphore Gauloise 4. Exemple de cette dispersion, les fragments d'une assiette CLAIR-D At40.1 ont été retrouvés aux deux extrémités du gisement, l'un en 1986 en surface du sondage alors réalisé, l'autre en 2020 non loin du sondage 3.

5 - L'étude complète du mobilier collecté dans les années 1986-1987 permettra de préciser la chronologie de cet épandage. Elle était prévue dans le cadre de la présente opération, mais les restrictions de circulation survenues durant l'année 2020 et au début de 2021 n'ont pas permis d'achever le travail qui sera réalisé en 2022 et fera l'objet d'un rapport complémentaire.



Figure 10 : Creusement du port de plaisance en 1969

(images ORTF Journal Télévisé de Montpellier du 16 janvier 1969 - source : Institut National de l'Audiovisuel, RBF08029716_00)

Des niveaux de l'Antiquité tardive bien présents

Les niveaux en place les plus récents mis en évidence lors de l'opération de 2020 sont de l'Antiquité tardive. Ces niveaux se développent sur une puissance de 40 à 60 cm environ sur les sondages 1 et 2 et sont à placer entre la fin du IV^e s. et la première moitié du VI^e s.⁶.

Ils ont livré une jatte en céramique non tournée du Languedoc de période romaine CNT-ROLC1 à placer entre le dernier quart du III^e et la fin du IV^e s. ou le début du V^e s. ap. J.-C. (Py 1993, 332), une jatte claire engobée C2 à placer entre les années 300 et 400 (Raynaud 1990, 232 n°8), une amphore orientale Lralb à placer entre les années 400 et 520 (Py 1993, 71) qui renvoie à une période large, du milieu du V^e s. au VII^e s.

Ces niveaux tardifs sont à rapprocher des nombreux éléments de même période mis au jour dans les niveaux superficiels lors des opérations de 1986-1992, dont certains plus remarquables ont fait l'objet de publications spécifiques (Chevalier 1987, 1990-1991). Outre un corpus d'amphores orientales Lral, plusieurs céramiques de table, dérivées de sigillées paléochrétiennes ou céramiques luisantes ont été alors signalées, notamment deux fragments de sigillée africaine claire D. Il s'agit d'un bol CLAIR-D99A (Py 1993, 195) qui présente une croix pâtée centrale et un monogramme du Christ inscrits dans un cercle. Chronologiquement, la diffusion de cette forme est à placer entre les années 500 et 540. Le second élément, dont la lecture est plus difficile, semble aussi porter un monogramme. Il s'agit d'un plat en céramique claire D CLAIR-D104A (Py 1993, 195). Par ailleurs, une assiette sigillée claire CLAIR-C 82 (Py 1993, 187) présente un décor estampé de cinq dauphins sautant. Un peu plus précoce que les deux fragments précédents, elle est à placer entre les années 450 et 500.

Ces niveaux de l'Antiquité tardive constituent un dépôt peu dense mais bien présent qui couvre la période 400 - 520/540. Excepté un bol presque entier de céramique commune non datée et de provenance indéterminée, le mobilier de ces niveaux tardifs est très fragmenté. Ils ne peuvent en l'état renvoyer à un fait maritime circonscrit et évoquent un épandage dont l'origine peut tout à la fois être liée à des rejets en mer depuis le bord de navires, ou à des céramiques issues de la terre ferme, notamment d'un dépotoir urbain déversé en mer par le fleuve Douy.

6 - Il s'agit des US 1 et 2 du sondage 1 et de l'US 1 du sondage 2.

Le relatif silence du haut Empire

La rareté des vestiges du haut Empire découverts à Collioure, comparativement à ceux de la fin de la République et de l'Antiquité tardive, a déjà été soulignée (Bénézet, Porra 2013) et l'opération de 2020 renforce ce constat : les seuls niveaux du haut Empire mis en évidence proviennent uniquement de l'US 3 du sondage 1 (les sondages 2 et 3 n'ayant fourni aucun mobilier de cette période). Cette US a livré onze fragments de panses d'amphore Dressel 20 correspondant à au moins un individu dont le type n'a pu être déterminé. Stratigraphiquement, ces fragments d'amphores sont associés à une cruche claire récente CLAIR-REC1J qui couvre un horizon chronologique large (des années 100 à 300 ; Py 1993, 224).

Les vestiges d'un naufrage de la fin du II^e s. ou du début du I^{er} s. av. n. ère ?

Trois US profondes ont livré du mobilier cohérent et abondant⁷. L'ensemble du mobilier représente 42 fragments d'amphores (71,1 %) et 17 fragments de vaisselle (28,9 %) très largement d'origine italique, puisque cette provenance représente 64,7 % du corpus (11 fragments sur 17). La céramique commune représente 75 % du vaisselier italique (9 fragments sur 12) ; les formes de type *patinae* étant quasi exclusives (fig. 11). On note également un bol en campanienne A, une cruche claire récente et deux gobelets à parois fines.

La présence d'une série homogène d'au moins 19 individus d'amphores gréco-italiques et/ou italiques Dressel 1A, sur une surface totale fouillée de 8 m² seulement, suggère que nous puissions être en présence des vestiges d'une cargaison naufragée, et non d'un rejet de bord ou de pertes en mer lors d'un transbordement par exemple⁸. Le parallèle peut être

7 - Nous prenons le parti de considérer conjointement ces trois US dans la mesure où elles présentent le même profil en termes de sédiment, de mobilier et globalement d'altitude. Il s'agit de l'US 2 du sondage 2, et des US 4 et 5 du sondage 1. La répartition du mobilier dans l'US 5 du sondage 1, très superficielle, et sa nature identique à celui de l'US 4, laissent penser qu'il s'agit en fait de percolation depuis l'US 4, le corps même de l'US 5 étant stérile. Nous les considérerons ici comme les témoins d'un seul et même ensemble.

8 - Le mobilier amphorique se compose de 42 fragments représentant 19 individus au moins. La détermination des amphores reste sujette à caution entre amphores gréco-italiques Lwe et amphores italiques Dressel 1A précoces, étant donnée l'absence d'individus entiers permettant d'étudier leurs proportions, élément discriminant principal (Tchernia 1987, 309). Un individu présente les caractéristiques propres à une amphore gréco-italique (lèvre A-GR-ITA bd4). 21 fragments représentent 13 individus renverraient à des formes de transition ou difficiles à attribuer à l'un ou l'autre des types, tandis que 10 fragments, représentant quatre individus au moins, renvoient à des amphores Dressel 1A.

Chronologiquement, la présence associée d'amphores gréco-italiques et d'amphores italiques Dressel 1A, ou de forme de transition, renvoie au plus tôt au milieu du II^e s., et au plus tard aux premières décennies du I^{er} siècle av. n. è. (Py 1993, 54). Le vaisselier italique permet pour sa part de proposer une datation

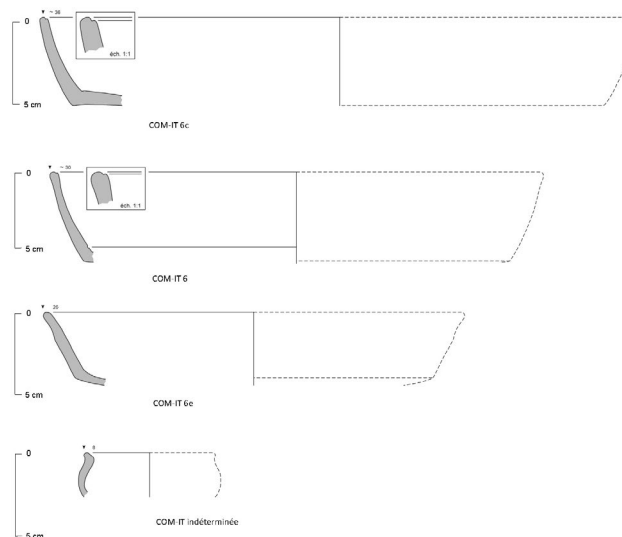


Figure 11 : *Patinae*, céramique de cuisine commune italique

établi avec les différents naufrages successifs qui constituent le site voisin *Port-Vendres 9* sur lequel se succèdent plusieurs épandages de cargaison et de lest, seuls témoins de plusieurs fortunes de mer (naufrages) (Brechon *et al.* 2019, 68-75).

Dans ce contexte, la vaisselle de cuisson et de table retrouvée dans ces niveaux s'apparenterait à de la vaisselle de bord en usage et non à une cargaison ou un rejet issu d'une occupation terrestre voisine. Les traces de résidus de cuisson ou d'exposition au feu qui marquent plusieurs tessons plaident en ce sens.

Le cailloutis calcaire présent sur ces niveaux n'est pas d'origine locale. Son caractère relativement anguleux interdit d'y voir le fruit d'un processus d'érosion naturelle, mais évoque plutôt un résidu de taille, cassé de main d'homme. Pourtant ce cailloutis peut difficilement être interprété comme le résidu d'un travail de taille de calcaire sur le littoral proche, puisqu'à ce jour aucun bâtiment monumental de la fin de la République n'a été identifié à Collioure. En outre, cet épandage de cailloutis est assez éloigné du rivage (50 à 70 m), ce qui semble exclure un rejet du bord. Il faut donc envisager qu'il puisse s'agir d'un reste de lest issu d'un délestage ou d'un naufrage.

La question se pose de savoir s'il faut rattacher ces éléments à la probable épave du gisement *Collioure 1B* enchâssée à une quarantaine de mètres de distance sous la digue contemporaine et reconnue au début des années 1990. Ils pourraient en être issus, déplacés par les mouvements de mer ou par perte/rejet dans les derniers mètres avant le naufrage. Néanmoins, une telle nappe de cailloutis n'a pas été signalée sur *Collioure 1B* lors des fouilles anciennes. De plus, les sondages intermédiaires réalisés entre *Collioure 1B* et les ceux de 2020 n'ont livré aucun

plus serrée entre les années -100 et -75, avec les formes COM-IT-6c et 6e notamment (Py 1993, 360), qui correspond aussi à l'horizon chronologique admis pour les gobelets à parois fines PAR-FIN2b (Mayet 1975, forme IIB, pl. 3, 17)

artefact et sont totalement négatifs (Chèle 1992). Il y a donc lieu de considérer qu'il s'agit potentiellement de deux faits, globalement contemporains, mais distincts.

Conclusion générale

L'objectif général des sondages ouverts en 2020 était de mieux connaître la nature, la chronologie et l'état de conservation du gisement *Collioure 1A*, identifié comme un dépotoir superficiel affecté par des prélèvements illégaux à répétition. Il ressort que le gisement *Collioure 1A* n'est pas uniquement un épandage superficiel, mais qu'il présente une stratigraphie plus puissante et complexe qui superpose trois niveaux principaux.

Le plus ancien est un niveau des II^e-I^{er} s. av. n. è. dans lequel le mobilier italique est quasi exclusif. L'ensemble des éléments mis au jour suggère un naufrage possible, l'homogénéité du mobilier et le nombre d'amphores ne pouvant pas renvoyer à un rejet en mer de type dépotoir.

L'opération de 2020 a aussi mis en évidence la présence d'un niveau de l'Antiquité tardive, caractérisé notamment par des fragments d'amphores orientales Lralb. S'ils sont bien présents, les vestiges de ce niveau restent ténus et ne témoignent manifestement pas d'un fait de mer remarquable survenu à l'emplacement des sondages.

Enfin, la couche identifiée comme le « dépotoir » de Collioure mêlant du mobilier de la quasi-totalité des périodes du III^e s. av. n. è. aux XVIII^e/XIX^e s. se limite à une fine couche de surface imperceptible en stratigraphie, mais riche en mobilier. Elle serait liée à la dispersion des sédiments archéologiques remaniés en 1968-1969 lors du creusement du port de plaisance et ne constitue nullement un dépotoir historique au plein sens du terme.

Alors que l'occupation protohistorique de Collioure est bien attestée, caractérisée même comme une probable implantation commerciale en bord de mer, aucun vestige de ces périodes n'a été découvert en mer à l'occasion des différentes campagnes de sondages. Sans doute l'attention de la recherche a-t-elle été focalisée sur *Collioure 1A* où du mobilier était visible, au détriment d'autres secteurs du littoral plus proches de l'habitat d'alors. La plage du Faubourg, dite aussi *Port d'Avall*, peut constituer une candidate sérieuse pour abriter un débarcadère au pied même des quartiers protohistoriques. Des prospections devront y être réalisées.

Si les sondages réalisés en 2020 mettent clairement en évidence la présence de vestiges tardo-antiques et tardo-républicains encore en place, la faible étendue des sondages réalisés ne permet pas à ce jour d'apporter de réponse satisfaisante sur leur nature et leur origine. Seuls de nouveaux sondages permettront de préciser la connaissance que nous en avons.

Franck Brechon



Bibliographie

Amigues, Mesquida Garcia 1993 - Amigues (F.), MESQUIDA GARCIA (M.) - *Les ateliers et la céramique de Paterna : (XIII^e-XV^e siècles). Catalogue de l'exposition, Musée Saint-Jacques, Béziers, du 22 juillet au 30 octobre 1993*, Béziers, 71 p.

Azaïs 1971 - Azaïs (R.) - *Collioure de 1207 à 1344*, mémoire de maîtrise, université Toulouse-le-Mirail, 2 volumes, 281 p.

Adasm 1987 - ADASM - *Rapport complémentaire - prospections et surveillance du site de Collioure*, rapport dactylographié, 8 p.

Bénézet et alii 2013 - Bénézet (J.) dir. - *Le Glacis, Commune de Collioure, Pyrénées-Orientales*, RFO de sondages archéologiques, DRAC-SRA Languedoc-Roussillon, Montpellier.

Bénézet, Porra 2013 - Bénézet (J.), Porra (V.) - « Collioure sous la mer. Exposition archéologique », in *Archéo 66, bull. AAPO*, p. 97-104.

Bénézet Savarese 2014 - Bénézet (J.), Savarese (L.) - « La baie de Collioure à la fin de l'âge du Fer (fin III^e-I^{er} s. av. n. è.) », in *Revue archéologique de Narbonnaise*, tome 47. pp. 127-153.

Brechon et alii 2013 - Brechon (F.), Bouchet (E.), Castellvi (G.), Castellvi (G.), Salvat (M.), Sicre (J.) - *Littoral du Languedoc-Roussillon, Port-Vendres - Collioure (Pyrénées-Orientales), rapport de prospections 2013*, ARESMAR, rapport dactylographié.

Brechon et alii 2019 - Brechon (F.), Bouchet (E.), Castellvi (G.), DESCAMPS (C.), Salvat (M.), Sicre (J.) - *Trente ans d'archéologie sous-marine en Roussillon. Pages offertes à Cyr Descamps*, Perpignan, 120 p.

CAG 66 - Kotarba (J.), Castellvi (G.), Mazière (F.) dir. - *Les Pyrénées-Orientales, Carte archéologique de la Gaule* 66, Paris, 712 p.

Chalon 1980 - Chalon (M.) - « Études sur le Roussillon du IV^e au IX^e siècle », in *RAN*, sup. 7, Paris, p. 341-363.

Chèle 1991 a - Chèle (A.) - « Découvertes archéologiques sous-marines à Collioure - 1991 », in *Exocetus Volitans*, 5, 1991, non paginé.

Chèle 1991 b - Chèle (A.) - « Sondages archéologiques à Collioure », in *Archéo 66, bull. AAPO*, 1991, p. 40-41

Chèle 1992 a - Chèle (A.) - *Campagne de sondages - juin 1992 - Collioure II*, rapport dactylographié à la Drasm.

Chèle 1992 b - Chèle (A.) - « Sondages archéologiques à Collioure », in *Bilan scientifique Drasm*.

Chèle, Chevalier, Descamps 1986 - Chèle (A.), Chevalier (Y.), Descamps (C.), *Rapport d'activités pour l'année 1986, Port-Vendres, Paulilles, Collioure*, rapport dactylographié.

Chevalier 1987 - Chevalier (Y.) - « Céramique chrétienne antique du port de Collioure », in GRAU (M.), Poisson (O.) dir. - *Études roussillonnaises offertes à Pierre Ponsich. Mélanges d'archéologie d'histoire et d'histoire de l'art du Roussillon et de la Cerdagne*, Perpignan, p. 133-136.

Chevalier 1990-1991 - Chevalier (Y.) - « Collioure et Port-Vendres et les échanges commerciaux de la fin de l'Antiquité », in *L'Exocetus Volitans*, n°4, et n° 5.

Dunyach 2011 - Dunyach (I.) - *La céramique Grecque ou de type grec de Collioure (Pyrénées-Orientales)*, Master I, Histoire de l'art et archéologie, Université de Perpignan.

Dunyach, 2012 - Dunyach (I.) - *Étude des céramiques d'importations mises au jour par P. Ponsich sur le glacis du Château-Royal de Collioure entre 1963-1965 (VI^e au II^e s. avant J.-C.)*, Pyrénées-Orientales, France, Master II, Histoire de l'art et archéologie, Université de Perpignan, 3 vol., 652 p.

Dunyach 2013 - Dunyach (I.) - « La collection P. Ponsich : étude du mobilier céramique des fouilles de Collioure réalisées entre 1963-1965 (VI^e-II^e s. avant J.-C.) », in *Archéo 66, bull. AAPO*, 27, 2012, Perpignan, p. 63-68.

Dunyach 2016 - Dunyach (I.) - « Activités rituelles autour d'une source entre la France et l'Espagne (VI^e s. av. notre ère - VI^e s.) : la Fajouse à Argelès-sur-Mer (Pyrénées-Orientales) », *Gallia*, n°s 73-2.

Dunyach 2018 - Dunyach (I.) - *La place du Roussillon dans les échanges en Méditerranée aux âges du fer Étude d'une organisation territoriale, sociale et culturelle (VI^e-III^e siècle avant J.-C.)*, thèse Université de Perpignan Via Domitia.

Jandot 2019 - Jandot (C.) - « Collioure. Parking des Pêcheurs », in *Archéo 66, bull. AAPO*, pp. 27-30.

Joncheray 2002 - Joncheray (A.) et (J.-P.) - « Chrétienne M, trois épaves distinctes, entre le cinquième siècle avant et le premier siècle après Jésus-Christ », *Cahiers d'Archéologie Subaquatique*, 14, pp. 57-130.

Lainé 1966 - Lainé (B.) - *La vie économique et sociale à Collioure (1360-1490)*, thèse de l'école des chartes, 3 volumes, 432 p. et annexes.

Mañà 1951 - Mañà (J.-M.) - « Sobre tipologia de ánforas púnicas », in *VI Congreso Arquelogía del Sureste*, Alcoy, 1950, Cartagena, pp. 203-210.

Mayet 1975 - Mayet (F.) - *Les Céramiques à parois fines dans la péninsule ibérique*, Bordeaux, XIII-191 p.-LXXXIV.

Passarius 2017 - Passarius (O.) - « Collioure, bilan des sondages », in *Archéo 66, bull. AAPO*, pp. 20-22.

Passarius, Bénézet 2019 - Passarius (O.), Bénézet (J.), « Collioure. Cours d'honneur du château », in *Archéo 66, bull. AAPO*, 2019, pp. 24-26.

Ponsich 1980 - Ponsich (P.) - « Les plus anciennes sculptures médiévales du Roussillon (V^e-XI^e siècles) », *Les Cahiers de Saint-Michel de Cuxa*, 11, p. 293-331.

Py 1993 - PY (M.) dir. - *Dictionnaire des Céramiques Antiques (VII^e s. av. n. è. - VII^e s. de n. è.) en Méditerranée nord-occidentale (Provence, Languedoc, Ampurdan)*, Lattara 6, Lattes, 624 p.

Py 2016 - PY (M.) dir. - *Dictionnaire des objets protohistoriques de Gaule méditerranéenne (IX^e-I^{er} s. av.)*, Lattara 23, Lattes, 576 p.

Py 2001 - PY (M.) dir. - *Corpus des céramiques de l'âge du Fer de Lattes (fouilles 1963-1999)*, Lattara 14, Lattes, 2 vol., 1306 p.

Rancoule 1970 - Rancoule (G.) - « Ateliers de potiers et céramique indigène au 1^{er} s. av. J.C. », in *RAN*, III, pp. 33-70.

Raynaud 1990 - Raynaud (C.) - *Le village gallo-romain de Lunel Viel (Hérault), la fouille du quartier ouest (1981-1983)*, Paris, Les Belles Lettres.

Rollat 1885 - Rollat (X.) - *Saint Vincent de Collioure et son culte dans sa paroisse natale*, Perpignan, 88 p.

Sanchez 2009 - Sanchez (C.) - *Narbonne à l'époque tardo-républicaine (II^e/I^{er} s. av. n. è.) : chronologies, commerce et artisanat céramique*, Montpellier, 492 p.

Schneider 2008 - Schneider (L.) - « Aux marges méditerranéennes de la Gaule mérovingienne. Les cadres politiques et ecclésiastiques de l'ancienne Narbonnaise I^{re} entre Antiquité et Moyen Âge (V^e-IX^e siècles) », in MAZEL (F.) dir. - *L'espace du diocèse. Genèse d'un territoire dans l'Occident médiéval (V^e-XIII^e siècle)*, Rennes, p. 69-95.

Tchernia 1987 - Tchernia (A.) - *Le vin de l'Italie romaine, essai d'histoire économique d'après les amphores*, BEFAR 261, Paris.

Nom de la commune : Elne

Nom du site : Tour des Garaffes

Type d'opération : sondage

Responsables : Jérôme Bénézet et Olivier Passarrius
(Service Archéologique Départemental)

Equipe de terrain : Estelle Joffre et Sylvain Lambert
(Service Archéologique Départemental)

Ce sondage a été réalisé devant la nécessité de vérifier l'état sanitaire des maçonneries de la tour du rempart de la ville haute située sur le plateau des Garaffes. Celle-ci avait déjà été partiellement dégagée dans le cadre de la fouille programmée menée par le Service Archéologique Départemental entre 2014 et 2021.

Cette tour, conservée sur une hauteur d'environ 10 m, est de plan semi-circulaire et mesure un peu plus de 5 m de diamètre. Les maçonneries sont constituées de trois à cinq rangs de galets de rivière alternant avec des assises de briques. Les maçonneries extérieures mesurent près d'1 m d'épaisseur, tandis que les deux maçonneries qui la ferment à l'intérieur n'atteignent pas 0,40 m. Elles servent aussi de soutènement aux remblais de la colline partiellement taillés pour l'installation du monument.

Environ 3 m sous le niveau de sol actuel, une salle a été aménagée (fig. 1), sans doute couverte par le plancher de l'étage supérieur dont les empochements des poutres ont été partiellement conservés. Le sol était sans doute constitué de briques disposées à plat, mais il a été presque entièrement détruit. Trois ouvertures, des archères, ont été aménagées dans les parois et plusieurs barbacanes permettent l'évacuation des eaux de ruissellement à travers le rempart et la tour.

La datation de cette tour est difficile à préciser, mais le type même d'architecture ainsi que les dimensions des briques (39 à 40 cm de longueur) situent probablement sa construction aux alentours de la fin du XIII^e ou de la première moitié du XIV^e s. L'utilisation de cette salle basse (elle se situe en effet nettement sous les niveaux de



Figure 1 : Vue générale de la salle basse de la tour une fois sa fouille terminée.

circulation du Moyen Âge) a été très courte puisque les premiers remblais qui la comblent peuvent se situer vers le milieu ou la seconde moitié du XIV^e s. Ils sont rapidement suivis par un comblement massif, un véritable dépotoir, dont l'abondant mobilier – en particulier de la vaisselle émaillée catalane et valencienne – permet de le dater de la seconde moitié du XIV^e s. (fig. 2). Il est probable que cette série de mobilier provienne de l'une des maisons voisines, occupées par le clergé de la cité épiscopale : en effet, il contenait, entre autres, une matrice de sceau d'un chanoine d'Elne et une valve de moule à méreau, objet fréquemment employé pour la rétribution du clergé lors des différents actes de la vie religieuse.

Outre le fait d'avoir permis l'étude archéologique d'une partie de l'enceinte de la ville haute d'Elne et d'amener des informations pertinentes sur sa chronologie, le mobilier recueilli constituera à terme un nouveau jalon pour la connaissance du faciès de consommation en Roussillon, en complément de l'abondante série issue de deux silos de la place de la République à Perpignan, fouillés en 2003, toujours inédite, dont elle semble parfaitement contemporaine.

Jérôme Bénézet et Olivier Passarrius



Figure 2 : Vue générale de la surface du dépotoir domestique qui comble la partie supérieure de la tour.

Nom de la commune : Err

Nom du site : Camí de Saillagouse

Type d'opération : diagnostic

Responsable : Assumpció Toledo i Mur / Inrap

Équipe de terrain : Boris Kerampran

La douzaine de fragments céramiques récupérés lors du diagnostic au 18 Camí de Saillagouse, à Err appartiennent à deux périodes : la préhistoire récente-protohistoire et l'époque romaine. Ils sont arrivés là soit par colluvion soit par amendement. La présence de ces tessons est à rattacher au bruit de fond constaté lors de prospections pédestres dans la commune et décrit dans le rapport de diagnostic de la ZAE du Sègre, située dans les communes d'Err et de Saillagouse. Ce bruit de fond pouvant correspondre à des occupations légères et dispersées.

Assumpció Toledo i Mur

Communes : Err et Saillagouse

Nom de l'opération : extension de la ZAE du Sègre

Type d'intervention : diagnostic

Responsable : Jérôme Kotarba

(Inrap Midi-Méditerranée)

Équipe de terrain et de post-fouille : Christophe Durand, Catherine Bioul, Christophe Cœuret, (Inrap)

Collaborateurs scientifiques : Didier Cailhol (géomorphologie, Inrap), Pierre Campmajo (mobilier protohistorique), Michel Martzluff (mobilier lithique), Pierre-Yves Melmoux (mobilier métallique)

Le diagnostic prescrit sur l'extension de la zone d'activité économique du Sègre, à cheval sur les communes d'Err et de Saillagouse, a été réalisé sur un terrain en fin de viabilisation. Ainsi, sur les 6,5 ha initiaux du projet, nos observations n'ont pu porter que sur une surface d'environ 4,1 ha (**fig. 1**).

Parmi les éléments structurants majeurs, il y a l'ancienne « Grande route » de Mont-Louis à Bourg-Madame. Cet axe, touché sur 400 m de long par ce projet, correspond aujourd'hui à un chemin en relief servant de limite entre les deux communes. L'approche limitée que nous avons pu en faire, car cette ancienne route sert de support au passage de réseaux enterrés, montre que le relief est artificiel et dû au dépôt d'une grande quantité de débris de route et de canalisations.

À la base, un niveau de roulement empierré est bien présent. Observé sur une toute petite surface et sans mobilier ; il est attribué aux époques modernes et contemporaines, avant le basculement vers le tracé actuel de la RN116 actuelle avant le milieu du XIXe s., attesté sur le fond de carte d'état-major de 1850 (**fig. 2**).

En parallèle de l'axe routier, de direction N.-E./ S.-O., un autre aménagement linéaire structurant a pu être mis en évidence. Il délimite une bande de terrain parallèle à la grande route, de 20 m de large. On observe à cet endroit plusieurs aménagements successifs : un probable chemin à ornières, un muret bâti à deux



Figure 1 : Emplacement de la ZAE du Sègre, au sud-ouest de Saillagouse, comprise entre route nationale et ligne du train jaune (cliché C. Durand, Inrap).



Figure 2 : Coupe partielle dans le chemin en remblai, montrant que le niveau de roulement à sa base est recouvert de débris divers du XXe siècle (cliché J. Kotarba, Inrap).



Figure 3 : Mur de terrasse et de limite parcellaire bordant un ancien passage. En arrière-plan, la laiterie Cimelait d'Err (cliché C. Durand, Inrap).

parements et un muret plus sommaire comprenant des gros blocs et des galets plus petits en amoncellement complexe. Certains prennent part à un talus construit (fig. 3 et 4). Il s'agit d'un aménagement ancien car il n'est figuré que partiellement dans le parcellaire du début du XIXe s., alors que les observations réalisées lors du diagnostic et les traces persistantes sur les photos aériennes anciennes montrent qu'il était bien plus étendu. Il pourrait s'agir d'un chemin large pour le déplacement des troupeaux, dont le moment précis de mise en place ne peut être précisé.

De manière diffuse sur l'ensemble de l'emprise, on trouve des céramiques modelées dont certaines portent un décor cerdan, des artefacts de l'époque romaine, et d'autres du Moyen Âge et des Temps modernes (fig. 5). Ils attestent de la longue vie agricole de ce terroir, avec des pratiques d'amendement des sols.

Jérôme Kotarba



Figure 4 : Autre mur de terrasse en bordure du chemin en remblai servant de limite de commune (cliché C. Durand, Inrap).



Figure 5 : Unique drain retrouvé lors de l'opération (cliché C. Durand, Inrap).

Nom de la commune : Pollestres

Nom du site : ZAC Olympeo, tranche 3

Type d'opération : diagnostic

Responsable : Assumpció Toledo i Mur / Inrap

Equipe de terrain : Boris Kerampran

La campagne de diagnostic archéologique sur la tranche 3 du projet d'aménagement Olympeo, à Pollestres, a mis au jour un foyer à pierres chauffées à rattacher à la Préhistoire récente (Néolithique- âge du Bronze).

Il se trouve englobé dans un lambeau de paléosol niché dans une dépression naturelle. Aucun type de mobilier n'y est associé.

Elle a mis également en évidence deux réseaux de drainage moderne-contemporains caractérisés par des fossés empierrés. Un drain d'un de ces réseaux est associé à un puisard, également empierré, ayant la forme d'un cône inversé.

Assumpció Toledo i Mur

Nom de la commune : Perpignan

Nom du site : Orle / ZAE Orlin (cat. Orla / Orlina)

Type d'opération : diagnostic

Responsable : Cécile Dominguez / Inrap

Equipe de terrain : Maxime Guillaume, Cécile Respaut, Garance Six

Collaborateurs scientifiques : Didier Caihol (étude géologique), Ingrid Dunyach et Assumpció Toledo i Mur (études céramiques), Michel Martzluff (étude des roches), Pierre Yves Melmoux

L'ouverture de plus de 200 tranchées sur les 1,6 hectare de la future ZAE Orlin et Saint-Charles a permis la découverte de nombreux vestiges.

Une occupation Néolithique moyen-final/Bronze ancien-moyen

La phase la plus ancienne remonte au Néolithique moyen-final/Bronze ancien-moyen. Les vestiges rattachés à ce large contexte chronologique se localisent dans le quart N.-O. du diagnostic, particulièrement dans la partie centrale de ce secteur et un peu plus au sud de la zone.

On rattache aussi à cet ensemble des vestiges découverts (foyers et fosses) plus au nord de la parcelle. Les découvertes se matérialisent sous la forme de foyers à pierres chauffées (**fig. 1**), de fosses ovales ou aux contours flous ainsi que cinq fosses de forme circulaire (**fig. 2**).



Figure 1 : Vue en plan d'un foyer (FY34 ; cliché Cécile Respaut, Inrap).



Figure 2 : Trou de poteau de datation imprécise (Néo final / bronze moyen)
Cliché Christophe Durand, Inrap.

L'ensemble des informations recueillies dans ce secteur du diagnostic témoigne, avec toute la prudence qu'il se doit, de l'existence sur les lieux d'une communauté paysanne pratiquant des activités agricoles (broyage du grain sur meule dormante) ou domestique (foyers à pierres chauffantes) dans une large période incluse entre le Néolithique moyen-final et le Bronze ancien-moyen. Les rares trous de poteaux et des lambeaux de terre rubéfiée témoignent de manière très hypothétique aussi d'un éventuel habitat sur place.

Une zone d'habitat probable de l'âge du Fer (VIe-IVe s. av. J.-C.)

Les résultats les plus intéressants de ce diagnostic reposent sur des vestiges mettant en relief une zone d'habitat probable de l'âge du Fer (VIe-IVe s. av. J.-C.). Ils s'appuient sur les découvertes de traces d'occupation dans le secteur le plus septentrional du diagnostic, dont un puits de forme ovale (**fig. 3**) qui a livré un riche mobilier composé de céramique à pate claire, de grise roussillonnaise et d'amphore ibérique. On note également une structure en creux fortement arasée et une hypothétique base de mur (dédit par une concentration de galets sur 2 à 3 niveaux) qui forme un linéaire d'orientation nord-sud. La présence de mobilier à l'intérieur des concentrations de galets est à noter (céramiques, fragments de meule).

Un vignoble et du parcellaire moderne/contemporain

Au titre des éléments les plus récents (période moderne ? contemporaine) on note la présence d'un ancien vignoble et d'un fossé parcellaire. Les fosses de plantation de vigne, souvent circulaires (0,60 à 0,80 m de diamètre), sont à rattacher à l'époque moderne à contemporaine. Elles n'ont pas été testées. La présence de ces fosses renvoie à l'exploitation viticole récente de ce secteur rural en périphérie de Perpignan. Pour ces périodes récentes, il faut rajouter un fossé découvert à l'intérieur de cinq tranchées situées dans la partie nord du site. Il ne semble pas lié à des occupations anciennes, mais plutôt à un élément fortement structurant du parcellaire contemporain. Sa juxtaposition avec une longue limite cadastrale d'orientation N.-N.-O. est d'ailleurs tout à fait remarquable. La disparition dans le paysage de ce fossé n'est peut-être pas antérieure à l'une des phases les plus récentes de remembrement agricole au XXème siècle.

Cécile Dominguez



Figure 3 : Fouille partielle d'un puits de l'âge du Fer (fin VIe-IVe s. av. J.-C.).
Cliché Garance Six, Inrap.

Nom de la commune : Prades

Nom du site : Cœur de ville,
rues du Palais de Justice et Jean Jaurès

Type d'opération : fouille préventive

Responsable d'opération : Odile Maufras
(Inrap Midi-Méditerranée)

Équipe de terrain : David Tosna (responsable de secteur), Marie Bénard, Jean-Paul Brulé, Marie Charrié-Adrian, Manuel Duzet, Claire Faisandier, Gwenaël Herviaux, Guilhem Marty, Julien Rebière, Cécile Respaut et Tanguy Wibaut, Didier Cailhol (géomorphologue, Inrap)

Collaborateurs scientifiques : Aymat Catafau (historien), Gaspard Pagès (spécialiste de la métallurgie), Jean-Claude Leblanc (spécialiste de la métallurgie)

Premiers résultats de la fouille archéologique

Entre juillet et mi-novembre 2021, les archéologues de l'Institut national de recherches archéologiques préventives (Inrap) ont fouillé, sur prescription de l'État (Drac Occitanie, service régional de l'Archéologie), une grande partie d'un îlot du centre-ville de Prades. Celui-ci est localisé à une centaine de mètres à l'ouest de l'église Saint-Pierre, entre la rue du Palais de Justice et la place de Catalogne (**fig. 1**). Le potentiel archéologique du site avait précédemment été mis en évidence par un premier diagnostic archéologique portant sur les élévations, dirigé par Céline Jandot (Inrap), et par un second portant sur le sous-sol, mené sous la conduite de Jérôme Kotarba (Inrap). La fouille a été réalisée entre la démolition des immeubles modernes et contemporains restés habités jusqu'au début du XXI^e s. et avant reconstruction d'un hôpital de jour par la société Agir Promotion. Elle n'a concerné que les vestiges conservés en sous-sol – la fouille du bâti n'ayant pas été prescrite – sur une surface de 750 m².

1. Un secteur érodé

L'îlot « Cœur de ville » est situé sur une terrasse alluviale de la Têt, dans un secteur à fort dénivelé entre le piémont des Pyrénées et le lit du fleuve côtier. Entre la place Catalogne qui culmine à 350,21 m NGF et la rue du Palais de Justice où l'on circule à une altitude de 348,51, l'îlot présente une déclivité moyenne de 5,7 %. Il a été traversé au cours du temps par un ruissellement important, avec des phases d'érosion intense qui ont emporté tous les sols, et des phases de dépôt de sédiment sableux, et surtout argileux, relativement impropres à la culture. Ces conditions n'ont pas été favorables aux implantations humaines, néanmoins le site a été construit à plusieurs reprises. Des bâtiments sont édifiés pour la première fois au début de notre ère, puis reconstruits quelques décennies plus tard. Ils ont largement souffert de l'érosion et sont mal conservés.

Le terrain n'est ensuite plus occupé jusqu'à l'installation d'ateliers de forgeron le long de cette même rue, dans le courant du XIV^e s. Ces derniers bénéficient de la présence d'un canal aménagé en amont qui barre l'écoulement des eaux et protège les installations de bas de pente. Ils sont actifs quelques décennies et disparaissent entre la fin du XV^e s. et le XVII^e s., remplacés par des maisons urbaines contigües tout au long de la rue du Palais de Justice.



Figure 1 : Le centre-ville de Prades, marqué par le cercle de maisons autour de l'église Saint-Pierre et la position de la fouille archéologique « Cœur de Ville », à l'ouest, le long de la Ruha (rue du Palais de Justice).

2. Deux états d'immeubles antiques

Deux états de bâti se succèdent aux I^{er} et II^e siècles de notre ère. Ils sont l'un et l'autre installés en partie occidentale de l'îlot « Cœur-de-ville », tandis que la partie orientale reste vierge de tout aménagement. Cette répartition signale la présence d'un espace libre, de friche ou de prairie, entre les bâtiments antiques mis au jour et le centre-ville actuel, indiquant que ces immeubles sont, soit isolés en secteur rural, soit si l'église Saint-Pierre reprend l'emplacement d'une petite agglomération antique, situés en périphérie de cette dernière.

Du premier état de construction, deux murs perpendiculaires sont conservés en fondation. L'un, orienté N.-E./S.-O. a été conservé sur 10,50 m de long et constitue sans doute une façade. Le second est perpendiculaire au premier auquel il s'adosse et se développe vers le sud sur au moins 3,35 m de long. Il cloisonne deux pièces dont l'extension n'est pas perceptible (**fig. 2**). Les fondations sont en tranchée et en lits de galets de rivière liés à la terre. On imagine les élévations en terre crue, mais il n'en reste rien, pas plus que ne subsistent les sols. Les dimensions complètes de l'immeuble sont inconnues et sa fonction reste indéterminée. Il a été arasé volontairement ou naturellement jusqu'au-dessous du niveau des circulations.

Le second état est construit au droit du premier et au-delà : il est conservé un peu plus à l'est et se développe un peu plus loin vers le nord et vers le sud. Seule l'orientation des murs est conservée ; le plan est entièrement modifié. La nouvelle façade est bâtie au moins 2 m au-delà de l'ancienne. Hors emprise, elle n'a pas été mise au jour, mais elle est restée n'a pu être déterminé s'il était constitué de jardins ou bâti pendant l'Antiquité. Au-delà du canal, deux autres murs et un foyer bâti en tuile signalent la présence d'un autre bâtiment ou l'extension de celui donnant sur la rue. À nouveau, c'est une maçonnerie de galets de rivière liés à la terre qui est utilisée en fondation, tandis que les élévations et les sols n'ont pas été conservés (**fig. 3**). Cet ensemble se développe sur au moins 17 m d'est en

ouest et sur 23 m du nord au sud, soit une superficie supérieure aux quelque 140 m² qui en ont été mis au jour. Un seul soubassement de sol est conservé. Il est composé de scories de fonte de minerai de fer en remploi qui montrent la présence d'une activité artisanale métallurgique importante dans le secteur. En l'absence des sols, d'aménagements particuliers et des dépotoirs, il n'a pas été possible d'identifier si les espaces couverts de ce bâti avaient servi d'entrepôts, d'habitation ou les deux.

La disposition des pièces du nord-ouest, en lanière parrapport à la rue, laisse supposer que la *via conflentana* (la voie romaine), puis *la Ruha* (nom médiéval de la rue du Palais de Justice), existent au moment de leur construction. La position des murs de ce secteur, approximativement à l'emplacement des limites des parcelles actuelles en dépit des démolitions, du hiatus de l'occupation et des multiples reconstructions, révèle la longévité d'un système cadastral qui n'est pas sans évoquer un tissu urbain ou périurbain.



Figure 3 : Le bâti antique au sud de l'emprise. Sa position un peu plus haut sur la pente l'a plus largement exposé à l'érosion, d'où son état de conservation très limité (cliché O. Maufras, Inrap).



Figure 2 : Les deux états du bâti antique dans l'angle nord-ouest de l'emprise de fouille.
État 1 : murs surlignés en pointillés verts. État 2 : murs surlignés en pointillés orange.

3. Un canal de drainage du milieu du Moyen Âge

À la suite de l'occupation antique qui semble disparaître sur l'îlot avant le III^e siècle, le terrain est déserté et subit un ruissellement et un ravinement important qui a érodé la masse des terres architecturales effondrées et a tronqué les sols, puis déposé des sédiments grossiers à très fins : sables, limons et argiles. Le niveau de circulation s'est trouvé progressivement exhaussé d'une soixantaine de centimètres. Ce phénomène a sans doute commencé avec la crise hydrologique du XIII^e siècle qui s'est intensifiée au XIV^e. Les Pradéens ont alors aménagé un canal à mi pente, en amont et parallèlement à *la Ruha*, pour bloquer les eaux de ruissellement et mettre la voie et les terrains limitrophes hors d'eau. C'est sur cette frange de terre le long de la route que les forgerons s'installeront

Le canal est un large fossé creusé du sud-ouest vers le nord-est, en travers de la pente, sur près de 3,50 m de large et 0,85 m de profondeur, avec un fond relativement plat et des parois verticales apparemment non renforcées, mais des parements de bois ont pu disparaître. Avec le temps, les parois se sont partiellement effondrées, mais le lit du cours d'eau artificiel a été entretenu et régulièrement curé. L'ouvrage est mentionné dans les terriers de la ville dès le XIII^e siècle, date possible de sa construction, et il se transforme à la fin du Moyen Âge. Au cours des XV^e et XVI^e siècles, il n'est plus entretenu sur l'îlot et se colmate progressivement par des dépôts naturels sableux et limoneux (fig. 4). Les artisans alors en activité sur sa rive gauche, au nord-ouest, se débarrassent parfois d'une scorie ou d'une loupe de forge dans le canal. Ponctuellement, ils ont utilisé des scories pour assainir et renforcer une partie de berge à l'arrière d'un atelier, sans doute trop meuble et boueuse.

Au moment où sont construites les premières maisons, celles qui succèdent aux forges entre la fin du XV^e s. et le XVII^e s., la rive gauche du canal est renforcée par une paroi maçonnée qui servira de fondation à la façade arrière de plusieurs habitations. Au XIX^e siècle, lorsque celles-ci se sont étendues vers le sud, au-delà du canal, la rive opposée est à son tour consolidée par un mur qui supporte une partie du bâti d'époque contemporaine. Les maisons le recouvrent alors et il reçoit, dans plusieurs d'entre elles, une couverture. Il ne draine plus alors que des eaux de ruissellement, mais aussi les eaux grises et noires de l'habitat urbain qui s'est développé sur l'îlot et en amont. De nombreux objets du quotidien y ont été jetés depuis la fin du XVI^e siècle et surtout le XVIII^e. Ceux en matériau périssable ont disparu, ceux de faible poids ont été emportés en aval et certains plus lourds se sont coincés dans la vase où ils ont été retrouvés. Il s'agit principalement de fragments de vaisselle en céramique et d'objets variés en métal.



Figure 4 : Le canal médiéval, ici comblé, avec ses rives sinueuses suite aux effondrements ponctuels de paroi (surlignées en bleu) (cliché O. Maufra, Inrap).

4. Forges des XIV^e-XV^e s.

Les ateliers de forge sont implantés entre *la Ruha* au nord, sur laquelle ils ouvraient manifestement, et le canal au sud, dont ils sont restés distants de quelques mètres pour éviter le désagrément d'éventuels débordements. Ils sont construits, chacun, sur un décaissement du terrain qui forme une terrasse basse, bordée par un jardin ou une cour arrière sur un plan un peu plus haut. Les ateliers sont bâtis en murs de galets liés à la terre, mitoyens les uns des autres. Leur façade est hors emprise, sous le trottoir ou sous la chaussée de la rue du Palais de Justice qui était alors moins large ou décalée vers le nord-ouest. Les mieux conservés mesurent respectivement 12, 13 et 15 m² sans leur partie hors emprise, et deux autres ont été vus sur 4,5 et 11 m². Certains ont des murs assez épais pour avoir supporté un étage au-dessus du rez-de-chaussée dévolu à l'artisanat.

Aucun foyer de réduction ni de forge n'a été conservé, les premiers étant détruits après usage et les seconds aménagés hors sol. Plusieurs fosses ont été mises au jour, certaines remplies de pierres ou de scories (fig. 5). Dans trois ateliers, ces fosses sont entourées d'un épais niveau de battitures. Ces particules de métal se détachent lors du martelage pratiqué pour l'affinage, pour le corroyage (soudure du métal à plusieurs reprises pour évacuer ses impuretés), et la mise en forme, c'est-à-dire la fabrication des outils (fig. 6).

Une partie de ces fosses soutenait certainement les enclumes. La seule qui a été retrouvée était posée à même le sol et non sur une fosse : c'est un simple grand bloc de pierre plate. Dans un atelier, une fosse à cémenter a également été identifiée. La cémentation constitue la dernière étape de la chaîne opératoire : les objets en fer étaient chauffés au contact de poudre de charbon de bois et de poudre de corne et d'os pour enrichir le métal en carbone afin de le solidifier.

Le détail de la pratique de chaque atelier n'a pu être précisé au regard des seuls aménagements qui ont subsisté. C'est l'étude des résidus de l'activité métallurgique en place (les battitures) et déplacés (les scories) qui établira si les ateliers étaient spécialisés ou si chacun abritait successivement les étapes de l'ensemble de la chaîne opératoire de la transformation du fer.



Figure 5 : Détail des fosses successives aménagées dans l'angle d'un atelier.

Ici, l'activité de forge est principalement établie par la présence de micro-strates de battitures alternant avec des strates plus sableuses et de fins dépôts charbonneux ou limoneux et rubéfiés formant le sol très induré de l'espace (cliché J. Rebière, C. Faisandier, Inrap).

La spécificité métallurgique est cependant bien établie à l'échelle du quartier : les ateliers ne semblent pas avoir accueilli d'autre activité que le forgeage du fer et de toute évidence les artisans n'y logeaient pas, ce que signale la quasi-absence de mobilier domestique, y compris dans les arrière-cours, entre l'espace de travail et le canal. La rareté des fragments de céramique et des os découverts dans les ateliers et à leurs abords rend leur datation difficile. Il est assuré que l'un d'entre eux est installé au plus tôt dans le courant du ^{XIV}e siècle et un autre pourrait ne pas être antérieur à la fin du ^{XV}e siècle.

5. Urbanisation entre les ^{XVI}e et ^{XVIII}e s.

C'est à partir du ^{XVI}e s. que *la Ruha* s'urbanise avec la construction des premières maisons sur ses flancs. Sur l'îlot fouillé, les plus anciennes ne sont peut-être pas construites avant le ^{XVII}e s. Elles occupent des parcelles en lanière et ont une façade principale sur la rue. Elles ont des dimensions assez modestes, de l'ordre de 4 à 5 m de large, autant de profondeur et un étage peut-être en encorbellement. À l'arrière, elles ouvrent sur le canal et des cours ou des jardins qui s'étendent au-delà de celui-ci.

À partir du ^{XVIII}e s., les maisons se développent sur les espaces ouverts qui se réduisent considérablement en surface. Au ^{XIX}e s., le canal lui-même est recouvert par ces extensions. En 1847, la municipalité décide d'aligner les façades sur la rue du Palais de Justice et celles-ci sont refaites dans les années qui suivent avec un retrait de quelques décimètres sur toutes les parcelles. Cette dernière configuration s'est maintenue jusqu'au ^{XXI}e s., date des derniers aménagements.

Odile Maufras, Inrap (odile.maufras@inrap.fr)

David Tosna, Inrap (david.tosna@inrap.fr)



Figure 6 : Les trois ateliers de forges du nord-ouest.

Ils mesurent une douzaine de mètres carrés chacun, marqués au sol par des dépôts noirs de battitures (ici particulièrement dégagés dans l'atelier du centre) (cliché O. Maufras, Inrap).

Nom de la commune : Rabouillet

Nom du site : Las Dous

Type d'opération : prospection

Responsables : Louise Blaize, Yves Blaize¹

Époque : âge du Bronze

C'est à proximité de sa propriété, à 20 m environ de la source de *Las Dous*, et en bordure d'une « tira » que Louise Blaize a ramassé deux couvercles lithiques et une dizaine de tessons de céramique (fig. 1).

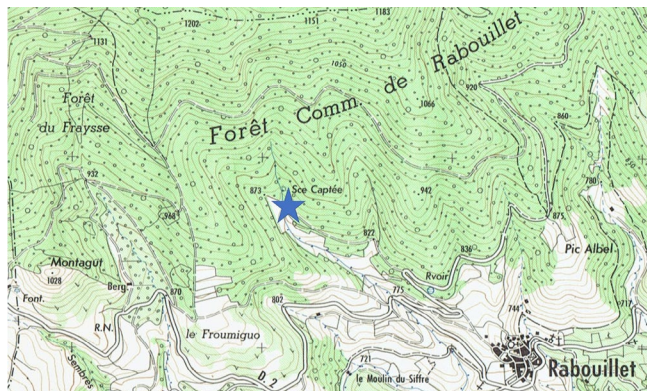


Figure 1 : Rabouillet, Las Dous (carte IGN, St-Paul-de-Fenouillet, 1/25 000, 1973).

Ce toponyme se retrouve dans des kartz des massifs calcaires des Pyrénées-Orientales et de l'Aude. C'est ainsi que dans l'inventaire dressé en 1977, H. Salvayre le cite pas moins de neuf fois : *Adoux*, Caudiès-de-Fenouillet (p. 55) ; *Ceil dou de la Madeleine*, *Ceil dou de Passeri*, Fitou (Aude) (p. 84) ; *Las Dous*, Olette (p. 111) ; *L'Adou*, Sainte-Colombe (p. 168) ; *Las Dous* et *Laydoux*, Soulatge (Aude) (p. 188). Pour L. Basseda (1990, p. 142) le mot *dou* (ou *adou* ou *deu*), d'origine latine (*ducere* = conduire), désigne « une partie de la source, le conduit affleurant, s'appliquant ensuite plutôt aux résurgences et aux fontaines abondantes ». Cet auteur signale également la résurgence de *L'Adou* ou *Font de la Dou* à Montou (Corbère, p. 411) et une source, *L'Adou* ou *La Dou*, à Saint-Laurent de Cerdans (p. 665).

Le site est proche de la source pérenne de *Las Dous*, laquelle, captée à 800 m en aval, assure l'alimentation en eau potable du village de Rabouillet². L'excédent du débit est réservé à l'irrigation des jardins, champs et prairies situés à l'aval de Rabouillet. Le site est en pleine forêt communale en bordure d'une « tira » creusée par le débardage des grumes qui a mis au jour deux couvercles en schiste ou *roca negra*, ainsi qu'une dizaine de débris de céramiques.

Le mobilier lithique

Le premier couvercle est de forme circulaire de 19,5 cm de diamètre et 2,5 cm d'épaisseur. Il est taillé sur tout le pourtour. Il est en *roca negra*, une marne noire de l'étage albien qui forme le substrat du terroir (fig. 2). Le second,

1 - Nos vifs remerciements à Valérie Porra pour ses informations sur Montou, et à Jean-Pierre Comps et Georges Castellvi pour le traitement informatique du texte et des figures.

2 - Les vestiges ont été retrouvés au plus près de la source à l'origine du ruisseau qui se jette 2,5 km plus bas à la cote 712 dans la Desix (anciennement *Adesig*).

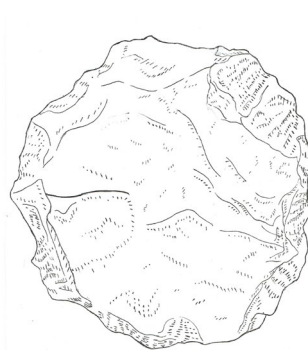


Figure 2 : Las Dous.
Couvercle en marne albiennaise n° 1.
Dessin Y. Blaize.



Figure 3 : Las Dous.
Couvercle en marne albiennaise n° 2.
Dessin Y. Blaize.

de même matière, de forme oblongue, mesure 24,2 cm de long sur 18,5 cm de large et 2,7 cm d'épaisseur. Il est moins façonné que le précédent mais les enlèvements sont néanmoins reconnaissables (fig. 3).

Une dizaine de tessons de 4 cm d'épaisseur accompagnait le deuxième couvercle. Ils sont carbonisés aux trois-quarts depuis la face interne ; 1 cm demeure intact, rouge brique. Selon Valérie Porra, il pourrait s'agir des fragments de la sole d'un four. C'est le charroi des troncs dans la « tira » qui a exhumé ces vestiges. Il y en a certainement d'autres enfouis dans le sol forestier. Quant aux deux couvercles, il en a été trouvé de semblables dans la grotte sépulcrale de Montou à Corbère. Ces restes y sont relativement bien datés, pouvant appartenir à l'âge du Bronze. Ces couvercles ont pu être utilisés pour obturer des jarres utilisées pour conserver des faines, des glands ou des châtaignes, les préservant de la dent des souris ou autres rongeurs (lérots, loirs...).

Une telle découverte à 900 m d'altitude, assez éloignée des nécropoles ou habitats connus de l'âge du Bronze dans le département est un fait inhabituel qui méritait d'être signalé. Pourquoi les occupants des lieux auraient-ils choisi ce site, moins chaud et moins abrité qu'en aval ?

Yves Blaize

Références

Carte de France, 1/25 000, *St-Paul-de-Fenouillet*, n° 7-8, IGN, 1973.
Basseda, L. – Lluís Basseda, *Toponymie historique de Catalunya Nord*, Terra Nostra, n° 73-80, Prades, 1990.
Salvayre, H. – *Spéléologie et hydrologie des massifs calcaires des Pyrénées-Orientales*, revue *Conflent*, Prades, 1977.

Nom de la commune : Saint-André

Nom du site : Saint-Michel

Type d'opération : diagnostic

Responsable : Philippe Poirier / Inrap

Dans le cadre du projet de la construction d'une cantine scolaire à Saint-André (66), un diagnostic archéologique a exploré la parcelle AB79. La frange des labours ou liée aux travaux viticoles repose directement sur l'affleurement géologique composé du cône de déjection pléistocène. Seules deux fosses de plantation modernes ont été identifiées. Par rapport aux indices de sites périphériques, on doit probablement se trouver en dehors des zones de fortes occupations.

Philippe Poirier

Nom de la commune : Sainte-Marie-la-Mer

Nom du site : Rue de la Paix

Type d'opération : diagnostic archéologique

Responsable d'opération : Bruno Vanderhaegen
(Inrap Midi-Méditerranée)

Équipe de terrain : Tanguy Wibaut, Garance Six

Collaborateurs scientifiques : Tanguy Wibaut (co-auteur), Vianney Forest (archéozoologue, Inrap), Didier Cailhol (géomorphologue, Inrap), Jérôme Kotarba (détermination du mobilier céramique, Inrap).

Le diagnostic archéologique, objet de la présente notice, a été réalisé en novembre 2019 en amont de la construction de la médiathèque. Les surfaces concernées par cette intervention sont situées au sein du bourg actuel, à proximité de *la Forcia* qui correspond au mur ouest de l'église. Deux surfaces sondées, réalisées de part et d'autre de la rue Jean Racine, se sont avérées positives et documentent l'histoire médiévale et moderne de cette partie du village.

Les vestiges les plus récents correspondent à la période d'occupation Moderne du faubourg. De nombreuses structures de cette période se trouvent à faible profondeur et certains murs encore cadastrés sont apparus directement sous l'enrobé.

Les vestiges d'occupations médiévales, antérieures à la construction des bâtiments modernes, sont intercalés au sein de niveaux limoneux correspondant à des dépôts d'alluvions de crue. Trois phases successives d'occupations médiévales ont été mises au jour dans la tranchée et les sondages réalisés au nord de la rue Jean Racine. Ces vestiges sont caractérisés par des structures en creux (trous de poteaux, silos, fosses), et par un segment de fossé, possible limite parcellaire régulièrement entretenue qui, axée N.-O. / S.-E., devait structurer le paysage.

Au sud de la rue Jean Racine, l'espace sondé, nettement plus réduit, a néanmoins permis la découverte d'une partie d'une aire d'ensilage (9 structures interprétées comme telles), suggérant la présence d'un espace dédié au stockage des denrées en périphérie immédiate de *la Forcia* dans le courant du Moyen Âge. Ces structures découvertes intègrent probablement une des phases les plus tardives de l'occupation médiévale de ce secteur. Leurs implantations recoupent les niveaux de dépôt de crue les plus récents tandis que leurs abandons paraissent conditionnés au développement du tissu urbain.

La présence d'une aire d'ensilage aux limites et à la densité inconnue, en périphérie de *la Forcia* médiévale de Sainte-Marie-la-Mer, renvoie bien sûr aux découvertes récentes de ce type dans la plaine du Roussillon. Sur le site du *castrum* de Taxo d'Avall, à Argelès, des fouilles archéologiques ont mis en évidence une vaste aire d'ensilage située à proximité de l'enceinte fortifiée et attestée dès les IX^e - Xe s.



Figure 1 : Vue générale de la tranchée 1, vers l'ouest (cliché : B.Vanderhaegen, Inrap)

A Sainte-Marie-la-Mer, ce secteur est donc densément occupé durant le Moyen Âge et ce malgré de forts épisodes de crues survenant à priori de manière récurrente. Par ailleurs, les sondages profonds réalisés ainsi que les carottages complémentaires, n'indiquent pas la présence d'une occupation humaine antérieure à cette période et révèlent la présence de dépôts marins à 3,50 m sous la surface actuelle.

Bruno Vanderhaegen

Nom de la commune : Targassonne

Nom du site : La Serre de Vilalta

Type d'opération : diagnostic

Responsable d'opération : Christophe Ranché
(Inrap Midi-Méditerranée)

Équipe de terrain : Manu Duzet, Guilhem Bernoux, Garance Six, Christophe Durand

Un diagnostic archéologique a été mené durant la fin d'année 2021 en prévision du projet d'extension de la centrale solaire de Vilalta-Thémis (fig. 1). Située sur les hauteurs de Targassonne (à environ 1695 m NGF) les parcelles surplombent la centrale solaire actuelle. Ces explorations font suite au diagnostic mené en 2009 par le Conseil départemental sous la direction d'O. Passarrius. L'emprise, menée sur une dizaine d'hectares, comprenait le village de *Vilalta*, abandonné au XVe s. et des indices de la Préhistoire récente qui ont donné lieu à une prescription de fouille. Réalisée en 2011 par l'Inrap, sous la direction de L. Vidal, cette fouille a livré des artefacts du Néolithique récent, de l'âge du Bronze ancien et de la période médiévale (VIIIe-XVe s.).

Le diagnostic mené en 2021 s'inscrit en deux étapes. Premièrement, une reconnaissance pédestre des lieux et un repérage des zones les plus propices pour effectuer les sondages mécaniques, puis ouverture de ces sondages avec une pelle de 20 tonnes. Une mini-pelle a également été demandée afin de pouvoir investir des lieux où la grosse pelle aurait endommagé une partie des aménagements repérés. Deuxièmement, à la demande du prescripteur, nous avons ouvert une grande tranchée permettant d'avoir un transect entier des terrasses aménagées ainsi que leur recouvrement par colluvionnement.

Les investigations ont permis la mise au jour de murs de terrasses extrêmement bien construits (fig. 2), de datation indéterminée. C'est dans la grande tranchée (fig.1, n°16) que sont apparues deux structures fossoyées. Ces deux creusements ont livré des charbons de bois datés par 14C du milieu du IVe millénaire avant notre ère. Enfin, aucun artefact n'a permis de dater la découverte d'une allée couverte (fig. 3). Cette structure a été identifiée par la reconnaissance en surface du sommet de deux lignes parallèles de pierres placées de chant, d'un module moyen de 0,50 x 0,50 m pour une épaisseur d'une dizaine de centimètres, alignées sur 4,50 m de longueur reconnue (située en limite d'emprise, cette structure peut se poursuivre en dehors). Ces éléments aménagent un passage de 1,10 m de largeur au sud-ouest, se rétrécissant vers le nord-est à 0,90 m. Orientés N.-E./S.-O., ils sont perpendiculaires à la pente naturelle du terrain et ont fait l'objet d'un aménagement nettement visible caractérisé par la présence de pierres de calage qui apparaissent à la base des parois. La figure 4 montre le relevé de la coupe nord-est de ce sondage. Un niveau de circulation, constitué de petits fragments de schiste et de granit, peut être distingué à la base de la séquence, sur lequel reposent les dalles et dans lequel un tesson centimétrique a été retrouvé ;

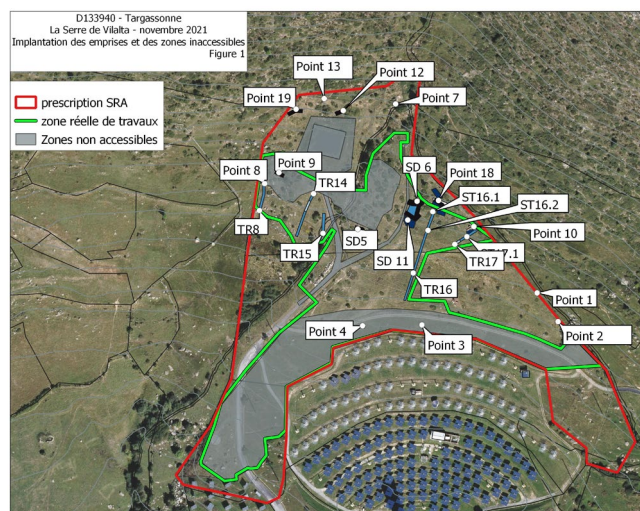


Figure 1 : Localisation générale de l'emprise



Figure 2 : Vue des terrasses



Figure 3 : Vue du mégalithe en plan

ce dernier n'autorise malheureusement pas la moindre tentative d'approche chronologique et c'est par défaut que nous avons rapproché cette structure des datations provenant de la tranchée 16.

Le passage de P. Campmajo sur le chantier (avec C. Rendu, que nous tenons à remercier ici) nous a confirmé qu'il pourrait s'agir d'un mégalithe néolithique de type allée couverte, bien que les exemples locaux soient peu nombreux. Le site ne donnera pas lieu à une prescription de fouille en raison de la volonté du Conseil départemental de mettre en zone protégée une partie importante des terrains, et de l'exclusion de certaines structures dont la potentielle allée couverte, de la zone de travaux.

Christophe Ranché

Nom de la commune : Thuir

Nom du site : Les Aybrines

Type d'opération : fouille préventive

Responsable d'opération : Cédric da Costa (Inrap Midi-Méditerranée)

Responsables de secteurs : Ingrid Dunyach et David Tosna

Équipe de terrain : Julien Bataille, Jean-Paul Brulé, Cécile Dominguez, Manuel Duzet, Christophe Durand, Claire Faisandier, Pierre Forest, Élie Ghanem, Boris Kerampran, Sarah Laurent, Frédéric Messenger, Anne Moreau, Céline Pelletier, Julien Rebiere, Ariane Vacheret.

Bénévoles AAPO : Jacques Delhoste, P.-Y. Melmoux

Collaborateurs scientifiques : C. da Costa (étude des terres cuites architecturales) ; I. Dunyach, A. Toledo i Mur et J. Kotarba (études céramiques) ; C. Pallier (géomorphologue) ; I. Figueiral et J. Ros (anthracologue/carpologue) ; V. Forrest (archéozoologue) ; S. Martin (malacologue) ; S. Raux (étude du petit mobilier) ; P.-Y. Melmoux (étude numismatique) ; M. Martzluff (étude lithique).

De mai à août 2021, les archéologues de l'Inrap ont mené une fouille sur le site des *Aybrines* à Thuir, préalablement à la construction d'un lotissement par le groupe immobilier Angelotti. Prescrites par le Service régional de l'archéologie (DRAC Occitanie), les recherches ont été menées sur cinq secteurs, cumulant un total de deux hectares (fig. 1).

Ces recherches ont permis de mettre au jour les vestiges de plusieurs occupations datées de la Préhistoire récente (vers 3500 avant notre ère), de l'âge du Fer, de l'Antiquité et de la période médiévale, documentant ainsi plus de 4000 ans d'Histoire. Les périodes protohistoriques et antiques sont particulièrement bien illustrées.

Un hameau de la fin du premier âge du Fer

La fouille a permis de mettre au jour une occupation de plaine de la fin du premier âge du Fer sur près de 9 000 m² (fig. 1). Ce hameau se situe sur le versant sud d'une petite colline, à proximité d'un ruisseau et le long d'un chemin protohistorique conservé de manière lacunaire sur une centaine de mètres.

Le chemin protohistorique

Le chemin protohistorique a pu être lu sur plus de 45 m de long et 2,5 m de large. La bande de roulement est caractérisée par de multiples recharges de graviers mêlés à des fragments de céramique (amphores et vaisselles importées) datés entre la fin du VI^e et la première moitié du Ve s. av. J.-C. (fig. 2).



Figure 2 : Fouille en cours du chemin (VI^e-Ve s. av. J.-C.). En orange : localisation des fragments de céramiques liées aux recharges (cliché : I. Dunyach).



Figure 1 : Vue aérienne des secteurs de fouille avec la ville de Thuir en arrière-plan (cliché : C. da Costa).

L'occupation rurale

Dans le secteur 2, l'habitat a été identifié par le biais de trous de poteaux, dont certains dessinent un bâtiment absidial et par des rejets liés à des activités agricoles et domestiques. Tout autour, se dessinent des zones dédiées au stockage des denrées (silos et/ou greniers) (fig. 3), à l'approvisionnement en eau (puits) et à la cuisson des aliments (zone foyère).



Figure 3 : Vue d'une structure de stockage de la fin du premier âge du Fer. Une fois sa fonction de stockage abandonnée, des résidus liés à l'habitat (meules, cendres etc.) ont été jetés dedans (cliché : A. Vacheret, Inrap).

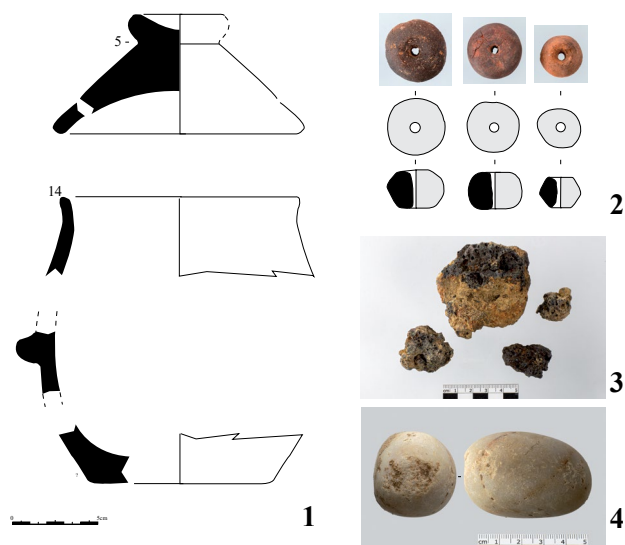


Figure 4 : Mobilier du secteur 3.

1- céramique non tournée; 2- fusaiôles; 3- loupe de fer; 4- outils (percuteur) en pierre (dessins I. Duniyach; clichés : Ch. Coeuret, Inrap).



Figure 5 : Fouille en cours d'un puits avec la découverte de vases entiers (jarres en céramique grise roussillonnaise) (cliché : I. Duniyach, Inrap).

Des activités artisanales ont également été perçues dans le secteur 3, au travers d'outils : des molettes en pierre et des meules à va-et-vient reflètent la mouture des céréales, des fusaiôles en terre cuite illustrent une activité de tissage et un fond de loupe en fer (issu d'une coulée de forge) témoigne d'une activité métallurgique (fig. 4).

Enfin, plusieurs puits, concentrés dans le secteur 4, ont livré des vases entiers (fig. 5, 7-9). Il s'agit principalement de vases à verser ou liés au puisage de l'eau, tels qu'une œnochoé trilobée et des jarres à col haut en céramique grise roussillonnaise (fig. 8). Ces découvertes sont exceptionnelles, car à ce jour, aucun exemplaire entier n'était connu, ce qui permet de compléter le répertoire typologique des productions locales.

L'ensemble de ces vestiges permet d'appréhender un habitat rural de la fin du premier âge du Fer. Le mobilier est composé de céramiques locales (grise roussillonnaise, ibéro-languedocienne, non tournée) et de vaisselle fine importée d'Athènes (fig. 7), de Marseille et d'Ibérie. Des mortiers, des amphores (étrusques, ibériques, puniques et massaliètes) et des vases de stockages (*piethoi* et jarres) complètent ces assemblages qui permettent de dater l'occupation du site entre la seconde moitié du VI^e s. et la première moitié du Ve s. avant notre ère.

Un réseau d'échange entre la Méditerranée et l'arrière-pays roussillonnais

Installé à l'extrémité occidentale de la plaine du Roussillon, au contact de la zone collinaire des Aspres, ce site s'insère dans un maillage d'occupations plus vaste (fig. 6). En effet, l'occupation des *Aybrines* semble correspondre au territoire vivrier de l'*oppidum* des *Teixoneres*, centre économique important du massif des Aspres, situé à seulement deux kilomètres à vol d'oiseau. À cette même période, notamment entre les années 550 et 480/450 av. J.-C., cet *oppidum* intensifie ses relations commerciales avec *Ruscino* (Château-Roussillon, Perpignan), chef-lieu du Roussillon. Ainsi, la présence d'importations méditerranéennes et de monnaies grecques (découvertes à proximité du chemin) atteste de la circulation de biens de prestige et de contacts économiques importants entre le littoral et l'arrière-pays roussillonnais.

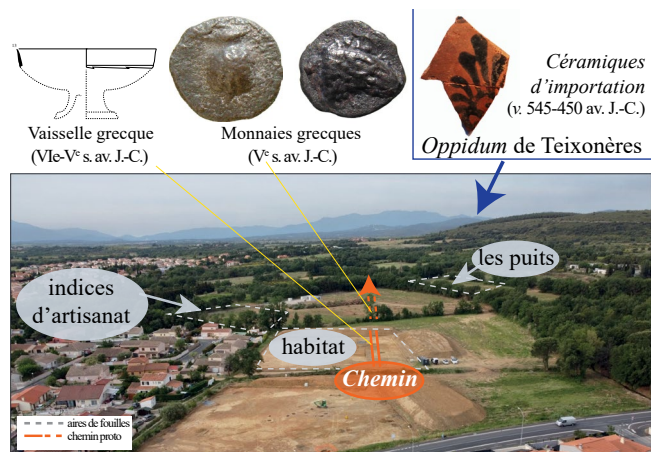


Figure 6 : Vue d'ensemble de l'occupation protohistorique (C. da Costa, I. Duniyach).

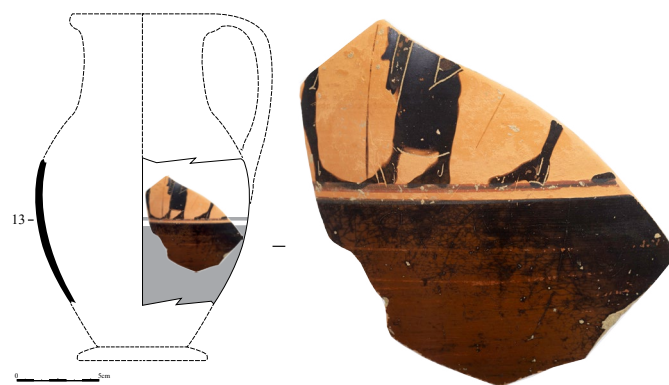


Figure 7 : fragment d'olpe en céramique attique à figures noires (v. 540-530 av. J.-C.)
Le fragment est illustré par le bas de personnages : au centre, un homme en chiton et himation entouré de deux jeunes hommes (soit nus soit en chiton court) qui tiennent tous une hampe/lance (description : C. Jubier-Galiner (UPVD). Dessin : I. Dunyach ; cliché : Ch. Coeuret, Inrap).



Figure 8 : Photographies des vases retrouvés dans le puits ST4027.

A : Jarre à col haut entière (GR-ROUS 1813) / **B :** Cruche trilobée, jarres à col haut en céramique grise roussillonnaise et coupelle en céramique non tournée (cliché : Ch. Coeuret, Inrap).



Figure 9 : Vue des vases en place, découverts dans le puits ST4027 (cliché : Fr. Messenger, Inrap).

Une vaste *villa* romaine et ses thermes

Pour l'Antiquité, des bâtiments dédiés aux productions agricoles se dessinent autour d'une vaste *villa* ; leur exploitation débute au milieu du I^{er} siècle de notre ère et se poursuit jusqu'au dernier tiers du IV^e siècle. Révélés partiellement en 2012 au cours d'une précédente fouille menée par l'Inrap, les vestiges sont lacunaires et arasés ; seuls quelques éléments conservés permettent d'entrevoir son importance. Du nord au sud, les vestiges des bâtiments romains permettent d'estimer la superficie de la *villa* et de ses dépendances à un minimum de 1,5 hectare (fig. 10).

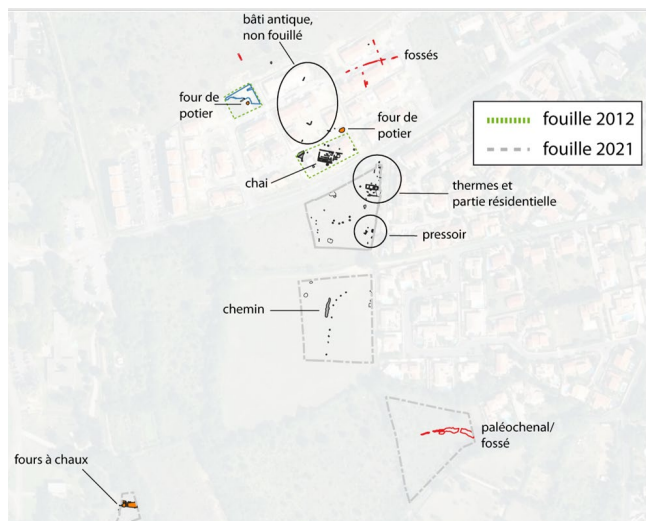


Figure 10 : Vue d'ensemble du site antique (C. da Costa, Inrap).

En 2021, la fouille permet d'étudier une partie des thermes (fig. 11-12) ; l'ensemble conservé mesure 12 m de long sur 4 m de large et se compose de trois pièces : le *praefurnium* (pièce de chauffe), le *caldarium* (salle chaude avec un bassin nommé *solium*) et le *tepidarium* (salle tiède) sous lequel une cruche entière a été découverte (fig. 13).

L'étude de ces vestiges atteste d'ores et déjà de plusieurs phases de réfections et de réaménagements et permettra par la suite de mieux appréhender les techniques constructives propres à ce type de bâtiment pour cette partie du monde romain.



Figure 13 : Dépôt d'une cruche, en céramique claire engobée, dans le niveau d'abandon des thermes (cliché : F. Messenger, Inrap).



Figure 11 : Vue aérienne des thermes (cliché : C. da Costa, Inrap).



Figure 12 : Section nord-sud du caldarium et du solium des thermes antiques (cliché : D. Tosna)

Dépendances agricoles et activités artisanales : une continuité de l'occupation de l'Antiquité, au Moyen Âge ?

Autour de la partie résidentielle de la *villa*, plusieurs structures de production et de stockage ont été découvertes en 2012 et 2021. Un chai de plus de deux cents mètres carrés a été mis au jour. Daté du I^{er} siècle de notre ère, l'emplacement de 70 à 80 *dolia*, dont la capacité totale de stockage a pu être estimée entre cinq et six mille litres, a pu être restitué. La présence de poix sur certains fragments laisse présumer le stockage du vin.

À une soixantaine de mètres au sud de ce bâtiment, les vestiges d'un second chai, dans lequel prenait place un grand pressoir à levier, ont été mis au jour, ainsi que des fours à chaux (fig. 14) et un atelier de potier. En outre, six silos conservant de nombreuses graines carbonisées ont complété ces découvertes ; l'appartenance probable de ces structures à une phase plus récente permet de supposer une continuité de l'occupation de ce secteur durant le haut Moyen Âge.

Ce survol de la *villa* antique de Thuir permet un premier regard sur une exploitation agricole d'une certaine ampleur. L'économie de ce domaine était avant tout tournée vers la vente et l'exportation des productions. Le vin de cette région, et celui de la Narbonnaise en général, était très apprécié et des amphores spécifiques ont été retrouvées dans de nombreux endroits de l'Empire, à Rome par exemple, mais aussi en Angleterre et en Inde.

La question d'une production de chaux à destination du marché local se pose également. La *villa* de Thuir étant implantée au pied d'un des rares massifs calcaires de la plaine du Roussillon, elle occupe de fait un emplacement favorable pour l'extraction et la diffusion de cette ressource nécessaire à la réalisation de bâtiments maçonnés.

Cédric da Costa
Ingrid Dunyach



Figure 14 : Vue de trois-quarts des fours à chaux antiques (clichés : C. da Costa, Inrap).

Nom de la commune : Thuir

Nom du site : Les Espassoles AI381

Type d'opération : diagnostic préventif
(Inrap Midi-Méditerranée)

Responsable d'opération : Cédric da Costa, Inrap

Équipe de terrain : Manuel Duzet, Christophe Durand

Collaborateurs scientifiques : Jérôme Kotarba, Inrap

Cette opération a été réalisée début décembre 2020 à Thuir sur la parcelle AI381 qui se trouve à 1 km au nord-est du centre ancien. Elle fait suite à une demande anticipée de diagnostic par la Communauté de Communes des Aspres.

L'emprise prescrite est de 4811 m². Cinq sondages d'une superficie de 494,67 m² ont été ouverts au cours de l'intervention. À cette surface, il convient d'ajouter 173 m² de tranchées réalisées dans l'actuelle parcelle AI381 lors du diagnostic de 2014 (Kotarba, Polloni 2014), ce qui porte l'ouverture globale à 13,9 %.

Le terrain se trouve dans l'emprise du site archéologique des *Espassoles* qui correspond vraisemblablement au village médiéval abandonné de Thuir d'Avall.

Ce site a été découvert en 1994 par le biais d'une campagne de prospection pédestre (Passarius *et al.* 1994). Deux opérations de diagnostics en 2008 et 2014 (Passarius 2008, Kotarba, Polloni 2014) puis une fouille réalisée à l'hiver 2015 ont permis de mettre en valeur une occupation calée entre les VII^e et XII^e s (fig. 1). Une vaste aire d'ensilage, une zone consacrée au travail agricole et une petite zone funéraire avaient pu être mises en évidence.

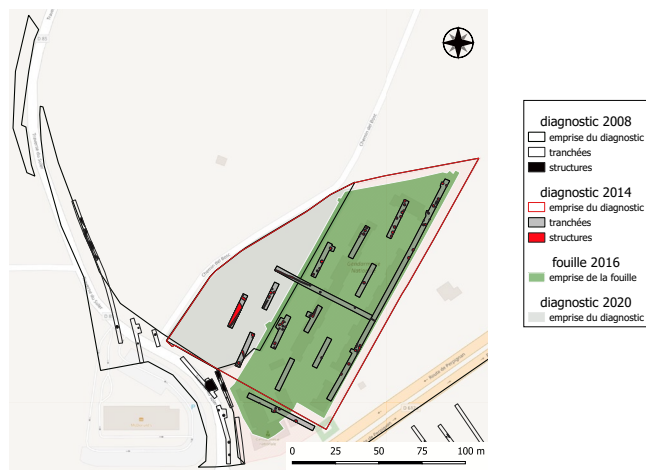


Figure 1 : Localisation des opérations antérieures au diagnostic de 2020 (C. da Costa)

La parcelle AI381 est attenante à la fouille de 2015. Comme attendu, le site médiéval des *Espassoles* se poursuit dans cette parcelle. Avec près d'une cinquantaine de structures retrouvées lors des diagnostics de 2014 et 2020, il n'est pas exagéré d'affirmer que la densité de vestiges hébergés dans cette parcelle est forte. Leur état de conservation est jugé passable avec des profondeurs conservées variant de 0,08 m à plus de 0,60 m (fig. 2).

Ces aménagements appartiennent majoritairement à la dernière phase d'occupation du site qui est calée entre les IX^e-XI^e s. voire plus certainement entre les Xe-XI^e s.

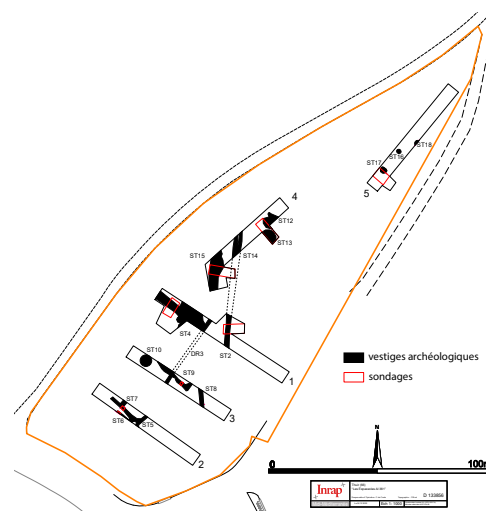


Figure 2 : Localisation des vestiges retrouvés lors du diagnostic de 2020 (C. da Costa)

Ces vestiges (silos, puits, linéaires évoquant des fossés ou des enclos) font écho à ceux mis au jour lors de la fouille de 2015-2016 et soulignent sans doute une continuité au niveau fonctionnelle, à savoir : poursuite de la zone d'ensilage et du secteur de travail agricole. Malgré tout, la vocation des 2 enclos mis au jour reste encore à définir, sont-ils liés à de l'habitat, au pastoralisme voire à des activités agricoles ?

L'un des objectifs de cette opération était de circonscrire la petite zone funéraire découverte lors de la fouille de 2015-2016 et située en bordure de l'opération de 2020. Les observations de terrain n'ont pas permis de mettre en valeur une poursuite des sépultures dans ce secteur.

On soulignera pour terminer que de par sa nature, le diagnostic n'offre qu'une vision partielle des vestiges et que la nature de l'encaissant, une terrasse alluviale avec abondance de galets, a rendu délicate la reconnaissance des vestiges (fig. 3).



Figure 3 : terrasse alluviale constituant le substrat de la zone d'étude (C. da Costa)

Cédric da Costa

Bibliographie

Kotarba, Polloni 2014 – KOTARBA (J.), POLLONI (A.) – Thuir *Les Espassoles* – projet de la future gendarmerie, une occupation médiévale étendue, RFO de diagnostic archéologique, Inrap, septembre 2014.

Passarius *et al.* 1994 – PASSARIUS (O.), KOTARBA (J.), DONES (Chr.), RIEU (B.), COUPEAU (C.) – *Prospection et inventaire des sites archéologiques de la partie sud du Roussillon*, rapport de prospections pédestres, 1994.

Nom de la commune : Torreilles

Nom du site : îlot Poste et Pasteur

Type d'opération : diagnostic

Responsable d'opération : Guilhem Sanchez
(Inrap Midi-Méditerranée)

Équipe de terrain : Guillaume Bernoux, Manuel Duzé

Collaborateurs scientifiques : Céline Pallier (géomorphologue, Inrap), Pierre-Yves Melmoux (petits objets), Olivier Passarrius (mobilier céramique, SAD 66)

Le diagnostic archéologique réalisé sur 1125 m² au niveau de l'îlot Pasteur à Torreilles en vue de la réhabilitation du centre du village apporte différents résultats. Il touche une zone littorale où l'habitat s'est regroupé sur des buttes de faible altitude dominant des zones basses inondables où l'eau a été au fil du temps plus ou moins canalisée par des fossés ou chenaux. La stratigraphie qui en résulte est caractérisée par une accumulation bariolée de sables et de limons lités dont l'origine est probablement fluviale. Le diagnostic pourrait se situer en bordure de l'une de ces zones basses (au nord de l'emprise). Malgré cette situation, les habitants ont continué à occuper et à exploiter de manière épisodique ces terres difficiles.

En dehors de quelques niveaux témoignant d'une occupation (ou fréquentation) à la fin de l'Antiquité au nord de l'emprise, la plupart des structures se rapportent au Moyen Âge, à l'époque Moderne et Contemporaine (fig. 1).

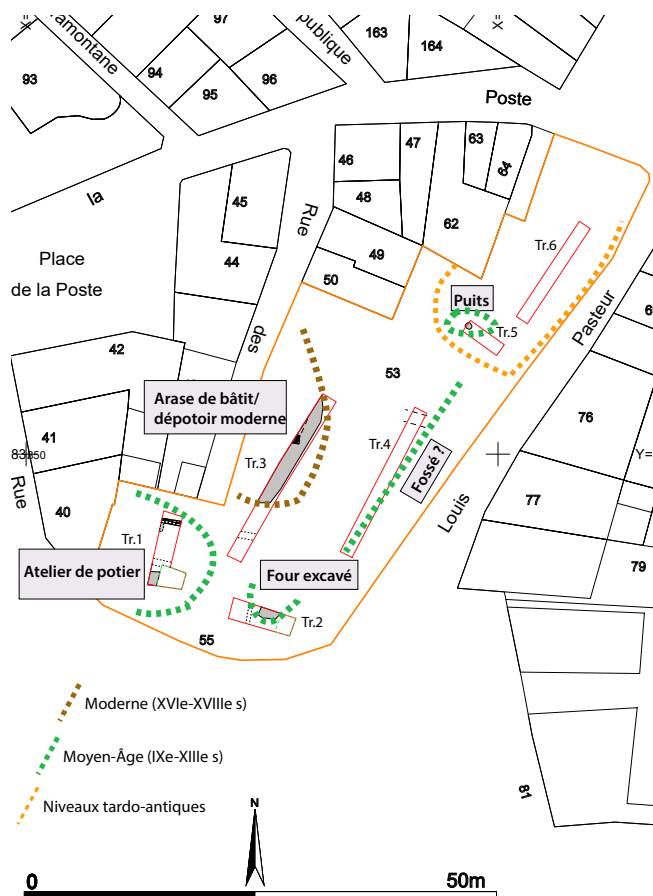


Figure 1 : Plan final de synthèse (G. Sanchez réal.)

Une aire artisanale

Localisée au sud-ouest de l'emprise, dans le giron de la tranchée Tr.1, une aire artisanale, probablement de potier a été identifiée (fig. 2). Elle a pu fonctionner autour du XIIIe s. On peut confirmer la présence d'au moins un four mais d'autres structures alentour sont clairement pressenties avec des niveaux de sol et du mobilier associé.



Vue en coupe du four FR1.10 construit sur des niveaux fluviaux



Détail avec tessons à plat sur le fond de la structure

Figure 2 : Four de potier médiéval (cliché G. Sanchez, Inrap).

Un four à pain ou un séchoir ?

Dans la tranchée de sondage Tr.2, à 13 m plus à l'est, une vaste fosse (ou cave) a été découverte. Sur le fond, on note les restes d'une structure de combustion de type four qui étaient associées à du mobilier céramique médiéval des XIIe-XIIIe s. Il pourrait s'agir d'un four à pain (d'un séchoir ou fumoir) dans un espace excavé, à moins qu'il ne soit en lien avec l'aire artisanale voisine (fig. 3).



Figure 3 : Orthophoto de la structure de combustion FR2.14 (G. Bernoux, G. Sanchez, Inrap).

Les autres structures

A l'est, dans la tranchée de sondage Tr. 4, un fossé (ou un canal) a été identifié. D'orientation est-ouest, il est bordé d'un possible mur en terre. Ces vestiges sont couverts par un ensemble sédimentaire interprété comme un grand fossé médiéval orienté nord-sud.

Au nord de l'emprise (dans la tranchée Tr.5), une fosse rubéfiée et un puits ont été découverts. De forme circulaire, le puits est non cuvelé et le fond n'a pas été atteint ; il a été comblé définitivement au début du bas Moyen Âge (fig. 4).

Enfin, dans la tranchée Tr.3, la base arasée d'une probable habitation a livré un important lot de mobilier céramique des XVI^e-XVIII^e s.

Seule une fouille plus extensive permettrait de mieux cerner l'ensemble des vestiges, leur organisation et les dynamiques sédimentaires et environnementales en jeu. Elle permettrait d'appréhender avec plus de temps certaines anomalies observées dans les coupes et qui pourraient correspondre à des restes bâtis en terre crue, comme ceux trouvés à la maison Esparac au nord du village.

Guilhem Sanchez

Bibliographie :

Sanchez, Pallier 2021 : SANCHEZ (G.), PALLIER (C.), *Torreilles, Îlot Poste/Pasteur*, Diagnostic archéologique, Inrap Méditerranée, septembre 2021, 82 p.



Figure 4 : Vue en coupe du puits médiéval PT5.17
(G.Bernoux, G. Sanchez).

Nom de la commune : Trouillas

Nom du site : Déviation de Trouillas

Type d'opération : diagnostic

Responsable : Jérôme Bénézet

(Service Archéologique Départemental)

Equipe de terrain : Etienne Roudier (SARL Acter)

Ce diagnostic a été prescrit préalablement à l'aménagement d'une route nouvelle, d'une longueur d'environ 900 m. Cet espace correspond à une zone de collines pliocènes séparées par des vallons plus ou moins marqués, dont certains ont livré des lambeaux de sols anciens contenant notamment du mobilier antique et/ou pré/protohistorique. Le point haut de l'emprise est une petite éminence axée N.-O./S.-E., culminant à 113 m et appelée le *Puig del Pal*.

Le seul site identifié lors de cette opération se situe sur ce promontoire et se développe selon deux concentrations séparées par une vingtaine de mètres de distance. Les deux datations radiocarbone réalisées sur des charbons de bois issus de ces deux ensembles renvoient sur la même chronologie, qui pourrait alors s'établir sur une durée relativement courte, qui reste toutefois difficile à estimer, calée au début de l'âge du Bronze moyen (fin du XVII^e - milieu du XV^e s. av. n. è.), datation à laquelle le mobilier s'adapte bien, à part éventuellement quelques traceurs que l'état des connaissances actuelles situe plutôt au cours de l'âge du Bronze ancien. Dans ce secteur, ce site s'insère au sein d'un peuplement qui couvre l'essentiel de l'âge du Bronze, depuis l'épicampaniforme jusqu'au Bronze final.

La première concentration de vestiges, composée pour l'instant de deux silos, est située en limite d'emprise et pourrait donc se poursuivre au-delà (fig. 1). Il pourrait s'agir d'une petite aire d'ensilage ou de faible densité, associée à un petit habitat, même s'il est impossible de présager de son extension au-delà puisqu'aucun artefact n'est visible en surface malgré une anthropisation nette des sédiments rejetés.

La seconde correspond à une vaste structure de près de 30 m de long pour 4,50 m de large (soit environ 120 m² de superficie) ; à ce stade, sa nature est indéterminée (fig. 2).

Le diagnostic a d'autre part permis d'identifier trois petites fosses, sans doute très arasées au regard de l'état de conservation de celle qui a été testée ; elles se situent à l'est de la grande structure. L'emprise du projet pourrait en contenir au total une quinzaine si l'on extrapole sur la densité et le pourcentage d'ouverture de ce secteur.

Ce site, de par sa position élevée (sur une sorte de petit col enserré entre deux mamelons) est bien entendu dans un état de conservation médiocre et une partie des aménagements anciens (les moins profonds) ont sans doute totalement disparu. On pense notamment à l'espace d'habitat à proprement parler, dont les sols



Figure 1 : la fosse FS 102 fouillée par moitié.



Figure 2 : Vue en plan d'une partie de la vaste fosse de nature indéterminée de la concentration 2.

et les aménagements peu profonds (trous de poteaux, sablières, etc.) ont pu être détruits par le décaissement du secteur, phénomène d'érosion naturelle ou anthropique bien identifié grâce aux parties manquantes des deux silos, dont il en reste sans doute moins de la moitié.

Il n'est par exemple pas exclu que des bâtiments aient été disposés à l'origine dans l'espace apparemment vide séparant les deux groupes de vestiges identifiés. Malgré tout, le site présente toujours un grand intérêt, l'âge du Bronze ancien et surtout celui du Bronze moyen étant des périodes encore largement méconnues dans la plaine du Roussillon. Une fouille préventive devrait d'ailleurs être réalisée dans le courant de l'année 2022.

Jérôme Bénézet

Commune : Vinça**Nom de l'opération :** ZAE *Venta Farines***Type d'intervention :** diagnostic**Responsable :** Jérôme Kotarba

(Inrap Midi-Méditerranée)

Équipe de terrain et de post-fouille : Florent Mazière, Catherine Bioul, Christophe Cœuret, (Inrap), Jacques Delhoste et Pierre-Yves Melmoux (AAPO)**Collaborateurs scientifiques :** Didier Cailhol (géomorphologie, Inrap), Pierre-Yves Melmoux (mobilier métallique)

La zone d'activité économique (ZAE) *Venta Farines* se situe en périphérie ouest de Vinça, en rive gauche du ruisseau *La Ribereta*. L'environnement archéologique proche comprend notamment vers l'aval les occupations protohistoriques de l'*oppidum* du *Castelló* et des installations en contrebas, près du ruisseau. Les deux interventions précédentes, celle de A. Toledo i Mur en 2011 et de J. Bénézet en 2015, situées sur le versant ouest de l'*oppidum*, ont montré la mise en place d'épaisses colluvions en bas de versant et une terrasse alluviale peu profonde près du ruisseau (fig. 1).

Dans les tranchées ouvertes fin août 2021, près de la *Ribereta*, une terrasse alluviale ancienne est présente dès 0,30 m sous la surface actuelle.

Cette formation constitue, sur tout ce projet, le terrain à la base des sondages profonds. En s'approchant du pied du versant, des colluvions sont en place, sur une épaisseur qui peut être métrique. L'ensemble participe à une sorte de glacis le long des collines à l'est. Les sédiments mobilisés, limoneux, sableux, avec des fractions sableuses grossières et un peu de cailloutis, étaient très secs et compacts au moment de notre intervention. On observe entre une et trois passées limoneuses un peu plus foncées qui correspondent à des sols anciens. Si quelques rares éléments antiques sont présents, la majorité des artefacts recueillis dans ces colluvions, appartient au bas Moyen Âge et à l'Époque moderne. Trois fragments de céramique verte et brune recueillis dans ces niveaux, constituent les éléments reconnus les plus anciens de cette phase.

Cette étape de mise en culture et de colluvionnement pourrait débiter à la fin du XIII^e et le début du XIV^e s. Dès cette époque, c'est la mise en place d'un réseau complexe de canaux qui a dû rendre les terres de la plaine de Vinça, Joch et Rigarda, propices à une agriculture variée.

Jérôme Kotarba

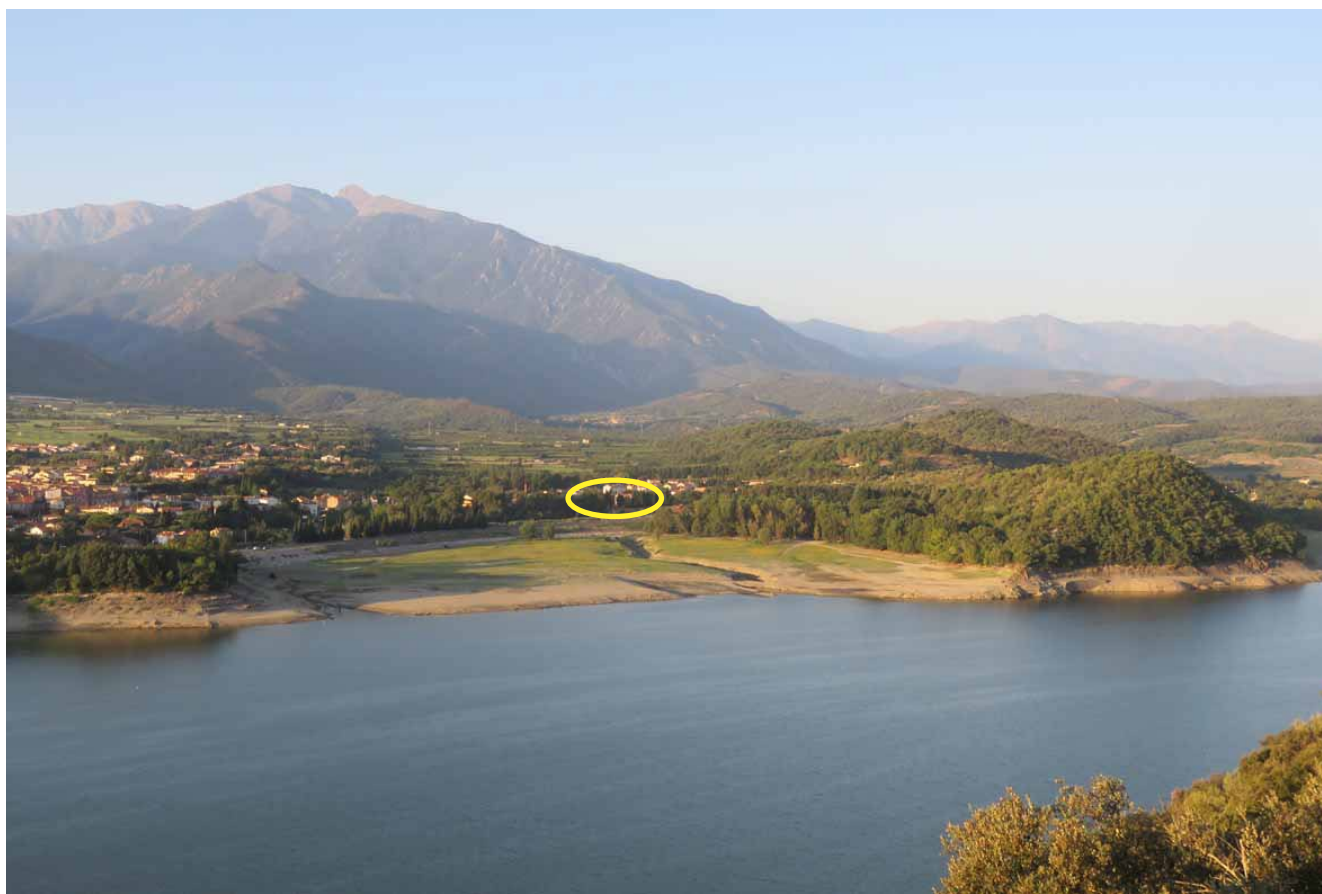


Figure 1 : Emplacement de la ZAE *Venta Farines* (cercle jaune), à l'ouest de Vinça et en bordure de la *Ribereta* (cliché J. Kotarba, Inrap).



ARTICLES

Le patrimoine archéologique méconnu des hauts de Collioure au *Pla de les Forques* : "Camp de Justice" de 1793, Moulin à vent, chapelle et croix au lieu dit médiéval *Coll de la Fossa*

Assumpció TOLEDO I MUR⁽¹⁾Pierre-Yves MELMOUX⁽²⁾, Michel MARZTLUFF⁽²⁻³⁾ et Cécile RESPAUT⁽¹⁻²⁾

1 - INRAP-Perpignan

2 - AAO

3 - UPVD et HNHP (UMR 7194)

Présentation des sites archéologiques (Assumpció Toledo i Mur)

En novembre 2018, une campagne de diagnostic archéologique menée par l'Inrap a eu lieu à Collioure sur le projet d'écoparking, au lieu-dit Route de Madeloc – RD 86. La parcelle en question se situe sur une colline dominant la ville, à l'ouest de la commune. Elle était aménagée en terrasses (catalan : *feixes*) et partiellement boisée. Lors du diagnostic, les sondages mécaniques ont permis l'ouverture d'une surface de 584 m², ce qui représente 8,3 % de la surface accessible (7 043 m²), sans qu'aucune structure archéologique n'ait été mise au jour en dehors des aménagements agricoles dont un drain empierré de 30 cm de large, conservé sur 15 cm de profondeur (Toledo i Mur *et al.* 2019). Le mobilier associé rassemble de rares tessons de céramique glaçurée datable du XIX^e siècle et de plus nombreux fragments de terre cuite, tuiles courbes et *cairos* (détermination J. Kotarba). L'hypothèse de l'existence, sur l'emprise du projet, d'un campement militaire des troupes françaises correspondant au siège de Collioure en 1642 était à l'origine de la prescription. Cette hypothèse est invalidée par la quasi-absence de mobilier de cette période. Toutefois le mobilier métallique découvert témoigne d'un autre fait d'armes lié à l'histoire mouvementée de Collioure : un campement militaire d'époque révolutionnaire de la fin du XVIII^e siècle (1793-1794). En outre, la présence de deux constructions situées en lisière de l'écoparking, soit une chapelle et une croix dont l'origine est probablement antérieure à l'époque moderne, met en avant l'intérêt patrimonial du site.

Les découvertes sur l'emprise du projet ont été réalisées en parallèle à la campagne de sondages mécaniques (fig. 1). Le terrain concerné et les tas de déblais des sondages ont fait l'objet de passages exhaustifs au détecteur de métaux, réalisés par J. Delhoste et P-Y. Melmoux. Au total 118 objets métalliques ont été découverts dont seulement deux lors de l'ouverture des sondages. L'inventaire recense 10 monnaies, 51 balles sphériques d'arme à feu et 23 objets

en plomb, 12 boutons, 14 objets en cuivre, une arme et un objet en fer. Parmi les monnaies ont été identifiées deux monnaies antiques, un méreau monétiforme en plomb des XIII^e-XIV^e siècles, un sou avec écu aux armes catalanes frappé à Perpignan en 1646, une pièce de cuivre de Philippe IV d'Espagne et une monnaie de Louis XIII. Parmi les boutons, plusieurs sont datés du XVIII^e siècle dont un de l'armée française et un autre d'un régiment espagnol, ainsi qu'un bouton de la garde impériale de 1804-1814 et 1815. L'étude du mobilier métallique menée par Pierre-Yves Melmoux conclut que le projet d'écoparking se situe sur l'emplacement d'un camp militaire d'époque révolutionnaire alors appelé « Camp de Justice » (1793-1794). Ce campement répondait à deux objectifs : servir de ligne de repli en cas d'attaque des armées espagnoles par le col de Banyuls ou servir de première ligne de défense en cas d'attaque en provenance du Boulou par Argelès.

Michel Marztluff a étudié les deux constructions situées dans le contexte immédiat de l'emprise du projet qui est celui du *Pla de les Forques*. Le lieu-dit évoque les « fourches patibulaires » ou « bois de justice » situés en hauteur le long des principales voies, bien en vue des agglomérations, où s'effectuaient supplices et pendaisons du Moyen Âge jusqu'à la Révolution française de 1789. Près d'une chapelle en ruine, une grande croix de fer fichée dans un socle de pierre, nommée de nos jours *Creu de la Força* correspond de toute évidence à une « *creu del Coll de la Fossa* » du début du XVII^e siècle, et peut-être à une première croix gothique en pierre. Chapelle et croix apparaissent sur les cartes à partir du siège de Collioure en 1642, tout comme des tours de moulins à vent déjà signalées par deux textes du XIV^e siècle et dont un vestige se trouve au domaine viticole dit « de la Tour vieille ». La chapelle pourrait être un lieu de prière édifié à la mémoire de bourgeois suppliciés, comme celle qui fut bâtie au *Puig Johan* de Perpignan en 1346. À proximité du gibet de Collioure, la croix du *Coll de la Fossa*, plusieurs fois restaurée, est également associable au lieu de supplice et peut-être aux mouvements de pénitence propagés par François Ferrier après 1416.

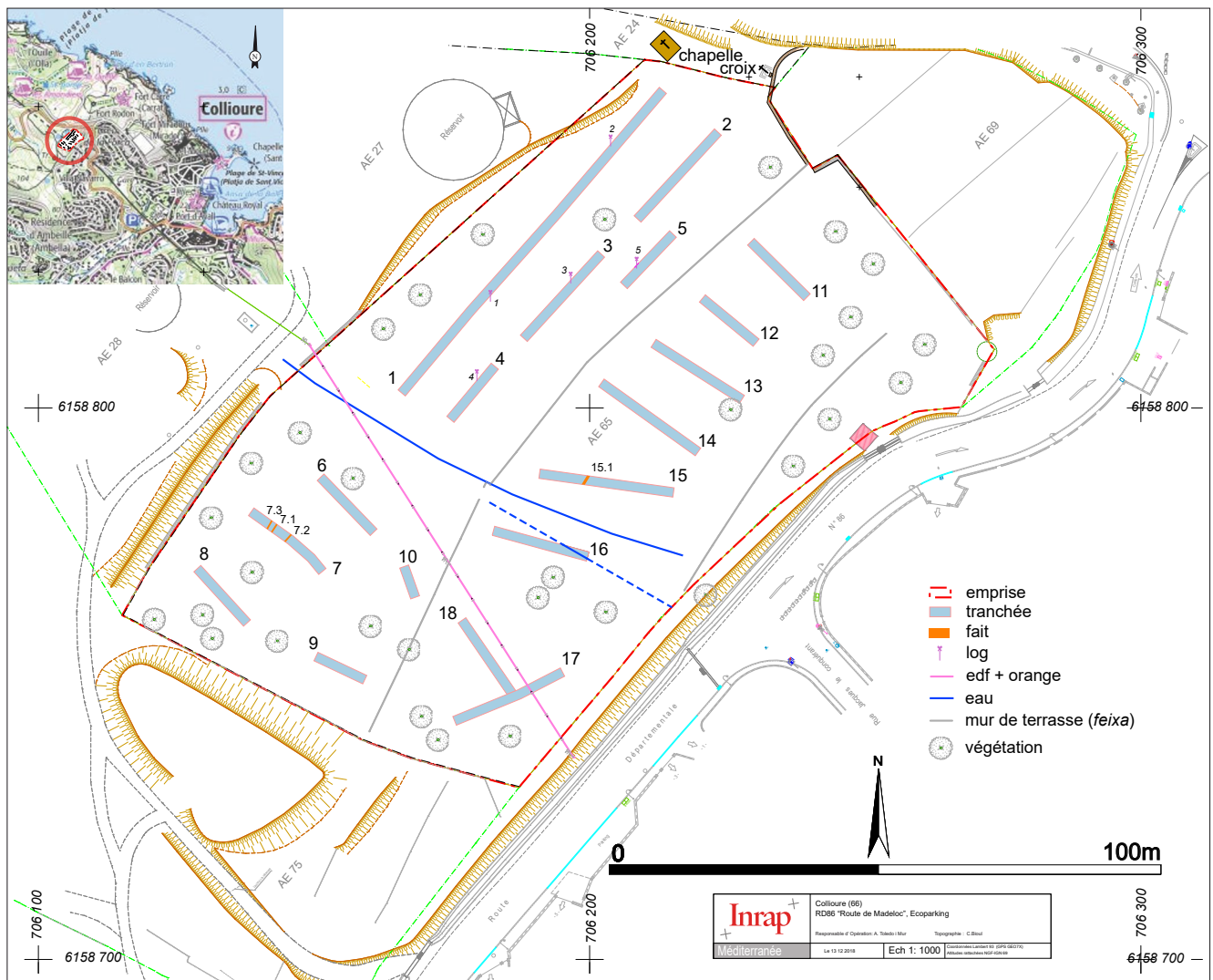


Figure 1 : Relevé topographique des sondages (Topographie : C. Bioul ; DAO : Ch. Cœuret / Inrap).

1 - Le « Camp de la Justice » (1793-1794). Étude du mobilier métallique (Pierre-Yves Melmoux)

1.1 - Les monnaies (fig. 2)

• Isolat 1 : [----]V[s----] ; Buste diadémé, drapé et cuirassé à droite ; (r) [gloria exercitvs] ; Exergue illisible. Une enseigne entre deux soldats. Masse : 0,76 g, diamètre : 13 mm, épaisseur : 1,5 mm, axe : 6 h. *Nummus* de Constantin I, Constantin II ou Constance II frappé dans un atelier indéterminé en 335-341.

• Isolat 2 : [d n con]STAN-T[ivs p f avg] ; Buste cuirassé, drapé et diadémé de l'empereur à droite ; (r) [fel temp reparatio] ; Exergue fruste. Soldat terrassant un cavalier tombé à terre. Masse : 3,99 g, diamètre : 21,5 mm, épaisseur : 2 mm, axe : 12 h. *Maiorina* (AE 2) de Constance II (347-355) frappé dans un atelier indéterminé en 346-354. Référence : Cohen VII, n° 44 à 46.

• Isolat 3 : [I]O[y]S XIII R DE FRAN [et na--] ; Buste lauré et drapé de Louis XIII à droite ; (r) [+ dou]BLE · TOVRNOI[s] 16[-] ; Trois lis posés 2 et 1 dans le champ. Masse : 2,36 g, diamètre : 20 mm, épaisseur : 1,5 mm, axe : 6 h. Double

tournois au buste enfantin ou juvénile de Louis XIII frappé dans un atelier indéterminé entre 1610 et 1635. Référence : Gadoury 2001, n° 5 à 10.

• Isolat 4 : Buste drapé et cuirassé de Philippe IV à gauche entre les lettres A et R ; (r) [+ barcino c] IVI · I[65(?)] ; Armes de la ville de Barcelone en losange. Masse : 1,07 g, diamètre : 17,4 mm, épaisseur : 1 mm, axe : 6 h. Ardit de Philippe IV d'Espagne (1621-1665) frappé à Barcelone de 1653 à 1655. Référence : Crus.CG 4421 à 4421c. (Crusafont i Sabater 2009).

• Isolat 5 : ○ PERPINIANI (rose) VILE ; Écu losange aux armes de Catalogne surmonté d'une couronne à cinq trèfles séparés par des annelets. 1-6-4-6 et quatre annelets dans le champ. Contremarqué d'une main tenant par les cheveux la tête coupée de saint Jean-Baptiste. ; (r) [○ int]ER NATOS ○ (lis) ○ MVLIER[vm ○] ; Saint Jean-Baptiste debout entre le chiffre 2 entouré de trois annelets posés un et deux à gauche et une étoile à droite. Masse : 2,19 g, dimensions : 22,4/22,8 mm, épaisseur : 1,2 mm, axe : 12 h. Sou double de Louis XIV frappé à Perpignan en 1646, contremarqué en 1648. Référence : Crus.CG 4636d. (Crusafont i Sabater 2009).



Figure 2 : Mobilier en alliage cuivreux. Monnaies (isolats 1-9), boutons (isolats 15-24) et divers (isolats 10-14 et 26-29).

• Isolat 6 : Flanc portant plusieurs contremarques dont : IIII ; (r) Flanc illisible contremarqué : 1654 (?) et ·VI·S· dans un cercle. Masse : 2,36 g, dimensions : 21,5/21,5 mm, épaisseur : 1,2 mm. Pièce en cuivre de Philippe IV d'Espagne (1621-1665) contremarquée IIII maravédís en 1654 ?, puis ultérieurement réévaluée à Séville : VI maravédís. Ces monnaies se retrouvent en Roussillon, en particulier sur les camps militaires espagnols de 1793-1794. Référence : Calicó, Calicó, Trigo 1998, p. 308.

• Isolat 7 : Pièce de 10 centimes type Daniel Dupuy frappée à Paris en 1917 à 11 913 589 exemplaires. La monnaie a été démonétisée le 1^{er} janvier 1935. Référence : Desrousseaux *et al.* 2013, 136/28. Masse : 9,80 g, diamètre : 30,5 mm, épaisseur : 1,8 mm, axe : 6 h, tranche lisse.

• Isolat 8 : Pièce de 50 centimes des Chambres de commerce et d'industrie frappée à Paris en 1925 à 48 016 611 ex. La monnaie a été démonétisée le 1^{er} septembre 1949. Référence : Desrousseaux *et al.* 2013, 191/8. Masse : 1,94 g, diamètre : 18,2 mm, épaisseur : 1,4 mm, axe : 6 h, tranche cannelée.

• Isolat 9 : Épi, ou rameau en chevrons autour d'une tige centrale, (r) Motif indéterminé constitué de lignes et de besants. Masse : 2,44 g, dimensions : 16,2/14 mm, épaisseur : 2,3 mm. Méreau monétiforme en plomb à représentation végétale. Datation proposée : XIII^e-XIV^e siècles. Référence : Crusafont i Sabater *et al.* 1996, n° 208 à 212.

1.2 - Le mobilier métallique en alliage cuivreux (fig. 2)

• Isolat 10 : Fragment d'anneau coulé à section lenticulaire. Masse : 2,07 g, diamètre : 28,5 mm, épaisseur : 2,9 mm

• Isolat 11 : Boucle dorée à traverse supérieure rectiligne et massive, portant un décor d'entrelacs incisés. Dimensions : 22/18 mm, épaisseur : 3,2 mm. Références : Artefacts : BAC-7043 (datation proposée : 1250-1400). AAVV 1990, Catalogue Toulouse 1990, p. 211, n° 404 (XIV^e siècle). Datation proposée : XIV^e siècle.

• Isolat 12 : Chape de boucle dorée, décorée sur fond de pointillé, d'une croix de saint André accostée d'un losange et de 3 motifs indéterminés. La chape a conservé un rivet à tête ronde et décor rayonnant dont l'extrémité est repliée au revers. Dimensions : 21,8/13,7 mm, épaisseur : 0,9 mm. Datation proposée : XIII^e-XIV^e siècles.

• Isolat 13 : Grande boucle de forme ovale, à traverse en métal ferreux (manquante). Dimensions : 54/28,8 mm, épaisseur : 2,2 mm. Datation proposée : fin XVIII^e-XIX^e siècles.

• Isolat 14 : Extrémité d'une bouterolle à bouton, provenant du fourreau de sabre (probablement un sabre briquet). Longueur conservée : 24,8 mm. Datation proposée : fin XVIII^e-XIX^e siècle.

• Isolat 15 : Bouton plat coulé d'une seule pièce, à queue percée d'un trou, portant dans une couronne de grènetis : REPUBLIQUE FRANCAISE en légende circulaire autour d'un faisceau de licteur surmonté

d'un bonnet phrygien, accosté de deux branches de chêne croisées en pointe. Diamètre : 18,4 mm, hauteur : 7 mm. Datation : 1792-1793. Ce modèle a été adopté pour tous les régiments en application du décret du 4 octobre 1792. Référence : Fallou, p. 138. Artefacts : BTN-9033.

• Isolat 16 : Bouton légèrement bombé portant l'inscription CORDO/VA dans un cercle perlé. L'attache est constituée d'un fil de cuivre arrondi. Diamètre : 17 mm, hauteur : 7 mm. Bouton de la période révolutionnaire du régiment de la ville de Cordoue (Espagne).

• Isolat 17 : Bouton plat, coulé et décoré d'un aigle couronné, regardant à droite, les pattes posées sur des foudres. L'attache en culot de lanterne conserve des restes du fil de couture. Diamètre : 21,8 mm, hauteur : 5 mm. Bouton de la Garde Impériale : 1804-1814 et 1815. Variante en métal blanc portée par les gendarmes et le train des équipages entre 1806 et 1814. Référence : Fallou, p. 64, n° 2.

• Isolat 18 : Bouton plat à surface lisse, coulé d'une seule pièce. La bélière est percée d'un trou circulaire. Diamètre : 16,6 mm, hauteur : 10,2 mm. Datation proposée : XVIII^e siècle.

• Isolat 19 : Bouton creux à surface lisse, légèrement bombé, fabriquée d'une seule pièce. La bélière est percée d'un trou circulaire. Diamètre : 25,1 mm, épaisseur : 6,2 mm (attache cassée). Datation proposée : XVIII^e siècle. Probablement d'origine espagnole.

• Isolat 20 : Bouton creux à surface lisse, légèrement bombé. La bélière est percée d'un trou circulaire. Diamètre : 18/18,5 mm, épaisseur : 11,7 mm. Datation proposée : XVIII^e siècle. Probablement d'origine espagnole.

• Isolat 21 : Bouton creux à surface lisse, légèrement bombé, fabriquée d'une seule pièce. La bélière est percée d'un trou circulaire. Diamètre : 18,3 mm, épaisseur : 6,8 mm (attache cassée). Datation proposée : XVIII^e siècle.

• Isolat 22 : Bouton plat en tombac (alliage de cuivre et de zinc) coulé d'une seule pièce, à queue percée d'un trou, orné d'une fine gravure florale. Diamètre : 13,3 mm, épaisseur : 5,2 mm. Datation : XVIII^e siècle.

• Isolat 23 : Bouton plat en tombac. Surface lisse. Diamètre : 16,6 mm, épaisseur : 3,2 mm (attache cassée). Datation : XVIII^e siècle.

• Isolat 24 : Bouton de bretelle (probablement de fusil). Diamètre : 13 mm, hauteur : 7,6 mm. Datation : XVIII^e-XX^e siècles.

• Isolat 25 : Charnière dorée, montée sur un clou à tête légèrement bombé, à surface lisse et à tige de section carrée. Dimensions : 20/11 mm, épaisseur : 10,4 mm

• Isolat 26 : Clou décoratif à tête bombée et creuse ; tige de section carrée. Diamètre de la tête : 14/14,5 mm, longueur : 21 mm

• Isolat 27 : Dé fermé, complètement écrasé, de fabrication mécanique. Dimensions : 26,1 mm, hauteur : 23,2 mm, épaisseur : 1,5 mm. Datation proposée : XVIII^e-XIX^e siècles.

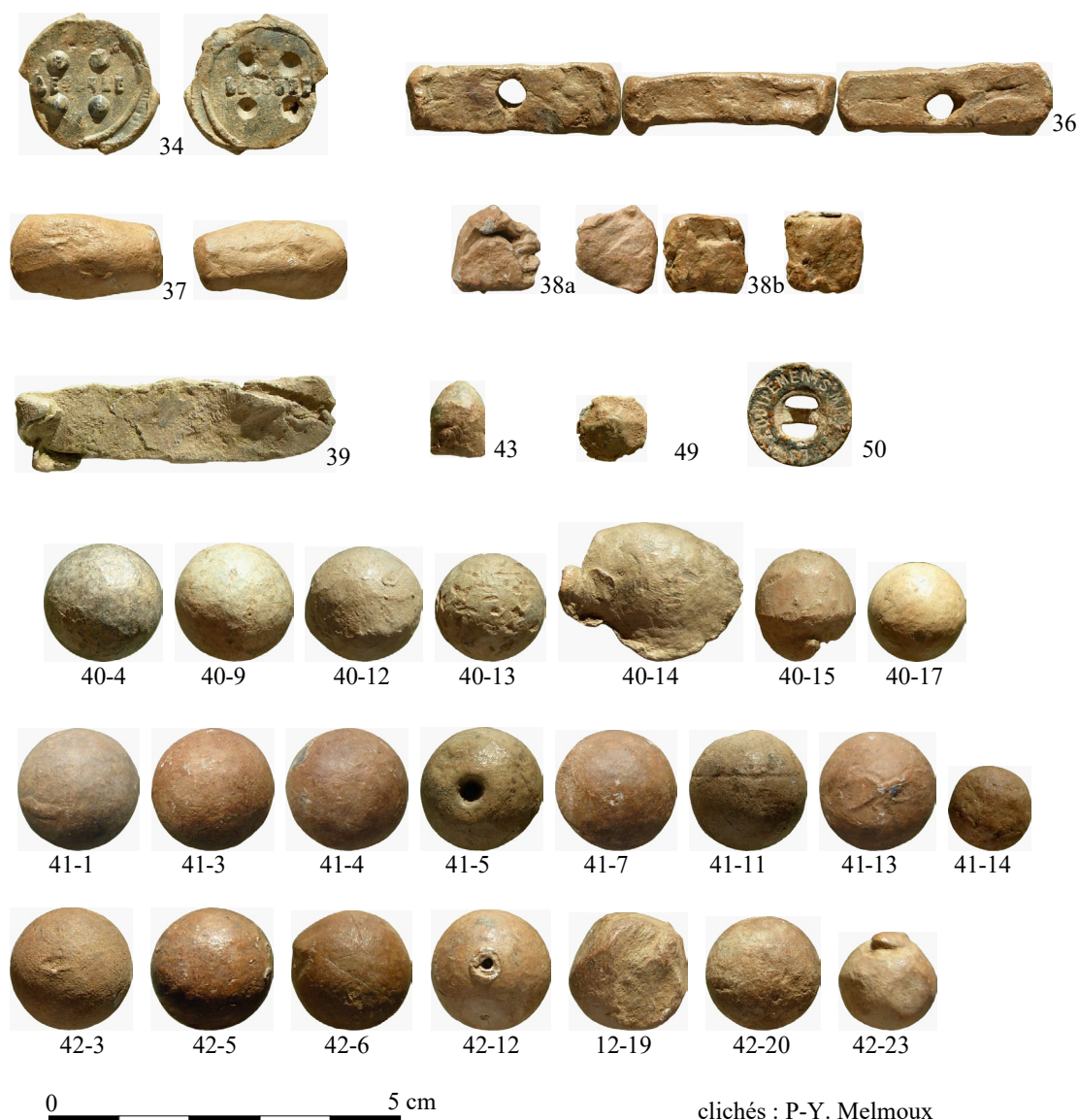


Figure 3 : Mobilier en plomb ou alliage.

Sceau (isolat 34), « lingots » (isolats 37-38), divers (isolats 36 et 39), balles (isolats 40, 41 et 42). Mobilier en étain : bouton (isolat 49). Mobilier en zinc : bouton (isolat 50)

- Isolat 28 : Fragment de tige à section ronde de 1,3 mm de diamètre, terminée par un contrepoids en matière plombreuse. Longueur totale conservée : 50 mm. Datation proposée : XVIII^e-XX^e siècles.

- Isolat 29 : Fragment d'une plaque en tôle emboutie à décor de feuilles de laurier. Dimensions conservées : 21,7/15 mm, épaisseur de la tôle : 1,4 mm

- Isolat 30 : Fragment de cartouche non percutée, conservant des résidus de poudre. Elle porte sur le culot un marquage en 4 segments : 2/ 78 / ART (le T est surfrappé d'un X)/ V^E. Longueur conservée : 29,5 mm (pour une longueur de 59 mm), diamètre du culot : 16,9 mm. Étui d'une cartouche à balle du fusil Gras modèle 1874. La munition a été fabriquée au cours du 2^e trimestre 1878 dans l'atelier de construction de Valence (VE). ART pour le service de l'artillerie. Le X signifie qu'il s'agit d'une cartouche rechargée à l'époque à blanc pour le tir d'exercice.

- Isolat 31 : Fragment de cartouche percutée portant sur le culot un marquage en 4 segments : C-E/ ART/ ATS-L/ 3-87. Longueur conservée : 36,7 mm (pour une longueur de 59 mm), diamètre du culot : 16,9 mm. Étui d'une cartouche à balle du fusil Gras modèle 1874 modifié 1879/83. La munition a été fabriquée au cours du 3^e trimestre 1887 dans l'atelier de construction de Tarbes (ATS). Le L indique le fournisseur du métal (Établissements Charpentier, Vogt & Goguel de Montbéliard). Les lettres C-E (collet à épaulement) indiquent la modification apportée à ce type de cartouche dont la production cessa en 1887.

- Isolat 32 : Reste de la chemise de blindage d'une balle. Datation : XIX^e-XX^e siècles.

- Isolat 33 : Fragments d'objets indéterminés en tôle. A : Dimensions : 22/26,4 mm, épaisseur : 0,5 mm. B : Dimensions : 13/13,7 mm, épaisseur : 0,5 mm, gravé d'un X ?

1. 3 - Le matériel métallique en plomb ou alliage (fig. 3)

- Isolat 34 : LE[s-]NRÈ entre quatre protubérances ; (r) LE[s-]NRE entre quatre cupules. Masse : 5,80 g, dimensions : 19,5/20 mm, épaisseur : 4 mm, axe : 12 h. Scellé à tunnel indéterminé des XIX^e/XX^e siècles.
- Isolat 35 : Plomb de scellé à tunnel indéterminé : [----]D[----]. Masse : 5,57 g, dimensions : 20/15,3 mm, épaisseur : 4,8 mm. Scellé à tunnel fruste des XIX^e/XX^e siècles (scellement par fil en fer)[non illustré].
- Isolat 36 : Objet percé indéterminé, de forme parallélépipédique. Masse : 17,11 g, dimensions : 30,4/9,5/7,3 mm
- Isolat 37 : “Lingot” présentant un aspect grossièrement cylindrique. Masse : 18,26 g, dimensions : 21,4/12,2 mm, épaisseur : 10,6 mm
- Isolat 38 : “Lingots” de forme carrée. A : Masse : 4,73 g, dimensions : 12,2/11,5 mm, épaisseur : 6 mm. B : Masse : 4,24 g, dimensions : 11,3/11,5 mm, épaisseur : 5 mm.
- Isolat 39 : Languette présentant des traces de découpes. Masse : 10,46 g, dimensions : 45,2/12 mm, épaisseur : 2,9 mm
- Isolat 40 : 17 balles sphériques d’armes à feu : fusils, carabines et pistolets (Annexe 1, tab. 1).
- Isolat 41 : 14 balles sphériques d’armes à feu (Annexe 1, tab. 2)
- Isolat 42 : 25 balles sphériques d’armes à feu (Annexe 1, tab. 3)
- Isolat 43 : Balle cylindrique à bout rond de revolver ou de carabine. Masse : 2,95 g, diamètre : 7,5 mm, hauteur : 10 mm. Datation : XIX^e-XX^e siècles.

- Commentaires sur les balles

La plupart des balles n’ont pas été tirées, elles ont été trouvées enterrées entre 5 à 15 cm de profondeur, principalement sur la terrasse basse. Mais il faut dire que seulement environ 30 % du terrain a été prospecté. Les 53 balles retrouvées mesurent de 16 à 17 mm de diamètre et pèsent en moyenne 26,5 g, elles correspondent aux munitions du fusil français à silex modèle 1777. Ce fusil de calibre 17,48 mm utilisait des balles de 16,5 mm de diamètre pesant environ 27,2 g (18 balles à la livre). Ce fusil fut modifié en l’an IX et sa fabrication se prolongea jusqu’en 1822, le poids des balles passant alors à 24,45 g (20 balles à la livre). Le poids et le diamètre des balles trouvées à l’Écopark correspondent également aux balles du fusil espagnol à silex modèle 1789. Il n’est donc pas possible de distinguer les emplacements français et espagnols en fonction uniquement des balles retrouvées, d’autant que, lors des combats ou redditions, les armes et munitions étaient récupérées sur l’ennemi pour être réutilisées par l’autre camp. A noter que deux balles non tirées (41-5 et 42-12) présentent un trou. Il s’agit de la marque laissée par un tire-bourre. Cet instrument en fer terminé par une double spirale opposée servait à

extraire la bourre et la balle du canon lors d’un incident de tir ou pour décharger l’arme.

- Isolat 44 : 16 fragments difformes, coulures, résidus, déchets de fabrication... (Annexe 1, tab. 4)

1. 4 - Le mobilier métallique en fer

- Isolat 45 : Armature d’un trait de machine de guerre ou d’un épieu, constituée d’un fer à douille conique de section ronde et d’une lourde pointe pyramidale peu marquée, de section carrée (fig. 4). Masse : 415 g, longueur : 170 mm (extrémité cassée), diamètre au niveau de l’emmanchement : 43,5 mm. N’ayant pas retrouvé d’exemplaire identique, nous ne pouvons au stade de nos recherches qu’émettre des hypothèses. Vu le diamètre de l’emmanchement, il pourrait s’agir, soit :
 - d’un trait de catapulte. Voir Artefacts PTT-4401 pour un exemplaire de grande taille mesurant 218 mm trouvé à Empuries ou Artefacts PTT-4003 pour un exemplaire de 151 mm signalé à Siscia (datation proposée : - 30/200).
 - d’une armature d’épieu. Voir Artefacts : EPI-4001 pour un exemplaire de forme identique mais mesurant seulement 90 mm conservé au Museo Archeologico Nazionale, Aquileia (datation proposée : - 50/400).
 - d’une armature de trait d’une machine de guerre médiévale dont le gigantisme était une des caractéristiques (information M. Michel Feugère).
 - d’une arme d’hast utilisée pour repousser une attaque ou un abordage à bord d’un navire.
 - d’un support artisanal d’ancrage pour étendard ou piquet de tente...



Figure 4 : Armature à douille conique en fer (isolat 45)

- Isolat 46 : Fragment d'un fer à cheval à crampons ; un clou est toujours en place. Longueur conservée : 110 mm, largeur maxi conservée : 32,5 mm (fig. 5).

- Isolat 47 : Clou forgé à tête plate et à section carrée. Longueur conservée : 55 mm, dimensions de la tête : 13,1/11,7 mm (fig. 5).

- Isolat 48 : Fragment de tige d'un objet en fer étamé dont les extrémités sont brisées. Il s'agit probablement d'un fragment de couvert (cuillère ou fourchette). Longueur conservée : 59,5 mm, épaisseur : 2,9 mm. Datation proposée : XVIII^e-début XX^e siècle (fig. 5).



Figure 5 : Mobilier en fer.
Fragment de fer à cheval (isolat 46), clou (isolat 47),
fragment de tige en fer étamé (cliché 48)

1. 5 - Le mobilier en étain

- Isolat 49 : Bouton à facettes. Diamètre : 11/10 mm, épaisseur : 4,6 mm (attache manquante) (fig. 3).

1. 6 - Le mobilier en zinc

- Isolat 50 : EQUIPEMENTS MILITAIRES ¶ ; r)
Fruste : [---]¶[---]. Diamètre : 14,8 mm, épaisseur : 4 mm. Bouton à passant de l'armée française utilisé du milieu du XIX^e siècle jusque dans les années 60. Datation proposée : 1914-1939 (d'après le métal) (fig. 3).

1. 7 - Conclusions sur le mobilier métallique

La parcelle diagnostiquée est située sur l'emplacement d'un camp militaire d'époque révolutionnaire appelé « Camp de Justice ». Ce campement répondait à deux objectifs : servir de ligne de repli en cas d'attaque des armées espagnols par le col de Banyuls ou servir de 1^{ère} ligne de défense en cas d'attaque en provenance d'Argelès/ Le Boulou. En décembre 1793, passant par le col de Banyuls à la tête d'une division de 7000 hommes, le général Ricardos écrasa l'armée française, s'empara le 1^{er} nivôse an II (21 décembre 1793) des forts et de la ville de Collioure, et installa ses troupes sur les lignes du Camp de Justice (Fervel 1851, p. 239-245). En mai 1794, le général Dugommier mena une contre-attaque qui se termina par la reddition du général Ricardos le 7 prairial an II (26 mai 1794). Les troupes espagnoles abandonnèrent alors leurs positions, se retirèrent en Espagne par le col de Banyuls en remettant à la République : 22 drapeaux, 91 bouches à feu (françaises et espagnoles), 6 568 fusils, les munitions de guerre et de bouche, les tentes, les chevaux, les mulets, les ustensiles et autres effets militaires (Fervel 1853, p. 85-86). À noter qu'aucune bouche à feu n'avait été positionnée sur le Camp de Justice à l'emplacement actuel de l'Écopark (Fervel 1853, p. 86, note 1). Parmi le mobilier découvert nous retrouvons la présence de l'armée française avec un bouton de la période révolutionnaire et de l'armée espagnole avec la découverte sur la terrasse basse, à l'abri de la tramontane et des tirs ennemis, d'un bouton de la ville de Cordoue et sur une surface d'environ 25 m² (emplacement d'une tente ?) entre les piquets 10 et 69, au milieu de balles en plomb non tirées, d'une monnaie de VI maravédis frappée à Séville. Cette occupation, par des troupes probablement originaires d'Andalousie, peut être datée dans l'intervalle compris entre le 21 décembre 1793 et le 26 mai 1794. En ce qui concerne la cinquantaine de balles non tirées découvertes, elles correspondent aux munitions du fusil français à silex modèle 1777 mais également aux balles du fusil espagnol à silex modèle 1789.

2 – Étude des vestiges monumentaux autour du Pla de les Forques (Michel Martzluff¹)

Masquées par des roseaux dans une friche bordant le diagnostic archéologique (parcelle AE 24 b), les ruines d'un petit édifice à la voûte cintrée sont associées à une croix en fer forgé plantée dans un socle en pierre de taille (fig. 6 et 7). Ces vestiges se trouvent juste en limite de la route départementale RD 114 qui, avant de descendre sur Collioure, passe ici dans une profonde tranchée creusée dans le substrat rocheux. Situé sur une éminence, ce passage emprunte une sorte de col où la route actuelle a recoupé le tracé de l'ancienne route royale venant de Perpignan par Argelès et le Racou. Tout comme cette ancienne voie, la chapelle et la croix figurent sur les plans du siège de Collioure relevé en 1642 par Sébastien de Beaulieu (fig. 8) et aussi sur une carte du siècle suivant (fig. 9). Le cheminement médiéval et moderne passait alors entre la chapelle et la croix, puis descendait au sud vers le port après avoir laissé sur la gauche l'embranchement qu'emprunte l'actuelle « route du Pla de les Fourques ». Ce chemin conduit à la forteresse du *Mirador* rebâtie au nord de la ville sous Vauban en 1671-1679 en englobant la « Tour Sainte-Thérèse », fortifiée par les Habsbourg d'Espagne au milieu du XVI^e siècle² (Ayats 2005).



Figure 7 : Vue de la « Creu del coll de la Fossa » (Creu de la Força sur la carte IGN actuelle). En encadré, le décor de pseudo-console en fer forgé, riveté sur le fut de la croix pour limiter le croisillon. Mire de 1 m (© C. Respaut).



Figure 6 : Au premier plan à droite, vue générale des ruines de la chapelle sur les hauts de Collioure. À l'arrière plan, séparés par le creusement de la RD 114, le site acheté par le Conservatoire du Littoral au Pla de les Forques où furent construits à partir de 1725 le « Fort Carrat » à droite et, à gauche, le « Fort Rodon » (Fort Carré et Tour de l'Étoile des MH). Les fourches patibulaires devaient se trouver au niveau du Fort Carrat, à droite et une tour de moulin à vent au niveau du Fort Rodon, à gauche (© M. Martzluff).

1 - Outre les collègues de l'Inrap qui m'ont sollicité pour cette étude et la collaboration sur le terrain de Jérôme Kotarba et Cécile Respaut, ces lignes ont bénéficié de l'aide précieuse d'Alain Ayats, Aymat Catafau, Denis Fontaine Lucilia Grau et Bernard Rieu pour ce qui concerne les sources historiques et de Marc Eurlly, géologue retraité du BRGM, pour l'étude des roches locales.

2 - D'après l'abbé Falguères, il ne serait resté de l'ancien fortin du XVI^e siècle que cette tour, disparue lors de l'explosion d'un dépôt de poudre en 1818 (Falguères 1898).

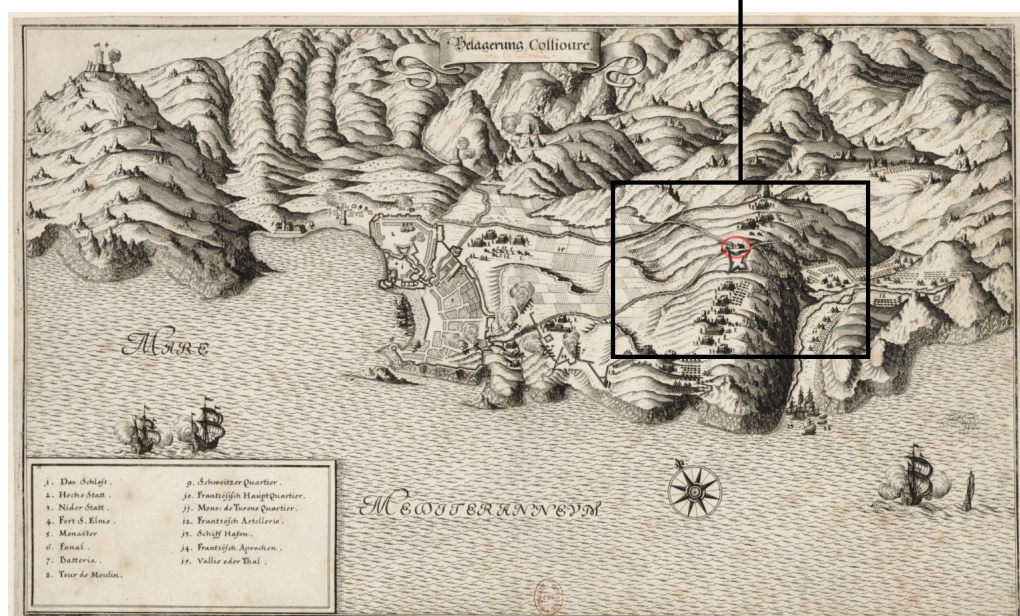


Figure 8 : Vue du siège de Collioure en 1642 où chapelle et croix sont figurées (cerclees de rouge).

La fortification bastionnée qui jouxte ces monuments au sud-est est un camp retranché pris aux espagnols sur le *Pla de les Forques* par l'armée française qui campait dans la vallée du Ravaner, à droite. Au n°8, au milieu des troupes, l'une des deux tours qui sont notées en marge comme « tour de moulin ». L'autre, située plus à l'ouest, correspond à la « Tour vieille » de l'actuel domaine viticole. Source : Gallica.bnf.fr [Hennin 3089, scènes historiques XVIIe] (DAO : Ch.Coeuret /Inrap).

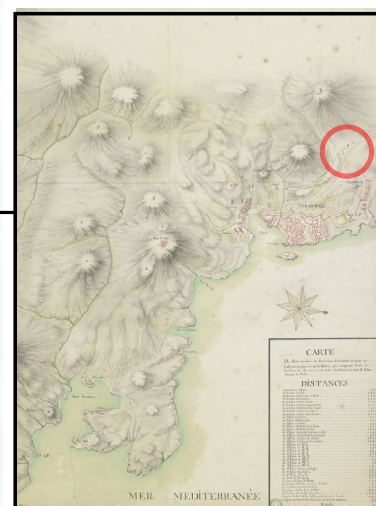


Figure 9 : Carte de la côte à la fin du XVIIIe siècle, depuis le Cap Béar et Port-Vendres jusqu'à la chapelle et la croix des hauts de Collioure (cercle rouge), le fort Saint-Elme se situant au centre. Au sud-est, la fortification moderne construite entre 1725 et 1730, sous Louis XV, a pris le nom de « Tour de la Justice »
(Source : Gallica.bnf.fr [Ms 6442 (233)] ; DAO : Ch.Coeuret /Inrap)

2. 1 - Précisions sur le contexte des vestiges étudiés sur les hauts de Collioure

L'échine rocheuse où se trouvent la chapelle et la croix appartient à une retombée schisteuse du massif des Albères dans la mer qui, entre 60 et 65 m d'altitude, forme là un dôme aplati dominant la baie de Collioure au sud et plongeant au nord vers la vallée du *Ravaner*. Ce cours d'eau, quasiment tari de nos jours pendant la plus grande partie de l'année, marque la limite avec la commune d'Argelès dans la plaine du Roussillon. Il se jette en mer entre des falaises abruptes, dans une anse étroite dite « plage de l'Ouille » (cat. *Olla* : sens de pot ou marmite). Entre cette crique où débarquèrent les troupes de Louis XIII (fig. 8) et l'anse du port de Collioure, très exactement entre la route départementale et les falaises de la côte, le dôme rocheux aplati a conservé le souvenir du gibet médiéval au lieu dit *Pla de les Forques* (fig. 10 a). Généralement établies sur des éminences en vue des agglomérations pour édifier le passant, comme l'attestent en pays catalan les nombreux toponymes de *Puig de les Forques*, les fourches patibulaires ont été actives jusqu'au XVII^e siècle. Sans disparaître ensuite, ces anciens « bois de justice », dont les privilégiés étaient en principe exemptés, sont peu à peu tombés en désuétude dans les États modernes (plus nombreuses prisons, condamnation aux galères ...).

Symbole fort des institutions inégalitaires, ils furent abolis par les révolutionnaires de 1789, mais leur souvenir est resté vivace. Ainsi, le lieu de supplice du *Pla de les Forques* est-il encore nommé « Hauteur de la Justice » sur une carte de 1797 (voir fig. 2 in Mac Phee 1989, p. 122).

Au même endroit se trouvait en 1642 les retranchements militaires pris aux Espagnols par les Français afin de pouvoir canonner la tour Sainte-Thérèse. Sur un plan très détaillé du siège de 1642³, croix et chapelle sont figurées près d'un fortin bastionné qui est décrit comme « ...commencé (sic) à faire par les ennemis pour fermer le passage, emporté et pris (...), avec leurs barricades » (dans le cercle rouge sur la fig. 8). À partir de 1725, un ouvrage défensif maçonné fut construit sur ces emplacements. Il est composé d'un bastion (le *Fort Cadrat*) relié par une caponnière à une redoute (le *Fort Rodon*), fortification qui fut d'abord appelée « Tour de la justice » sous Louis XV (fig. 9). L'ensemble est aujourd'hui nommé « Fort Carré et Tour de l'Étoile » (fig. 6). Lors des combats de 1642, l'emprise du « Fort Carré » actuel était occupée par une « ...redoute faite autour de la justice prise sur les ennemis... ». D'après le plan relevé par Beaulieu, la potence de la « Justice » était donc située à l'écart de la route, à 300 m environ en direction de la mer, au sud-est de la chapelle.



Figure 10 : Chapelle des suppliciés sur les hauts de Collioure.

En a : vue depuis le nord-ouest. En b : depuis vue de la voûte et de l'entrée au sud-est. En c : vue depuis l'est. En d : détail interne de la baie qui donnait à l'est vers la *Justici du Pla de les Forques* (© C. Respaut et M. Martzluff).

3 - « Plan du siège de la ville et chasteau de Collioure... assiégé (...) ». relevé lors du siège d'avril 1642 par Sébastien de Beaulieu ; édition en 1674 qui fit l'objet de nombreuses copies (Bibliothèque nationale de France ; accès en ligne : gallica.bnf.fr).

Par contre, le nom de « *Creu de la Força* » qui est mentionné sur la carte IGN actuelle est très probablement fautif. Au Moyen Âge, *força* désigne un ouvrage défensif, simple tour ou château. Or, bien qu'un ouvrage militaire médiéval puisse tout à fait se justifier sur ce lieu de passage, il n'y a laissé aucune trace dans les archives et sur le terrain. Seule une *guardia* (tour de guet) est attestée entre le IX^e et le XIV^e siècle à l'emplacement du fort Saint-Elme. À l'époque majorquine, le *farahon de Madaloc* (tour à signaux) fut construit sur une crête, à 650 m d'altitude et, peut-être dès ce moment, deux autres tours ont-elles été bâties sur le rivage pour servir de phare. L'une est le « fanal » figuré en 1642 sur la plage du « Port d'avall », près du « Faubourg » et l'autre s'élevait près du château royal, à l'entrée de la rade. C'est cette dernière « tour du fanal » qui, remaniée, forme actuellement de typique clocher de l'église Notre-Dame-des-Anges, édifice baroque bâti à cet endroit à partir de 1684⁴.

Il est quand même vrai qu'il a bien existé d'anciennes tours dans le secteur du *Pla de les Forques* et que l'on s'y est battu. De part et d'autre de la chapelle, deux bâtisses circulaires sont effectivement figurées en 1642. Mais il est bien noté en marge du plan que ce sont là des « tours de moulin » (fig. 8). L'une de ces deux tours « ...défendues par les ennemis et prises sur eux... » se trouvait à l'emplacement de l'actuel *Fort Rodon* (Tour de l'Étoile). À l'ouest de la chapelle, l'autre tour dessinée à l'époque du siège figure encore sur une carte en 1797 (Mac Phee *op. cit.*). Il s'agit à l'évidence de la tour qui est aujourd'hui conservée au « Domaine de la Tour vieille », 200 m en amont de la chapelle et des réservoirs hydrauliques actuels (fig. 11). La restauration récente de ce vestige avec un crénelage ne peut faire illusion : il s'agit bien d'une base de moulin à vent car il ne peut être question d'un moulin hydraulique sur le territoire de Collioure et de Port-Vendres qui ne comporte aucune rivière pérenne, mais des oueds courts et très pentus aux crues dévastatrices, tel le *Dui* et le *Correc de Coma Xeric*⁵. Comme la plus ancienne mention d'un moulin à vent pour le Roussillon date de 1337 au lieu-dit *Cortines*, à Collioure (Caucanas 1995), la tour conservée en amont de la chapelle du *Pla de les Forques* peut donc correspondre à l'un des premiers moulins à vent construits au temps du royaume de Majorque, en tout cas bien mieux que le moulin superbement restauré, mais abusivement dit « de la Cortina », qui se situe au sud de la baie, sous le fort Saint-Elme.

4 - Après que la vieille ville de Collioure, dite « ville haute », ses courtines et l'église Sainte-Marie qui était intégrée aux murailles, aient été rasées sous Vauban pour aménager un glacis devant le nouveau bastion du château.

5 - Sur l'un des relevés faits par Beaulieu en avril 1642, le *Dui* est d'ailleurs nommé « *ruisseau à sec* ». Le seul moulin hydraulique de la contrée pouvait se trouver près du Ravaner, en limite avec le territoire d'Argelès où s'est d'ailleurs conservé sur la rive droite le toponyme très évocateur de Moli romput.



Figure 11 : Moulin du « domaine de la tour vieille » couronnée au second niveau par un crénelage lors d'une restauration récente.

La base est débordante avec un décrochement de 15 à 20 cm environ. N'est conservé que le rez-de-chaussée qui comporte à l'intérieur une belle voûte d'arête, l'orifice de la machinerie ayant été bouché. Lié au mortier de chaux, le parement de leucogneiss à muscovite cassé au marteau a été pris in situ dans un affleurement. L'emploi de schistes sombres plus lointains est resté mineur, sauf pour la voûte interne et les arcs des ouvertures. La construction se signale par deux portes opposées qui sont cintrées en arc segmentaire dans l'appareil d'origine. Les piedroits sont dressés en gneiss (© C. Respaut).

Ce grand moulin, actuellement dédié à la production d'huile d'olive, est donné sur les prospectus touristiques comme le moulin médiéval cité en 1337. En réalité, contrairement aux autres moulins du terroir, il ne figure pas sur les cartes d'Ancien Régime alors qu'une « chapelle » est mentionnée dans ce même secteur sur la vue du siège de 1642, puis un « Hermitage » (sic) sur un plan du siècle suivant. Ce moulin apparaît clairement après 1789 (Mac Phee 1989 et plan du capitaine Lair de 1825) avec un autre probable moulin à vent situé plus près de la côte, vers l'est. Il est cité le 16 mai 1826 quand François Jalabert, propriétaire d'un moulin à farine à Nidolères (Tresserre), lègue en affermage à son neveu « un moulin à vent avec ses outils et autres dépendances, le tout situé au territoire de Collioure, sur le chemin de Saint Elm »⁶. En fait, le moulin médiéval de Cortines est localisé en 1383 dans une vigne, près de la *via publica*⁷. Ce type de moulin s'est sans doute multiplié assez vite, Collioure étant devenue l'une des villes les plus peuplées du Roussillon sous l'Ancien Régime, car une autre tour de moulin à vent apparaît sur le plan Beaulieu au-dessus du faubourg, face à une batterie de trois pièces placées là « ... pour battre une tour de moulin défendue par les ennemis et prise d'assaut par le régiment de Champagne... ».

6 - (ADPO 3E31/10, François Casteillo, notaire à Perpignan, minutes, n°122 (source aimablement communiquée par Denis Fontaine). La typologie des élévations et des meules à grain qui gisent à proximité (meule en silex d'Aquitaine dite « à la Française ») confirment cet âge tardif.

7 - ADPO 3E3/13, Guillem Mercer, notaire à Collioure, notule, 1383, f°3r°-4r° (Source du 25 mars 1383 aimablement communiquée par Denis Fontaine, voir annexe 2).

Il en résulte que l'absence d'une *força* ou d'une *guardia* médiévale au nord-ouest de Collioure disqualifie l'appellation « *Creu de la Força* ». Comme est clair que *força* n'a pas pu dériver de *forca*, singulier de *forques* en catalan, le nom actuel de cette croix pourrait provenir d'une « *creu del coll de la fossa* » qui est citée pour la vente d'une vigne en 1614⁸. En fait, il existe déjà au moins 9 mentions de vignes médiévales plantées au « *Collo de Fossa, Col ou Coyl de la Fossa* » (« col de la fosse ») dans le *Capreu* de Collioure de 1293 (Tréton *et al.* 2011), mais sans autre précision pour localiser le lieu-dit. Or, cette précision est apportée par un texte de 1526, lorsque le seigneur d'Oms, gouverneur de la ville, achète une propriété près d'un « *coll de la fossa* »⁹ qui confronte d'une part avec le *Ravaner* et d'autre part avec une tour de moulin et une roche accolée à une citerne, qui est nommée *aldjub*. Le nom actuel de la croix résulte par conséquent d'une altération phonétique du toponyme *fossa* en *força*, ce qui est probablement imputable aux progrès de l'artillerie qui ont fini par militariser les hauteurs de plus en plus lointaines autour du château royal de Collioure (allongement de la portée des canons, emploi de boulets métalliques et de bombes incendiaires). Alors que ces hauteurs se fortifiaient progressivement à partir des années 1550 (Tour Sainte-Thérèse, Fort Saint-Elme, Fort Carré et Tour de l'Étoile, Redoute Dugommier...) les traces du passé médiéval et des « *forques* » s'estompaient à la fin du XVII^e siècle. C'est d'ailleurs une même évolution du contexte qui conduisit à ce que les ruines d'un pacifique moulin à vent très ancien soient restaurées avec un crénelage de château fort au « Domaine de la Tour vieille ».

Mais à quelle structure rattacher le toponyme antérieur de « *Coll de la fossa* » connu sur ces mêmes hauts de Collioure dès la fin du XIII^e siècle ? Une « fosse » sur ce territoire pourrait-elle correspondre à l'*aljub*¹⁰ qui est cité comme confront pour ce *coll de la fossa* dans le texte de 1526 avec le sens de citerne souterraine ou réservoir à eau ? Dans ce cas nous pourrions peut-être y voir le réservoir d'un moulin à cuve (*toll*) ou à puits (*cup*), alimenté par un canal (voir ill. 348 in Martzluff *et al.* 2008, p. 339), lequel aurait été branché en rive droite du *Ravaner*. Un toponyme de *fossa* au milieu de vignes pourrait aussi renvoyer à une cuve de pressoir rupestre taillée dans le rocher sur le modèle de celui découvert en prospection au sud-est de Collioure, sous le fort Saint-Elme (Martzluff 2013).

Mais il est quand même plus logique de rapporter ce nom à une « fosse commune », c'est-à-dire à la tombe collective creusée près du gibet médiéval pour y ensevelir les suppliciés. Dans ce cas, la « *Creu del coll de la Fossa* » citée en 1614 est bien une *creu de fossar* liée à ces sépultures plutôt qu'une *creu de terme*¹¹ et s'approche donc plus d'un calvaire que d'une simple croix des chemins. Cependant, après les combats de 1642, quand le *Pla de les Forques* s'est fortifié à partir de 1725, la croix placée près de la « *fossa* » a sans doute assez vite perdu sa signification première en limite des forteresses pour devenir après 1789 une simple croix des chemins désormais comprise comme la « *creu de la Força* ».

Le caractère exceptionnel de cette croix tient à ce qu'il n'en existe pas d'autre dans les Pyrénées catalanes, à notre connaissance du moins, qui soit conservée aux alentours d'un gibet. À Anglesola toutefois, dans la basse plaine du Sègre de l'ancien comté d'Urgell, près de Lleida, la tradition locale rapporte que la « *Creu del Faldar* » ou « *de la Falda de Sant Pere* », aujourd'hui restaurée et replacée devant l'église *Sant Pau*, était jadis implantée « *al lloc de les forques* » et c'est pourquoi elle est également connue comme la « *Creu de les Forques* ». Cette croix gothique sculptée, qui présente l'image classique du Christ crucifié sur une face et celle de la Vierge à l'Enfant sur l'autre, est assez simple et décorée de motifs végétaux notés comme rares et « très originaux » pour cette région (Valls Huguet 2005). Une datation à la fin du XVI^e siècle a été proposée, bien que le motif de la tige végétale feuillue qui orne chaque branche de cette croix se soit développé bien plus tôt, à la charnière des XIV^e et XV^e siècles sur certaines croix gothiques des Pyrénées de l'est relativement bien datées, comme par exemple deux des croix classées MH à Vinça, en Conflent : celle du cimetière et celle dite « de Noël »¹².

Ces motifs de tiges feuillues qui pourraient symboliser l'arbre de vie sont moins bien datées et peut-être plus récents sur deux autres croix gothiques, l'une à Alella (Maresme) classée BCIN (*Bé cultural d'interès nacional*) et l'autre à Amer (La Selva, mais déposée au *Museu Diocesà de Girona*). D'autres croix gothiques datables de la première moitié du XV^e siècle développent des tiges qui sont dépourvues de feuilles. C'est le cas sur la *Creu de Plaça Major* de Borrassà (Alt Empordà) où elles sont placées sur les trois branches

8 - Acte de vente de 1614 : « *Albara de arrendament de les vinjes de joan angel garau q° 1614* », ADPO 3E1/2564 (notaire Antich Frou) ; source aimablement communiquée par Alain Ayats.

9 - ADPO 3E2 / 233 f. 100 r-v ; source aimablement communiquée par Lucile Grau (voir annexe 3).

10 - Selon Bernard Rieu, ce mot serait l'un des rares à dériver de l'arabe en catalan et il est actuellement prononcé : « *enjuc* » entre Collioure et Banyuls pour désigner un réservoir agricole collectant les eaux pluviales.

11 - Ce nom désigne des croix érigées au Moyen Âge sur des limites territoriales, celles de monastères ou de paroisses ou encore pour marquer la limite de l'espace sacré autour de l'église paroissiale, comme l'indiquent les actes de consécration de l'église de Cuixà en 1045 et de Santa Maria de Lladó en 1085, faisant référence aux croix plantées sur la *sagrera* (Valls Huguet 2004, p. 9). À partir du XIV^e siècle, mais surtout pendant les XV^e et XVI^e siècles, de grandes *creus de terme* sont placées le long des principaux chemins, avant l'entrée des villes, devant un pont, une porte fortifiée ou à un carrefour, le plus souvent à l'initiative de riches bourgeois.

12 - En l'absence d'étude de ces croix, le site Internet *jeantosti.com* en donne un bon aperçu.

aux extrémités triflées, ornées du motif rosacé typique des chapiteaux de baies gothiques ; et aussi sur celle du vieux cimetière de Collioure dont nous parlons plus loin avec celle de Castelló d'Empúries, où la tige sans feuille est placée au-dessus du Christ.

2. 2 - La chapelle des suppliciés, près de la *Justici* du *Pla de les Forques*

Il s'agit d'un petit édifice quadrangulaire ruiné de 5,50 m sur 3,20 m (dimensions intérieures 3,30 m x 2,10 m.) dont la hauteur n'excède pas 3 m au faîte. L'orientation Nord-ouest/sud-est de la chapelle a vraisemblablement été contrainte par le passage de l'ancienne voie de direction méridienne qui (d'après les cartes) la sépare à cet endroit de la croix décrite plus loin.

- Caractéristiques du bâti

La construction est simple, mais solide, soigneusement faite avec des roches du substrat employées brutes, rarement égalisées au marteau et liées par un bon mortier de chaux (fig. 10). Il s'agit d'un matériau grésopélitique du substrat primaire local, schistes ardoisiers bruns à gris et grès rougeâtre, ainsi que de quelques petits blocs du quartz filonien blanc qui traversent ces roches et de rarissimes leucogneiss dont les inclusions dans les schistes pré-cambriens affleurent en amont du site sur les pentes du *Puig d'Ambella*. Deux fragments calcaires sont également présents. Il s'agit du « *roc blau* », nom local donné aux marbres cipolins bleutés situés à la base des séries de l'Édiacarien des Albères¹³. On ne trouve dans la construction que très peu de véritables galets (quelques-uns en quartz et en roches cristallophyliennes), mais plutôt des blocs schisteux bien émoussés provenant du ramassage dans un ravin ou un cours d'eau au bassin versant limité, tel celui du proche *Ravaner*. Le reste est issu des affleurements immédiats ou des falaises de la côte, mais ne provient pas de l'épierrement des champs (une ou deux traces de soc sur les pierres tendres et seulement quelques traces de pince ou de pic). Sur les pierres, l'absence de traces héritées des travaux aratoires est plutôt un critère d'ancienneté. Aucun bloc n'est ouvragé, même sur les angles. Les encadrements de la baie sont simplement équarris et régularisés au pic. On ne note aucun chaînage de briques, ni de remploi d'argile cuite dans le mortier de construction et aucune trace de tuile sur le toit, mais des empreintes de *lloses* (ardoises), ce qui pourrait plaider pour une origine antérieure au XIV^e siècle (Martzluff *et al* 2014 b).

Le bâti se compose de quatre murs de 60 à 70 cm d'épaisseur à la base. Ces murs ont été réalisés dans le même chaînage jusqu'à 1,50 m de hauteur au nord-ouest et un peu plus haut sur les angles sud-est avec

un arrêt où se trouvait la porte. Puis une voûte cintrée en arc segmentaire a été réalisée avec des dalles de schiste posées verticalement sur un coffrage (épaisseur de l'appareil : 35 cm). Cette voûte n'est pas romane et elle est aujourd'hui fendue, sans doute par les tirs de mines lors du creusement de la route départementale actuelle. Le mur nord-ouest, moins épais (55 cm), a ensuite fermé la construction sans chevet différencié. L'entrée se trouve au sud-est (fig. 11 b), face à la croix, alors qu'une baie à simple ébrasement, trop large pour servir de meurtrière, est ouverte dans le mur nord-est, en direction de l'ancienne voie et des potences du gibet (fig. 11 c et d). Une petite niche quadrangulaire a été aménagée dans le mur sud-ouest pour servir le culte (45 cm sur 40 cm de haut et 25 cm de profondeur).

- Interprétation

Cet édifice est décrit comme « *capella de la força* » dans une note de l'abbé Cortade (Cortade 1988), sans doute d'après le nom en usage au XX^e siècle, car aucune mention historique n'est connue concernant la chapelle, mis à part sa figuration sur les premières cartes de Collioure. Or, cette chapelle anonyme est liée au gibet dans un lieu jouxtant le *Pla de les Forques* « où les condamnés faisaient amende honorable » (Mac Phee 1989, p. 122) avant le supplice ordonné par la justice du temps (potence, mais aussi carcan et parfois la roue). En l'absence de fouilles archéologiques, aucun élément probant ne permet de dater précisément ce petit sanctuaire. Si l'on retient quelques indices relevés dans l'architecture, en particulier la voûte en arc de cercle (pas en plein cintre cependant), l'absence de tuiles et de chaînage de briques, rien n'empêche de le situer dans un Moyen Âge tardif. Mais les gibets étaient des lieux infamants d'où les nobles étaient exclus et une telle construction semble peu probable avant les mouvements spirituels qui ont encouragé la création des lieux de pénitence et des calvaires à partir du XV^e siècle.

Cela dit, il est possible que cette « *capella de la Justici* » ou du « *Pla de les Forques* » ait tenu lieu d'oratoire pour commémorer le supplice, considéré comme injuste, de personnages importants de la ville. C'est du moins ce que peut suggérer l'exemple de la seule chapelle du Roussillon nommément associée à un gibet médiéval sur le site du *Puig Johan*, à Perpignan. La colline du *Puig Johan* portait au XIII^e siècle le gibet de Maillolles qui dominait la chapelle d'une léproserie, construite en 1299 dans la plaine entre la « route du Boulou » (ou « d'Espagne ») et la butte des *Forques* (à l'emplacement de la gare de triage et des anciennes carrières de la briqueterie Chefdebien). Un siècle plus tard, en 1397, la présence d'une chapelle en ruine est mentionnée sur le *Puig Johan* où se trouvaient alors les bois de justice du roi d'Aragon (Catafau 1998, p. 407-409). Cette chapelle jouxtant la potence était celle que les héritiers des bourgeois de la ville, suppliciés en 1344 par Jacques III de Majorque lors du siège de Perpignan,

13 - Un affleurement de ces roches, exploitées pour construire la jetée située derrière l'église N. D.-des-Anges, affleure sur la côte à proximité du site, au lieu-dit *Baixada de la mulada*.

avaient fait élever en leur mémoire, aidés en 1345 par un don de cent livres de Pierre le Cérémonieux, vainqueur du dernier roi de Majorque. Mais il s'agit peut-être là d'un fait d'exception car cette construction est déjà donnée comme dégradée un demi-siècle plus tard et n'existe apparemment plus au XVII^e siècle¹⁴.

Si l'on s'en tient aux événements historiques qui ont laissé de fâcheux souvenirs à Collioure, une chapelle rappelant l'exécution « politique » de notables aurait pu succéder au siège mené par Louis XI après avoir annexé le Roussillon en 1463. Tout comme à Perpignan et à Elne, le roi de France fut particulièrement irrité par la résistance que la ville lui avait opposée et il en effaça le nom qu'il remplaça par « Saint-Michel » en 1475. Une chapelle bâtie au *Pla de les Forques* peu après la restitution des comtés à l'Espagne en 1493 aurait pu commémorer la répression qui n'a sans doute pas manqué de s'abattre sur les élites locales lors de cette occupation. Cela dit, faute de sources précises, il est tout aussi tentant d'envisager la construction d'une chapelle sur le lieu des supplices après 1416 suite à la création des confréries de la *Sanch* dans les circonstances particulièrement douloureuses des débuts de ce même XV^e siècle.

Parmi les malheurs de l'époque, rappelons les gelées persistantes et les violentes crues du Petit âge glaciaire, commencées au XIV^e siècle, ainsi que les importants séismes des années 1410-1420 qui s'accompagnaient de la récurrence des épidémies et des saccages opérés par les routiers au rythme des troubles politiques et d'une longue crise religieuse. Sur fond de souffrances, de peurs et d'hystérie collective, le peuple désorienté fut plus particulièrement touché dans les villes par une crise morale qui s'illustra dans la recherche de victimes expiatoires. Lors du Grand Schisme d'Occident (1378-1417), le pape Benoît XIII (Pedro de Luna) et le prédicateur dominicain Vincent Ferrier, qui séjournèrent longuement à Collioure à partir de 1408, jouèrent un rôle politique et idéologique de premier plan, en particulier pour la « conversion » publique des juifs dans le contexte de violences populaires et de massacres dirigés dès 1391 contre ces communautés. Après 1416, l'introduction en Roussillon par le prédicateur des formes de pénitence spectaculaires chargées de culpabilisation est à mettre en rapport avec les mises en scène dramatiques et mortifères de ces temps troublés.

Cependant, bien que les confréries de la *Sanch* aient eu pour but d'accompagner les condamnés à mort sur le lieu d'exécution pour les protéger du déchaînement de la foule et que leurs membres se soient rassemblés dans des chapelles dédiées au culte des 5 plaies du Christ, ces chapelles n'étaient jamais isolées, mais logées dans des églises paroissiales. Ainsi, la confrérie

de la *Sanch* de Collioure est-elle de nos jours associée à la chapelle du Christ et de la Vierge des sept douleurs dans l'église N.-D.-des-Anges, rebâtie à l'entrée du port entre 1684 et 1691. Antérieurement, cette chapelle de la *Sanch* et son mobilier liturgique se situaient dans l'église des Dominicains. Il est donc peu probable que la chapelle construite auprès des *forques* à une date incertaine, mais qui pourrait s'établir entre le XIV^e et le XVI^e siècle, ait servi pour cela. Finalement, compte tenu des perturbations dues au conflit de la guerre de 30 ans (retranchements militaires au Pla de les Forques en 1642) et des fortifications créées après l'annexion du Roussillon à la couronne de France en 1659, la chapelle des suppliciés fut sans doute précocement désaffectée dès le milieu du XVII^e siècle et sombra rapidement dans l'oubli. Elle est actuellement vandalisée.

2. 3 - La *Creu del coll de la Fossa* (actuelle *Creu de la Força*)

Le monument religieux est formé d'une croix en fer forgé, aux dimensions impressionnantes (2,80 m de haut sur 1,40 m de large), fixée sur une base en pierres de taille (fig. 7 et 12). La croix d'origine fut dérobée dans les années 1960 et la copie actuelle fut réalisée par M. Vich, ferronnier à Banyuls¹⁵. Celle-ci a été fichée dans du ciment en bordure de l'emmarchement (date du 26-06-68 tracée dans le mortier de ciment à la base). Lors de cette réfection, la base ronde du piédestal a été équarrie au marteau dans sa partie sud et le moyeu central, probablement brisé lors du vol, a été grossièrement aplani. Nous avons pu récupérer aux alentours cinq fragments de basalte de ce moyeu ainsi qu'un gros éclat de marteau provenant du piédestal en grès. Cela permet de comprendre la forme primitive et la nature de la roche pour cette construction (voir fig. 18 n° 1 in Martzluff 2018, p. 139). L'emploi du grès et d'une lave dans la composition de la base constitue une originalité que l'on retrouve sur d'autres croix anciennes de la commune. Dans une étude récente, nous avons eu l'opportunité de pouvoir insérer cette découverte dans l'étude des basaltes architecturaux qui furent principalement employés dans le bâti d'époque moderne de la région côtière, en particulier à Collioure (Martzluff 2018, p. 138-140). Nous reprenons ici des éléments de cette analyse en les précisant.

- Étude de la base construite en pierre

Un emmarchement carré de 2,80 m de côté fut réalisé sur trois degrés avec des parements rectangulaires de moyen appareil, mais de longueurs différentes, bien ajustés (L : 72, 62, 57, 51, 50, 42 cm pour 33-35 cm de large et 25 cm de hauteur). Ils ont été soigneusement taillés dans plusieurs types de calcaires difficiles à déterminer, car couverts de gros lichens, en particulier des lichens circulaires de plus de 15 cm de diamètre qui ont une croissance lente et témoignent

14 - Le site a disparu aujourd'hui, mais le gibet était encore représenté – sans cette chapelle – sur la carte du siège de Perpignan en 1642, puis sur celle de Cassini (voir fig. 5 et 7 in Martzluff 2010).

15 - Renseignements de Roger Brousse, responsable de la Confrérie de la *Sanch* à Collioure, que nous remercions.

d'une longue présence sur place. On peut identifier un calcaire « froid » bleuté, probablement urgonien, qui est dédié aux deux degrés inférieurs, et une molasse coquillière, étrangère aux ressources du département, qui compose le degré supérieur. L'ensemble provient donc d'au moins deux sources en carrière. Le façonnage a été finalisé au pic, sans trace de boucharde.

À l'intérieur de ce podium quadrangulaire, une roue de grès à perforation centrale, mimant une meule à huile ($\varnothing$: 105 à 110 cm), est enchâssée dans l'assise supérieure d'où elle dépasse. Son épaisseur de 35 cm est cependant inférieure à la largeur d'une meule verticale liée au *trull* (système à l'italienne) qui, en règle générale, égale ou dépasse 40 cm dans notre région (voir fig. 17 à 20, in Martzluff *et al.* 2009, p. 113). Le bord supérieur comprend un décrochement et des encoches associables à une ferronnerie (fig. 12). Ce piédestal circulaire est taillé dans un grès fin, gris clair, formé de grains de quartz liés par un ciment siliceux, semblable au grès des carrières de *Molars et Moleres (Molaria)*, près du village médiéval disparu de *Molàs*, au Boulou. Il s'agit du faciès *bottomset* qui se situe à la base des meuliers (voir fig. 336 in Martzluff *et al.* 2008, p. 324, et fig. 10 in Martzluff *et al.* 2014 b, p. 145). Abandonnées au XV^e siècle, ces carrières ont été remises en exploitation à la fin du XVIII^e siècle. Mais la roche était alors transportée en bas du versant, en rive gauche du Tech, au lieu-dit *Pla de Molàs*, près de « Trompettes hautes » pour y être travaillée. Lors de cette reprise de l'exploitation, la production de meules a été remplacée par celle de pavés et de longs éléments quadrangulaires, principalement employés brut de taille pour des travaux publics. Nous savons que c'est cette carrière dite « des Trompettes hautes » qui servit en 1782 pour construire le pont de la route royale sur le *Correc de Coma Xerix*, au Faubourg de Collioure, près des Dominicains¹⁶. Nous avons aussi observé que ce grès du Boulou n'intervenait visiblement pas encore à Collioure dans les travaux menés sous Vauban à la fin du XVII^e siècle et au début du siècle suivant.

Le piédestal circulaire en grès de la croix du *coll de la fossa* est creusé d'un large orifice central ($\varnothing$: 45 cm). Dans cette cavité était inséré un moyeu en basalte perforé d'un orifice ($\varnothing$: 4,5 cm) pour caler la croix en fer d'origine (Fig. 12). Collé avec du mortier de chaux, ce socle en forme de pain de sucre, actuellement arasé, était orné d'une moulure en tore, d'après notre reconstitution avec les débris récupérés (voir fig. 18, n° 1 in Martzluff 2018, p. 139). Mais une réparation au mortier de chaux, visible sur la partie haute de ces fragments, avait déjà été réalisée bien avant la dégradation du socle des années 1960, la fissuration du support tenant la croix d'origine ayant provoqué un éclatement de sa partie supérieure.

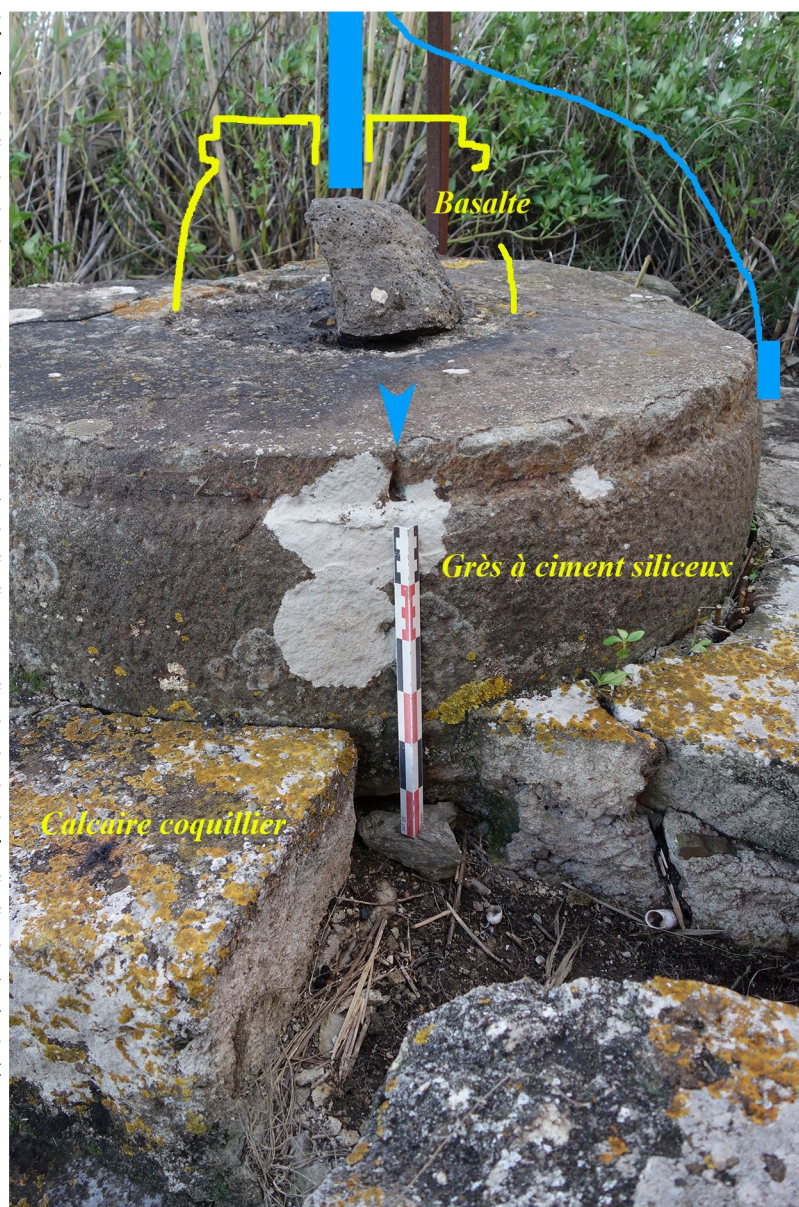


Figure 12 : Creu del coll de la Fossa.

Détail des roches sur l'assise du monument avec l'embranchement calcaire au premier plan, la roue du piédestal en grès où est fiché le socle en basalte (ligne jaune) dont il reste un des fragments retrouvés. Au-dessus de la mire, l'encoche dans le piédestal (flèche bleue) et la saignée périphérique devaient permettre de renforcer le fût de l'ancienne croix en fer forgée à partir d'un cerclage métallique et de consoles prises dans chaque encoche (proposition en bleu). À l'arrière-plan, la croix métallique restaurée (© M. Martzluff).

16 - ADPO, Série 1C-1185 : lettre de l'ingénieur en chef des Ponts et Chaussées du Roussillon, archive communiquée par Aymat Catafau. C'est aussi de cette carrière des « Trompettes hautes » que proviennent les longues dalles qui ont, semble-t-il, servi à réparer de nombreuses églises du Roussillon au XVIII^e siècle, en particulier l'abside de la cathédrale Sainte-Eulalie, à Elne.

Le moyeu en basalte ressemble à un autre calage de croix découvert en l'an 2000 lors de prospections au lieu-dit *Coma Xeric*, près d'une croisée de chemins (Constant 2007). Cet objet circulaire en basalte (voir fig. 18, n° 2 in Martzluff 2018, p. 139) conserve l'empreinte d'une tige carrée en fer forgé ($\varnothing$: 2 cm). Il s'agit du socle fracturé d'une plus modeste croix de chemin qui a probablement été détruite entre 1791 et 1793, comme ce fut le cas dans cette commune pour d'autres croix et divers symboles religieux (Mac Phee 1989). Le basalte scoriacé sombre de ces socles de croix est homogène dans sa structure et contient des cristaux d'olivine peu altérés. Cette lave, très présente dans l'architecture de la ville de Collioure à partir de l'occupation française de la seconde moitié du XVII^e siècle, provient très vraisemblablement des carrières d'Embonne près du Cap d'Agde, face à l'île du Fort Brescou (Martzluff 2018).

Au total, la nature des roches qui forment l'emmarchement, le piédestal et le socle de la première croix en fer forgée du *Coll de la Fossa* rappelle plutôt les usages en cours dans le bâti pendant l'occupation française postérieure à 1642. D'après ce que nous savons de ces matériaux en Roussillon et plus particulièrement à Collioure (Martzluff *et al.* 2016 ; Martzluff 2018), la base de cette croix devrait même témoigner d'une réfection du monument, à partir du second emmarchement au moins, qui serait à placer au plus tôt dans la seconde moitié du XVIII^e siècle pour ce qui concerne le grès des anciennes meulières du Boulou. Cela suppose que la « *Creu de la Fossa* » signalée dans un texte de 1614 et qui figure sur les plans de 1642, était différente à l'origine. S'il s'agissait d'une grande croix en pierre construite entre le XIV^e et le XVI^e siècles, comme nous le suspectons, les combats dans ce secteur en 1642 ont pu dégrader le fragile monument et conduire à son remplacement vers la fin du XVIII^e siècle par une très longue et lourde croix métallique, elle-même vandalisée dans les années 1960.

- Les structures en fer forgé

La croix actuelle est exceptionnellement haute, dépassant de 80 cm les plus grandes croix en fer forgé anciennes parmi la trentaine que nous connaissons dans cette extrémité des Pyrénées. Elle a été réalisée dans une barre carrée de 3 cm d'épaisseur alors que les croix anciennes de 1 à 1,50 m de long sont plutôt forgées sur des barres carrées ou octogonales de 2 cm d'épaisseur. Comme l'emplacement pour loger la croix en fer d'origine dans le piédestal de basalte est ici large de 4,5 cm, nous pouvons en déduire qu'il s'agissait aussi d'une très grande et lourde croix. C'est pourquoi la saignée et les encoches dans la roue de grès du piédestal de cette première croix de fer devraient correspondre à un cerclage métallique destiné à ancrer quatre consoles en fer forgé pour étayer la hampe (fig. 12).

Sur la croix actuelle, la croisée des deux fers a été

embutie et rivetée, tout comme sur d'autres croix des XVI^e-XIX^e siècles connues par ailleurs, telles les deux grandes croix conservées à Villefranche-de-Conflent dans l'église Saint-Jacques, par exemple, ou celle de l'église de Llugols (Cases 1994). Par contre, les bras de ces anciennes croix sont presque toujours ornés de décors géométriques faits à la forge, comme sur les croix précitées qui dateraient du XVII^e siècle et sur la belle croix placée devant l'église de Matemale, en Capcir, qui est millésimée en 1777, ou encore la grande croix de l'ermitage de Notre-Dame-du-Château à Sorède, qui l'est en 1805 (fig. 13 a). La croix actuelle du « col de la Fosse » de Collioure ne porte pas ce type de décor gravé, mais elle est agrémentée sur la hampe d'une ferronnerie en forme de console faite de quatre fers plats qui limitent le croisillon vers le bas (fig. 7).

Les extrémités des branches sont en forme de cœur. Bien que l'auteur de la restauration ne soit plus là pour dire s'il s'agit d'une copie fidèle de la croix d'origine ou bien s'il s'est inspiré d'autres croix anciennes, il nous semble que cette œuvre ne doit rien à la fantaisie du forgeron. Sur d'autres croix où il est connu, ce mode de terminaison est sensé évoquer une fleur (d'iris ou de lys) en bouton. Or, c'est plutôt le motif en fleur de lys épanouie que l'on connaît sur les fleurons des croix les plus anciennes de cette région, par exemple sur les deux exemplaires de l'église Saint-Paul de Py, dont l'une porte la date de 1573, ou encore sur la croix du cimetière d'Ur, en Cerdagne, de même époque. Ce motif trifolié est toujours très présent aux XVII^e et XVIII^e siècles, par exemple sur le fer de la *Creu de Toets*, à Llivia, en Cerdagne, sans compter les nombreuses croix fleurdelisées qui ornent le faite des chapelles romanes jusqu'en Andorre. Mais ces fleurs sont parfois figurées avec un bouton très développé de quatre pétales fermés, tel le motif central d'une croix du vieux cimetière de Caramany, gravée du millésime 1702, ou encore la curieuse fleur de lys sommitale de la croix d'Ur qui est agrémentée de boutons semblables aux fruits de l'églantier. Le motif en forme de cœur correspondrait donc à une stylisation tardive de ces formes en bouton.

Dans les Pyrénées catalanes, ces fleurons en forme de cœur sur les croix en fer forgé sont assez rares et placés autour de la plaine du Roussillon. C'est par exemple le cas dans les Albères pour la grande croix plantée après le Concordat devant l'église N-D. du Château, construite au XVIII^e siècle à Sorède, près du site d'Ultrera (fig. 13 a). On retrouve encore ce motif à Laroque-des-Albères sur une grande croix plantée dans une base de roue tronconique en gneiss (rue du Château) et sur une autre plus courte dans la même commune. Dans les Aspres, une autre grande croix de ce type a été déplacée et fixée sur le mur du cimetière de Saint-Michel-de-Llotes. Comme sur la croix de Collioure, le bel exemplaire conservé devant la Maison diocésaine du Parc Ducup, à Perpignan, comporte des ajouts de volutes sur les branches (fig. 13 b). Cette croix est fixée



Figure 13 : En a : croix de fer forgé placée devant l'ermitage Notre-Dame-du-Château (Sorède), gravée de la date 1805 ; en b : croix du Petit séminaire de Perpignan, au Parc Ducup ; en c : croix de Collioure restaurée au croisement des chemins de la Galère et de Consolation ; en d : croix gothique classée MH au vieux cimetière de Collioure, la pierre nummulitique (en jaune) du fût et du croisillon sculpté est le matériau d'origine, le basalte du socle (en violet) et le grès des carrières des Trompettes basses du Boulou sur le piédestal (en vert) sont les éléments probablement recomposés en fin de XVIII^e siècle (© C. Respaut et M. Martzluff).

sur une colonnette octogonale en brèche de Baixas qui est insérée dans un piédestal cylindrique taillé dans la même roche. Ce dernier, légèrement tronconique comme bien d'autres supports de ce type (fig. 13 c), mime une meule à huile dite « à l'espagnole ». La croix en fer a probablement succédé tardivement à une croix sculptée en pierre et cette œuvre a visiblement été déplacée à cet endroit lorsque la propriété fut achetée par l'évêché pour y installer le Petit séminaire en 1939.

- Comparaisons avec d'autres croix en fer forgé de la commune de Collioure

Aux croix bordant le chemin menant à l'ermitage Notre-Dame de Consolation, s'ajoutent sur le territoire de Collioure les croix bénies lors des rogations dont l'origine pourrait se situer dans le bas Moyen Âge ou le début des temps modernes. Deux se trouvent près du littoral. L'une en bois et très récente dans son état actuel jouxte la chapelle Saint-Vincent, bâtie en 1701 sur un îlot, face à la rade. Le lieu, noté comme ermitage sur les cartes du XVIII^e siècle, motivait chaque été pendant les Temps modernes et jusqu'au début du XX^e siècle, une importante procession embarquée sur les eaux de la rade avec les reliques du saint protecteur de la cité et patron des pêcheurs. L'autre croix, conservée au sud du port sur un rocher surplombant la mer, face au château royal, apparaît sur une carte postale du début du XX^e siècle (voir fig. 18, n° 4 in Martzluff 2018, p. 139). Elle est formée d'une colonnette de basalte (Ø : 20 cm) fichée au centre d'une roue cylindrique chanfreinée en gneiss (Ø : 70 cm sur 45 cm d'épaisseur) qui évoque fortement une meule

à huile de *trull* « à l'italienne ». La croix en fer a pu être fixée lors d'une restauration des Missions catholiques au XIX^e siècle.

Les deux croix suivantes se trouvent à l'intérieur du territoire. L'une, dite *Creu Blanca*, s'élève sur la rue du Château Saint-Elme menant à la *Coma Xeric*. Son piédestal en ciment est maçonné comme un emmarchement et sa croix en fer totalement contemporaine a pu remplacer celle en fer forgé disparue et dont le socle en basalte fut retrouvé à la *Coma Xeric* dans une vigne, comme exposé plus haut. L'autre, dite *Creu d'en Moner*, se loge au carrefour entre le « Chemin de la Galère » et celui menant au sanctuaire de Consolation (fig. 13 c). Cette croix comporte une assise quadrangulaire de moellons de schiste maçonnés d'où émerge un piédestal cylindrique chanfreiné et légèrement conique (Ø : 65-75 cm). Il est taillé dans un calcaire bréchiqre gris-bleuté, visuellement différent de la brèche marbrière de Baixas, en Roussillon. Le support actuel de la croix métallique est formé par deux segments de fûts de colonnettes octogonales qui n'ont pas le même diamètre (20 et 16 cm). La colonne ainsi reconstituée sur 75 cm de longueur est en calcaire nummulitique, le fameux *marbre blau de Girona* qui composait les éléments d'architecture gothique massivement importés en Roussillon au cours du XV^e siècle (Respaut *et al.* 2014). Le chapiteau où s'ancre la croix en fer a été grossièrement reconstitué avec du mortier de chaux, semble-t-il. Le monument original, possiblement abattu en 1793 (Mac Phee 1989), a donc perdu sa lanterne et sa croix de pierre ouvragée ainsi qu'une grande partie de sa colonne. L'aspect actuel est probablement l'œuvre d'une Mission au XIX^e siècle.

- *Quid d'une première croix en pierre au coll de la Fossa ?*

C'est dans le vieux cimetière de Collioure, créé près de l'ancien hôpital après la démolition de la « ville haute » et son église sous Vauban, qu'ont été conservées deux croix gothiques en pierre, aujourd'hui totalement recomposées (fig. 14). Ces vestiges ne sont donc pas les *creus de fossar* du cimetière du XVIII^e siècle et leur provenance est inconnue. Mais ils peuvent permettre d'imaginer l'aspect qu'aurait pu avoir une première croix placée au *Coll de la Fossa*, telle qu'elle existait quand elle est citée en 1614, un quart de siècle avant les combats de tranchées dans ce secteur.

L'une des croix du cimetière, classée MH depuis 1912, est datée du XVI^e siècle sur les inventaires (fig. 13 d). Son piédestal est formé d'une base octogonale moulurée, de style gothique, taillée dans un grès fin à ciment siliceux qui présente des inflorescences jaunâtres caractéristiques du faciès de base des meulières du Boulou (voir fig. 18, n° 3 in Martzluff 2018, p. 139). Le style est contradictoire avec l'usage de cette roche car, à notre connaissance, les meulières du Boulou ont été abandonnées avant le XV^e siècle. Il semble bien qu'il s'agit plutôt de la copie du piédestal d'origine car y est aussi fiché un socle cylindrique en basalte du Languedoc, orné d'un tore à la base, qui n'a rien à voir avec un appareillage gothique. Le grès et le basalte qui forment ici cet étrange assemblage pour l'assise prennent donc la même place que sur la croix du *Coll de la Fossa*, la reconstitution étant vraisemblablement tout aussi tardive, à partir du XVIII^e siècle. Un cerclage de fer renforce l'endroit où le fût d'une colonnette octogonale en calcaire nummulitique de Girona s'insère dans le support basaltique en pain de sucre. Cette colonnette octogonale est de conception gothique, mais visiblement bien raccourcie et ce tronçon de fût est directement placé sous la croix, de façon tout à fait anormale, sans l'intermédiaire d'un chapiteau¹⁷.

L'autre croix sculptée du cimetière est très sommairement restaurée par l'ajout d'une grosse colonne en ciment émaillée de plaques de schiste qui englobe un chapiteau brisé (fig. 14 a). Celui-ci est finement sculpté, en particulier d'une scène de l'annonciation, et il est agrémenté de deux écus portant des armoiries (fig. 14 b-c). L'un de ces blasons est emblématique des marques schématiques de négociants du bas Moyen Âge, souvent assorties d'une croix, comme celles qui figurent avec leurs noms dans les textes des XIV^e-XV^e siècles ou sont peintes sur les jarres remplissant la voûte de l'église Saint-Jacques de Perpignan (Passarrius *et al.* 2014). Pour notre bonheur, le chapiteau ouvragé qui supporte actuellement la croix a été attribué de façon fiable à Ramon Boet, un tailleur de pierre de Girona qui a signé un contrat du 15 février 1428 décrivant précisément l'ensemble de la

croix (Valero 2005). D'après ce contrat, il devait faire figurer sur le chapiteau les armes de Pere Rimbau, un *mercader* de Collioure. Ce document stipule aussi que l'œuvre doit être réalisée en « *pedra bona, fine e gentil de Gerona* » (Valero *op. cit.*, annexes, p. 250-251). Et en effet, notre *capitell* est taillé dans un calcaire gréseux jaunâtre comportant des fragments de tests de mollusques marins bivalves et de rares petites nummulites. La roche correspond visiblement au calcaire bioclastique éocène de Girona, dans un faciès que l'on retrouve surtout sur les chapiteaux des fenêtres gothiques du XV^e siècle, moins chargés en fossiles de nummulites que les colonnes ou les emmarchements (Respaut *et al.* 2014).

Sur l'entablement du chapiteau, un dé de ciment a permis de coller une croix de pierre raccourcie et très altérée qui a été taillée dans une roche très différente, difficilement déterminable en l'état, mais proche de la brèche marbrière de Baixas chargée en clastes de marbre blanc. Cette croix présente des branches aux extrémités triflées, comme les quelques croix anciennes en pierre conservées dans le département, principalement dans le bassin de la Têt¹⁸. Il s'agit d'une croix gothique qui traite sur une face la thématique de la Vierge à l'Enfant entourée du tétramorphe, l'aigle occupant le fleuron supérieur (fig. 14 c) et sur l'autre la crucifixion (fig. 14 b). Mais le style est différent de celui du chapiteau, bien plus sommaire et vraisemblablement plus tardif si l'on se fie à l'évolution des trois croix gothiques de Vinça¹⁹. On note également qu'apparaît sur le fleuron terminal le thème du soleil et de la lune portés par un Christ ressuscité. Cette symbolique du soleil et de la lune placés de part et d'autre du Christ, connue dans l'art byzantin, apparaît aussi en Occident sur des représentations médiévales de la crucifixion et se prolonge tardivement sur des calvaires d'époque moderne²⁰. Ce thème est aussi développé au-dessus du Christ sur le fleuron terminal de la *Creu de la mà* à Figueres, classée *BNCI* et datée du XV^e siècle. La

18 - On les trouve à Ille-sur-Têt, Bouletenère, Vinça (3 exemplaires) et Catllar, du moins pour celles que nous connaissons, l'inventaire de ces vestiges assorti d'un travail de recherche restant à publier. L'étude de ces croix sculptées est rendue difficile en pays catalan par le fait qu'elles sont aujourd'hui rares et remaniées ayant été pour la plupart détruites, soit anciennement (par le vent, les secousses telluriques ou lors de conflits...), quelquefois restaurées ensuite et millésimées à cette occasion, soit lors de brefs épisodes iconoclastes, principalement en 1793 du côté français des Pyrénées et en 1936 du côté ibérique. Celles qui n'ont pas disparu, en ayant parfois laissé quelques fragments conservés loin de leur lieu d'origine, ont été souvent restaurées par les missions catholiques ou par d'autres organismes et offrent plus ou moins de distance par rapport à l'original.

19 - La plus rustique est en effet la *creu de terme* commandée par Andreu Folcrà, marchand de Vinça, exécuteur testamentaire de son beau-père, Berenger Serdà et réalisée en 1575 par le sculpteur perpignanais Francesc Ballester.

20 - Cette allégorie apparaît par exemple à la date de 1517 sur la *Creu de Bellver* à Ossó de Sió (Urgell), un crâne et un tibia étant figurés aux pieds du Christ.

17 - Ces derniers, souvent très proéminents et allongés (dits « lanternes ») étaient des plus importants aux XV^e et XVI^e siècles. Finement sculptés, ils portaient des ornements qui permettaient d'identifier celui qui avait financé l'œuvre.



Figure 14 : Croix monumentales recomposées dans le vieux cimetière de Collioure sur 2 m de hauteur totale environ chacune.

Sur la vue du haut, en a : les parties entourées d'un trait jaune ont été faites avec du ciment après 1930 ; en b : détail du chapiteau sculpté par Ramon Boet avec les armes du marchand Pere Rimbaud de Collioure. Sur la vue du bas : détails de la croix en marbre blau de Girona reconstitué, mais où manque le chapiteau de la vue précédente (© C. Respaut et M. Martzluff).

silhouette triflée de cette croix est proche de celle de Collioure, mais le traitement des personnages est très différent. Curieusement, il existe aussi un chapiteau conservé au *Museu de l'Empordà* de Figueres qui propose une scène de l'annonciation dont le traitement évoque celle du chapiteau de Collioure. D'abord attribué au sculpteur Pere Oller, puis à Ramon Boet, ce chapiteau de Figueres fut un temps rattaché à la *Creu de la mà*, mais sans argument probant (Valero 2005).

Ce rapprochement entre le chapiteau et la croix de Figueres a-t-il pesé sur l'assemblage de la croix bréchique de Collioure avec le chapiteau nummulitique aux armes de Pere Rimbaud ? D'après une photo, cette reconstitution mal venue est déjà attestée en 1930 (Valero 2005, p. 237). D'où vient cette croix ? La roche bréchique qui la compose et sa possible datation dans le XVI^e siècle, pourraient suggérer qu'il s'agit de la partie manquante de la *Creu d'en Moner*, au départ du chemin de Consolation (fig 13 c). En tout cas, cette œuvre ne

correspond en rien aux indications très précises du contrat de 1428 concernant tout autant la roche utilisée que le motif du fleuron terminal où il fallait placer « *lo pellican* ». Or, c'est bien sur la seconde croix gothique du cimetière, celle qui est classée MH, qu'apparaît à la fois le *marbre blau* de Girona constellé de nummulites et le thème du pélican placé au-dessus du Christ (fig. 14 d).

Le symbole du pélican qui s'éventre avec le bec pour nourrir les petits de son sang est à mettre en rapport avec les plaies sacrificielles du Christ, alors que la résurrection est symbolisée au pied du crucifix par Lazare. Au moins 5 autres croix portent de la même façon ce thème eucharistique dans les Pyrénées catalanes. Excepté la *Creu de Santa Anna* d'Anlesola (Urgell) datée de 1582, ces croix gothiques s'inscrivent plutôt dans la première moitié du XV^e siècle. Celle d'Ille-sur-Tet (Roussillon), entièrement réalisée en pierre nummulitique de Girona, est classée MH en tant que « croix de cimetière » du XVI^e siècle ; c'est en réalité une *creu de terme* qui se trouvait sur la route du Conflent, près d'une porte des remparts et qui fut payée aux consuls de la ville par Pere Torreda en 1447 (Valero 2005, p. 249). Comme celles de Collioure et d'Ille, la *creu de terme* déplacée devant l'église Santa Maria de Castelló d'Empúriès (Alt Empordà), présente le pélican perché dans son nid au sommet d'une tige sans feuilles. Les sculptures de la croix et du chapiteau pourraient être attribuées à Miquel Llop, Maître d'œuvre de l'église en 1451-54 (Valero 2005, p. 248) et ces éléments sont en trachyte alors que le socle est en pierre nummulitique. La colonne octogonale devait l'être aussi, mais fut remplacée par un marbre clair après que le monument ait été accidentellement abattu en 1986. À Olot, le musée de la sacristie de Sant Esteve conserve un chapiteau ouvragé et quelques fragments de croix (dont l'un traitant le symbole du pélican de même façon) qui sont sans doute l'œuvre de Pere Oller dans la première moitié du XV^e siècle. À Santa Coloma de Queralt (Conca de Barberà) la *Creu de la Font* a été reconstruite avec les fragments conservés dans l'église Santa Maria de Bell-lloc qui portent aussi ce thème.

La superbe croix en *marbre blau* de Girona du vieux cimetière de Collioure correspond donc au chapiteau cimenté sous l'autre croix. Ces deux éléments étaient à l'origine placés en hauteur sur une colonne octogonale longue d'environ 2,80 m, soit les « *quatorsa palms de Gerona* » spécifiés dans le contrat de 1428 signé par Ramon Boet. Le monument portait les armes d'un marchand de Collioure, Pere Rimbau, et rien n'indique le lieu où il fut érigé. Ce pouvait être aux abords de la vieille ville, par exemple devant l'une de ses portes. Mais il pourrait tout aussi bien refléter l'influence des mouvements de pénitence encouragés par Vincent Ferrier dès 1416 et – pourquoi pas ? – avoir été placé près de la fosse commune du gibet.

2. 4 - Conclusion sur le patrimoine archéologique bâti sur ces hauts de Collioure

Remanié par les aménagements des XIX^e et XX^e siècles (routes, citernes...) et par les ouvrages militaires du XVIII^e siècle, aujourd'hui classés au titre des MH (Fort Carré et Tour de l'Étoile), l'environnement médiéval du site fouillé sur les hauts de Collioure correspondait à la fin du XIII^e siècle à un *coll de la fossa* par où passait la route royale menant en Roussillon. S'y trouvaient des vignes et les fourches patibulaires de la cité puis, à partir du XIV^e siècle, deux moulins à vent. De nos jours, les alentours de cette Justice médiévale installée au *Pla de les Forques* sont encore riches de plusieurs vestiges archéologiques chargés d'histoire. À proximité des zones de combat d'époque modernes sont conservés les restes d'un moulin à vent et d'une chapelle que l'état de la recherche ne permet pas de dater, même si quelques éléments du bâti permettent de les situer vers la fin du Moyen Âge ou peu après. L'oratoire était vraisemblablement dédié aux suppliciés et fut désaffecté en raison de la militarisation de ces hauteurs à partir des combats de 1642. La chapelle construite au XIV^e siècle à Perpignan sur la *Justici* du *Puig Johan* n'étant connue que par un texte, les élévations ruinées du petit sanctuaire de Collioure sont aujourd'hui les seuls témoins de ce genre de structure près d'un gibet médiéval dans cette extrémité des Pyrénées.

Située à quelques mètres, l'actuelle croix du *Coll de la Força* était signalée en 1614 comme *Creu del Coll de la Fossa*. Liée au gibet en tant que croix mortuaire ou *creu de fossar*, elle fut plusieurs fois dégradée et restaurée. La croix en fer forgé actuelle, exceptionnelle par sa longueur (2,80 m de haut), est une copie de la première, vandalisée vers 1960. Cette lourde croix en fer avait sans doute remplacé – mais pas avant le plein XVIII^e siècle d'après la composition minérale du socle – une grande croix en pierre, selon toute probabilité mise à bas ou très dégradée à partir du siège de 1642. À l'origine, l'installation d'une croix monumentale sculptée près de la fosse du gibet aurait pu se faire sous l'influence du mouvement des pénitents de la *Sanch*, propagé par François Ferrier dès 1416. Si rien ne le prouve, rien n'interdit de supposer qu'il en reste encore quelques vestiges dans les deux monuments funéraires recomposés du vieux cimetière de la ville, dont une belle croix et un chapiteau sculptés dans le *marbre blau* de Girona, qui font partie de la même œuvre gothique datée de 1428, sans doute financée par un bourgeois de la ville et portant au plus haut une allégorie du sacrifice par le don du sang.

Annexe 1

ISO 40	Masse	Diamètre (mm)	Non tirée	Tirée, écrasée	Tirée, coup
1	27,58 g	17	x		
2	27,19 g	16,6	x		
3	26,70 g	16,6	x		
4	26,49 g	16,6	x		
5	26,48 g	16,6	x		
6	26,35 g	16,6	x		
7	26,32 g	16,6	x		
8	25,97 g	16,5	x		
9	25,90 g	16,5	x		
10	25,89 g	16,5	x		
11	25,64 g	16,5	x		
12	23,69 g	16,5	x		
13	19,41 g	15,5	x		
14	15,77 g	25,8/20/7,6		x	
15	15,39 g	14/15,8			x
16	14,96 g	14	x		
17	14,93 g	14	x		

ISO 41	Masse	Diamètre (mm)	Non tirée	Observations
1	28,37 g	17	x	
2	28,04 g	17	x	
3	27,99 g	17	x	
4	27,29 g	16,5	x	
5	27,17 g	17	x	débourrée
6	27,13 g	17	x	
7	26,44 g	16,5	x	
8	26,16 g	16,5	x	
9	26,00 g	16,5	x	
10	25,75 g	16,5	x	
11	25,63 g	16,5	x	
12	24,56 g	16,5	x	
13	24,30 g	16,5	x	coup
14	7,14 g.	10,5/11,5	x	

ISO 42	Masse	Diamètre (mm)	Tirée	Non tirée	Observations
1	27,93 g	17		x	
2	27,93 g	17		x	
3	27,91 g	17		x	
4	27,39 g	17		x	W1
5	27,31 g	17		x	W1
6	27,28 g	17		x	W1
7	27,21 g	16,5/17		x	W1
8	27,19 g	17			déformée
9	27,07 g	17		x	coup
10	26,90 g	17		x	W1
11	26,88 g	17		x	
12	26,77 g	16,5/17		x	débourrée
13	26,72 g	17		x	
14	26,68 g	17		x	
15	26,64 g	16,5/17		x	
16	26,32 g	16,5		x	
17	25,59 g	16,5		x	
18	23,97 g	16,5		x	
19	23,44 g	16,5			
20	22,18 g	16		x	
21	19,53 g	19,5/15,6/12	x		écrasée
22	18,23 g	18,5/21,1/10,7	x		déformée et écrasée

ISO 44	Masse (g)	Dimensions (mm)	Épaisseur (mm)	Observations
1	15,74	23/25,9	6,8	
2	14,60	27,5/14,7/7,8		
3	11,27	33/21,8	5,3	coulure
4	9,33	12,5/14,1	6,8	
5	9,04	22,4/22,2/5,3	5,3	
6	8,83	34/11,5/5,5		
7	6,31	33,8/11,5/5,5		
8	5,79	27,8/11,5/5,5		
9	4,18	21,3/15,7	2,4	plaquette extrémité arrondie
10	3,93	16,3/13	7,6	coulure
11	3,91	35,3/20,6/3,2		traces de découpes
12	2,67	20/13,2	3,4	
13	2,44	22/11,2/3,5		coulure.
14	1,92	14,2/14/3,1		
15	1,38	9/7,5/4,5		gouttelette
16	1,03	22 L / 5 l	1,8	traces de découpes

Bibliographie

Artefacts : *Encyclopédie en ligne des petits objets archéologiques* (artefacts.mon.fr).

Ayats 2005 : AYATS (A.) — *Les fortifications de Vauban : découverte guidée en Pays catalan*, Canet : Trabucaire, 2005, 107 p.

AAVV 1990 : ANONYME — *Archéologie et vie quotidienne aux XIIIe-XIVe siècles en Midi-Pyrénées*, Toulouse : Musée des Augustins, 1990, 352 p. (Catalogue d'exposition du même titre).

Calicó et al. 1998 : CALICÓ (F.), CALICÓ (X.), TRIGO (J.) — *Las monedas españolas desde Fernando e Isabel a Juan Carlos I, años: 1474 a 1998*, Barcelona, 1998, : 9^eéd., 766 p.

Cases 1994 : CAZES (A.) — *Saint-Cristophe de Llúgols*, revue Conflent, 1994, 16 p et ill.

Catafau 1998 : CATAFAU (A.) — *Les celleres et la naissance des villages en Roussillon (Xe-XVe siècles)*, Perpignan : PUP, 1998, 717 p.

Caucanas 1995 : CAUCANAS (S.) — *Moulins et irrigation en Roussillon du IXe au XVe siècle*, Paris : CNRS, 1995. 421 p.

Cohen 1880 : COHEN (H.) — *Description historique des monnaies frappées sous l'Empire romain communément appelées médailles impériales*, Paris-Londres, 1880, 9 vols.

Constant 2007 : CONSTANT (A.) — Collioure terroir, Coma Xeric III-IV, *Carte Archéologique de la Gaule*. 66, Kotarba, Castellvi, Mazière (dir.), Paris, p. 310.

Cortade 1988 : CORTADE (E.) — *Collioure. Guide historique*, Revue Conflent, 1988.

Crusafont i Sabater 2009 : CRUSAFONT I SABATER (M.) — *Catàleg general de la moneda catalana. Països catalans i corona Catalano-Aragonesa (S. V aC - S. XX dC)*, Barcelona : Societat Catalana d'Estudis Numismàtics; Institut d'Estudis Catalans, 2009, 864 p.

Crusafont i Sabater et al. 1996 : CRUSAFONT I SABATER (M.), LABROT (J.), MOLL I MERCADAL (B.) — *Plomos y jetones medievales de la Peninsula Iberica*, Barcelona, Madrid : Asociación Numismática Española, 1996, 174 p.

Desrousseaux et al. 2013 : DESROUSSEAUX (S.), PRIEUR (M.), SCHMITT (L.) dir. — *Le Franc 10. Les monnaies*, Les Chevaux-légers – CGF, Paris, 2013, 688 p.

Falguère 1898 : FALGUÈRE (J.) — *Collioure. Notice historique*, Perpignan, Payret éd., 1889, plusieurs fois réédité par L'Office d'édition du livre d'histoire, Paris, 200 p.

Fallou 1915 : FALLOU (L.) — *Le bouton uniforme français*, Colombes, 1915, 328 p.

Fervel 1851 : FERVEL (J.-N.) — *Campagnes de la Révolution française dans les Pyrénées Orientales 1793-1794-1795*, Paris, 1851, 308 p.

Fervel 1853 : FERVEL (J.-N.) — *Campagnes de la Révolution française dans les Pyrénées Orientales 1793-1794-1795*, Paris, 1853, 396 p.

Gadoury 2001 : GADOURY (V.) — *Monnaies royales françaises, Louis XIII à Louis XVI, 1610-1792*. Monaco, 2001

Mac Phee 1989 : MAC PHEE (P.) — *Collioure et la Révolution française*, Le Publieur éd., 1989, 165 p.

Marztluff 2013 : MARZTLUFF (M.) — Note sur les prospections des zones brûlées des Pyrénées-Orientales, en 2012 à Salses et à Collioure, *Découverte d'un pressoir rupestre*, *Archéo* 66, 27, 2013, p. 77-79 (en ligne sur *AAPO-66.com*).

Marztluff 2018 : MARZTLUFF (M.) — Les usages mal connus des roches volcaniques. Trachyte et basalte dans le bâti des Pyrénées catalanes, *Archéo* 66, 33, 2018, p. 115-141 (en ligne sur *AAPO-66.com*).

Marztluff et al. 2008 : MARZTLUFF (M.), ALOÏSI (J.-C.), PASSARRIUS (O.), CATAFAU (A.) — Meules et moulins de Vilarnau, *Vilarnau. Un village du Moyen Âge en Roussillon*, Passarrius, Donat et Catafau (dir.), Conseil général des P.-O. Perpignan : Trabucaire, p. 314-385 (en ligne sur *AAPO-66.com*).

Marztluff et al. 2009 : MARTZLUFF (M.), NADAL (S.), FONTAINE (D.) — Des pierres pour bâtir. Exploitation du substrat minéral depuis le Moyen Âge aux marges de la plaine du Roussillon (Montagne de Rodès, Bouleternère et Ille-sur-Têt), *Archéologie d'une montagne brûlée. Massif de Rodès, Pyrénées-Orientales*, O. Passarrius, A. Catafau et M. Marztluff dir., Trabucaire et Conseil Général des P.-O. éd., Perpignan, p. 299-342, 65 fig.

Marztluff et al. 2014 a : MARZTLUFF (M.), CATAFAU (A.), GIRESSÉ (P.) — Du galet à la brique au château royal de Perpignan : les roches du gros œuvre dans leur lit de carrière, *Un palais dans la ville*, Passarrius, Catafau (dir.), Pôle Archéologique du C. G. des P.-O., Perpignan : Trabucaire, p. 185-210 (en ligne sur *AAPO-66.com*).

Marztluff et al. 2014 b : MARZTLUFF (M.), GIRESSÉ (P.), CATAFAU (A.) — Des pierres pour construire. Mise en scène monumentale des roches et de leurs couleurs au château royal de Perpignan, *Un palais dans la ville*, Passarrius, Catafau (dir.), Pôle Archéologique du C. G. des P.-O. Perpignan : Trabucaire, p. 135-184 (en ligne sur *AAPO-66.com*).

Marztluff et al. 2016 : MARTZLUFF M., GIRESSÉ P., CATAFAU A., de BARREAU C., RESPAUT C. — Les roches des Pyrénées catalanes employées dans l'architecture entre l'Antiquité et le haut Moyen Âge : état actuel de la question, *Archeo* 66, n°31, 2016, p. 97-112, 20 fig, 1 tabl.

Passarrius et al. 2014 : PASSARRIUS (O.), COUPEAU (C.), MACH (J.) — Des vases sur le toit. Les vases de remplissage de voûtes dans les églises des Pyrénées-Orientales, *Un palais dans la ville*, Passarrius, Catafau (dir.), Pôle Archéologique du C. G. des P.-O. Perpignan : Trabucaire, 2014, p. 257-300, 20 fig.

Respaut et al. 2014 : RESPAUT (C.) ; GIRESSÉ (P.) ; MARTZLUFF (M.) ; PASSARRIUS (O.) ; CATAFAU (A.) — Note sur un fragment architectural gothique trouvé à Elne, *Archéo* 66, n°29, 2014, p. 61-68, 5 fig.

Toledo i Mur et al. 2019 : TOLEDO I MUR (A.), KOTARBA (J.), MELMOUX (P.-Y.), MARTZLUFF (M.), RESPAUT (C.) — *Collioure, Pyrénées-Orientales. Route de Madeloc-RD86*. Rapport de diagnostic. Inrap Midi-Méditerranée, Nîmes 2019, 65 p., 28 fig.

Treton et al. 2011 : TRETON (R.), CATAFAU (A.), VERDON (L.) — *Les Capbreus du roi Jacques II de Majorque (1292-1294)*, Paris : CTHS, 2011, 2 vol., 495 p. (Collection de documents inédits sur l'Histoire de France, Série in-8° ; vol. 56).

Valero 2005 : VALERO MOLINA (J.) — El capitell de la creu de terme del Museu de l'Empordà a Figueres. Ramon Boet i la producció de creus esculpides dels pedrers gironins, *Annals de l'Institut d'Estudis Empurdanesos*, n° 38, Figueres, 2005, p. 231-251, 8 fig.

Valls Huguet 2005 : VALLS HUGUET (M.) — Aproximació a les creus Monumentals de l'Urgell, *URTX, Revista cultural de l'Urgell*, n° 17, 2005, p. 8-25, 21 fig.

Notes sur l'ultime article de Jean Abélanet et son interprétation de certains graffiti latins de Peyrestortes (66)

Olivier RIMBAULT ⁽¹⁾

1 - Docteur en philologie latine,
chercheur associé au CRI (Centre de Recherche sur l'Imaginaire),
Université de Perpignan

1. Un précédent numéro du bulletin de l'AAPO, celui de 2019 (*Archéo* 66, n°34, p. 141-174 publié en 2020), comprenait un long article de feu Jean Abélanet, un article aussi intéressant qu'émouvant, puisque ce fut son dernier travail d'envergure, peu après sa publication, à 92 ans, d'un dernier bel ouvrage¹. Seulement, ce nouvel article sur les graffiti bien connus du site romain de *Les Sedes* à Peyrestortes, pour les raisons que nous allons exposer ici, n'apporte rien de décisif selon nous par rapport à l'article beaucoup plus modéré que son auteur avait déjà publié sur ce sujet en 1997, et surtout par rapport à l'article de 2004 avec lequel l'historienne Aline Rousselle prolongea, corrigea, enrichit les premières conclusions des archéologues². Pour autant, l'ultime publication de Jean Abélanet est instructive pour les erreurs de méthodologie et d'interprétation qu'elle enseigne volontairement et involontairement. Jean mêle dans cet article érudit divers champs de recherche, et je ne vais parler dans ces notes que de ce que je connais un peu, la philologie et l'épigraphie latines.

2. Les exemples d'erreurs intéressantes et instructives qu'on trouve dans l'article sont d'abord celles que ce grand archéologue corrige lui-même chez les autres. Jean offre une belle leçon d'épigraphie latine en montrant qu'un savant aussi compétent que son ami Georges Claustres a pu faire des erreurs de transcription, fatales pour l'autre partie du travail de tout épigraphiste qu'est la traduction. A la vérité, le bon transcrit est ou bien totalement ignorant de la langue qu'il transcrit mais il le fait alors d'un œil fiable, ou bien il est *déjà* traducteur de ce qu'il est en train de transcrire. Le « scrupule » du transcrit n'est

1 - J. Abélanet, *L'homme et le cerf, préhistoire d'un mythe*, Canet-en-Roussillon (66), Trabucaire éd., 2017. C'est une chose très remarquable que ce dernier livre de l'auteur soit comme une synthèse des deux grands champs d'étude l'ayant inspiré : celui de la préhistoire et celui des mythes et des légendes que les objets laissés par la première (mégalithes, haches de pierre polie, fossiles remarquables) ont inspirés aux hommes de toutes les époques historiques.

2 - Voir en bibliographie : Abélanet 1997 ; Rousselle 2004.



Figure 1 : Cruche, n° 239 *AD DVOS PAVONES*.

En haut, transcription de G. Claustres (1958, p. 51) (© SAD, réf. 138.01.239)
(Extrait : *Archéo* 66, 34, fig. 17, p. 161).

donc pas en cause dans ce premier genre d'erreur³. Mais Jean Abélanet, malgré sa connaissance du latin et du grec, n'échappe pas lui-même à quelques erreurs très probables, sinon certaines, à cause de mauvaises traductions plus ou moins simultanées avec son travail de transcription. Ces erreurs sont d'abord dues, nous

3 - Je reprends le mot de Jean Abélanet dans son article (Abélanet 2019, 151b, § 2.2.1) : « G. Claustres, dans son inventaire de 1958, a scrupuleusement reproduit – en cela son travail est méritoire – tous les graffiti, même incomplets. »

allons le voir, aux limites de ses outils de travail et de ses connaissances en philologie latine. Voici les exemples (peu nombreux mais instructifs) que nous avons relevés.

3. Jean « s'étonne » que Georges Claustres n'ait pas su lire correctement CLEOPATRA (Abélanet 2019, 157a, n°282.) Mais nous nous étonnons pour notre part que le traducteur qu'il est aussi dans ce travail se soit limité au bon vieux dictionnaire de latin de Benoist et Goelzer de 1938, un dictionnaire qui ne tient pas compte de tous les mots latins et de toutes leurs formes, contrairement à ce que Jean écrit naïvement⁴. Il recourt donc, pour pallier la lacune de son dictionnaire de latin, au dictionnaire de grec de Bailly, et se réjouit surtout de trouver dans la *Lettre de Saint Paul aux Colossiens* l'anthroponyme grec *Nymphas*, qu'il pense reconnaître dans le graffiti NVMPHI. Cette source va surtout renforcer la thèse générale que Jean défend plus loin. On s'étonne donc qu'il ait pris la peine d'acheter un Bailly de 2006 mais pas le dictionnaire latin-français de Gaffiot, publié pour la première fois en 1934 et qui connut en 2000 (contrairement au Bailly) une nouvelle édition considérablement enrichie. Jean y aurait trouvé la forme latinisée de l'anthroponyme grec, forme latinisée avant le début du christianisme (notons-le...) puisque le Gaffiot (l'ancien comme le nouveau) donne un *Nymphius* tiré de Tite-Live, ainsi que les anthroponymes *Nymphidius* (nom d'un préfet du prétoire de Néron mentionné par Tacite), *Nymphodorus* (tiré de Cicéron) et *Nymphodotus* (que le Gaffiot tire du *Corpus Inscriptionum Latinarum* que tout épigraphe devrait aussi consulter⁵.) Jean commet sans doute une autre erreur d'onomastique induite par son dictionnaire quand il tire ALIVS de la lecture de ALII (interprété comme un génitif sur les pièces n°342 et surtout 233⁶.) Benoist et Goelzer proposent en effet un ALIVS comme une forme de ELIUS (« le natif de l'Élide »), sans donner de source. Il vaut mieux rester fidèle à l'interprétation de la double barre verticale que

Jean respecte partout ailleurs (II = E), et préférer la lecture de la racine gauloise ALE. On la retrouve dans l'anthroponyme ALESO identifiée sur la pièce n°168 et dans le nom ALEGO inscrit sur la pièce n°603⁷.

4. Le second type d'erreur que Jean pouvait commettre s'explique par les lacunes de sa connaissance du latin populaire que l'archéologie et l'épigraphie nous révèlent justement beaucoup mieux que la littérature. Ainsi, quand il tente d'interpréter la forme vraisemblablement verbale et lacunaire du beau graffiti « Aux deux paons » (à savoir C[...JIT⁸), Jean ne doute pas qu'il s'agisse du -ET du latin classique et qu'il faille l'interpréter comme le futur de l'indicatif d'un verbe de la 3^e conjugaison (c'est le choix qu'il fait : CADET), ou comme le présent d'un verbe de la 2^e conjugaison (c'est le choix d'Aline Rousselle : CALET). Jean semble ignorer ce qu'il pouvait trouver dans *L'Introduction au latin vulgaire* de Veikko Väänänen (1981) : il y a eu « hésitation » entre ces deux conjugaisons « dès la période ancienne » (p. 136, § 314), en particulier pour les formes de la 2^e et 3^e personnes du singulier (-es, -et pour -is, -it). L'auteur précise : « confusion fréquente à Pompéi, où il s'agit d'un fait de prononciation ou d'un dialectisme » (p. 137, § 317.) La négligence du latin populaire est un « piège » que l'épigraphiste doit connaître : il ne doit pas s'attendre à retrouver systématiquement inscrit sur une céramique, un mur ou une lamelle de plomb le latin ou le grec littéraire que l'on apprend en classe⁹.

5.a. Cet exemple d'erreur nous amène au troisième type, le plus « grave », celui qu'illustre la lecture de l'inscription « Aux deux paons », que Jean commente abondamment (Abélanet 2019, 161b-162b ; cf. ci-après **fig.1**.) En scientifique professionnel et consciencieux qu'il est, il prend la peine de rappeler avant de la rejeter l'interprétation qu'en donna feu Aline Rousselle en 2004. Certains lecteurs ont connu cette historienne de l'Antiquité qui enseigna à l'université de Perpignan puis à celle de Toulouse¹⁰. Ses publications, dans lesquelles elle cherche principalement à comprendre les mentalités sous l'Empire et leurs évolutions, laissent bien voir la remarquable érudition, assez éclectique, qu'Aline Rousselle sut mettre également au service de l'archéologie locale¹¹. Jean, qui s'appuie

4 - Voir Abélanet 2019, 157b, n°917. L'outil de Jean est une réédition, postérieure à la mort des deux auteurs, d'un dictionnaire édité pour la première fois en 1893. Jean, sans tenir compte de l'ancienneté de l'ouvrage, a été trompé partiellement par le titre de *Nouveau dictionnaire latin-français* et surtout le sous-titre : *rédigé d'après les meilleurs travaux de lexicographie latine parus en France et à l'étranger*, etc. Le fait est que ce dictionnaire, très riche par ailleurs, ne contient aucun des quatre anthroponymes latins de même racine que *nympha* (« la nymphe »).

5 - Les deux seules différences entre les deux éditions sont la source de *Nymphodorus* (que l'ancien Gaffiot dit tiré du *CIL*) et la précision du volume et de la notice où se trouve le *Nymphodotus* du *CIL*. L'*Oxford Latin Dictionary* (que j'ai acheté un jour 2 euros à l'Emmaüs de Pollestres et qui aurait valu beaucoup plus s'il avait été vendu au poids ou pour son contenu...) ne donne que *Nymphidius*, également mentionné par Suétone et dans le *CIL* d'après ce dictionnaire (qui couvre moins de siècles que le Nouveau Gaffiot).

6 - Voir Abélanet 2019, 152b.

7 - Voir aussi ALUGO sur la pièce n°754. Ces deux dernières formes sont visibles dans la **fig. 9** de l'article, p. 156.

8 - Voir ci-après la **fig. 1**.

9 - La *Syntaxe latine* devenue classique d'Alfred Ernout et François Thomas (Paris, Klincksieck, 1951, 1953) est une autre référence très utile en français sur les formes syntaxiquement « aberrantes » du latin populaire et/ou tardif.

10 - Elle était professeur des universités émérite à l'époque où elle publia son article sur les graffiti de *Les Sedes*.

11 - Outre l'article que reprend Jean Abélanet (Rousselle, 2004), nous ne mentionnerons ici que le recueil qu'elle dirigea et publia avec les jeunes Presses Universitaires de

encore sur son dictionnaire de 1938 et sur un déchiffrement antérieur (celui de Georges Claustres et d'Émile Thévenot), utilise de savants arguments pour ne pas accepter la lecture prosaïque d'Aline Rousselle, qui lit et comprend la phrase latine dans le contexte d'une auberge. Le vieil archéologue reste fidèle à une interprétation « spiritualiste », selon le mot d'A. Rousselle, une interprétation qui ne convainc pourtant pas et dont Jean reconnaît lui-même le caractère « obscur ». Mais il tient à son découpage de la phrase latine et à la lecture que celui-ci permet, parce que cette lecture conforte sa thèse générale au sujet du site et de certains de ses graffiti. La lecture de Jean Abélanet est donc la suivante : AD DVOS PAVONES COPIA | CADET SOFOSCATA PLASMARUM, « Par rapport aux “Deux Paons” [symbole de l'âme chrétienne qui nourrit sa vie intérieure d'une nourriture divine], la “troupe” de tout ce qui a été conçu, inventé par les hommes, tombera dans la plus sombre obscurité » (Abélanet 2019, 173a.)

Contrairement à ce que Jean écrit, la forme *sofos* au lieu de *sophos*, empruntée au grec σοφός¹², est attestée dans les dictionnaires de latin, y compris par le sien¹³. De toute manière, ce genre d'orthographe phonétique est familière aux épigraphistes comme aux médiévistes (et même aux éditeurs des premiers textes latins imprimés de la Renaissance.) Mais la principale leçon négative d'épigraphie qu'il faut retirer de cette partie du travail de Jean tient au caractère « obscur », compliqué, comme il le reconnaît lui-même, de sa lecture du graffiti et des justifications qu'elle implique. Le *cataplasmarum* est trop évident pour ne pas être préféré à la lecture ésotérique, d'allure plus gnostique que chrétienne, que Jean tire des autres mots, grâce – c'est le paradoxe de l'imagination savante – à son érudition. Sa synthèse interprétative, en un mot, est ici beaucoup trop rapide : comme l'interprétation symbolique du paon et de l'inscription sont séparément des arguments très insuffisants pour défendre sa thèse (celle d'une inscription judéo-chrétienne au sens eschatologique), il les associe mais doit pour cela faire un travail de « couture » trop voyant : celui du

sens « obscur » qu'il donne au graffiti. Si ce sens lui paraît tout de même « valable », c'est parce que son imagination se fait ici plus séductrice et plus forte (à cause de son imaginaire personnel) que sa prudente rationalité.

5.b. Les introducteurs de l'article de Jean, conscients des lacunes de ses sources, font bien de donner la référence d'une thèse de doctorat de 2018 disponible en ligne, celle de Raphaël Demès sur l'iconographie antique du paon et du phénix¹⁴. Mais l'article d'Aline Rousselle donnait déjà sur ce sujet une documentation riche et suffisante. Jean n'avait certes pas besoin de cette thèse récente ni de la documentation offerte aujourd'hui sur la toile pour rappeler dans son article de 1997 puis dans celui de 2019 la popularité de ces deux oiseaux *dès l'époque païenne*, avant qu'ils ne devinssent un motif traditionnel dans l'iconographie chrétienne jusqu'au Moyen Âge. Car le paon et le phénix symbolisaient la félicité de l'au-delà. L'exemple païen donné par Jean Abélanet dans son dernier article est celui de deux oiseaux (probablement des colombes) picorant une grappe de raisin, sur le mur du tombeau d'un médecin de l'époque d'Auguste (Abélanet 2019, 163a-b.) Si l'on ouvre la thèse de Raphaël Demès, on ne peut qu'être frappé par la similitude entre cet exemple, le graffiti de Peyrestortes, et la représentation de deux paons dans une tombe romaine de la fin du I^{er} siècle av. J.-C., penchés l'un en face de l'autre au-dessus de la coupe qui les sépare (Demès 2018, 204.) Il ne faut donc pas aller chercher dans la religion chrétienne leur symbolisme répandu dans tout l'Empire, en particulier avec le culte dionysiaque – culte à mystère qui prépara partiellement les mentalités à se convertir plus aisément aux « mystères » chrétiens. Mais le sens du paon était plus complexe et plus simple à la fois dans le contexte d'une auberge romaine. Aline Rousselle donnait dans son article de 2004 un exemple qu'on retrouve dans la thèse de Raphaël Demès, celui de l'enseigne d'une auberge (*caupona*) de Pompéi, du I^{er} siècle de notre ère¹⁵. Une telle enseigne exprimait peut-être en partie la récupération parodique d'un symbole religieux populaire, celui de la *felicitas* : le bonheur était assuré pour qui passait le seuil de l'auberge comme pour ceux qui passaient le seuil de la mort¹⁶.

Perpignan en 1995, *Frontières terrestres, frontières célestes dans l'Antiquité*, recueil qui contient une belle synthèse de Georges Castellvi sur le Trophée de Pompée.

12 - Et non σοφός, dû à une coquille de l'article.

13 - Plus précisément, on trouve dans le Gaffiot comme dans le Benoist-Goelzer *sofistes* (de même racine grecque), pour la forme classique *sophistes*. Mais Jean tenait tant au *sofoscata* (« fautif » en latin, reconnaît-il) de sa lecture compliquée, qu'il s'aveugle lui-même. Il pouvait encore trouver un exemple équivalent dans son dictionnaire (le Benoist-Goelzer), qui donne la forme *numfa*, tirée d'un corpus d'inscriptions, pour la forme classique *nympha*. Invoquer comme il le fait une faute de l'auteur du graffiti est souvent une manière facile pour l'épigraphiste de ne pas se corriger lui-même (Florence Majorel utilisa le même argument pour sa lecture erronée du plomb grec de Banyuls-dels-Aspres – cf. *CAG* 66, 2007, 250b).

14 - Voir bibliographie ci-après. In *Archéo* 66 n°34 (2019), 142a, note 2.

15 - Demès 2018, 198-202 ; A. Rousselle 2004, 77a. Tous deux se réfèrent à C. Salles 1982 et T. Klebeg 1957.

16 - Le sens religieux des deux paons face à face était sans doute encore perceptible, même confusément, dans les apparitions médiévales de ce motif esthétiquement si parlant. Jean rappelle qu'on en retrouve un très bel exemple non loin du site romain de Peyrestortes, dans une fresque romane du XII^e siècle, au prieuré de Santa Maria del Vilar (*Archéo* 66 n°34 (2019), 168, fig. 34). Ce motif d'origine païenne disparaît après cette période. Mais rappelons que d'autres motifs d'origine païenne ont duré jusqu'à nous : le dieu Amour et son petit arc, par exemple, restent pour nous des symboles parlants.

À cela s'ajoute, comme l'explique Aline Rousselle en citant Plin l'Ancien, Varron, Columelle et Aristote, le fait qu'on élevait les paons dans l'Antiquité pour les manger¹⁷. C'est donc un certain type d'humour qu'il faut comprendre dans le graffiti de Peyrestortes, comme le suggèrent fortement les deux mots grecs et savants, *sophos* et *cataplasmarum*, tout à fait inattendus dans ce lieu, mais à l'évidence satiriques, tout comme la forme d'allure versifiée de la phrase. En effet celle-ci antépose et sépare *copia* (« l'abondance » dont « les cataplasmes » sont le complément) comme le ferait la langue de poètes, non celle de l'homme de la rue. J'ai tenté de déchiffrer quelque cadence poétique dans l'ensemble de la phrase ou du moins ce qui suit *Ad duos pavones*, mais en vain, peut-être à cause de mes propres lacunes. Le sens du graffiti ne fait donc pour moi aucun doute : AD DVOS PAVONES COPIA | CA[L] ET SOFOS (= *sophos*) CATAPLASMARVM, « Aux Deux Paons, le sage s'échauffe grâce à l'abondance des cataplasmes [qu'on y trouve]. »

6. Notre lecture diffère donc totalement de celle de Jean Abélanet, mais aussi, sensiblement, de celle d'Aline Rousselle. Si l'on voit dans ce graffiti une sorte d'enseigne (de cabaret), le futur à sens eschatologique retenu par Jean (« *cadet* ») est beaucoup moins probable qu'un présent de vérité générale, comme le « *calet* » retenu par Aline Rousselle. Celle-ci oublie seulement que ce verbe, même tardivement, a un sens intransitif et qu'il ne faut pas lui donner comme sujet « *copia* », encore moins comme complément « *sophos* » (qu'A. Rousselle interprète donc logiquement comme un pluriel). « *Copia* » est un ablatif (« à cause de l'abondance de... »), et « *sofos* » la forme grecque (et savante) d'un sujet au singulier : « le sage s'échauffe/se réchauffe à cause de, etc. », dans le sens figuré du corps réchauffé par l'application des cataplasmes, et le sens propre du réchauffement intérieur et de l'excitation que produisent, sur celui qui a la « sagesse » d'entrer dans l'auberge, la bonne chère et les bons vins qui l'y attendent. Aline Rousselle donne elle-même une inscription antique identique au mot près, qui aurait dû achever de convaincre Jean Abélanet : « Une statuette céramique du Musée Alaoui (Bardo, Tunis) [...] montre une vieille femme tenant serrée contre elle une bouteille avec cette inscription : COPIA (abondance) CA[L]ET (réchauffe)

que l'on peut traduire par « *je suis peut-être un peu portée sur la bouteille, mais ça me tient chaud et ça me fait du bien* »¹⁸. » Avec un humour spirituel au sens nullement religieux du terme, et reprenant une expression proverbiale bien connue dans les territoires latins de l'Empire, un client de l'auberge de *Les Sedes* ou plus probablement son patron proclamait que les plats et les vins de l'établissement « faisaient du bien » de même manière.

Bibliographie

Abélanet 1997 : ABÉLANET (J.) - Les graffiti gallo-romains de Peyrestortes, *Bulletin de l'Association Archéologique des Pyrénées-Orientales*, 12, 1997, p. 75-85.

Abélanet 2019 : ABÉLANET (J.) - Relecture de certains graffiti sur céramiques du site romain de *Les Sedes* (Peyrestortes, Pyrénées-Orientales) pour une nouvelle interprétation historique, *Archéo 66 – Bulletin de l'Association Archéologique des Pyrénées-Orientales*, 34, 2019, p. 148-174 – « Introduction à l'article de Jean Abélanet » (par le Conseil d'Administration de l'AAPO), *ibid.*, avril 2020, p. 141-147.

Benoist (c.) et Goelzer (h.), *Nouveau dictionnaire latin-français*, Paris, Garnier frères, 1893.

CAG 66 : KOTARBA (J.), CASTELLVI (G.), MAZIÈRE (F.) - *Carte archéologique de la Gaule, Les Pyrénées-Orientales*, Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, Paris, 2007, 712 p., 745 fig., 8 cartes.

Demès 2018 : DEMÈS (R.), *Autour du paon et du phénix. Étude d'une iconographie culturelle et funéraire dans le Bassin méditerranéen (IV^e-XII^e siècles)* – thèse de doctorat sous la direction de D. Russo, soutenue le 18 nov. 2017 à l'Université de Bourgogne.

Gaffiot (F.), *Le Grand Gaffiot : Dictionnaire latin-français*, nouvelle édition revue et augmentée sous la direction de Pierre Flobert, Paris, Hachette, 2000.

Klebeg 1957 : KLEBEG (T.), *Hôtels, restaurants et cabarets de l'Antiquité romaine*, Uppsala, 1957.

Rousselle 2004 : ROUSSELLE (A.) - A propos des graffitis de Peyrestortes, *Bulletin de l'Association Archéologique des Pyrénées-Orientales*, 19, 2004, p. 75-78.

Salles 1982 : SALLES (C.), *Les bas-fonds de l'Antiquité*, Paris, Robert Laffont, 1982.

Väänänen 2006 : VÄÄNÄNEN (V.), *Introduction au latin vulgaire*, Paris, Librairie Klincksieck, 2006 (3^e éd.).

17 - L'archéologue Gilbert-Charles Picard (1913-1998), lui-même fils d'un archéologue tout aussi fameux, sur la base des mêmes sources antiques et des mêmes arguments, interprétait lui aussi les paons des mosaïques romaines d'Afrique du Nord non comme des symboles d'éternité mais comme des cadeaux de gastronomes, « à l'instar de toutes les autres images de *xenia* [les cadeaux faits à un hôte] » (A. Rousselle 2004, 77a).

18 - A. Rousselle 2004, 78a-b. Même légère erreur de traduction : COPIA CALET signifie ici « elle se réchauffe / s'échauffe avec une grande quantité [de vin] » (nous dirions : « avec ce qu'il faut ».) Ajoutons, sans avoir vu cette statuette, qu'on peut y reconnaître un motif connu des historiens de l'art gréco-romain, celui de la vieille femme ivre (*amus ebria*), dont le réalisme des copies romaines permet de dater le premier modèle de l'époque hellénistique. L'inscription de la statuette tunisienne détournait donc avec humour un modèle plastique et théâtral bien connu.

Le commerce de cabotage sur la façade méditerranéenne française (XIV^e-XVIII^e siècle) documenté par l'approche archéologique des cargaisons

Julien BATAILLE ⁽¹⁾

1 - Étudiant en Master II, Université de Perpignan

Résumé

Le cabotage a été le transport le plus compétitif jusqu'à la création de nouvelles lignes maritimes au XVIII^e siècle, l'apparition des bateaux à vapeur avec des coques en métal et l'arrivée des chemins de fer. Les épaves, les cargaisons et les gisements échelonnés du XIV^e au XVIII^e siècle, retrouvés le long de la façade méditerranéenne française, correspondent en général à des transports de marchandises pondéreuses et encombrantes. Un chargement par bateau équivaldrait à plusieurs charrois. Le transport par bateau reste également plus rapide et donc financièrement plus économique dans la plupart des cas durant l'époque Moderne. Les produits transportés par caboteurs étaient protégés des chocs, de l'eau et de la lumière par des emballages sur mesure. Leur étude montre qu'il n'y a pas une forme unique de protection des marchandises. Les emballages, tout comme les types de caboteurs, les marchandises ou encore l'agencement de ces produits dans les bateaux ne sont jamais les mêmes et ne permettent pas de définir le cabotage par des valeurs numériques (tonnage, distance, marchandise, etc.). Aussi, cette activité demande à être étudiée dans sa diversité au travers des gisements archéologiques sous-marins.

Introduction

Le cabotage est une activité économique consistant à longer la côte par bateau, souvent pour y déposer et récupérer des marchandises de port en port. Ce commerce existe probablement depuis que l'Homme a su naviguer le long des côtes. Les fondements de la technique n'ont guère évolué au cours du temps. Il fait vivre le littoral en étant à l'origine de distributions de denrées alimentaires et de productions d'industries. De nombreuses sources écrites témoignent de son intensité à la fin de l'époque Moderne, notamment durant les XVII^e-XVIII^e siècles. Leur étude s'attache souvent aux flux commerciaux, aux marchandises et aux routes de circulation dans le pays ou à l'étranger, en laissant dans l'ombre les moyens de transport. Ainsi, les techniques de chargement, comme la question de l'emballage, n'ont pas été des sujets prioritaires. Ils sont cependant aussi importants que la cargaison pour parvenir à une bonne connaissance des techniques mises en œuvre dans les sociétés littorales.

De même, le sujet du cabotage a longtemps été délaissé au profit des recherches sur les grands trafics, les fortunes marchandes, les élites négociantes et les aménagements portuaires de dimension première. Entre 1988 et 1991, un groupe de chercheurs¹ a souhaité ouvrir de nouvelles perspectives de recherches sur les problématiques maritimes et littorales principalement sur la façade atlantique. Au terme d'une réflexion pluridisciplinaire menée par des enseignants chercheurs des universités

de Rennes II, Bretagne-Sud, Brest, Poitiers, Nantes, une nouvelle thématique s'est affirmée : le littoral et ses usages. Plusieurs études ont alors permis d'avancer profondément sur le sujet du cabotage sur la façade atlantique française. Il reste cependant encore beaucoup de travail à réaliser sur la façade méditerranéenne française, où les travaux de Gilbert Buti sont précurseurs. Il a ainsi décrit les formes de ces navigations et leur aire ainsi que les types d'armements (Buti 2010). En parallèle, Denis Woronoff aborde la question de l'emballage avec un colloque tenu à Bercy en 1997 intitulé « *La circulation des marchandises dans la France de l'Ancien Régime* ».

L'ensemble de ces travaux est toutefois le fait d'historiens, qui ne prennent que très marginalement en compte l'apport de l'archéologie, et notamment de l'archéologie sous-marine.

Cet article souhaite contribuer à ces réflexions en mettant en œuvre les sources archéologiques sous-marines². Les gisements étudiés au nombre de 17 sont localisés le long de la façade méditerranéenne française et proviennent de caboteurs originaires du nord-ouest de la mer Méditerranée.

L'objectif de cette étude est d'observer le fonctionnement de l'activité de cabotage au travers des cargaisons et de leurs emballages. Pour y parvenir, ce travail propose d'identifier les principales catégories de marchandises que transportaient ces caboteurs, puis d'apporter une réflexion sur les types d'emballages.

1 - Alain Cabantous, Claude Nières, François Chappé, Aliette Geistdoerfer et Françoise Péron entre autres.

2 - Il est issu du mémoire de master de Julien Bataille soutenu en 2021 à l'université de Perpignan, dirigé par Martin Galinier et Franck Brechon et s'intitulant *Le commerce de cabotage de la façade méditerranéenne française (XIV^e – XVIII^e siècles)*.

Les cargaisons des caboteurs

L'étude des cargaisons des caboteurs est une bonne approche pour observer les échanges et les économies locales anciennes sur un temps long. Un recensement exhaustif des gisements sous-marins liés au cabotage à partir de *Gallia informations* et des bilans du Drassm³, permet d'en identifier 17 (fig. 1)⁴.

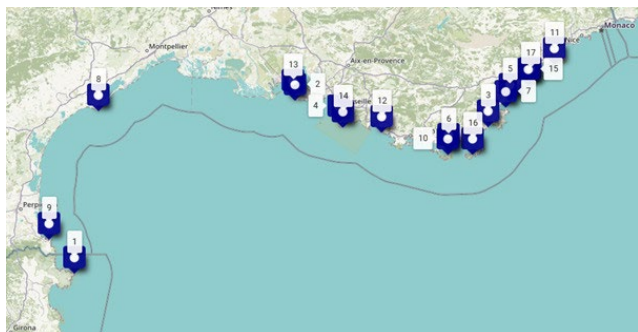


Figure 1 : Carte localisant les dix-sept sites du catalogue. © Julien Bataille.

Six grands groupes permettent de classer ces cargaisons. Certains navires peuvent être retrouvés vides. Certaines cargaisons peuvent contenir toutes sortes de céramiques, des métaux, de l'outillage, des matériaux de construction ou d'autres produits encore. Les cargaisons de ces épaves ne sont pas forcément homogènes et peuvent tout à fait associer différents produits, comme de la céramique et de l'outillage par exemple. Bien sûr, les navires retrouvés vides ont très bien pu transporter des denrées périssables ou d'autres produits détruits avec le temps. Il en va de même pour une cargaison de céramiques accompagnée de produits alimentaires où, là encore, l'observation est biaisée puisque les vestiges laissent supposer que le navire ne transportait que de la céramique, les denrées ayant disparues (fig. 2)⁵.

Sur les 17 sites, les cargaisons se répartissent comme suit :

- 17.6 % des gisements (3 sur 17) n'ont livré aucune cargaison (navire léger au moment du naufrage, cargaison détruite, pillée, etc.).
- 70.6 % des gisements (12 sur 17) ont livré au moins une cargaison de céramiques.
- 11.6 % des gisements (2 sur 17) ont livré au moins une cargaison de métaux (barre de métal, lingots, etc.).
- 11.6 % des gisements (2 sur 17) ont livré au moins une cargaison d'outillages (limes, clous, etc.).

3 - Les *Gallia informations* ont été publiés de 1987 à 1992, suivis des Bilans scientifiques du Drassm à compter de 1992.

4 - N°1 : *Culip VI* ; N°2 : *Carro IV* ; N°3 : *Cavalaire 1* ; N°4 : *Plateau des chèvres 1* ; N°5 : *Les Sardinaux A* ; N°6 : *Mèdes 2* ; N°7 : *Lardier 1* ; N°8 : *Brescou 1* ; N°9 : *Port-Vendres 7* ; N°10 : *Courtade 2* ; N°11 : *Sainte-Marguerite 1* ; N°12 : *Port d'Alon* ; N°13 : *Bonnieu 1* ; N°14 : *Grand Congloué 4* ; N°15 : *Dramont H* ; N°16 : *Port Man 1* ; N°17 : *Agay D*.

5 - La légende de ce tableau est la suivante : C pour céramiques, Me pour les métaux, O pour l'outillage, M pour les matériaux de construction et A pour les autres produits.

- 23.53 % des gisements (4 sur 17) ont livré au moins une cargaison de matériaux de construction (pierre, vitre, carreaux, etc.).

- 17,6 % des épaves (3 sur 17) ont livré au moins une cargaison autre que des céramiques, du métal de l'outillage et des matériaux de construction (une cloche et des denrées alimentaires).

12 gisements sur 17 ont livré une cargaison de céramiques, ce qui représente plus des deux-tiers des gisements.

Les matériaux de construction et les matières premières sont également présents en nombre dans ces cargaisons. Ces produits sont trop lourds, encombrants et fragiles pour un transport terrestre. Ils seraient dans tous les cas plus coûteux avec un transport de charroi qu'un trajet par bateau. Le transport maritime de cabotage semble répondre au mieux à ce besoin.

N° du gisement	Nom du gisement	Cargaison	Abréviations
1	<i>Culip VI</i>	Céramiques d'Afrique du Nord, Céramiques de Malaga ou de Grenade, marmites glaçurées de l'Uzège, cargaison de noix	C ; A
2	<i>Carro IV</i>	Écuilles bleues et blanches de Valence	C
3	<i>Cavalaire 1</i>	Pas de cargaison retrouvée	V
4	<i>Plateau des Chèvres 1</i>	Céramiques de Fréjus	C
5	<i>Les Sardinaux A</i>	Céramiques de Fréjus	C
6	<i>Mèdes 2</i>	Pas de cargaison retrouvée	V
7	<i>Lardier 1</i>	Ardoises pour toiture, barres de fer, accessoires d'architecture, une cloche et de céramique ligurie	M ; Me ; O ; A ; C
8	<i>Brescou 1</i>	Vaisselle en terre rouge vernissée de Saint-Jean-de-Fos et des environs de Barcelone	C
9	<i>Port-Vendres 7</i>	Céramiques en provenance de la Provence	C
10	<i>Courtade 2</i>	Sacs de blé	A
11	<i>Sainte-Marguerite 1</i>	Deux services de vaisselles de Pise et un troisième de Provence	C
12	<i>Port d'Alon</i>	Malons de terre cuite, briques, céramiques marbrées de l'Huveaune	M ; C
13	<i>Bonnieu 1</i>	Céramiques du Languedoc, mallons de couverts, blocs de pierre de construction	C ; M
14	<i>Grand Congloué 4</i>	Céramiques et faïences d'Albisola, faïence toscane, vitres, limes	C ; M ; O
15	<i>Dramont H</i>	Lingots d'étain, artillerie	Me
16	<i>Port Man 1</i>	Jarres de Biot	C
17	<i>Agay D</i>	Pas de cargaison retrouvée	V

Figure 2 : Tableau recensant le type de contenu des cargaisons et des gisements étudiés. © Bataille Julien.

Emballages et transports

Les marchands et les caboteurs devaient réfléchir à la manière de transporter au mieux leurs marchandises afin de les entreposer, de les manutentionner et de les protéger correctement. Un emballage spécifique devait être prévu pour chaque marchandise selon différents critères de protection, de contenu ou de métrologie.

L'objectif du caboteur est de livrer des produits dans un délai déterminé en ayant le moins de casse possible. Les denrées étaient emballées et conditionnées de façons différentes selon leur consistance et leur nature lors de leur transport. Il faut donc assurer la meilleure protection pour ces produits en leur proposant un emballage spécifique voire sur mesure. Cette sécurité n'est pas réservée qu'aux aliments, aux marchandises de luxe ou aux objets fragiles. Le transport de chaudières, de fourneaux et d'autres poteries de fonte

fait aussi l'objet de techniques d'emballages précises. Les risques les plus importants à prendre en compte lors de n'importe quel transport sont l'humidité, les chocs, la lumière, ainsi que le temps concernant les denrées périssables.

Le gisement *Brescou I* (fin XVI^e - début XVII^e siècle, non loin du cap d'Agde, Hérault) se composait d'une importante cargaison de céramiques de Saint-Jean-de-Fos ainsi qu'un autre lot de céramiques des environs de Barcelone. La marchandise correspond à un lot de vaisselle en terre rouge vernissée. Il s'agit en réalité de productions industrielles de céramiques communes « rouge d'Espagne », réalisées entre la fin du XVI^e et le début du XVII^e siècle (Amouric *et alii* 1999, 32-39). Des caissettes en place munies de poignées contenant ces céramiques empilées furent découvertes. Des prélèvements sur le site ont pu confirmer la présence de bois de caisses à titre d'emballage, sûrement pour protéger cette cargaison de céramiques (Berard *et alii* 1989).

D'autres gisements de la même époque ne témoignent pas du même type d'emballage. L'épave *Sardinaux A* (fin XVI^e, Sainte-Maxime, Var) a livré une cargaison de plusieurs milliers de pièces de vaisselle commune de Fréjus. Elles étaient empilées à fond de cale, en rangées transversales occupant toute la largeur du navire, selon des couches alternant de coupes et d'écuelles, auxquelles s'ajoutent de petits objets placés en désordre (fig. 3). Il n'y avait aucune trace de cloisonnement ou de contenant, ni de branchages de protection quelconque. Le navire servait lui-même d'emballage et les poteries étaient posées sur les fonds, à peine calées par des fragments de tuiles, de jarres et par de courtes planchettes de bois intercalées entre les membrures (Joncheray 1988, 21-68 et 1989, 93-134).



Figure 3 : Un échantillon de la production des ateliers de Fréjus.
© Pierre-Martin Razzi/Fonds DRASSM.

Il en va de même pour le gisement *Plateau des Chèvres I* (XVI^e-XVII^e s., près de Marseille, Bouches-du-Rhône) qui présentait une cargaison importante de céramiques de Fréjus. Aucune trace d'emballage n'a été découverte. Les céramiques étaient empilées et rangées en fond de cale exactement comme celles de l'épave *Sardinaux A* (L'Hour et Richez 1991, 63-64).

Ce système, où le navire sert lui-même d'emballage, est perçu sur d'autres types de produits que de la céramique comme en témoigne l'épave *Port d'Alon* (deuxième moitié du XVII^e s., Bandol, Var) qui transportait une cargaison de malons⁶ en terre cuite ainsi qu'un lot de céramiques marbrées de l'Huveaune. Une trentaine de rangées de dalles de terre cuite de deux formats était disposée perpendiculairement à l'axe du navire sur quatre rangs d'épaisseur ; un lot de briques occupait en vrac le centre du gisement. Dans la zone arrière a été exhumée une quinzaine de céramiques empilées sans emballage. Le tout reposait sur un lit de mortier de chaux et de gravillons de 40 cm d'épaisseur, légèrement bombé au centre pour permettre le calage en voûte des dalles et était limité à l'est par une rangée de pierres taillées (L'Hour et Richez 1991, 93-94).

Pour en revenir aux gisements de vaisselle, pourquoi donc des caisses ont été utilisées afin de transporter ces céramiques communes pour la cargaison *Brescou I* et pas pour *Sardinaux A* ni *Plateau des chèvres I* ? Les techniques de transports de poteries devaient certainement dépendre des souhaits des marchands et des ateliers de productions. Il se pourrait aussi que ces types de frets soient différents en fonction de la nature commerciale du chargement. Un chargement destiné à un seul commanditaire n'envisageant pas de redistribuer ces pièces par charroi ou portage à dos de mulet serait plus une cargaison en vrac. A l'inverse, un chargement destiné à une reprise par voie terrestre, ou à une distribution pour plusieurs acquéreurs/revendeurs, serait davantage composé de caisses d'emballage pour mieux traiter différents lots. La manière dont est transportée la céramique par cabotage n'est donc pas unique. Ces exemples sont intéressants puisqu'ils montreraient que les ateliers de productions pouvaient contrôler le transport et ordonner le rangement et le type d'emballage auprès des caboteurs professionnels. Ces réflexions mériteraient d'avantage d'étude, notamment une relecture approfondie des textes, contrats d'affrètement et de transport en particulier.

Les marchandises liquides, les objets en vrac et les autres petits produits pouvant être assemblés en lots étaient contenus dans divers emballages servant, cette fois-ci, à les contenir et non simplement à les emballer. Le commerce d'huile arrivant par cabotage jusqu'à Marseille au XVIII^e siècle est un bon exemple. Ces liquides étaient transportés dans divers contenants allant des grosses barriques de 50 à 100 millerolles⁷ pour les plus gros navires, aux bouteilles de verre pour les plus petits achats, voire aux bonbonnes clissées pour les huiles fines. Ces différents contenus étaient protégés des chocs en étant placés dans des paniers ou dans des petites caisses de pin poli appelées « canevettes », pour les huiles de première qualité destinées à des clients

6 - Terme employé pour désigner un carreau de terre cuite utilisé pour le dallage.
7 - Une millerolle d'huile équivalait à 64 litres.

résidant en général outre-Atlantique (Boulanger 1996). Plusieurs gisements étudiés présentent des emballages servant à rassembler la marchandise en lots.

L'épave *Grand Congloué 4* (XVIII^e - Marseille - Bouches-du-Rhône) comportait une cargaison de céramiques accompagnée d'un lot de vitres et d'un ensemble de limes. Les assiettes furent découvertes empilées sans emballage spécifique, contrairement aux limes qui étaient soigneusement emballées dans du tissu et concrétionnées ensemble (Long et Richez 1993, 93-95).

L'épave *Dramont H* (milieu XVIII^e - au large de Saint Raphaël - Var) a livré une cargaison de lingots d'étain et une d'artillerie toutes deux concrétionnées. Un sac en toile de petits objets métalliques hétéroclites contenait des clous, des serrures, des charnières et autres mitrilles. Des barrettes d'étains furent retrouvées assemblées par cinquante en faisceaux, ou fagots, sur lesquels des traces de cordages de ligature ont été observées (Joncheray *et alii* 1993, 37-66).

Ces témoignages archéologiques illustrent différents moyens de contenir des marchandises. L'emballage dépend du type de produit à rassembler. Les petites marchandises en vrac, lorsqu'elles ne constituent pas la cargaison principale du navire, sont généralement stockées dans des sacs, contrairement aux objets plus volumineux ayant des emballages plus spécifiques voire faits sur mesure.

D'autres techniques de transport étaient employées. Certaines n'ont pas pu laisser de traces comme les assemblages de produits en vrac mêlés de végétaux, tels de la paille, des planchettes, du cordage, etc. (Amouric, Richez et Vallauri 1999, 44-45). Ces derniers ont été détruits par les tarets pour les emballages restés immergés, ou ont flotté lors du naufrage et se sont éloignés du site archéologique avant de se disperser. Enfin, certains contenants ont laissé des traces fantômes d'emballages aujourd'hui disparus comme pour l'épave *Courtade 2* (fin XVI^e-début XVII^e s., Hyères, Var) dont la cargaison n'est pas conservée. Les observations menées sur le bois ont cependant révélé des traces évidentes de carbonisation et la présence, par endroits, de grains de blé, amalgamés et carbonisés sur plusieurs centimètres d'épaisseur. Le navire devait très certainement transporter des sacs dans lequel était contenu le blé (Long 2003, 157 ; 163-164). Bien qu'elle n'apparaisse pas dans le corpus étudié pour cette étude, il en va de même pour la *Jeanne Elisabeth* (XVIII^e s., Hérault) qui transportait un fret de monnaies, de produits exotiques et de blé. Ce dernier était concrétionné au sable et transporté par sacs également.

L'emballage pouvait également servir d'unité de mesure. Le contenant du produit améliorait alors sa lisibilité à la vue du cabotier ou de la douane lorsqu'il y avait une perception de droits et de taxes sur la marchandise. On parle ainsi de baril pour le hareng, de brac pour la morue, de panier pour les maquereaux

salés, de tonneaux, de balles, etc. (Woronoff 1998, 152).

Le gisement *Carro IV* (début XV^e s., Martigues, Bouches-du-Rhône) a livré une cargaison d'écuelles bleues et blanches de Valence (Esp.) avec un tessan de jarre (fig. 4). Ce dernier témoigne du transport de vaisselles de Valence, directement contenues dans de grandes jarres pouvant accueillir jusqu'à 600 céramiques⁸. Ces emballages étaient directement revendus par la suite et pouvaient indiquer le nombre de céramiques contenues une fois la jarre remplie (Amouric *et alii* 1999b, 32-39).



Figure 4 : Écuellles bleues et blanches à décors variés (fleurs, feuillages, motifs à la couronne...) et le fragment de jarre attestant le mode de transport des céramiques de Valence © Christine Durand/CNRS-CCJ.

Le gisement *Dramont H* présentait une cargaison de lingots d'étain et d'artillerie déjà évoquée. Quatre fagots composés chacun d'une cinquantaine de barrettes d'étain en forme de lames (long. 70 à 80 cm ; larg. 2 à 3 cm ; ép. 1 à 2 cm) ont été découverts. Chaque fagot pèse environ 50 kg. Le moulage en lingot est une solution pour faciliter le rangement du métal lors du transport, mais également pour simplifier l'évaluation du poids de la cargaison.

Conclusion

Les produits transportés par caboteurs correspondaient, de manière générale, à des marchandises lourdes et encombrantes révélant ainsi les avantages du transport par bateau plutôt que par charroi. Autre avantage, le transport par bateau est plus doux pour les marchandises que les chocs d'un charriot sur un chemin non revêtu. Il ne faut pas non plus oublier l'avantage de la rapidité relative du voyage par la mer. Ces marchandises restaient néanmoins vulnérables durant le trajet et il fallait à la fois les contenir et les protéger pour éviter la casse et l'éparpillement. Le cabotier pouvait également faciliter leur comptage en les stockant dans des emballages s'apparentant à des unités de mesure.

8 - C'était probablement aussi le cas de l'épave *Port-Vendres 6*, datée de v. 1400, en provenance de Barcelone, qui contenait des céramiques de table et des jarres ou *tinajas* (en esp.). Voir : GASSIOLLE (N.), CASTELLVI (G.), *Port-Vendres 6-7 (Port-Vendres, Pyrénées-Orientales), Rapport de sondages, Campagne 2010*, Aresmar – DRASSM, 27 p.

Il serait intéressant de comprendre pourquoi certains caboteurs, ou ateliers de potiers, privilégiaient des caisses, des jarres, ou telle morphologie de navire, pour transporter de grandes cargaisons de céramiques communes. Ces modes de transports se voulaient à chaque fois le plus efficace possible : ainsi les jarres des ateliers de Valence servaient d'emballage, puis étaient elles-mêmes revendues. Les productions fréjussiennes étaient directement acheminées à Marseille pour être revendues vers l'arrière-pays et vers l'étranger. Les ateliers de Fréjus semblent chercher à écouler le plus possible de marchandises sans forcément perdre trop de temps et d'argent à les protéger. Cela était peut-être moins le cas pour le caboteur transportant la vaisselle retrouvée sur le gisement *Brescou I* rangée soigneusement dans des caisses munies de poignées.

L'étude des techniques d'emballage et de chargement est une approche pertinente pour comprendre les échanges et l'économie d'une période. Des circulations ont par exemple suscité la création d'industries qui se sont spécialisées dans le contenant prévu pour un ou plusieurs transports. Ainsi, la papeterie se développe au XVIII^e siècle dans le sillage et le voisinage des sucreries d'Orléans ou encore des épingleries de Laigle et des étoffes de Rouen. Cet angle de recherche a encore été trop peu étudié (Woronoff 1998, 8). Il reste à poursuivre pour les transports maritimes.

Cette étude a été limitée par le faible nombre de vestiges et ne permet pas de proposer des conclusions plus affirmées et synthétiques. En outre, la plupart des vestiges datent du XVI^e au XVIII^e siècle, le Moyen Âge final étant peu représenté dans le corpus réuni. Les limites propres aux vestiges sous-marins sont aussi atteintes. Certaines marchandises ont disparu, comme les tonneaux par exemple, alors que les cargaisons de sel, de sucre ou encore d'épices se sont littéralement dissoutes dans l'eau et n'ont laissé aucune trace. Il est donc nécessaire de continuer les investigations archéologiques sur le long de la façade méditerranéenne française et de croiser les sources pour étudier le commerce de cabotage sur des périodes se rapprochant du Moyen Âge. L'étude des actes de la pratique qui précisent les conditions de chargement et de transport à mettre en œuvre lors de contrats d'affrètement, ou encore de la documentation normative qui fixe un cadre réglementaire seront des compléments indispensables pour étudier plus avant ces questions.

Bibliographie

- **Amouric, Richez, Vallauri 1999a** : AMOURIC (H.), RICHEZ (F.) et VALLAURI (L.) - *Musée d'Istres, Vingt mille pots sous les mers : Le commerce de la céramique en Provence et Languedoc du Xe au XIXe siècle*, Aix-en-Provence, 1999.
- **Amouric, Richez, Vallauri 1999b** : AMOURIC (H.), RICHEZ (F.) et VALLAURI (L.) - 1000 ans de commerce en méditerranée, *Archeologia*, 360, 1999, p. 32-39.

- **Audisio 2003** : AUDISIO (G.) - *Cabotage et réseaux portuaires : Xe - XIXe siècles*, Aix-en-Provence, 2003.
- **Bataille 2021** : BATAILLE (J.) - *Le commerce de cabotage de la façade méditerranéenne française (XIVe-XVIIIe siècle)*, mémoire de master 2, 2019-2021 sous la direction de Martin Galinier et de Franck Brechon soutenu à l'Université de Perpignan via Domitia le 29 septembre 2021. 151p.
- **Berard, Navard, Vidal 1989** : BERARD, NAVARO, VIDAL - *Rapport de fouille sondage Brescou, le Cap d'Agde, Agde*, 1989.
- **Boulanger 1996** : BOULANGER (P.) - *Marseille, marché international de l'huile d'olive (1725-1825)*, Marseille, 1996.
- **Bouchet et alii 2019** : BOUCHET (É.), BRECHON (F.), CASTELLVI (G.), DESCAMPS (C.), SALVAT (M.) et SICRE (J.) - *Trente ans d'archéologie sous-marine en Roussillon*, Aresmar, 2019.
- **Braudel 1966** : BRAUDEL (F.) - *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, Tome I, Paris, 1966.
- **Buti 2000** : BUTI (G.) - Le chemin de la mer ou le petit cabotage en Provence (XVII^e - XVIII^e siècle), *Provence historique*, 50, 2000, p. 297-301.
- **Buti 2003a** : BUTI (G.) - Le cabotage dans tous ses états dans la France d'Ancien Régime : définitions, sources, approches, *Rives nord-méditerranéennes*, 13, 2003, p. 7-22.
- **Buti 2003b** : BUTI (G.) - Cabotage et caboteurs de la France méditerranéenne aux XVII^e et XVIII^e siècle, *Rives nord-méditerranéennes*, 13, 2003, p. 75-92.
- **Buti 2010** : BUTI (G.) - *Les chemins de la mer. Un petit port méditerranéen Saint Tropez (XVII^e - XVIII^e siècles)*, Rennes, 2010.
- **Buti, Cabantous 2016** : BUTI (G.) et CABANTOUS (A.) - *Être marin : en Europe occidentale (1580-1850)*, Rennes, 2016.
- **Cabantous, Lespagnol, Peron 2005** : CABANTOUS (A.), LESPAGNOL (A.) et PERON (F.) (dir.) - *Les Français, la terre et la mer (XIII-XIXe siècles)*, Paris, 2005.
- **Joncheray 1988 et 1989** : JONCHERAY (J.-P.) - Un navire de commerce de la fin du XVII^e siècle, l'épave des Sardinaux, Première partie : le navire et son mode de chargement, *Cahiers d'archéologie subaquatique*, VII, 1988, p. 21-68, et VIII, 1989, p. 93-134.
- **Joncheray et alii 1993** : JONCHERAY (J.-P.), LOPEZ (A.), TOULET (J.) et BRANDON (Ch.) - l'épave dramont H, un naufrage de la seconde moitié du XVIII^e siècle, *Cahiers d'archéologie subaquatique*, XI, 1993, p. 37-66.
- **Le Bouëdec et alii 2004** : Le BOUËDEC (G.), PLOUX (F.), CERINO (C.) et GEISTDOERFER (A.) (dir.) - *Entre terre et mer. Sociétés littorales et pluriactivités (Xe siècle-XXe siècle)*, Rennes, 2004.
- **L'Hour, Richez 1991** : L'HOURL (J.-M.) et RICHEZ (F.) - Le commerce maritime des productions de Fréjus : l'épave du Plateau des chèvres, l'épave des Sardinaux, l'épave du port d'Alon, in : ABEL (V.), AMOURIC (H.) dir. - *La céramique, l'archéologue et le potier, Études de céramiques à Aubagne et en Provence du XVI^e au XX^e siècles*, Catalogue d'exposition, Aubagne, 1991, 142p.
- **Long 2003** : LONG (L.) - Un aspect des échanges et de la navigation depuis l'Antiquité dans les îles et sur le littoral d'Hyères, in : *Bulletin archéologique de Provence*, Avignon, p. 155 et p. 160-164.
- **Long, Richez 1993** : LONG (L.) et RICHEZ (F.) - L'épave du Grand Congloué 4, in *Un goût d'Italie : céramiques et céramistes italiens en Provence du Moyen Âge au XX^e siècle*, cat. d'exposition, Aubagne, 1993, présenté par V. Abel et H. Amouric. Aix, 1993, p. 93-95.
- **Murat 2003** : MURAT (J.-V.) - Pratiques et succès du cabotage en Méditerranée nord-occidentale au XIV^e siècle, *Rives nord-méditerranéennes*, 13, 2003, p. 23-32.
- **Rieth 1998** : RIETH (É.) - L'épave du caboteur de Culip VI (Catalogne, Espagne), *Archaeonautica*, 14, 1998, p. 205-212.
- **Woronoff 1998** : WORONOFF (D.) (dir.) - *La circulation des marchandises dans la France de l'Ancien Régime*, Paris, 1998.

Une meule originale trouvée dans le centre-ville de Prades

Cécile RESPAUT ⁽¹⁾

1 - Contractuelle Inrap

Une meule en granite, de grand diamètre, à rayons courbes et piquetage en “nids d’abeille” a été mise au jour lors d’un diagnostic Inrap réalisé par Jérôme Kotarba à l’automne 2020, dans le centre-ville de Prades (Kotarba & Jandot 2021).

Description

Cette meule, d’un diamètre de 136 cm environ, comporte un habillage mixte sur sa surface de travail : d’une part un rayonnage simple courbe de 24 rayons (ou « sillons », en creux) et, d’autre part, un piquetage en « nid d’abeille » sur les parties planes ou « portants ». Ces derniers mesurent 13 cm de large en partie distale (vers l’extérieur) et 3 cm en partie proximale (vers l’intérieur). La largeur des rayons est de 3 cm au centre à 4 cm vers le bord extérieur. Les cupules de piquetage ont un diamètre de 7 à 8 mm en moyenne et une profondeur de 3 mm. L’œillard mesure environ 20 cm de diamètre (fig. 1 A et B).

L’usure est plus marquée en périphérie de la meule, là où les frottements sont les plus accentués ; en effet, l’écartement entre les deux meules (la dormante ou *meta*, et la tournante ou *catillus*) devait être plus important vers le centre pour permettre la pénétration du grain et sa progression vers l’extérieur grâce à la force centrifuge.

Cette meule a été cassée anciennement, puis lors du décapage par la pelle mécanique, en au moins 9 morceaux. Son épaisseur est très variable : de 7 à 14 cm selon les endroits.

Contexte

Remployée dans le bâti pour boucher un puits, elle a ensuite été prise en partie dans la construction d’un mur. Des restes d’adhérence de mortier de ce mur sont visibles en haut de la photo (fig. 1A). Le puits (ou puisard, destiné à recueillir des eaux de pluie) a dû être scellé vers la fin du XVII^e ou le début du XVIII^e siècle, d’après les objets les plus récents retrouvés à l’intérieur, étudiés par Pierre-Yves Melmoux (Kotarba, Jandot 2021, p. 154-157).

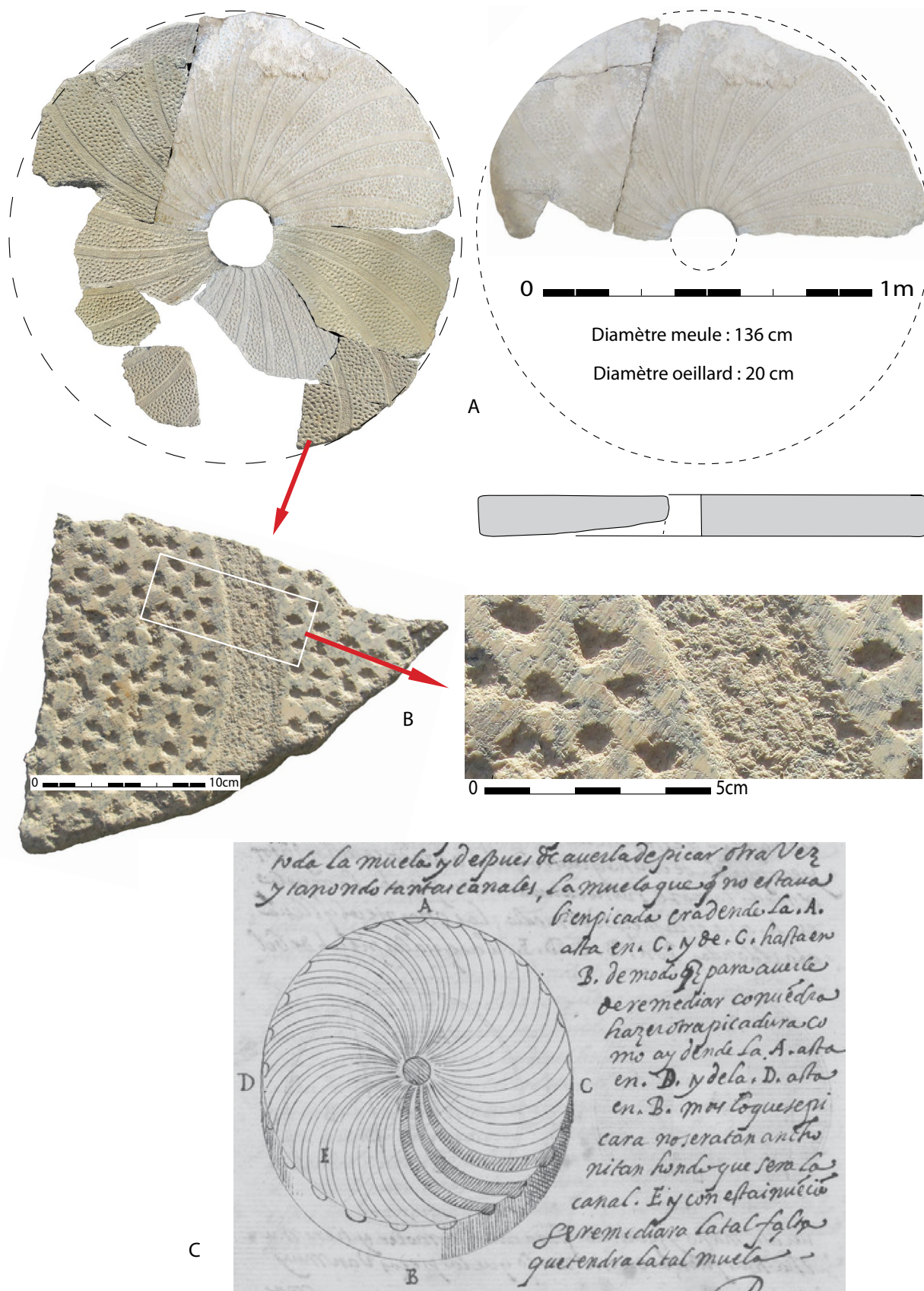
Datation

Bien que le traitement de sa surface rappelle celui des meules antiques, son grand diamètre ne permet pas de la situer dans cette catégorie, ni dans le Haut Moyen Âge, ou dans le Moyen Âge Central. En effet, avant le XII^e siècle, on ne connaît pas de meules à sang (à traction animale) ou hydrauliques d’un diamètre supérieur à 105 cm dans le sud-est de la Gaule. Par contre, ce diamètre progresse à partir du XII^e siècle pour atteindre fréquemment 120 à 160 cm dans les moulins hydrauliques ou à vent d’époque moderne (Longepierre 2011, p. 445).

Traitement de la surface des meules rayonnées modernes

En France, les meules à grain rayonnées sont bien connues : elles sont décrites dès la fin du XVIII^e siècle dans les ouvrages d’agronomie (Parmentier 1784, d’après Lepareux-Couturier 2017, p. 165). En Espagne également, une encyclopédie manuscrite, datant du XVI^e siècle, décrit les techniques de meunerie et présente une illustration d’une meule à 24 rayons courbes (*Los veinte y un libros de los ingenios y maquina de ianuelos, los quales le mando escribir y demostrar el chatolico rey don Felipe Segundo rey de las Hespanas y nuevo mundo*, p. 515) (fig.1 C). En Catalogne, la fouille d’un canal alimentant un moulin hydraulique a mis en évidence des fragments de meules rayonnées, très usées, d’environ 110 cm de diamètre, remployées dans le bâti au XVI^e siècle, et qui pourraient être médiévales (Ribas *et al.* 2020).

Le rayonnage des meules avait pour but de les rendre plus efficaces : les deux meules (inférieure fixe et supérieure tournante) recevaient la même préparation, pour mieux cisailer le grain lors du croisement des rayons et obtenir une mouture plus fine et un meilleur rendement (Lepareux Couturier 2017). Le re-piquetage des surfaces devait être réalisé lorsque la meule avait perdu son “mordant”.



Légendes de la figure

1- A : à gauche, photomontage avec différents fragments de la meule ; à droite telle qu'elle apparaissait sur le puits, ainsi que le dessin de la reconstitution en coupe.

1- B : un des fragments externes, avec le grossissement supplémentaire d'un détail montrant les stries parallèles d'usure autour des cupules en nid d'abeille et les traces d'outil (pic).

1- C : schéma d'une meule à 24 rayons courbes, extrait du manuscrit du XVI^e siècle conservé à la Bibliothèque Nationale de Madrid (*Los veinte y un libros de los ingenios...* p. 515).

Matériau

Le choix du granite révèle l'utilisation d'un matériau d'origine locale. Il pourrait provenir des carrières du secteur granitique d'Eus, proches de Prades. Cette roche était couramment utilisée pour la fabrication des meules en Conflent et en Roussillon (carrières de Reglella à Ille-sur-Têt).

Conclusion

Les méthodes de repiquage des meules par rayons courbes et en nid d'abeille ont été répertoriées pour l'antiquité par S. Lepareux-Couturier et son équipe (Lepareux-Couturier 2011, 2014 et 2017). Cependant, l'association de ces deux types de piquetage sur des meules de grand diamètre (médiévales ou modernes), ou même de petit diamètre (antiques), n'est pas connue à ce jour, ni en Catalogne, ni en France, ni en Belgique, ce qui fait de notre meule un exemple tout à fait exceptionnel. Datant de l'époque moderne (probablement du XVII^e siècle), elle pourrait témoigner d'un retour à des techniques connues dès l'antiquité. Il n'est pas impossible que des meules antiques aient pu servir d'exemple à un tailleur de pierre local, une occupation romaine étant attestée sur le lieu même de la découverte de cette meule.

Remerciements

Je remercie Samuel Longepierre et Stéphanie Lepareux-Couturier ainsi que Assumpció Toledo i Mur et ses collègues catalans pour m'avoir transmis leur documentation.

Bibliographie

Kotarba (J.-K.), Jandot (C.) : 2021 – Prades « Cœur de Ville ». N°7 à 15 rue du Palais de Justice et n°1 rue Jean Jaurès. *Un ancien quartier pradéen*. Vol. 1 : les sous-sols, Rapport de diagnostic, Inrap Midi-Méditerranée, DRAC Occitanie, 294 p.

Lepareux-Couturier (S.), Hartoch (E.), Picavet (P.) et de Jodry (F.) coll. : 2017 – Le rayonnage des meules rotatives antiques dans le nord-est de la gaule. *Revue D'Archéologie de l'Est*, p 337-348, 16 fig.

Lepareux-Couturier (S.) : 2014 – Complex dressing patterns on grinding surfaces of rotary querns and millstones from Antiquity in the Paris Basin, France : state of research and perspectives. *AmS-Skrifter* 24, p 149-158.

Lepareux-Couturier (S.), Boyer (F.), Jodry (F.) : 2011 – Le traitement de la surface active des meules rotatives antiques : bilan documentaire, proposition d'un vocabulaire descriptif et d'une grille d'analyse, *Aquitania*, p. 367-382, 18 fig.

Longepierre (S.) : 2011 – Les meules à grains et les meulières dans le Sud Est de la France du IV^e siècle avant JC au XII^e siècle après JC, Thèse sous la direction de Xavier Lafon - Université de Provence, Aix-Marseille I, 812 p.

Ribas (E.), Codina (D.), Pullia (F.) : 2020 – L'estollador de la riera de Pedralta, Santa Cristina d'Aro, Baix Empordà, *Quinzenes Jornades d'Arqueologia des les Comarques de Girona*, p. 578-580

Salses Faire parler la poudre XVII^e et XVIII^e siècles

Lucien BAYROU ⁽¹⁾

1 - Architecte honoraire, Docteur en Histoire de l'Art

Introduction

L'extraordinaire des Guerres est un ensemble de plusieurs centaines de registres conservés aux Archives Départementales des Pyrénées-Orientales, dans la série C. Y figurent les dépenses concernant les garnisons, les équipements, les travaux, l'artillerie, les munitions, etc. Les sources demeurent lacunaires¹, pour autant les documents conservés peuvent donner une idée, non seulement du volume des poudres à canon stockées dans la forteresse, mais aussi de son emploi par les garnisons qui s'y succèdent, grâce aux comptes tenus par le *garde d'artillerie*² qui note les quantités délivrées aux compagnies, ou pour d'autres utilisations. L'on distingue deux actions principales : la poudre utilisée pour l'exercice de la troupe et celle employée pour les *salves*, c'est-à-dire les tirs à blanc pour les réjouissances : fêtes religieuses, victoires, passages de personnages importants en Roussillon, par exemple.

1. De la poudre

La poudre noire, ou « *poudre à canon* », est un mélange de proportions variables, d'environ 12,5 parts de charbon de bois, autant de soufre et de 75 parts de salpêtre. Dans le temps elle peut perdre de sa force explosive. Il faut alors la transporter au moulin à poudre afin de l'affiner en rajoutant du salpêtre à proportion du poids de la poudre. Par exemple, en septembre 1669 (C 566) : « *Il y a dans les magasins de la forteresse de Salces, environ trois milliers de poudre de nul service laquelle a besoin d'être rechargée de 20 £. de salpêtre sur chaque 100 poids de marc suivant la preuve qui en a été faite* ».

Pour la conserver d'une façon optimale, il convient de la stocker dans un endroit ventilé, dépourvu d'humidité et « *voûté à l'épreuve de la bombe* ». Sa manipulation exige beaucoup de précautions, pas de flamme ni d'étincelle.

La poudre est conservée en baril de la façon suivante : « *Petit tonneau servant à renfermer les poudres de guerres. En France les barils de poudre sont en chêne*

*et garnis de cercles de bois de châtaignier écorcé. On l'enferme lui-même dans un baril extérieur ou chape en bois blanc et la poudre qu'il contient est en outre renfermée dans un sac de toile*³ ».

La gestion de la poudre est un souci constant de l'administration royale. Du 2 avril 1671, une lettre de Louvois (C 1396), alors secrétaire d'État à la guerre, envoyée à l'Intendant Carlier, « *... Procureur general au Conseil Souverain de Roussillon, Intendant de la Justice, Pollice, finances et fortifications audit pays, Conflant et Cerdagne* », en rappelle les principes : « *J'ay appris que les officiers des troupes et mesme les majors et ou ayde major des places de votre departement, s'approprient la poudre qui ne se consomme pas aux jours destinés pour les exercices qui ne se font point par mauvais temps, soit par quelque autre raison, et Sa Majesté ne voullant pas qu'un abus de cette conséquence ayt lieu, elle desire qu'yl ne soitourny de la poudre aux troupes que pour les jours qu'elles feront effectivement l'exercice, et que vous ne souffriez plus que les dits officiers puissent sous quelque pretexte que ce soit, en demander le decompote aux gardes de l'artillerie* ». Carlier commente l'envoi ainsi : « *En conformité des Intentions de Sa Majesté marquées en la lettre cy dessus. Il est ordonné aux gardes de l'artillerie de la ville et Citadelle de Perpignan et ceux des autres places de ce département de ne fournir a l'avenir de la poudre aux troupes que pour les jours qu'est en feront effectivement l'exercice, et seulement pour les soldats effectifs qui s'y trouveront a peine d'en respondre en la restitution en leurs propres et privés noms, et ne pourrons les officiers des dites troupes, ny mesme les majors et aydes majors desplacer sous quelque pretexte que ce soit en demander le descompte aux dits gardes, seront tenus les dits majors et leurs aydes d'aller prendre la dite poudre dans les Magazins des mains des gardes et en donner leur receu pour en faire la distribution immediatement avant commencer l'exercice, et sera la presente ordonnance publiée et affichée partout où besoin sera pour que personne n'en pretende cause d'ignorance* », le 19 avril 1671.

1 - Absence de documents entre 1642 (prise de Salses) et 1661, et après 1762, ainsi que quelques lacunes pour quelques autres années.

2 - Les officiers en garnison permanente sont : l'aide major - capitaine des portes -, le garde de l'artillerie, le chirurgien - major et l'aumônier.

3 - *Grande Encyclopédie*, tome 5, p. 421, s. l. n. d. À cette définition est ajoutée la précision suivante : « *Depuis 1840 les sacs de poudre sont de 50 kg* ». D'après les documents conservés, ces détails ne sont notés dans les inventaires qu'à partir de l'année 1724, où sont indiqués des barils de 200 et de 100 £. (voir plus loin).

Année	Poids / Livres	Quantités de poudre stockées dans les magasins de Salses	Références A. D. P.-O.
1661	12 630	—	C 555
1669	16 500	————	C 566
1674	3 000	—	C 134
1682	7 622	—	C 558
1683	6 898	—	C 558
1685	7 055	—	C 300
1686	3 106	—	C 300
1689	7 064	—	C 301
1690	2 987	—	C 559
1694	4 031	—	C 560
1700	1788	—	C 303
1702	273 790	—————	C 303
1706	162 600 ⁹	—————	C 305
1709	17 500	————	C 305
1710	17 560	————	C 305
1717	16 171	————	C 45-46
1724	213 984 ¹⁰	—————	C 563
1725	213 964	—————	C 563
1726	213 907	—————	C 563
1727	213 824	—————	C 563
1730	+200 000 £.	—————	C 563
1731	263 116	—————	C 563
1732	262 962	—————	C 563
1733	263 116	—————	C 563
1734	262 919	—————	C 563
1735	262 745	—————	C 563

Figure 1 : Tableau des quantités de poudre stockées dans les magasins de Salses.

Du 4 juillet 1661 date le premier inventaire conservé (C 555) où sont indiqués deux lieux de stockage : dans « *le Bastion du Diable, 15 caques [contenant] 5360 £. et Magasin de la Tour Neuve, 54 [caques] 7260 £.* », poids de Paris est-il précisé. Pour l'année 1690 (C 559) il est noté pour « *le bastion du Diable, 4360 £., poids de Paris* ». Cependant, dans l'état actuel, les emplacements du « *Bastion du Diable, et de la Tour Neuve* » demeurent indéterminés !

Il faut attendre l'année suivante pour connaître le projet intitulé : « *Pour mettre le donjon en état de recevoir poudre* ». Ceci implique l'adaptation de ses étages, déjà « *voûtés à l'épreuve* », à cette nouvelle fonction. Le 16 novembre 1696 est rédigé le : « *Devis des ouvrages à faire au château de Salces pour mettre le donjon en état de recevoir les poudres* » (C 20). Les travaux sont importants, en les résumant : condamnation des ouvertures inutiles ou modifications partielles, encadrement des ouvertures réalisées en pierre de taille pour les ventilations, avec doubles volets en bois massif, l'un s'ouvrant vers l'intérieur, l'autre vers l'extérieur, mise en place de planchers sur les sols existants fixés par des chevilles également en bois⁴. Le toisé des ouvrages est rédigé selon le marché de 1698. Les travaux furent exécutés puis vérifiés et approuvés par le « *sieur Rousselot⁵, Ingénieur ordinaire du Roy pour les places de Perpignan et Salces* », le 30 décembre 1701. Le montant total s'élève à la somme de 3332 £. 4 s. 6 d. (C 305).

Plus tard, du 25 décembre 1757, date la réception des travaux de : « *l'arceau qui sert de pont de communication au magasin à poudre du donjon* ». Ce ponceau est réalisé en brique pour la somme de 103 £. 14 s.⁶ (C 566), et semble la dernière opération réalisée en liaison avec le magasin à poudre.

4 - Certains sont fixés par des clous en laiton, pour éviter les étincelles ; il s'agit peut-être d'une réfection postérieure ?

5 - Rousselot (Christophe Rousselot de Monceau, 1648-1702) : Entré au service du roi en 1664, il passe dix ans en Flandres et venait d'Ath quand il fut envoyé à Perpignan. Son nom figure après celui de Vauban sur le mémoire des travaux à faire à Perpignan. Il est le premier directeur des fortifications du Roussillon. Il écrit en 1697 et mande que son père fut anobli par le duc souverain de Lorraine dès 1631, soixante-dix ans plus tôt, que lui-même avec ses deux frères « *l'un des premiers de la noblesse qui ait commencé à servir le roi après la conquête de cette province* ». Ainsi en 1688, Rousselot dirige-t-il les ingénieurs du département de M. Trobat », soit les ingénieurs de l'intendance du Roussillon. Major de Collioure, Ingénieur ordinaire du roi, commis à l'inspection des places du Roussillon, réceptionne, avec l'aide de Charrier, également ingénieur, chargé de la conduite des travaux à Salses, de la transformation en poudrière du donjon. Cette réception date du 30 décembre 1701. Nommé à la Rochelle pour la direction de l'Aunis, il meurt en 1702. « *Il était brigadier des armées, commandeur de l'ordre de Saint Louis (...) et également major de la place de Collioure* ». Blanchard (A.), *Les ingénieurs du « Roy » de Louis XIV à Louis XVI*, Montpellier 1979, p. 89-90, 116, 304-305.

6 - Ce document semble être le dernier de la série C, au sujet du magasin à poudre, figurant aux Archives Départementales des Pyrénées-Orientales.

1. Entretiens

1.1. Du magasin à poudres

Le 20 janvier 1704, est rédigé par le garde d'artillerie Lafontaine un « *Estat de la dépense que j'é faite par ordre de M. De Sentis, ayde major et commandant dudit château* ». Le 18 janvier « *fut employer vingt soldats a travailler a remuer les teres (sic) de la plateforme du donjon faire stagner les eaux qui étoit provenut des grandes pluy et encore payer lesdits soldats a rayon de de dix sols par jour pour Chacun ce montant a la somme de de dix livres. Cy X £.*

Le 19 dudit fut employer vingt soldats pour travailler a sortire les aux qui étoit tombé sur la voute du quatrieme magasin a poudre et avoir employer lesdits soldats a remuer les poudres qui avoit estay mouillié dans ledit magasin. Et avoir payé lesdits soldats de dix sols par jour Cy V £.

Ce texte est certifié par de Sentis, examiné et arrêté par De Pont d'Albaret, *Intendant en Roussillon*, le 5 février 1704 (C 134).

2.1. Des barils

La poudre est conservée dans des barils qu'il faut entretenir. De 1696, date un « *Estat de la Despense que j'ay faite au château de Salces par ordre de M. De Trobat Intendant du Roussillon pour les poudres qui sont dans les magasins* » (C170). Il est écrit [extrait] : « *Pour avoir fait relire trente barils de poudre a esté employé vingt douzaines de cercles a 1 sol 5 deniers la pièce se monte la somme de dix huit livres C y 18 £. 0. 0. Plus deux journées de deux hommes pour avoir sortie les barils et les avoir remis dans les magasins a dix sols Cy 2 £.* ».

Du 31 décembre 1762 (C 567), dans un document intitulé : « *Fourniture et radoub de barils. Etat de la depense faite par économie, et par les soins du sieur Lafontaine garde d'artillerie du château de Salces pour avoir mis en état en la presente année les barils de poudre des magasins de ladite place laquelle depense se monte a la somme de trois cent quarante cinq livres dix neuf sols onze deniers suivant le détail cy après :*

Pour quatre vingt barils neufs reliés avec seize cercles sans l'ecorce en remplacement de pareille quantité qui se sont trouvés totalement hors de service, à raison d'une livre quinze sols l'un, la somme de 147 £.

Pour quatre vingt chappes neuves reliées de 18 cercles aussi saure l'ecorce en remplacement de pareille quantité qui manquoient à même nombre de barils, à raison de d'une livre quinze sols l'une, la somme de 140 £.

Pour seize cent onze cercles de chataignier neufs qui ont été employés à raison de plus ou de moins par baril ou chappe qui risquoient lesdits cercles à raison de trente livres le millier mis en œuvre sans l'ecorce la somme de 48.. 6.. 7..

Pour huit journées de tonneliers employées a defoncées et refoulées les Barils pour reconnoitre la poudre qu'on doutoit être deffectueuse et avoir besoin d'être Rebattüe à raison d'une livre six sols huit deniers l'une la somme de 10.. 13.. 4.

Total 345. 19. 11

2. « Voiture » (transport) et manutention

Datant du 21 avril 1686 (C 143) : un « estat des journées employées à la voiture de la poudre transportée du magasin de cette ville de Perpignan dans ceux des places de (...) château de Salces (...) par les voituriers cy apres nommés » [extrait] : « A Bonaventure Comes qui apportait deux barils de poudre pesant 240 livres sur une baste a bast qu'il conduisit pour trois jours a raison de X sols par jour. Cy 1 £. 10 s. ».

En 1699 (C 177), on note un « Estat de la dépense faite pour voiturier des poudres qui sont tirées du château de Villefranche, Mont-Louis, Bellegarde, Salces qui sont de celles qui sont tirées des dites places et portées au moulin à poudre pour y être radoubées pendant l'année 1699, suivant le dit certificat des gardes d'artillerie des places ainsi qu'il ensuit » [extrait] : « Et la somme de douze cent quatre vingt une livres pour la voiture de deux mil trois cent soixante deux barils de poudre qui ont été portés dans les magasins de Salces par les voituriers du pays a raison de dix sols le baril. Cy 1181 £. ».

En février 1700, outre la somme évoquée, il est rajouté : « la somme de dix huit livres deux sols payée aux soldats qui ont monté les barils pendant seize jours à Salces a raison d'un sol chacun, Cy 118 £. 2 s. Et celle de soixante quatre livres payée à deux canonnières qui sont restés pendant seize jours à Salces a raison de quarante sols par jour chacun, Cy 64 £. ».

En date du 22 juillet de la même année, un texte (C 177) nous apprend la provenance de la poudre : « Saint Chamas en Provence⁷ » et le débarquement sur la plage de Canet de mille barils de poudre, six cent vingt huit pour la citadelle de Perpignan, et trois cent soixante douze pour Salses. Le débarquement coûte un sol par baril, pour le port de la mer de Canet a Salsas des trois cent soixante dix barils pudre (sic) a raison de dix sols par baril a la somme de cent huitante six livres, Cy 186 £. Je subsigné certifie le present estat veritable. Fait a Canet ce vingt et quatrième juillet dix sept cents. Paires. Le present estat de la depense faite par le sieur Paires, viguier ». Le 23 juillet, La Fontaine, garde d'artillerie de Salses certifie : « qu'il a esté voyturé de la plage de Canette (sic) dans le magasin du château de Salsas la cantité de 372 barrils de poudre que le viguier de Canette m'a envoyé ».

En avril 1706, le garde d'artillerie Lafontaine rédige (C 314) un : « Estat de la poudre qui est sortie du château de Salces depuis le onziesme de mars 1706 :

Premierement

Du 11 mars donné au sieur Duchesne, capitaine de charois d'artillerie suivant l'ordre de M. De Rigolot Lieutenant d'artillerie de cinq cens trente barils de poudre Cy 536 bar.

Du 2 avril donné au sieur Duchesne, capitaine de charois cen barils de poudre Cy 100

Du 6 avril donné au sieur Duchesne, capitaine de charois cen barils de poudre Cy 100
736 barils⁸ ».

3. Essai d'évaluation

3.1 Des stocks de poudre

En dépit des lacunes, nous avons essayé d'évaluer le poids. Le tableau ci-dessous appelle quelques commentaires. Les volumes restent modérés entre 1661 et 1700, ils ne dépassent pas les 16.500 livres. En 1702, sans doute en vue de la préparation des opérations en Catalogne, le volume monte à 273 790 £. puis diminue en 1706 jusqu'à 162 660 £., de 1709 à 1717, le stock passe sous la barre de 20 000 £. Enfin, de 1724 jusqu'à 1735, date du dernier inventaire connu, le total dépasse les 200 000 £.

3.1. Utilisations courantes

La poudre est distribuée pour l'entraînement des troupes en garnison dans la forteresse et exceptionnellement : pour l'année 1682 (C 299), on remarque la livraison, « pour un destachement pour escorter l'argent du Roy », respectivement les 6 juillet et 14 août, en tout 6 £.

Sont partiellement conservées les années 1682 (juillet à septembre), 1693 (juillet à septembre) et 1694 (octobre à décembre), respectivement (C 299, 560) d'où le tableau suivant :

Années	Exercices	Salves
1682	48 £	400 £
1693	120 £	36 £
1694	48 £	30 £

Figure 2 : Tableau des quantités de poudre pour Exercices et Salves (partiel)

S'agissant de relevés partiels nous ne pouvons donc pas tirer des conclusions. En revanche, les années 1681, 1684⁹, 1688, 1690 et 1695, respectivement (C 578, 299, 301, 559 & 560), sont complètes, d'où le tableau suivant :

Années	Exercices	Salves
1681	180 £	300 £
1684	205 £	320 £
1688	270 £	296 £
1690	312 £	320
1695	202 £	126 £

Figure 3 : Tableau des quantités de poudre pour Exercices et Salves (partiel)

7 - Le site de la poudrière est au bord de l'étang de Berre. Sa construction débute vers 1696, son activité cesse en 1974. Propriété du Conservatoire du Littoral, le site est transformé en parc de loisir. Peu de bâtiments subsistent.

8 - Cette poudre est « embarquée de Collioure à destination de Rosas pour les opérations en Catalogne ». Sont tirés de Salces, outre de l'outillage, en tout « 130 milliers de poudre pour leur embarquement ».

9 - Pour l'année 1686, le total, non détaillé, est de 440 £.

Si les tirs d'exercice pour la troupe ne semblent pas poser de problèmes particuliers d'interprétation, en revanche, les raisons des « *salves* », sauf pour l'années 1681, sont explicitées. Ainsi, en 1682, 200 £. sont « *deslivré pour exercer les pieces d'artillerie, et la mousqueterie pour trois fois de la réjouissance de la naissance de Monseigneur le Duc de Bourgogne le 13 aoust. Plus deslivré deux cent livres de poudre pour exercer les pièces d'artillerie destinées pour le Te Deum, procession et feu de joie de la naissance de Monseigneur le Duc de Bourgogne le 30^e d'aoust* ».

En 1684, en mars, 100 £. « *pour la réjouissance du Duc Danjou, en Juin ; 120 £, deslivré pour la réjouissance de feu de joie de la prise de Luxembourg* » ; et le 9 octobre, 100 £, « *pour le salut de M. le Maréchal de Belfont* ».

En 1688, 36 £, « *le 31 Janvier pour l'exécution des pieces d'artillerie pour le salut de M. de Chazeron qui sort de la province pour aller a la Cour. Le 27 Juin, 60 £, jour de la Feste Dieu pour l'exécution des pieces d'artillerie aussy la mousqueterie pour le salut du Saint Sacrement qui passe devant le chateau* ». À cette même date, 10 £, « *deslivré de la mèche pour le jour du salut du Saint Sacrement* ». Le 1^{er} septembre, 30 £, « *pour le salut de M. Rose. Deslivré le 31 Octobre pour l'exécution des pieces d'artillerie pour le salut de M. Chazeron, entrée et sortie, 70 £. Deslivré le 21 Novembre pour l'exécution des pieces d'artillerie pour la réjouissance de la prise de Philisbourg, 80 £¹⁰* ».

En 1693, « *du 1^{er} Novembre fut consommé 36 £ de poudre pour avoir salve Monseigneur le Ducq de Vendosme* ».

En 1694, « *(...) du 4^e de Novembre fut consommé la cantité (sic) de 30 £ de poudre pour Monseigneur le Maréchal Duc de Noailles pour sa sortie du Roussillon* ».

En 1695, « *(...) le 12 dudit (may) fut consommé 30 £ de poudre pour avoir salué Monseigneur le Maréchal Duc de Noailles pour a son arrivée. Plus le deuxieme de juin fust consommé 30 £ de poudre pour avoir salué le Saint Sacrement. Plus le 16^e dudit fut consommé 30 £ de poudre pour avoir salué Monseigneur le Maréchal Duc de Noailles pour son départ du Roussillon. Du 1^{er} Novembre fut deslivré 36 £ de poudre pour avoir salué Monseigneur le Duc de Vendosme a son départ* »¹¹.

10 - La ville de Luxembourg est prise après un siège de trois mois, le 4 juin 1684. La ville de Philippsbourg est prise en octobre 1688, Blanchard (A.), *Vauban*, Paris 1996, p. 284. François de Monestay, marquis de Chazeron est Lieutenant de Roy de 1681 à 1708... Anne-Jules duc de Noailles est gouverneur du Roussillon de 1678 à 1708.

11 - Au 6 avril 1741, on note (C 91) : « *Au sieur Fevre sous viguier du Roussillon la somme de 18 £. pour son remboursement de pareille somme qu'il a payée a différents particuliers des villages de la Salanque qui ont fourni trois charettes attelées de trois chevaux chacune, lesquels ont été employées pendant deux jours tant a porter depuis Perpignan jusqu'au chateau de Salces douze petites pieces de canon avec leurs attirails pour servir a rendre a l'Infant don Philippe a son passage audit chateau de Salces les honneurs militaires que pour avoir rapporté lesdites douze pieces a Perpignan Cy XVIII £.* ».

L'interprétation des résultats, partiels, faut-il le souligner, les années complètes, 1681, 1684, 1687, 1688, 1690 et 1695 :

« *Exercices* » : 1198 £ et « *salves* » : 1352 £. Ainsi donc les feux de salves utilisent des quantités de poudre nettement plus importantes que celles employées pour les exercices¹²...

Ne s'agit-il pas là de l'annonce de la « *Guerre en Dentelles* » ? « *Ces affrontements statiques arbitrés par la puissance de feu ont alimenté le mythe de la modération des combats, schématisée par l'expression "guerre en dentelles". Il y a bien longtemps que cette expression a été bannie par les historiens, car elle ne rendait pas justice de la violence consubstantielle à toute forme de guerre, y compris la mieux réglée* »¹³.

Conclusion

Les poudres sont d'abord stockées temporairement (1661-1700) dans deux magasins « *Bastion du Diable et Tour Neuve* » dont les emplacements restent à déterminer, puis le « *donjon* » est aménagé pour recevoir les réserves de poudre. Les travaux sont terminés, vérifiés et payés en 1701. Dès l'année suivante, il abrite 273 790 £. de poudre, prélude vraisemblable aux opérations en Catalogne (guerre de succession d'Espagne). Une baisse assez considérable est remarquée entre 1709 et 1717, pour dépasser 200 milliers de poudre jusqu'en 1735, dernier inventaire apparemment conservé.

Épilogue

Louis XV ordonne, le 7 août 1726, la démolition de la forteresse de Salse, les service du Génie soulignent le peu d'intérêt stratégique de la forteresse et son état de vétusté. Au moment de la Révolution, la porte est murée, les glacis et les fossés sont vendus¹⁴. Cependant, le 8 octobre 1817 (17J61) dans une apostille à « *l'état estimatif des ouvrages projetés pour l'année 1818 (...)* », on peut lire : « *(...) Comme on se propose de*

12 - À titre d'exemple et de comparaison, il existe un inventaire, apparemment le seul conservé intitulé : « *Estat des consommations faites au fort st Elme (...) pendant les mois d'octobre novembre et decembre 1690* ». On y relève : « *A esté delivré du dix huitiesme octobre dix livres de poudre pour une volée de canon qui a esté tirée pour avertir la Coste ayant vu les galeres d'Espagne. Plus delivré du 12^e 9bre dix livres de poudre pour avoir tiré une piece de saise (sic) pour avertir la Coste ayant decouvert les galeres d'Espagne.* ». Soit 20 £. « *Plus delivré du 18^e 8bre septante livres de poudre pour le salut de Mr le Duc de Noailles qui est venu visiter cette place. Plus du sixieme novambre delivré cinquante-cinq livres de poudre pour le salut de Monsieur de Chazeron qui est venu visiter cette place* » (C 559).

13 - Drévilion (H.), § Raison Militaire, Raisons d'État, 1660-1789, dans Drévilion (H.) et Wierviorka (O.), dir., *Histoire Militaire de la France, I Des mérovingiens au Second Empire*, Perrin, Paris 2021, p. 509.

14 - Voir en particulier : Bayrou (L.), « *Détruire Salses ?* », dans *Archéo. 66, Bulletin de l'Association Archéologique des Pyrénées-Orientales* 2020, n° 35, p. 133-140.

renfermer les poudres dans les trois étages du donjon de Salces qui est en très bon état, il faut établir les communications qui sont indispensables en ce moment par la vétusté du pont : celui cy manque absolument et on entre dans le fort sur une planche ».

Enfin, dans « l'Etat estimatif des ouvrages projetés pour l'année 1821 aux fortifications et aux bâtiments militaires du château de Salces », il est écrit : à l'attention du Ministre de la Guerre « (...) Ce château est sans doute ce qu'il est possible de trouver de plus convenable pour y former un immense dépôt de poudres et c'est dans ce dessin (sic) que nous proposâmes en 1818 et 19, par suite des Inspections de MM. Les Généraux Dode & Haxo qui en avaient de même, Les réparations nécessaires aux magasins et aux logements des officiers et soldats. Mais les fièvres qui semblaient avoir cessé depuis quelques années, effet qu'on devait attendre des travaux entrepris dans les Marais de l'Etang, ont reparu l'an dernier avec force aucun des soldats des Garnisons qui se sont succédées, n'a pû s'y soustraire malgré qu'on les relevait souvent. Il paraît que 40 hommes ont été victimes de ce séjour funeste on a été obligé de retirer les postes permanents, et d'y envoyer journellement de Perpignan, une simple garde de six hommes.

On sent que dès lors, Salces perd toute importance dont il eut été, faute de pouvoir y tenir une garnison suffisante à la garde des établissements considérables qu'on y aurait pratiqué, ce serait donc à tort que nous y ferions d'autres dépenses que celles du strict entretien.

Je suis avec un très profond Respect, Monseigneur, de Votre Excellence, le très humble & très obéissant Serviteur,

Le Directeur des fortifications,
R. Guiraud ».

ANNEXE

Nota : Les familles Lafontaine et Grill occupent l'office de garde d'artillerie pendant soixante seize ans, pour la première, quinze pour la seconde. L'absence de précision (prénoms) ne permet pas de définir la durée réelle de leurs présences ... Cependant il est possible de compléter : « Joseph Grill dit Surville » est inscrit sous ce nom pour les années 1782 à 1789.

Noms	Débuts et fins	Durées
Chastillon	1668 - 1689	21 ans
De Maison Rouge	1690 - 1691	1 an
Maréchal	1691 - 1692 († mars)	14 mois
Lafontaine fils	1693 - 1695	3 ans
Lafontaine	1696 - 1730	34 ans
Lafontaine Gothier	1731 - 1736	5 ans
Lafontaine	1737 - 1771	34 ans
Grill	1772 - 1773	1 an
Grill Cadet	1774	1 an
Grill	1775 - 1789	13 ans

Figure 4 : Tableau des gardes d'artillerie de 1668 à 1789.

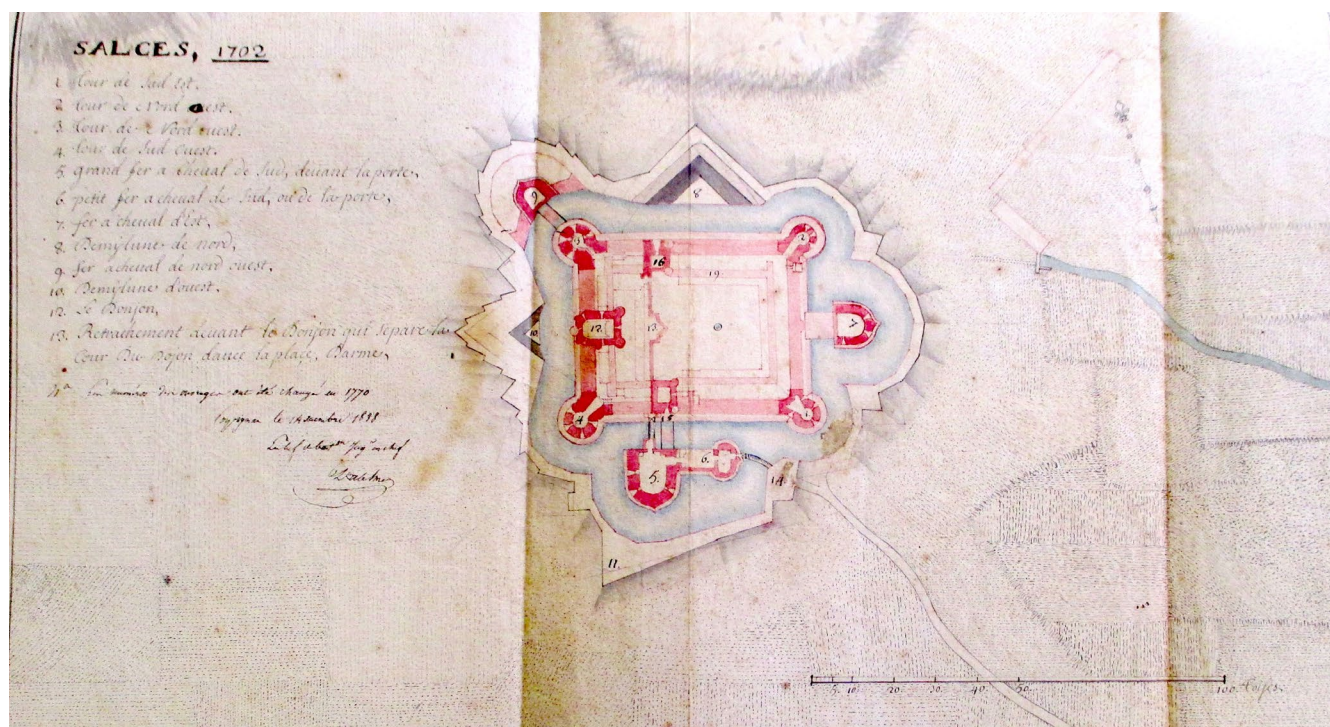


Figure 5 : Salces 1702, le magasin à poudre se trouve au n° 12.

Synthèse des fouilles menées au Château de Quéribus Cucugnan (Aude) entre 1985 et 1989

Michèle et Jean-Bernard GAU ⁽¹⁾

1 - Association de Sauvegarde du Château de Quéribus

Le château de Quéribus a fait l'objet de cinq campagnes de sondages entre 1985 et 1989¹ sous la direction de Jean-Bernard et Michèle Gau avec l'aide de bénévoles et de collaborateurs scientifiques². Au total, quatre zones ont été étudiées ce qui permet de proposer un nouveau plan et une chronologie révisée du site (fig. 1). Des prospections de surface ont également été menées à l'occasion de ces recherches.

La terrasse (fig. 1, n° 10)

La terrasse est située à 40 mètres en contrebas et à l'ouest de l'escalier d'accès, elle est accessible depuis Quéribus par deux voies. Elle forme un quadrilatère irrégulier dont la plus grande dimension sur un axe est-

ouest est, en moyenne, de 12 mètres pour une largeur de 4 mètres. Entourée à l'ouest, au nord et à l'est par la roche, elle s'ouvre au sud sur la vallée et la plaine roussillonnaise. A l'ouest, la falaise rocheuse verticale se termine sur la crête, tandis que le mur rocheux nord laisse apparaître plusieurs types d'aménagements :

- au niveau du sol, nous avons mis au jour une importante zone de martèlement de la roche, caractéristique d'un « fond de cabane » ;

- en hauteur, des encoches en forme d'étrier et de petits plateaux martelés correspondent à des supports de poutres ;

- aux deux-tiers de sa hauteur il forme un à-plat qui permet d'accéder à un pertuis naturel, pour aboutir sur la face nord de la pente rocheuse.

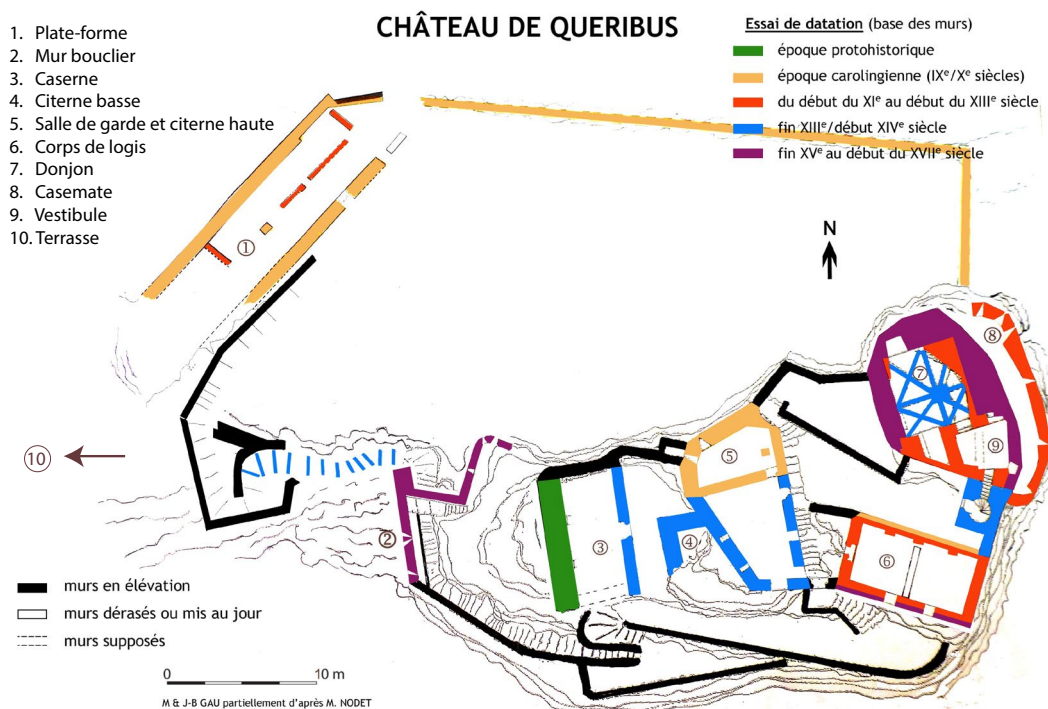


Figure 1 : Plan général du site de Quéribus avec essai de datation

1 - Sondages autorisés par la Drac Languedoc-Roussillon sous les n° 59/AH ; 61/86 ; 62/87 ; 63/88 ; 50/89 (cinq campagnes de quinze jours)

2 - Étude du mobilier métallique : Michel Barrère † (Conservateur régional adjoint de l'archéologie, SRA Midi-Pyrénées) ; mobilier céramique : Laurence Cornet (docteur en archéologie) ; Dominique Allios (Université de Rennes) ; matériel ostéologique : Francis Duranthon (Muséum d'Histoire Naturelle de Toulouse), Francis Juillard (paléontologue) ; étude du bâti : Marie-Elise Gardel (docteur en histoire et archéologie) ; numismatique : J-Baptiste Higelin.

Les sondages opérés dans la partie est de la terrasse (fig. 2), la mieux conservée, ont permis de dégager : la base d'un mur axé nord-sud, une couche de démolition correspondant à l'effondrement de murs et de la couverture dont la faible quantité de tuiles laisse envisager un toit végétal ; un niveau d'occupation qui contenait la plupart du mobilier (céramique pouvant être datée de l'Âge du fer (fig. 3), bois carbonisé, restes archéozoologiques) ; l'assise rocheuse travaillée en structure excavée. Cet ensemble aménagé, à proximité immédiate du site principal, parfaitement discret, a donc certainement été utilisé dès la Protohistoire comme abri, habitat et/ou poste de guet.



Figure 3 : Panse de pot à feu avec décor digité (âge du fer)

A cette époque et par la suite, d'autres habitats ont pu exister le long de la face nord de l'émergence rocheuse : plusieurs encoches ou mortaises pour pièces de bois y sont creusées et attestent une volonté d'aménagement.



Figure 2 : Fouille en cours de la terrasse

La « plate-forme » (fig. 1, n° 1)

La « plate-forme » est un terre-plein, délimité au nord par une muraille dérasée ; il est situé au pied du premier escalier d'accès à la forteresse. Il affecte une forme rectangulaire. Sa plus grande dimension selon un axe sud-ouest / nord-est, mesure environ 22 m. Sa largeur moyenne est d'environ 6,50 m. Cette zone est limitée :

- au sud par l'assise rocheuse qui supporte le mur de l'escalier conduisant à la première porte

- au nord par un mur de soutènement dérasé sur la quasi-totalité de sa longueur mais qui laisse cependant apparaître, dans sa partie est, des vestiges qui émergent au-dessus du sol actuel. D'une épaisseur d'un mètre, ce mur de soutènement présente un appareil constitué de pierres calcaires de taille irrégulière (gros blocs : 0,44 m x 0,33 m, blocs moyens : 0,38 m x 0,20 m, petits blocs : 0,29 m x 0,15 m) ;

- à l'ouest par le socle rocheux qui accuse une assez forte déclivité en direction de la zone de la terrasse.



Figure 4 : Quéribus depuis le Nord-Ouest (en jaune : enceinte carolingienne présumée)

Les campagnes de fouilles ont permis de dégager les bases d'un ensemble architectural cohérent ainsi que du mobilier qui a apporté des éléments de datation. Au sud, s'étend sur 9,30 m de longueur la base d'un mur parallèle au mur de soutènement nord, d'un mètre d'épaisseur avec parements en calcaire dolomitique : il se trouve percé d'une ouverture laissant passage d'homme, ainsi qu'en témoigne le seuil dégagé. Son prolongement à l'ouest est attesté par les traces de martelage du rocher sur lequel il reposait. La base d'un pilier permet d'envisager l'existence d'un bâtiment rectangulaire de 20 m sur 4,50 m en dimensions intérieures, qui possédait un toit à une pente couvert en tuiles de type canal supporté par une charpente dont la poutre maîtresse s'appuyait sur le pilier central.



Figure 5 : Plate-forme. Vue des structures mises au jour

Bien que nous n'ayons pas d'éléments probants pour dater ce bâti, la plate-forme elle-même recèle des témoins d'occupation dès l'époque carolingienne. Sa forme allongée et ses dimensions rappellent les modules carolingiens retrouvés à Carcassonne et à *Palaja*, son emplacement sur et contre le rocher, ainsi que plusieurs tessons de céramique datés des IX^e et X^e siècles attestent cette ancienneté. En outre, là aussi, comme à la terrasse, la découverte de céramique de l'Âge du Fer confirme l'occupation du site dès la Protohistoire.

Par ailleurs, de l'angle nord-est, part un mur dont la base plus large, révélée par la fouille, comporte plusieurs moellons disposés en *opus spicatum*. Ceci nous incite à émettre l'hypothèse que, de cet angle, débutait une enceinte ou muraille s'appuyant sur une barre rocheuse parallèle au socle nord du château. Celle-ci a pu former une première ligne de défense à l'époque carolingienne. Elle pouvait, par endroits, être relayée par l'arête rocheuse qui comporte des à-plats martelés ; elle s'étendait d'ouest en est sur une longueur d'environ 60 m et au-delà, sur une dizaine de mètres après un angle droit, venait rejoindre le pied de la roche qui supporte le donjon actuel. Ceci se justifie par le fait que les remparts du IX^e siècle, mêlant pierres et roche naturelle se fondaient avec le rocher (fig. 4 et 6).

Ultérieurement, la plate-forme a dû faire l'objet, à la fin du XII^e siècle, de remaniements et, en particulier, d'un cloisonnement de l'espace. En effet, nos recherches ont permis de mettre au jour, sous le prolongement oriental en élévation du mur de soutènement, une base plus large qui va s'épaississant. A 45° de celle-

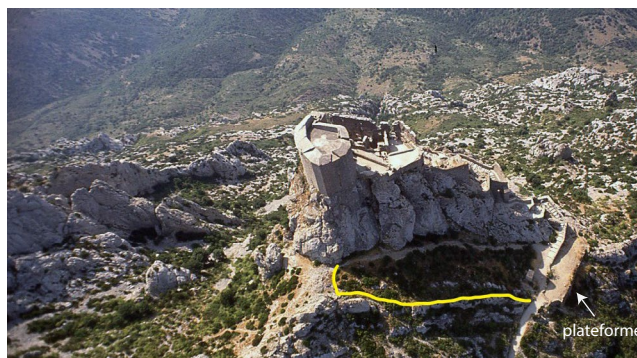


Figure 6 : Quéribus depuis le nord. En jaune : enceinte carolingienne présumée, suivie de la plate-forme.

ci, part, perpendiculairement au mur nord, un mur transversal large de 0,50 m et présent sur 2 m de long. A une distance de 12 m à l'ouest, selon une orientation similaire, apparaît un second mur transversal du même type. Ces deux murs correspondent à des cloisons qui scindent l'espace intérieur en deux parties. Dans celle de l'ouest, un muret parallèle aux murs nord et sud, ainsi que la base du pilier complètent les structures (fig. 5).

Les éléments stratigraphiques, l'étude et la répartition du mobilier permettent de constater que le bâtiment était constitué de deux parties, l'une à l'ouest devait servir essentiellement d'écurie pour les animaux de selle et de bât, tandis que celle de l'est abritait un atelier de maréchalerie et une forge. En effet, différents types de clous, des fers de traits et pointes de flèches, des ferrures de porte ont été exhumés, ainsi que des scories sur un large secteur rubéfié. La céramique atteste également une occupation éventuelle en tant qu'habitat. La période la plus intense d'utilisation se situe du XII^e à la fin du XV^e siècle.

La caserne (fig. 1, n°3)

La caserne est située au pied de la troisième enceinte, cette zone a fait l'objet de multiples travaux destinés à modeler l'arête et le socle rocheux. Le creusement, le débitage et le martelage de la roche en structure excavée ont permis de créer tout à la fois un plateau assez étendu, propice à l'accueil de constructions, et des parois rocheuses parfaitement verticales au nord et à l'est qui constituent les bases des limites du dispositif défensif. Sur ce plateau, un ensemble de murs a été édifié dont le seul témoin est le mur ouest. Celui-ci est érigé sur une assise en grand appareil bien visible en façade. Sa patine, ses gros modules, des boutisses de grande taille souvent juxtaposées, des bouchons de calage, la faible quantité de mortier et une certaine anarchie dans les assises évoquent les murs en grand appareil connus depuis la période ibérique et jusqu'au Moyen Âge (fig. 7). Il formait à la fois une ligne de défense d'un mètre cinquante d'épaisseur et, certainement, un bâtiment très protégé, peu visible car encastré dans la roche, avec une vue exceptionnelle sur la vallée et la plaine du Roussillon. Pourrions-nous voir là les premiers aménagements fortifiés, puisque nous savons qu'ils étaient plus volontiers creusés dans la roche pour être discrets ?



Figure 7 : Détail du mur en grand appareil de la caserne

Légèrement en contrebas de cette zone, un pan de mur, dont l'appareil semble dater du XII^e siècle pouvait constituer un appui pour une porte. En outre, à proximité de la porte d'entrée actuelle, une encoche dans le rocher suggère qu'un escalier, en partie en bois, a été construit.

L'espace de la caserne a été agencé de façon à délimiter un bâtiment rectangulaire de 9,50 m sur 4,50 m selon un axe nord-sud utilisé comme cantonnement de la garnison. De nombreux fers de trait découverts lors des sondages corroborent cette affectation. On accède au rez-de-chaussée du bâtiment par une porte ménagée dans son mur est dont il subsiste un seuil de 1,30 m de large suivi de quatre marches de dimensions irrégulières.

Le mur ouest, d'une épaisseur de 1,50 m, a une facture intérieure de pierres de tailles diverses en calcaire dolomitique finement jointées avec un mortier qui paraît ancien (X^e-XI^e siècle) et accueille deux départs d'arcs diaphragmes, ce qui permet de conclure à une reprise du mur originel avec un renfort de 0,50 m permettant d'inclure les départs d'arcs qui supportaient le plancher du premier étage. Le mur est, d'une épaisseur de 1 m, comporte un parement intérieur du même type que son vis-à-vis alors que son parement extérieur est constitué d'un appareil plus régulier, bien construit (fin XIII^e/début XIV^e siècle). Le mur nord, restauré pour l'angle nord-ouest, est bâti sur le socle rocheux aménagé en structure excavée. La limite sud, aux deux/tiers en « fond de cabane » servait de base à un mur totalement détruit (fig. 8).

Il est important de noter l'existence de deux larges orifices circulaires creusés, l'un à l'entrée du couloir d'accès, l'autre sur la face extérieure de la limite sud ; ces aménagements permettaient vraisemblablement de maintenir des poteaux de bois qui supportaient des systèmes de fermeture.

Le sondage n'a révélé, en dehors d'une couche de terre rubéfiée, que des couches de comblement, le socle rocheux apparaissant rapidement. Celui-ci portait souvent des traces d'usure et quelques traces de débitage. Les couches de comblement recélaient du mobilier dont



Figure 8 : Vue de la caserne et de la citerne

une proportion importante de céramique médiévale à pâte grise, ainsi que de nombreux fers de trait.

La citerne basse (fig. 1, n° 4)

La citerne basse est située à l'est du bâtiment de la caserne, elle est à la fois creusée et bâtie. De forme sensiblement carrée d'environ 3,20 m de côté, elle est limitée à l'est et au sud par le socle rocheux taillé verticalement, au nord et à l'ouest par un mur en appareil moyen en calcaire du socle d'1 m d'épaisseur et dont le parement extérieur est très irrégulier (fig. 9). Au regard de cette facture, nous pensons qu'elle est antérieure à l'aménagement de la caserne. Après décapage, le fond de la citerne a été dégagé : il est constitué par le socle rocheux creusé en forme de V très évasé.

Le mobilier mis au jour montre que la citerne a été utilisée en tant que dépotoir après son abandon. Il est constitué d'une quantité presque équivalente de céramique et de matériel ostéologique (faune exclusivement). Deux monnaies permettent de situer l'abandon à la fin du XVI^e siècle.



Figure 9 : Détail du mur de la citerne basse

Le corps de logis (fig. 1, n°6)

Le corps de logis correspond au parement extérieur de la façade nord de ce bâtiment rectangulaire (10,60 m x 5,10 m) situé au sud de la tour maîtresse, montre la présence de vestiges d'un appareil en *opus spicatum* typique des techniques de construction d'époque carolingienne. Côté sud, l'assise rocheuse a été aménagée et le terrain égalisé pour former un réduit supplémentaire dans lequel nous avons mis au jour des tessons de céramique carolingienne (fig. 10). Il est donc fort probable que dès la fin du IX^e siècle ou au début du X^e siècle le *castellum* de Quéribus soit implanté, comportant un logis seigneurial et peut-être une tour. Pour lui assurer une meilleure protection, une muraille formant chemise a été construite. Nous en voulons pour preuve ces indices.



Figure 10 : Panse avec décor à la molette (période carolingienne) et fragment de pot à feu avec des motifs linéaires (VIII^e-X^e siècle).

A l'intérieur du logis, le mur nord a été reparementé au XII^e siècle, en particulier la partie est. Le mur oriental laisse apparaître l'ébrasement d'une archère à demi-obstruée et son appareil porte également les marques du XII^e siècle avec une construction élaborée en moellons parallélépipédiques. Le système défensif protégeant la tour semble donc avoir été agrandi et renforcé à ce moment-là ; plusieurs tessons de céramique datables de cette époque le confirment. Le mur sud, quant à lui, offre une base bien antérieure à ce que nous voyons en élévation, qui pourrait être datée du début du XIII^e siècle, ainsi que le mur ouest, qui porte d'ailleurs quelques traces d'appareil plus ancien. Ces ajouts à la muraille d'origine et ces aménagements pour former un logis ont pu coïncider avec l'arrivée d'une population venue se réfugier là en ces temps troublés de la Croisade contre les Albigeois.

Les sondages ont permis de dégager une partie de l'effondrement du toit, l'aménagement de l'assise rocheuse, un apprêt de sol, ainsi que deux niveaux successifs d'occupation.

Le mobilier offre une spécificité inhérente au logis, à savoir la présence de céramique d'importation : céramique de Paterna datant de la fin du XIII^e siècle, céramique majolique (début XV^e et XVI^e siècles) richement décorée issue soit d'ateliers valenciens, soit des ateliers de Manises. Bien que quantitativement peu représentée, elle confirme, s'il était nécessaire, les échanges avec la Catalogne et l'Aragon et atteste l'utilisation de cette céramique de luxe uniquement par le châtelain. Quelques échantillons proviennent d'ateliers narbonnais (XVII^e siècle).

Conclusion

Une révision du mobilier (céramique, en particulier), alliée à une lecture du bâti affinée nous ont permis d'envisager la datation de la forteresse de Quéribus sous un nouveau jour. En effet, si nous savions que sa première mention était de 1020, nous ignorions en particulier ce qui avait précédé et quelle pouvait être la physionomie du site. Grâce à ces recherches, nous avons tenté d'ouvrir de nouvelles perspectives et de montrer les différentes étapes de sa construction, ainsi que les évolutions et modelages successifs (fig. 1 et 5).

Ainsi, le site a été investi dès l'Âge du fer avec des creusements/aménagements des secteurs de la terrasse et de la caserne. Par la suite, l'édification d'une muraille défensive au nord-est de la dent rocheuse la plate-forme et un mur formant chemise sous la tour maîtresse ont eu lieu à l'époque carolingienne.

Diverses transformations ont été effectuées au cours des XI^e et XII^e siècles : transformation de la tour avec la création d'une sorte de boyau aboutissant à une casemate, aménagement du logis, nouvel accès et cloisonnement du bâtiment de la plate-forme.

A partir de la deuxième moitié du XIII^e siècle, se sont mis en place les apports et ajouts que nous voyons aujourd'hui.

Bibliographie

Bayrou, 1988 : Bayrou (L.) - Essai sur les techniques de datation des forteresses royales des Corbières XIII^e et XIV^e siècles, Etudes Roussillonnaises, éd. Amis du Vieux Canet, 1988.

Gau, 2004 : Gau (M. & J-B.) - Le château de Quéribus, guide du visiteur, Archéologie du Midi Médiéval, supplément au t. 22, 2004.

Moret, 1996 : Moret (P.) - Les forteresses ibériques : de la fin de l'âge du bronze à la conquête romaine, Madrid, Casa de Velazquez, 1996.

Niel, 1988 : Niel (F.) - Quéribus, la dernière forteresse cathare, Paris, Robert Laffont, 1988.

Les gravures rupestres du Carlit (*Estany de Lanós*) et l'art "schématique" linéaire sur les estives des Pyrénées catalanes

Michel MARTZLUFF ⁽¹⁾

1 - HNHP, UMR 7194, Muséum National d'Histoire Naturelle – Université de Perpignan

La haute montagne a joué un rôle déterminant pour la connaissance de l'art rupestre postglaciaire. Focalisée dans les Pyrénées et les Alpes sur des territoires en principe dédiés aux bergers et à leurs troupeaux à partir du Néolithique, l'histoire des recherches a pesé sur notre compréhension des liens réels ou supposés entre ces roches ornées et les pasteurs des sociétés rurales. C'est pourquoi il paraît utile de revenir sur un aperçu historiographique avant d'exposer quelques découvertes inédites faites à plus de 2 000 m dans le massif du Carlit et d'aborder les interrogations qu'elles soulèvent lorsqu'on les confronte aux progrès actuels de l'archéologie dans les "alpages" des Pyrénées catalanes.

1 - De la Peyra escrita aux Incantades de l'Estany de Lanós

Au sortir de la seconde guerre mondiale, alors que les œuvres d'art paléolithique provenant des grottes du Volp, du Mas d'Azil et de Niaux – entre autres – assuraient depuis au moins trois décennies la célébrité des Pyrénées ariégeoises auprès du grand public, l'abbé André Glory relevait des gravures exposées à la lumière du jour dans les immenses porches de plusieurs cavités karstiques situées près de Tarascon-sur-Ariège (**fig. 1, n° 45**). Se trouvaient là des signes géométriques qui se répétaient, des figurations de personnages et d'animaux qualifiées de « schématiques » et même quelques lignes d'une écriture indéchiffrable.

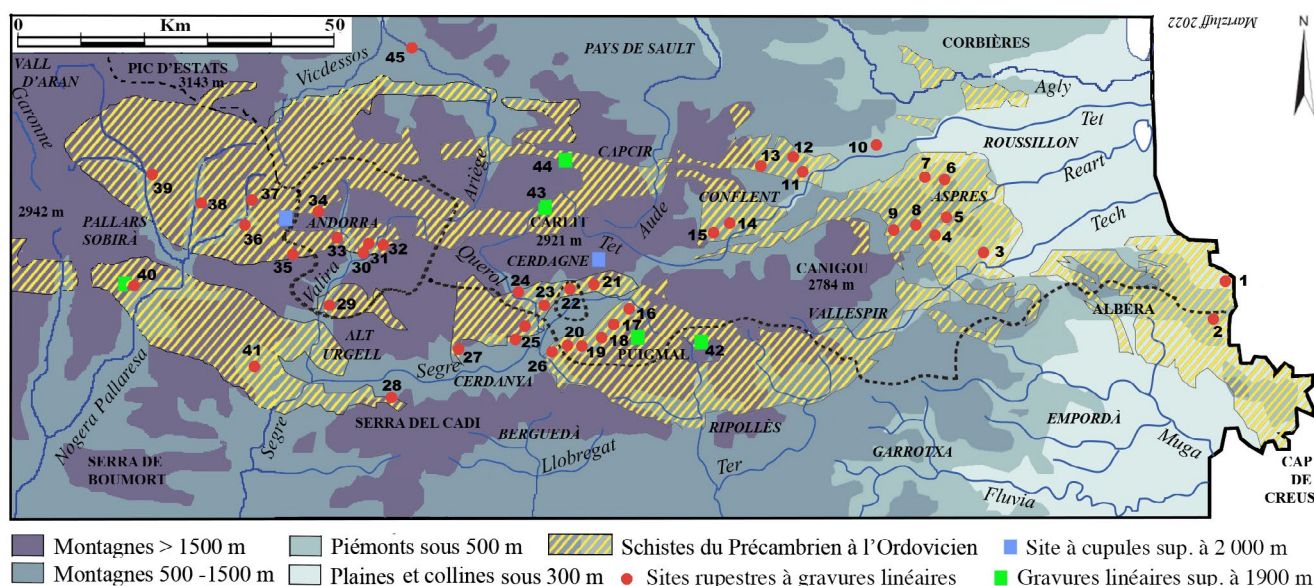


Figure 1 – Répartition des principaux sites de plein air à gravures rupestres linéaires dans la zone axiale des Pyrénées catalanes (frontières étatiques en pointillé).
 N°1 : Rocher de Peyrafit et coll de la Creu à Banyuls-sur-Mer (Albera). N°2 : *Coma de l'Infern*, à Colera (Albera, Alt Empordà, Espagne). N°3 : sites d'Oms (Aspres). N°4 : sites de Prunet et Bellpuig (Aspres). N°5 : sites de Caixas (Aspres). N°6 : sites de Castellnou (Aspres). N°7 : Roc d'en Coll à Corbère (Aspres). N°8 : sites de Casefabre (Aspres). N°9 : *Roc de l'Amorador* à Glorianes (Aspres). N°10 : *Valat de la Figuerassa* à Tàrrach (Bas Conflent). N°11 : sites de Ria (Conflent). N°12 : sites du *Pla de Vallenso* à Campome (Conflent). N°13 : sites de Conat et d'Urbanya (Haut Conflent). N°14 : sites d'Évol et Jujols (Haut Conflent). N°15 : site de Canaveilles (Haut Conflent). N°16 à 20 : sites de Llo, Err, Vallcebollère, Osseja et Palau-de-Cerdagne (Puigmal de Cerdagne). N°21 : sites d'Estavar (*Solana de Cerdanya*). N°22 : sites de Cereja et Llivia (*Solana de Cerdanya*, enclave espagnole). N°23 : sites de Belloc (Dorres et Ur, *Solana de Cerdanya*). N°24 : sites de l'Aravo (Enveitg et Latour-de-Carol-Riutès, *Solana de Cerdanya*). N°25 : sites de Guils, Bolvir, Gréixer, Ger et Lles (*Solana de Cerdanya*, Espagne). N°26 : site de Queixans (*Obaga de Cerdanya*, Espagne). N°27 : Site du *Tossal del Moro* à Lles (*Solana de Cerdanya*, Espagne). N°28 : *Tossal de Cava* et sites voisins (*Baridà, Parc naturel del Cadi-Moxeiró*, Espagne). N°29 : sites de la *Muntanya de Rocafort* et autres sites de *Sant Julià de Lòria* (Andorre). N°30 : sites des Escaldes-Engordany (Andorre). N°31 : *Llosat de Montalari*, *L'Espeluga* et *El Lloser de Vila* et autres sites d'Encamp (Andorre). N°32 : sites de Meritxell, de la Cortinada et *Roca de les Bruixes de Prats* à Canillo (Andorre). N°33 : sites de La Massana et d'Ordino (Andorre). N°34 : *Les Graus del Solà* à Arinsal (Andorre). N°35 : Site de *Civis* (Alt Urgell, Espagne). N°36 : *Roca 21*, *Vall d'Arati* (Pallars Sobirà, Espagne). N°37 : *Borda del Gavatzxo* à Àreu (Vall Ferrera, Pallars Sobirà, Espagne). N°38 : *Sant Miquel* à Surri (Ribera de Cardòs, Pallars Sobirà, Espagne). N°39 : *La Guineu*, à Esterri d'Àneu, Pallars Sobirà, Espagne). N°40 : Sites du *Solà de Sauri* (Vall d'Àssua, Parc Natural de l'Alt Pirineu, Pallars Sobirà, Espagne). N°41 : Site de la *Vall de Castellbò* (Alt Urgell, Espagne). N°42 : roche à entaille de et site englouti du sanctuaire de Nuria (Puigmal du Ripollès, Espagne). N°43 : sites de l'*Estany de Lanós* à Angoustrine (pic Carlit, Alta Cerdanya). N°44 : sites de la *Peyra Escrita* et *Jaça del Formigó* à Formiguères (Vallée du Galbe, Capcir). N°45 : Grottes de *Santo Aulasio* et grotte du Grand père à Ussat-Les-Bains (Ariège) (DAO M. Martzluff).

Ces fines incisions n'avaient rien à voir avec les figures pariétales paléolithiques qu'il connaissait bien. Il en fit un compte-rendu convaincant dans la revue *Gallia* en les rapportant à des pratiques cultuelles remontant à l'Antiquité gallo-romaine, ceci sur la base d'arguments d'érudition et de quelques observations sur les patines et les concrétions de la paroi calcaire (Glory 1947).

Cela ne fit guère de bruit à l'époque tant ces formes géométriques abstraites, ces dessins raides et d'aspect infantile lorsqu'ils se voulaient réalistes faisaient pâle figure face au bestiaire "naturaliste" peint ou gravé pendant près de 30 millénaires au fond de semblables cavernes par les chasseurs-cueilleurs de l'ultime glaciation. Aussi, lorsque Jean Abélanet publia en 1986 « *Signes sans paroles : cent siècles d'art rupestre en Europe occidentale* », ces formes d'expression se retrouvèrent placées en pleine lumière. Avec cette synthèse qui manquait pour donner du sens à ces représentations codifiées, puis dans un ouvrage qui reprenait, en 1990, les éléments d'une thèse soutenue en 1977, l'auteur fit œuvre pionnière. C'est lui qui donna de l'envergure, à la fois sur l'espace européen et dans les temps holocènes, à ces formes « d'art symbolique » qui se sont exprimées avec profusion en plein air une fois passées les dernières froidures du Würm.

Ce qui l'aiguilla sur cette voie fut la découverte de la *Peyra escrita* en 1958. Nécessitant une longue marche d'approche par la vallée du Galbe jusqu'aux confins du Capcir et de l'Ariège, le site se trouve à la limite supérieure de la forêt, vers 2 200 m d'altitude, c'est-à-dire dans un milieu de pelouse alpine libéré des glaces il y a 14 000 ans (fig. 1, n° 44). Sur huit modestes blocs erratiques couverts d'un fouillis de fines incisions géométriques, il releva de curieuses figurations anthropomorphes et de plus rares animaux (cerf, chiens, gallinacés) rappelant les relevés de l'Abbé Glory. S'y mêlaient également des symboles géométriques semblables aux marques traditionnelles de troupeaux attestées dans la région depuis le XVIII^e s. et des patronymes datés de la période contemporaine. Il fit connaître ces œuvres du Postglaciaire dans un article sur « Les gravures linéaires des P.-O. », paru en 1961 dans les « Travaux de l'Institut d'art préhistorique de Toulouse » et qui se doublait dans le numéro suivant d'une note sur « La permanence d'un art schématique (...) », suivi en 1964 par la publication, dans la revue « Folklore », d'un article intitulé : « Légendes et folklore rupestre des P.-O. ». Ainsi, tout en révélant que ces figures chimériques aux tracés fantaisistes pouvaient témoigner d'une spiritualité plongeant ses racines dans les mythes des premières sociétés paysannes, il mettait en avant le lien entre ces anciens cultes et des pratiques superstitieuses qui les ont perpétuées dans les sociétés rurales jusqu'au mitan du siècle dernier. Restait à établir une chronologie relative parmi des figurations souvent entremêlées qui paraissaient n'avoir pas (ou peu) changé au cours des millénaires.

L'occasion se présenta en 1967 au cours de la première mission archéologique française dans la vallée

des Merveilles, quand il put analyser des centaines de roches gravées situées entre 2000 et 2700 m d'altitude près du Mont Bégo, dans les Alpes provençales. Très vite, il traça une première périodisation en inversant la typo-chronologie de ses prédécesseurs italiens sur le site, plaçant les motifs obtenus par piquetage avant ceux provenant d'incisions linéaires (Abélanet 1976). Les représentations d'armes pouvant se dater du Chalcolithique-Bronze ancien lui facilitèrent la tâche. Ce classement reste toujours valide, bien que des travaux récents portant sur 40 000 gravures aient montré qu'il n'était pas absolument systématique¹.

Comme il n'existait alors rien de tel en Pyrénées, il proposa en 1977 pour cette aire géographique de classer dans un stade typologique ancien les « roches à cupules et gravures schématiques d'ambiance dolménique ». Sur ce point, il fut rejoint par Joseph Tarrus, conservateur du musée de Banyoles (*Alt Empordà*). En découvrant et fouillant de nombreux mégalithes dans l'*Albera*, celui-ci releva ces fréquentes gravures martelées en forme de « croix » et en « phi » ou piquetées en « rouelles » et associées à des cupules souvent réunies par des rigoles (Tarrus *et al.* 1998). Mais lui et son équipe du GESEART ne trouvèrent pas dans les épais maquis des basses montagnes de l'*Albera*, en partie formée de schistes primaires, des « gravures schématiques linéaires ». Celles-ci font partie du stade plus récent dont J. Abélanet envisageait l'origine dans le Bronze final, au premier millénaire avant notre ère, avec un important développement au second âge du Fer (fig. 1).

Il avançait d'ailleurs pour preuve les inscriptions en écriture ibère. Car c'est en effet bien loin des cités ibériques et grecques de la côte empuritaine qu'il identifia en Cerdagne un premier texte ibère rupestre, là où personne ne s'attendait à le trouver. Dans le piémont schisteux du Puigmal, au *Replà del Ginebrí*, ces lettres antiques côtoyaient des dessins de même allure que ceux représentés à la *Peyra escrita* (Abélanet 1986, 1990). Parmi les thèmes qu'il mit en avant sur ces pierres, se trouvait celui d'une « chasse au cerf rituelle » qu'il associa à la tradition celtique. Il en découvrit un bel exemple sur l'une des roches gravées situées entre 400 et 700 m d'altitude dans les Aspres, en bordure de la plaine du Roussillon, avec la « *Petra scripta* » de *Fontcoberta*. Cette œuvre, dont il sut démêler l'écheveau de plusieurs générations de traits très fins qui en masquaient le sens², était déjà signalée à Caixas en l'an 942.

1 - D'une part, l'ébauche des figures piquetées est souvent réalisée avec un tracé linéaire alors que quelques représentations d'armes se font aussi par les mêmes incisions et, d'autre part, une occupation du site, attestée depuis le Néolithique par des mobiliers et des datations absolues, laisse supposer la présence de gravures plus anciennes que le Chalcolithique-Bronze ancien (Bianchi 2014).

2 - Comme sur beaucoup d'autres roches gravées qu'il faut déchiffrer, cette scène de chasse se présente à nous aujourd'hui sur le moulage du rocher conservé au Château-Musée de Bélesta comme un inextricable ramassis d'incisions incohérentes !

L'émulation suscitée par ses travaux se fit d'abord sentir en Andorre où Pere Canturri, futur ministre de la culture des Vallées, présenta en 1974 au *VII^e Congrès Internacional d'Estudis Pirinencs* à la Seu d'Urgell quelques sites à gravures qu'il avait découverts dans les années 1960, dont la fameuse *Roca de les Bruixes*, perchée à 1 600 m d'altitude sur un versant abrupt du Valira d'Orient. Rapidement, les trouvailles s'accumulèrent dans ces vallées pour enrichir l'abondant corpus de l'art rupestre holocène en montagne (Canturri 1985, Viñas 1989). Celui-ci s'était par ailleurs étoffé en Cerdagne dans ces mêmes années grâce aux travaux de Pierre Campmajo et de son équipe, avec l'ajout d'un important répertoire d'inscriptions en alphabet ibère et de quelques écritures latines qui confortaient la présence de figurations symboliques gravées pendant l'Antiquité classique.

Mais très vite allaient s'ajouter plusieurs éléments qui ont compliqué la typo-chronologie de l'art rupestre régional. En bas Conflent, tout d'abord, c'est aux alentours du Mas Llusanès, à Tarerach, et du dolmen dit « *La Barraca* » que J. Abélanet fit une importante découverte. Dans ce mégalithe repéré en 1972 et dont il fouilla la chambre remaniée en 1975, il trouva un « anneau-disque » en chloritoschiste. Plus tard, en explorant les vignes aux alentours, il récolta plusieurs autres ébauches et déchets de bracelets en pierre. Ayant rapporté l'ensemble du site au Néolithique, il découvrit plus loin, au *Valat de la Figuerassa*, un petit affleurement schisteux coïncé dans le chaos granitique (fig. 1, n° 10). La paroi de ce *septum* grésopélique était couverte de gravures et, tout autour, gisaient de lourdes plaques d'ardoise martelées de signes en forme de roue. Comme ces piquetage « solaires » de rouelles étaient clairement recoupés par de fines gravures d'art schématique linéaire (des marelles en particulier), il les plaça logiquement dans un « art dolménique » du Néolithique (Abélanet 1990).

Les découvertes postérieures ont cependant rajeuni cette proposition. L'affleurement schisteux du *Valat* est le reliquat de l'exploitation d'un banc de chloritoschiste peu visible au sol et nous savons, depuis les prospections de l'AAPO dans les zones incendiées de Rodès, que l'artisanat des bracelets chloriteux fait partie intégrante d'un ensemble de sites pastoraux datant de l'âge du Bronze ancien-moyen sur les reliefs granitiques aplanis qui se suivent en rive gauche de la Têt (Vignaud 2009). La typologie des rouelles gravées, tout comme les résultats de la récente fouille du tumulus de la *Barraca* (Bec Drelon *et al.* 2016), placent finalement après le milieu du second millénaire avant notre ère, dans le Bronze moyen, en limite du Bronze final, l'ensemble du site et des gravures martelées. Ce type de rouelle évoquant la métallurgie (épingles en Bronze) est rarement représenté ailleurs en Pyrénées, tout comme d'autres signes formés de piquetages réalisés sur des parois verticales, sauf peut être au *Pla de Vallenso* (Martzluff *et al.* 2005). Techniquement et

chronologiquement, ces gravures sont assez proches des piquetages de la vallée des Merveilles.

C'est aussi au *Pla de Vallenso*, en moyen Conflent et lors d'une première prospection de l'AAPO au tout début des années 1980, que J. Abélanet identifia sur le « rocher de Fornols », au côté d'une pierre à cupule et de fines incisions schématiques, des tracés bien plus anciens de bouquetins et d'isards réalisés en plein air par les Magdaléniens vers 800 m d'altitude, là où, pareillement, personne ne s'attendait à les trouver (Abélanet 1985). Cette découverte supposait que de fines gravures rupestres tracées au burin de silex pouvaient avoir été localement épargnées par l'érosion, et que d'autres incisions faites bien plus tard à la pointe métallique sur la même paroi rocheuse pouvaient les recouper. Et cela pouvait concerner la Cerdagne depuis qu'il y fut trouvé à 1 100 m d'altitude, un surprenant campement de chasseurs solutréens et magdaléniens en plein air (Mangado *et al.* 2004). La fouille du site de *Montlléu*, près de Prats et Sampsor, a daté ces occupations de la fin du dernier Pléniglaciaire würmien, entre 19 000 et 17 000 ans.

Bien sûr, la possible dilatation chronologique de l'art rupestre « linéaire » en plein air pendant un temps bien plus long que les quelques millénaires autour de l'optimum climatique holocène concerne peu les figurations animalières du Paléolithique : elles sont généralement déliées, réalistes et bien identifiables pour un connaisseur. Mais elle concerne bien l'ensemble des symboles géométriques qui accompagnent cet art naturaliste depuis ses origines dans l'Aurignacien et qui se sont poursuivies pendant l'Épipaléolithique-Mésolithique, au début du Postglaciaire, une fois disparu l'art animalier du Pléistocène. Ainsi, l'abri de *Guilanyà* (Solsonès) situé vers 1 000 m d'altitude au Sud de la *Serra del Cadí*, a-t-il livré un exemple de ces abstractions géométriques sous forme d'une lourde dalle de schiste (34 kg) gravée d'un décor en grille. La pierre a été incisée au Boréal lors du Mésolithique moyen, entre 9 800 et 9 000 BC (Martinez *et al.* 2011).

En Andorre, toujours dans ce début des années 1980, une peinture pariétale à l'ocre rouge fut découverte dans l'abri sous roche de la Margineda à 970 m d'altitude. Elle fut protégée de l'érosion par une rapide accumulation des sédiments au cours de l'Épipaléolithique-Mésolithique. Lors des fouilles de ce repaire de chasseurs de bouquetins, cette simple trace en arc de cercle, qui pouvait symboliser l'encornure de cet animal rupicole, se trouvait au contact de couches archéologiques où furent dégagés six petits galets peints de signes géométriques et un autre gravé d'un motif triangulaire. La chronologie ¹⁴C des galets décorés de type azilien oscille entre 9 800 et 7 700 BC (Martzluff 1989, p. 32-33). La surprise est venue ensuite des études environnementales et archéologiques réalisées entre 2004 et 2009 dans les vallées du Madriu, de Perafita et Claror, un milieu de haute montagne inscrit au Patrimoine mondial de l'humanité par l'UNESCO. À

2 252 m d'altitude fut fouillé un niveau du Mésolithique daté de 8771-8535 BC (Orri de la Torbera 1- Site 02, P-009, US 107). Cette probable station de chasse est contemporaine des gravures de galets de la Margineda, mais se situe dans un secteur granitique qui exclut la présence de gravures rupestres linéaires.

Dans les massifs calcaires de l'Andorre, les recherches se sont poursuivies dans le but de trouver des restes de peintures mésolithiques et néolithiques en plein air appartenant à l'art ibérique du bassin de l'Èbre, sans résultats probants en la matière. Mais elles ont enrichi le répertoire des gravures schématiques (Viñas 2018). Parmi celles réalisées par piquetage en milieu calcaire au cimetière de *Sornàs* près d'Ordino (fig. 1, n° 4), le style d'un quadrupède et son cavalier était compatible avec la représentation du cheval sur les céramiques du Bronze final (Canturri 1985). Mais un ostensor en forme de soleil (Viñas 1989, p. 52), les vêtements et la couronne d'une femme en majesté qui les accompagnaient ont donné sans ambiguïté un âge moderne à cet ensemble.

Malgré les nouveaux développements chronologiques liés aux progrès de la recherche, et malgré les incertitudes, les éléments de datation relative de l'art rupestre « schématique » ont quand même progressé dans la région avec l'accumulation des données de terrain. Sur les schistes d'Andorre, les fines incisions d'hommes en armes du panneau vertical de la *Roca de les Bruixes* furent attribuées au Moyen Âge par l'archiviste David Mas. Elles offraient le témoignage vraisemblable d'un poste de guet occupé lors de la terrible guerre entre le Comte de Foix et l'évêque d'Urgell pour le contrôle des Vallées, conflit mémorable dans ce pays puisqu'il aboutit à ce qu'il soit démilitarisé grâce à la signature des paréages en 1278-1288 (Mas 1989). Avec des arguments de poids de même ordre – détail sur les armes et les armures, l'habillement des personnages et le harnachement des chevaux, sur la fauconnerie, sur les châteaux crénelés et sur tous les équivalents relevés dans le bâti historique – P. Campmajo a démontré dans sa thèse qu'il fallait désormais rajeunir une très large partie du corpus des figurations rupestres dans les Pyrénées et le placer dans une phase médiévale bien avancée, à partir des XIII^e-XIV^e siècles (Campmajo 2012).

D'autre part, les « roches à entailles » ou à saignées « fusiformes », identifiées par J. Abélanet sur le flanc oriental du Canigou, dans les Aspres, entre 500 et 700 m, sont également devenues un indice chronologique. Au colloque de Lleida, en 1992, ce dernier avait proposé leur antériorité par rapport aux incisions linéaires « schématiques » (Abélanet 2005-a). P. Campmajo observait de son côté que ces profondes incisions en forme de fuseau, souvent assorties d'intenses piquetages, étaient très nombreuses en Cerdagne sur des sites de la *solana* proches de l'oppidum ibère du *Castellot*, fouillé à Bolvir à partir de 2006. Comme elles étaient en contact avec les écritures ibères dont

elles pouvaient parfois imiter un ou deux caractères, il proposa d'associer les gravures « naviformes » à cette période (Campmajo et Crabol 2009). Depuis lors, les roches « griffées » découvertes en Pyrénées catalanes sont quasi systématiquement rapportées à cette culture.

Pourtant, dans leurs argumentaires, les auteurs cités avaient tous fourni de bonnes raisons de penser que ces roches ont été raclées pour en extraire de la poudre³. Il est clair que ces pratiques, tout en ayant pu commencer sur les lieux d'un culte animiste voué aux forces de la nature, ont continué jusqu'à des périodes récentes, en particulier chez les bergers. En Conflent, sous le Mont Coronat, ces entailles couvrent des centaines de roches sans être associées à des écritures (Abélanet 2005 a) ; à l'inverse elles sont quasiment absentes sur le bas flanc schisteux du massif du Madres intensément prospecté au *Pla de Vallenso*, y compris près d'un site antique (Martzluff *et al.* 2005, CAG 2007-a). Par contre, les courts textes ibères de Cerdagne ont été interprétés comme des incantations destinées à des déités vénérées auprès de ces rochers, lesquels furent peut-être sacralisés et entaillés bien avant (?). Ces invocations se trouvent pour beaucoup près des voies de passage (vallée du Carol, cheminements vers les cols du Puigmal) et permettent de questionner le statut de ces graveurs alphabétisés (dignitaires, sacerdotes, soldats, prospecteurs de métaux, marchands ?).

Dans le sillage des grandes opérations archéologiques programmées autour des parcs nationaux dans les débuts de ce millénaire, les découvertes de gravures rupestres pouvant se ranger dans l'art schématique linéaire se sont étendues aux pacages de l'ancien pays de *Baridà*, de l'*Alt Urgell* et du *Pallars Sobirà*. Il résulte finalement de l'ensemble des travaux conduits sur les hautes terres pyrénéennes que la fin du second âge du fer et la fin du Moyen Âge sont les deux périodes de plus grande occurrence des figurations rupestres, bien qu'une grande partie des motifs symboliques gravés reste chronologiquement ubiquiste et de difficile interprétation. La représentation des armes semble uniquement attachée aux temps médiévaux et le rôle des bergers dans ces représentations livre des témoignages jusque dans le XX^e s. avec les nombreuses inscriptions millésimées qu'ont laissées Pierre et Joseph Oriols dans la montagne d'Err (Campmajo 2012). Toutefois, par rapport à une longue tradition qui serait liée au monde pastoral, il semble curieux que très peu de sites à gravures rupestres dépassent la limite de l'étage subalpin, au-delà de 1 700 m, et que ceux atteignant la limite supérieure de la forêt, au-delà de 2 000 m dans l'étage alpin, se comptent sur les doigts d'une main (fig. 1).

3 - Lorsqu'il s'agit de roche tendre comme les schistes pélitiques qui peuvent donner des poudres argileuses inoffensives dans diverses potions, voire des pansements gastriques. Par contre les incisions « naviformes » sur le dur granite des guérites du fort de Mont-Louis proviennent de l'aiguisage de baïonnettes et ne peuvent pas être antérieures ici au XVIII^e s.

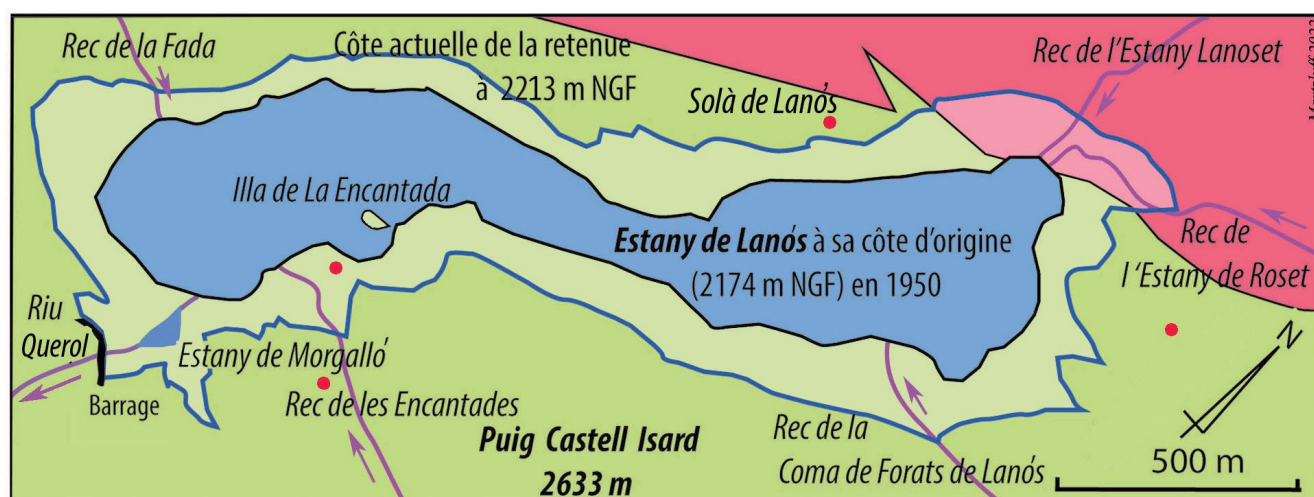


Figure 2 – Situation géographique de l'Estany de Lanós.

Couleur verte : schistes du Paléozoïque (ke-1 à 3 : Cambrien). Couleur rouge : gneiss et granites hercyniens. Les points rouges signalent les anciennes structures pastorales, actuellement ruinées (© DAO M. Martzluft d'après un rapport EDF-UPSO-GEH Aude-Ariège 2015 : « Note technico-environnementale... », p. 45, modifié).

En effet, depuis plus de cent vingt siècles, les vastes espaces situés au-delà de 2 200 m ne deviennent praticables pour les troupeaux d'ongulés sauvages ou domestiques qu'après la fonte des neiges, pendant l'été, et il n'a jamais été démontré qu'il pouvait s'y pratiquer l'agriculture (Harfouche & Poupet 2013), y compris autour du Mont Bégo où les gravures présentant des araires ne sont pas rares ! Passé le Mésolithique, la transhumance des troupeaux domestiques dans les estives ne fait aucun doute. Mais dans nos Pyrénées catalanes, cet univers de bergers confrontés à la puissance des éléments naturels (avalanches, grêle, foudre, etc.) ne semble s'exprimer directement qu'auprès du lac du Diable, en Capcir, par le biais d'ancestrales marques de troupeaux gravées sur les roches de la *Peyra escrita*. En Cerdagne, la légende des *Dones d'aigua del Lanós*, évoquerait plutôt les convoitises que suscite, chez des propriétaire terriens de la haute plaine, la richesse procurée par la possession du bétail engraisé tout l'été dans la haute montagne⁴. Racontée par le poète Jordi Pere Cerdà et reprise par J. Abélanet (Abélanet 1999, 2005-b), cette fable met en scène un jeune paysan ayant subi avec succès trois épreuves imposées par l'une des fées lavandières de l'île enchantée du Lanós, qu'il entraîne à sa suite en plaine pour un mariage, suivi par un immense troupeau⁵.

4 - Ces convoitises concernaient probablement aussi les propres ressources du lac, celui-ci étant très poissonneux. À partir du XIII^e s., les rivalités de plusieurs entités (seigneuries, communautés villageoises et royauté) ont créé des tensions autour de ces richesses. Après la chute du royaume de Majorque, alors que la sous-seigneurie d'Enveitg et la ville de Puigcerdà déclaraient détenir juridiction sur l'estany de Lanós, le roi d'Aragon Pierre le Cérémonieux tint à réaffirmer son pouvoir régalien sur les eaux et diligenta une enquête en Cerdagne et Capcir en 1382 (Billes 2008).

5 - Nous avons entendu ce poète natif de Cerdagne dire en 1994, lors du colloque sur la « Mythologie de l'eau » de Vernet-les-Bains, que la tradition populaire rattachait ce conte aux origines de la lignée noble des de Pastor, établie dans la vallée du Carol au XVI^e s.

2 - Les gravures rupestres de l'Estany de Lanós (barrage du Lanoux)

2.1 – Les estives sur le versant nord du Carlit

L'Estany de Lanós s'étale à 2 213 m d'altitude dans deux profondes auges glaciaires creusées sur le flanc nord du pic Carlit (fig. 1, n° 43 et fig. 2). Long de 2,5 km et profond de 53 m, c'était le plus grand lac naturel des Pyrénées avant la construction d'une retenue par l'EDF qui fit grimper son niveau d'une hauteur de 38,5 m (barrage du Lanoux, 1957-1962). Situé au-delà de la limite supérieure actuelle de la forêt, dans la zone herbeuse des alpages, le territoire du lac appartient aujourd'hui à la Commune d'Angoustrine. Vers le nord-est, le petit bassin du Lanós communique avec la vallée de la Grava qui donne sur le lac artificiel de la Bouillouse (*Bullosa*), zone de relief glaciaire où se distribuent les eaux de la rivière *Angostrina* coulant vers la Cerdagne et le Sègre (bassin de l'Èbre), mais aussi celles du bassin amont de la *Tet* en Conflent, vers le Roussillon, ainsi que celles de l'Aude coulant en Capcir. Vers le sud-ouest, l'exutoire naturel du Lanoux, où se trouvait une tourbière (*Estany de Morgalló* : fig. 2), donne naissance au *Riu Querol* (dit aussi *Aravó*) coulant ensuite en direction méridienne dans la vallée du Carol vers la plaine cerdane et le Sègre, lequel passe par la Seu de Urgell pour déboucher dans la vallée de l'Èbre, à Lleida. Au-delà du col du Puymorens (*Pimorent*), la vallée du Carol communique aussi, par la vallée de l'Ariège, avec l'Andorre où cet affluent de la Garonne prend sa source. Dans le massif du Carlit, la cuvette du Lanoux représente donc un lieu de passage – bien connu des contrebandiers⁶ – vers plusieurs vallées de la haute montagne où se distribuent les eaux vers l'Atlantique et la Méditerranée.

6 - Ceux qui passaient encore le tabac d'Andorre en Cerdagne et Capcir au siècle dernier et que rappelle près du Carlit le toponyme évocateur de *Coll dels Andorrans*.

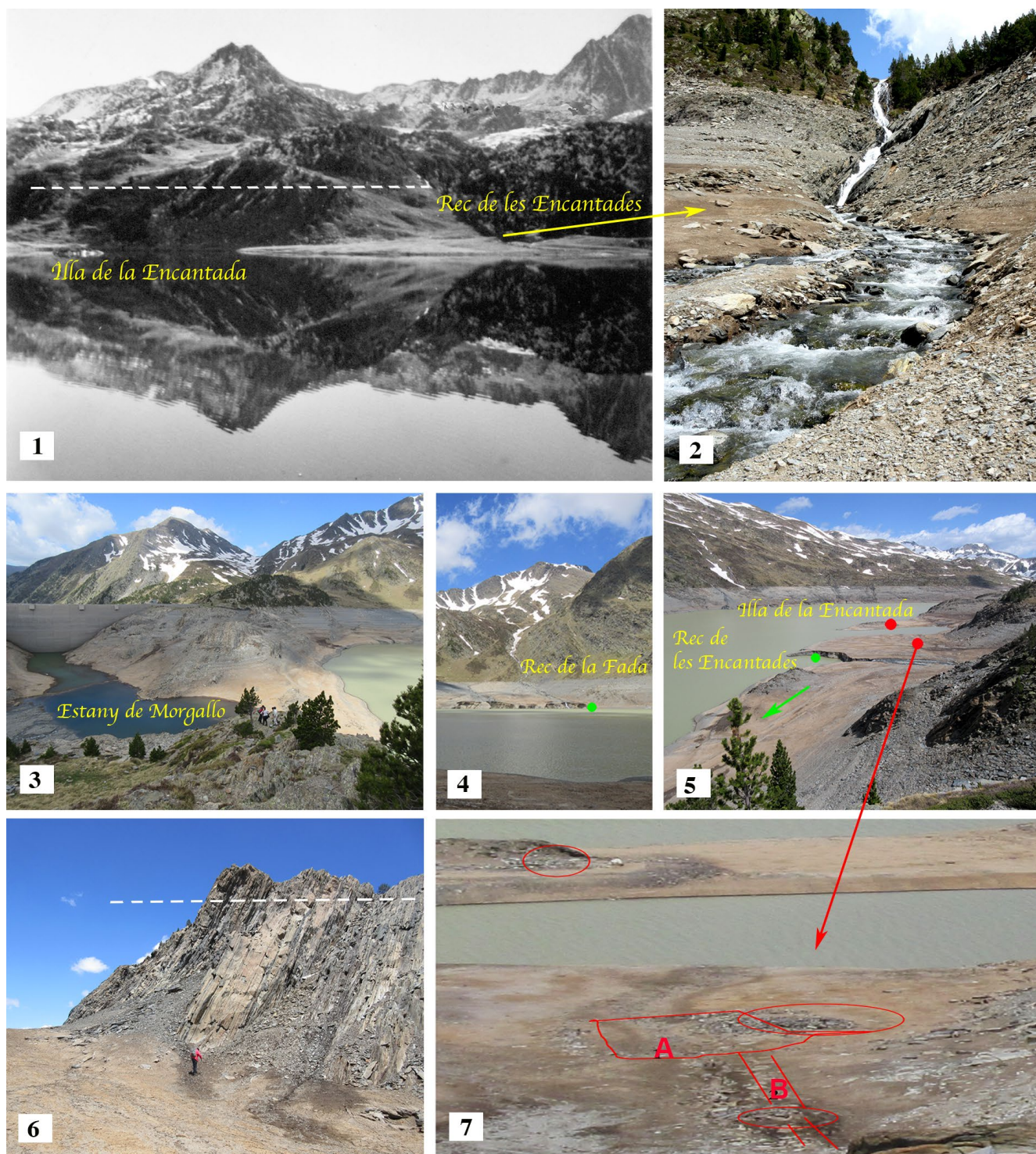


Figure 3 – Berges de l'Estany de Lanós : n° 1 avant la mise en eau du barrage en 1962 (© Marcel Martzluff septembre 1954) ; n° 2 à 7, en mai 2016, après une vidange totale du lac (© C. Respaut). La ligne pointillée blanche marque la côte maximum du remplissage actuel, près de 40 m au-dessus du niveau d'origine.

N° 1 : état de la rive gauche du lac aux premières neiges avec le Carlit, à l'arrière plan à droite et, au centre, le pic du Castell Isard. N° 2 : *Rec de les Encantades* à son débouché dans le lac, proche du niveau d'origine. N° 3 : aspect du barrage presque complètement vidé, vue prise de l'est vers la vallée d'En Garcia et le Coll de Pimorent. N° 4 : sous le pic de la *Coma d'Or*, en rive droite, vue du *Rec de la Fada* et des falaises de sédiments sapés par les vagues (rond vert), 10 m environ en-dessous du niveau du lac naturel. N° 5 : vue du lac vers le nord ; les ronds rouges marquent les structures pastorales détaillées sur la rive droite sur la vue n° 7 et la flèche verte la tranchée et les déblais de l'ancien captage du *Rec de Les Encantades*. N° 6 : prospection des falaises dans la zone du barrage où quelques bandes de schiste polies par les glaces sont mieux conservées. N° 7 : au premier plan, restes d'un enclos quadrangulaire (A), d'un grand couloir à traire fait de dalles plantées (B) et de structures circulaires, probables cabanes ; à l'arrière plan, les structures moins définies de l'*Illa de la Encantada* (DAO M. Martzluff).

Sur la rive droite, les roches cristallines (gneiss et granites) bordent le lac depuis les ruisseaux venus des étangs du *Roset* (Rouzet) et du *Lanoset* (Lanouzet) et jusqu'au *Rec de la Fada*⁷ (ruisseau de la Fée) qui dévale les pentes abruptes de la *Coma d'Or* et du *Puig Pedrós* (2 826 m). Ces roches dures se développent plus largement vers l'Ariège, au nord (fig. 2). Sur l'autre rive et jusqu'au barrage, un espace plus évasé s'étend vers l'est et le sud autour du *Castell Isard* jusqu'aux crêtes du massif du Carlit. Il est parcouru par trois torrents, dont celui des *Encantades* (fig. 3, n° 2). Le substrat rocheux moins abrupt est formé par les schistes métamorphisés du Cambrien (série kE 1 à kE 3 de la carte géologique aux 1/50 000 : formations d'Évol à celle d'Alins du groupe dit de Jujols). Ce sont des roches plus tendres favorables à la gravure. On y trouve des ardoises sombres, des schistes plus gréseux, ocrés par les oxydes de fer et encore d'autres faciès gésopélitiques plissotés et zébrés de filons de quartz blanc. On y rencontre aussi un épais banc de quartzites gris au grain très fin dont on retrouve des blocs roulés jusque dans la haute moraine du Carol, contre la « montagne d'Enveitg », à son débouché dans la haute plaine cerdane. Cette roche dure y a servi pour tailler les industries préhistoriques. Ce vaste espace des pentes septentrionales du Carlit autour de l'*Estany de Lanós* est le plus favorable au pastoralisme, surtout pour la transhumance de bovinés

et d'équidés. C'est principalement la zone que nous avons ponctuellement prospectée à partir de 2004.

2. 2 - Nouveaux sites à gravures sur les berges du lac de barrage

Nous avons d'abord parcouru le secteur du *Rec de les Encantades* jusqu'au pied du *Castell Isard* où, vers 2 300 m, J. Abélanet avait découvert deux roches gravées, l'une d'un pentacle, l'autre de réticulés et de zigzags. Nous n'y avons pas trouvé d'autres gravures (fig. 4, n°1). Pourtant, près des petites tourbières, la présence des pasteurs est bien attestée par les restes d'un *orri* et de sa *munyidora* (couloir à traire). Et c'est surtout là que les affleurements de bancs de schistes grésopélitiques patinés en ocre et parfaitement polis par les glaces semblent appeler le geste du graveur (fig. 4, n°2). En vain ! Car seule l'érosion a produit de très nombreuses incisions parallèles, plutôt larges et à fond plat, quand les roches dures charriées par les glaces (quartz, quartzite, cornéennes) ont rayé le tendre matériau schisteux dans le sens d'écoulement du glacier. Nous y avons cependant remarqué quelques gravures fines paraissant anthropiques, sans être imputables aux bâtons ferrés des nombreux randonneurs actuels (fig. 4, n°3). Mais elles sont rarissimes et sans signification apparente.

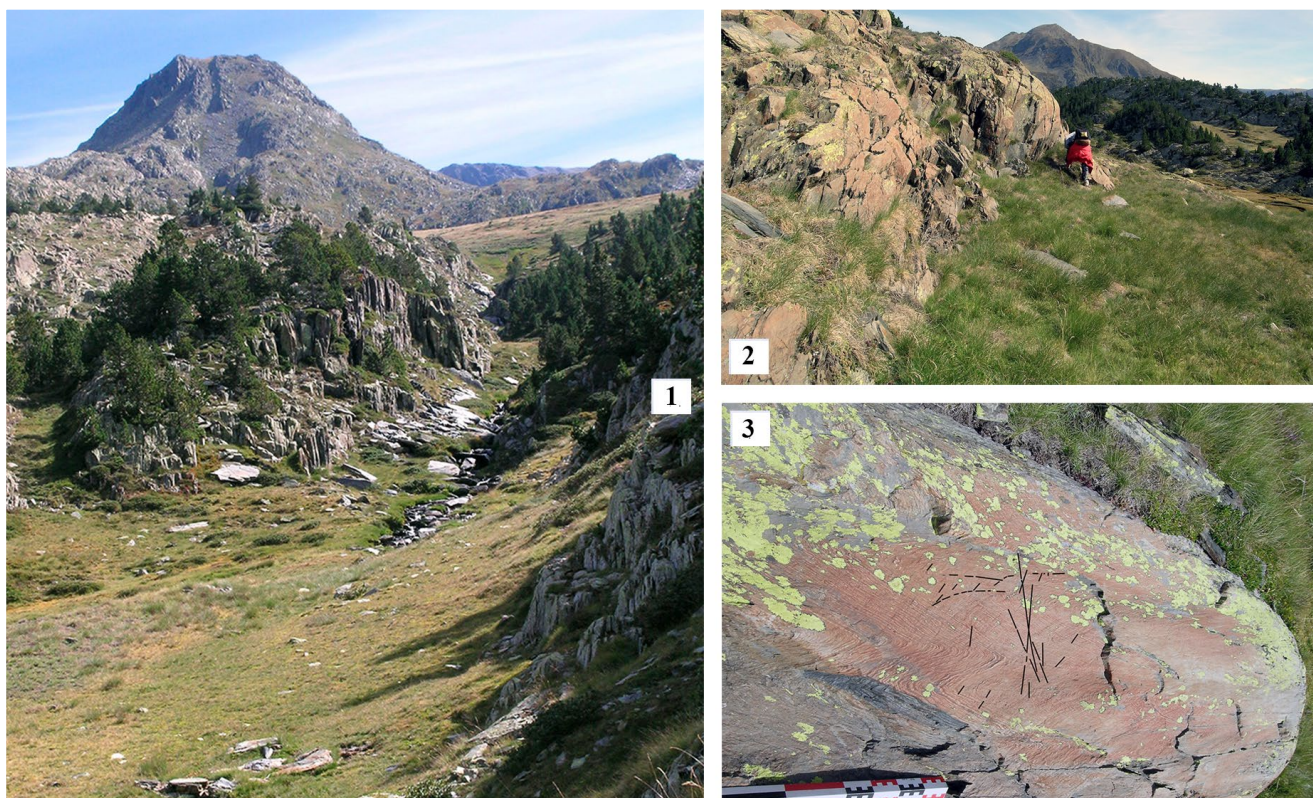


Figure 4 – Vallon du *Rec de les Encantades* prospecté par Jean Abélanet.

N° 1 : vue générale avec le *Castell Isard*, en arrière plan. N° 2 : les affleurements schisteux polis par les glaces. N° 3 : détail de quelques rarissimes incisions non naturelles (surlignées en noir) sur le rocher (© M. Martzluff).

7 - Ces micro-toponymes ont été relevés au XIX^e s. pour le cadastre ou recueillis auprès des pêcheurs professionnels locaux par Emile Belloc, tel celui d'une « île de l'Encantada » (BELLOC 1894 – *Explorations sous lacustres. (...) Description de quelques lacs des Pyrénées franco-espagnoles...*).



Figure 5 – Roches mobiles striées et gravées.

N° 1 : vue d'un bloc morainique ; la flèche bleue indique le sens des rayures faites par les roches plus dures (quartz, quartzites) lorsque le rocher adhère à la paroi du versant poli par les glaces et la flèche verte le sens des stries lorsqu'il s'est détaché et qu'il est devenu mobile dans le glacier (les quelques traits fins d'origine anthropique ne sont pas figurés ici). N° 2 à 5 : vues de la roche 2. Légende dans le texte (© M. Martzluff).

Par contre, sur les roches erratiques qui gisent sur les moraines ou dans les éboulis, d'autres stries d'usure recoupent les premières avec des sens différents, témoignant d'autres frottements lorsqu'elles furent détachées du socle et charriées par les glaces (fig. 5, n°1). Or ce sont seulement quelques-unes de ces roches mobiles qui se signalent par de nouvelles gravures découvertes vers le nord du Castell Isard, entre 2 250 et 2 350 m d'altitude. C'est dans un secteur de déblais morainiques et de pelouse alpine que ces rochers, certains pouvant peser plusieurs tonnes, ont le plus souvent migré sur les versants comme le prouvent les traînées déprimées qui les suivent dans le sens de la plus grande pente et les bourrelets de terre plus ou moins importants qui se sont accumulés en avant. Cette solifluxion a probablement pu mobiliser (ou remobiliser) ces blocs dans des périodes relativement récentes, voire d'âge historique (petit âge glaciaire ?).

Placées au plus haut, trois dalles schisteuses affleurant au sol ont pu servir de pierres à sel pour les troupeaux. La roche 2 (fig. 5, n° 2-5) porte sur ses flancs verticaux deux dessins géométriques. L'un forme un carré avec diagonales. Rempli d'incisions parallèles, il peut entrer dans la série très polymorphe des motifs de "marelles", réalisé ici avec peu de soin et avec un trait manquant, matérialisé par le bord du rocher (fig. 5, n° 4). L'autre est une figure en grille cernée de traits courbes avec un remplissage réticulé et hachuré (fig. 5, n° 5). La surface plane de cette même roche porte une série de grandes incisions parallèles très fines et érodées dont la composition nous échappe (en jaune sur la fig. 5, n° 3). Elles sont localement effacées par des grattages superficiels qui pourraient correspondre à une zone de travail (zone entourée de vert sur la vue). Plus loin se distingue une série oblique de courtes incisions parallèles, qui – peu profondes et peu développées – ne peuvent se comparer aux grandes entailles "fusiformes" (ou "naviformes"), quoique résultant du même mouvement de grattage en va-et-vient avec un instrument acéré (zone entourée de rouge).

Les deux autres dalles portent aussi des motifs de marelle ou de grille, mais uniquement sur la face supérieure plane. L'une (roche 3) comporte plusieurs générations de traits (**fig. 6, n° 1 et 2**). Les uns très usés, plutôt larges et à profil en U (surlignés en vert et bleu sur la vue), peuvent témoigner de l'érosion glaciaire. Certaines de ces rayures naturelles ont toutefois été reprises par le va-et-vient d'une pointe métallique (couteau ou clou en fer ?) qui les a approfondies, formant de menues entailles fusiformes (surlignées en noir sur la vue). Deux des entailles les plus longues (en haut à droite) ont servi de premières diagonales pour une marelle tracée à la pointe fine (surlignée en rouge). Ce premier motif s'est surimposé aux gravures précédentes et a été complété par trois autres marelles formant un quadrilatère plus complexe. On remarque que la limite basse reprend sans insister une fissure naturelle et que la médiane horizontale des deux marelles du haut est absente. Plus loin, la roche 4 (**fig. 6, n° 3 et 4**) est une dalle de 1,15 m dont la surface en partie desquamée est gravée près du bord par un large quadrilatère rempli d'un motif réticulé en damier, avec des diagonales assorties d'un signe barbelé (surligné en noir sur la **fig. 6, n° 4**).

Alors que le flanc vertical d'un autre rocher de taille modeste porte une ébauche de marelle rapidement tracée par de fines incisions, assorties d'une « annexe » tectiforme abritant de menus grattages verticaux (roche 6, **fig. 9, n° 4**), c'est sur un rocher plus imposant, situé en contrebas, que se trouve le plus grand nombre de gravures (roche 5, **fig. 7 à 9**). Sur sa face horizontale, s'observent d'abord des séries d'incisions désordonnées difficilement interprétables, formant parfois de vagues motifs en grille (**fig. 7, n° 2**) ou encore des traits incohérents qui prolongent des fissures par des lignes courbes (surlignées en noir sur la **fig. 8, n° 1**). Sur un autre panneau, des entailles fusiformes larges et à profil en U, très érodées, sans doute réalisées avec un outil à pointe mousse ou un éclat de pierre, reprennent des usures d'érosion (surlignées en bleu clair sur la **fig. 7, n° 3**), ce qui est aussi le cas d'incisions linéaires plus fines et postérieures, sans doute réalisées à la pointe métallique (surlignées en noir) alors qu'un motif barbelé vaguement anthropomorphe (surligné en rouge) recoupe ces incisions linéaires éparses. Plus loin, les mêmes entailles fusiformes larges et très érodées (surlignées en bleu clair sur la **fig. 7, n° 7**) sont recoupées par d'autres plus fraîches (surlignées en bleu

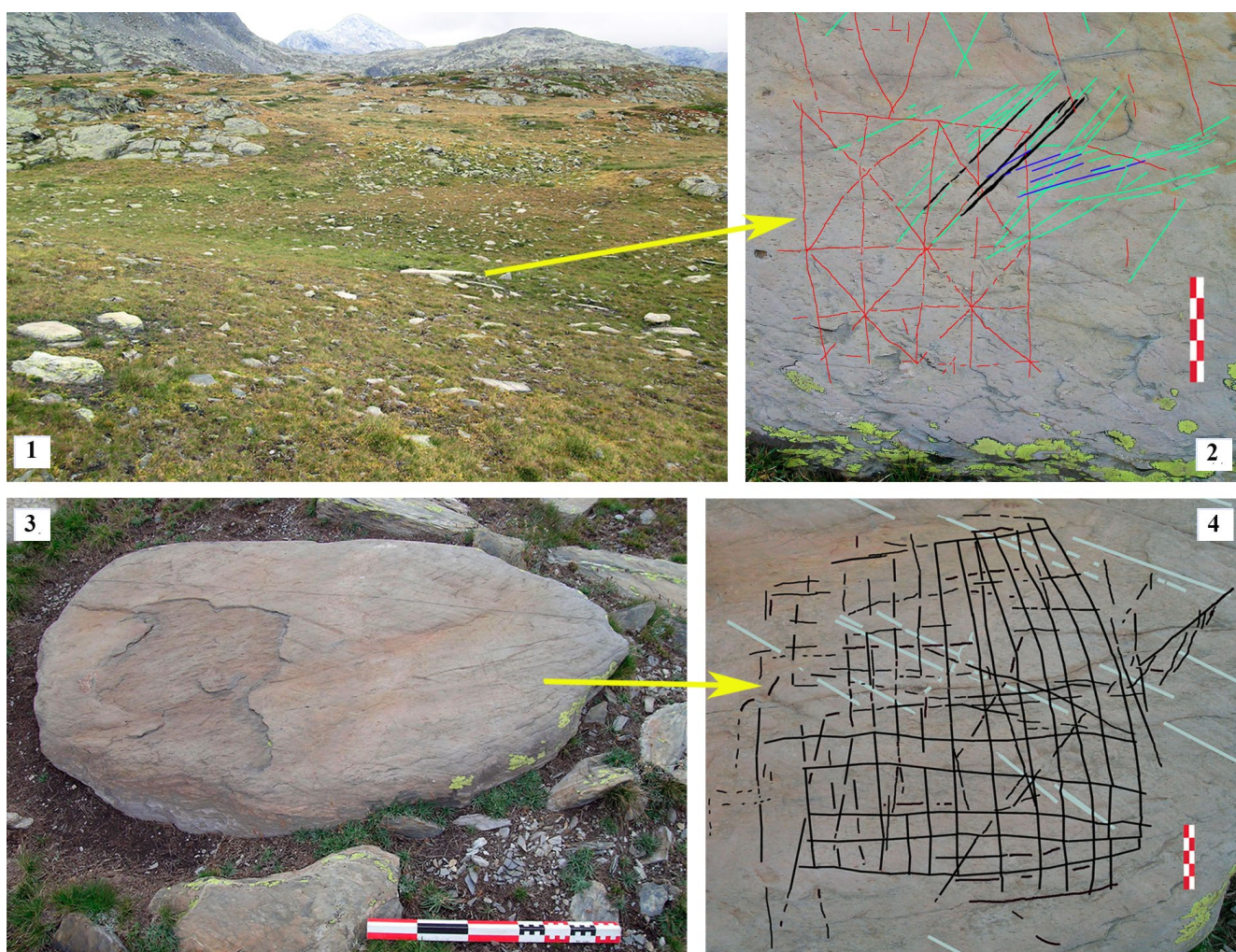


Figure 6 – Roches 3 et 4 : dalles gravées sur leurs faces planes.

N° 1 et 2 : gravures de la roche 3. N° 3 et 4 : gravures de la roche 4. Légende dans le texte (© M. Martzluff).

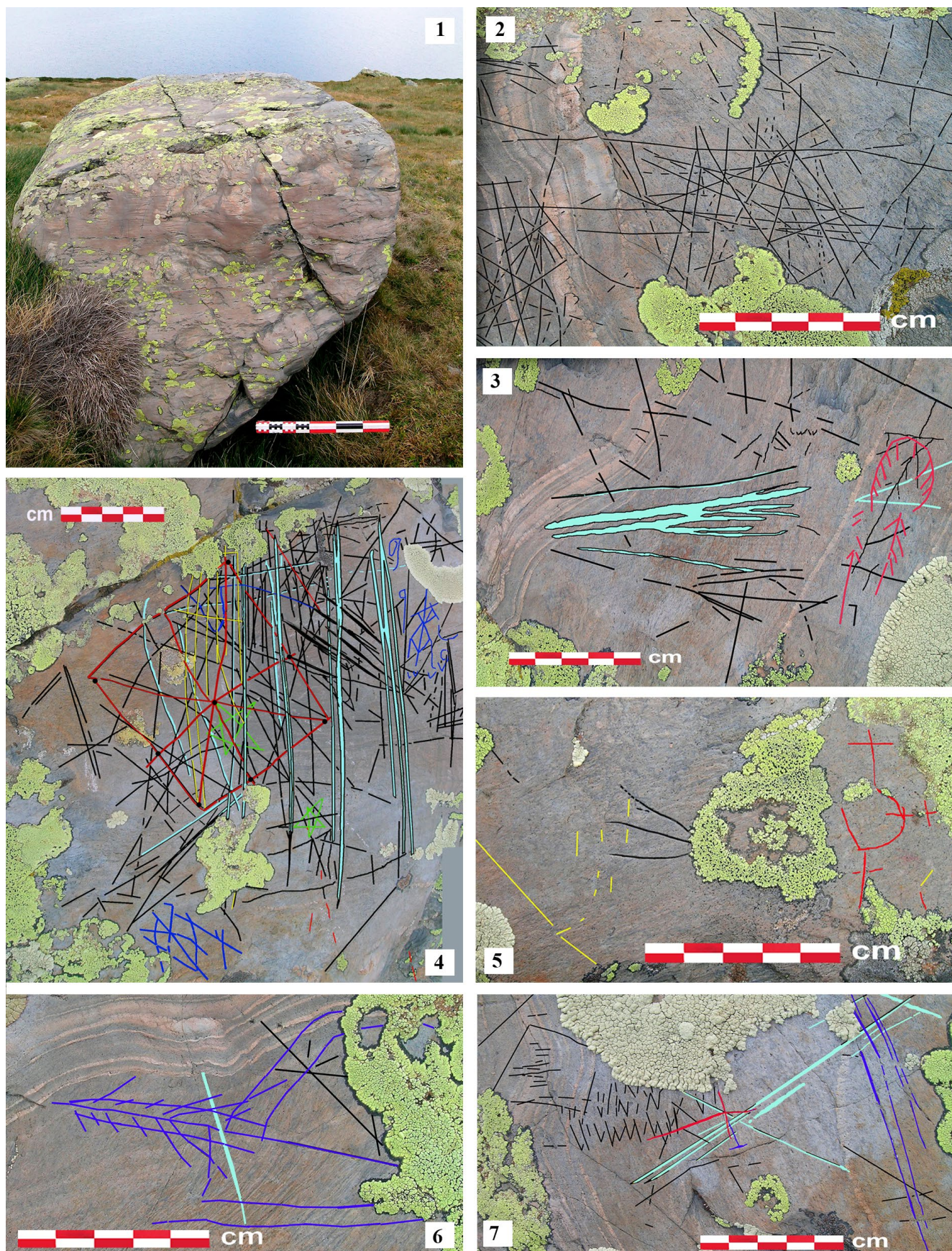


Figure 7 – Roche 5.

N° 1 : vue générale depuis l'amont de la pente. N° 2 à 7 : gravures de la face supérieure. Légende dans le texte (© M. Martzluff).

foncé) dont fait partie un motif en T qui côtoie une croix (surlignée en rouge), laquelle se superpose à des lignes de zigzags (surlignées en noir).

Sur la face supérieure de cette roche 5, la zone centrale est plus intensément gravée (fig. 7, n° 4). Une série de larges entailles érodées reprend ici aussi des stries d'érosion (surlignées en bleu sur la vue). D'autres incisions linéaires profondes et plus fines (surlignées en noir) sont également érodées et composent un quadrilatère avec les précédentes. Mais ces gravures intègrent aussi de courtes entailles fusiformes qui les recoupent en biais. Des incisions de même type dessinent aussi des motifs losangiques ou courbes (surlignés en bleu foncé) qui englobent quelques signes évoquant des lettres d'alphabet (G minuscule ou un P inversé ?). Un motif plus finement et profondément incisé en grille (surligné en jaune sur la vue) est aligné sur les plus longues entailles érodées (en bleu) ; il est relié à deux petits pentacles (figurés en vert). Une marelle profondément incisée (surlignée en rouge), agrémentée de petites cupules creusées au centre et aux angles, se superpose aux incisions antérieures en intégrant les signes précédents (une diagonale reprend les extrémités des tracés verticaux de la grille, tandis que le centre rejoint une branche de l'étoile). Ici encore, il existe un lien « d'inspiration » entre les différentes générations de traits.

Toujours dans cette partie centrale, deux motifs classiques sont représentés, l'un par un svastika (fig. 8, n° 2) et l'autre par une petite marelle simple rapidement tracée (fig. 8, n° 4). Ces gravures sont réalisées par plusieurs incisions rectilignes profondes et assez larges, patinées en noir par une mousse et constellées de micro cupules produites par la perforation des « racines » d'anciens lichens. Il s'agit probablement d'une pointe mousse en métal. Plus loin, avec le même type d'outil et parmi de nombreux essais maladroits, émergent quelques pentacles réussis (surlignés en noir sur fig. 8, n° 3). D'autres compositions aux traits plus fins sont formées à partir d'un arboriforme (surligné en bleu sur la fig. 7, n° 6) ou d'une profonde incision trifide (surlignée en noir sur la fig. 7, n° 5) jouxtant trois croix rattachées à un trait circulaire (surlignés en rouge).

Sur les faces verticales de cette même roche 5 où de larges stries à profil en U peuvent résulter de l'érosion (surlignées en bleu pâle sur la fig. 9), apparaît d'abord un panneau où des entailles fusiformes forment une figure rayonnante inscrite dans un cercle (fig. 9, n° 1). Ce dernier comporte un nombre impair de rayons (17 ex.), car seulement six sont formés par trois plus longues entailles parcourant le diamètre. Dans la partie supérieure, un rayon vertical assorti d'une petite cupule reprend la série de larges stries (en bleu) depuis l'extérieur du cercle. Entre ces grands traits plusieurs fois repris, les incisions plus minces et courtes des autres rayons comblent les vides. L'un d'eux, en bas, est rejoint par un long trait vertical qui relie aussi le cercle à l'extérieur. Cette figure « soléiforme » est

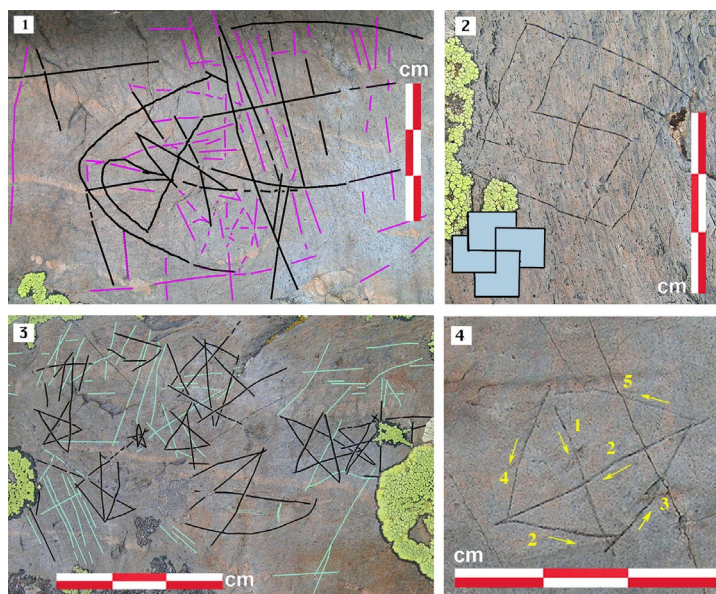


Figure 8 – Roche 5, gravures de la face supérieure (légende dans le texte).

N° 2 : représentation de svastika. Figuré en bleu et noir, le style des cinq svastikas de la Peyra escrita, le signe étant quasiment inconnu par ailleurs sur les sites à gravures linéaires schématiques des Pyrénées (© M. Martzluff)

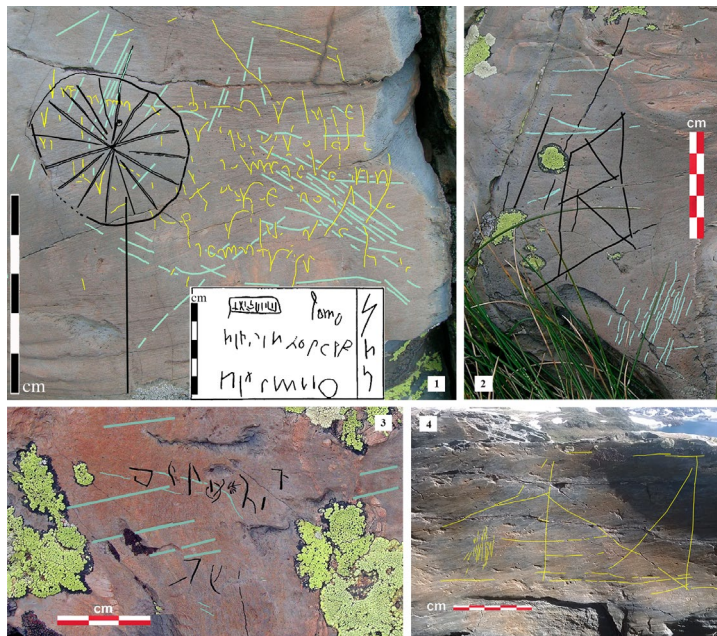


Figure 9 – Faces verticales des roche 5 et 6 (les stries d'érosion et les incisions larges et très usées sont figurées en bleu pâle).

N° 1 à 3 : signes géométriques et écritures ou pseudo-écritures de la roche 5 (en encadré au n° 1 : 4 lignes d'écriture et 3 signes isolés (à droite) en « cursives latines » et/ou en « celtibérien » relevé par l'abbé glory au milieu de gravures schématiques linéaires dans l'une des grottes d'Ussat-les-Bains (vallée de l'Ariège). N° 4 : roche 6 : face verticale gravée. Légendes dans le texte (©M. Martzluff et C. Respaut).

postérieure aux fines gravures en partie effacées qui composent une écriture ou une pseudo-écriture déliée. On y déchiffre difficilement quelques répétitions de minuscules lettres : *√*, *o*, *h*, *κ*, *n*, *m*, et peut-être aussi des *E*, *α* et *Y* ? D'autres signes profondément gravés forment plus loin une sorte d'écriture ou de pseudo écriture différente de la précédente (fig. 9, n° 3) tandis qu'une figure géométrique associant triangles et trapèzes dans un parallélépipède est profondément incisée au pied du rocher (fig. 9, n° 2).

2. 3 - Exploration des berges ennoyées de l'estany de Lanós

La rareté et la dispersion des découvertes réalisées au-dessus du niveau du lac de barrage (2 213 m) laissaient espérer que l'essentiel des gravures se trouvait concentré au plus près des berges du lac naturel (2 174 m), en particulier à l'embouchure du *Rec de les Encantades* et autour de l'*Illà de l'Encantada*, secteurs qui n'avaient pas été parcourus par Jean Abélanet avant la mise en eau du barrage en 1962. Or, une vidange totale du lac a été réalisée par EDF en 2015 jusqu'au niveau de la prise d'eau pour la conduite forcée (« côte usinière » à 2 140 m, soit 34 m en dessous du rivage de l'ancien du lac naturel). Nous avons profité de cette occasion pour accéder à la zone ennoyée au printemps 2016, après la débâcle des glaces. Mais sur le flanc gauche, jusqu'au barrage, nos recherches d'autres roches gravées sont demeurées vaines, malgré la découverte de plusieurs structures sur l'ancienne rive droite des *Encantades* (en rouge sur les **fig. 3 n° 5 et 7**). Il faut dire que nous avons été confrontés à plusieurs difficultés.

D'une part, sur une vingtaine de mètres de profondeur, la partie la plus pentue des versants autour du lac est couverte par des éboulis croulants composés de plaques de schistes qui ont été dégagées du sous sol et remuées par les vagues du lac lors du marnage des eaux.. Chaque hiver en effet, le barrage est partiellement vidé et il se remplit à nouveau au printemps à la fonte des neiges. Il en résulte que les sédiments arrachés aux versants se sont déposés sous forme de limons en-dessous de ces amas remaniés de plaques schisteuses (**fig. 3 et fig. 10, n° 1**). À cette profondeur et dans les zones de faible pente qui marquent les berges de l'ancien lac, les roches mobiles qui gisaient sur la pelouse au bas des versants ont donc été en grande partie recouvertes par les boues. Toutefois, dans le segment prospecté en rive gauche, il restait assez de ces roches visibles pour constater qu'elles ne comportaient que des stries d'usure naturelle. Par ailleurs, en mai 2016 le niveau du lac se trouvait encore à 10 m environ sous la rive de l'ancien lac naturel. Or ce rivage a bien reculé sous l'effet de gros éboulements dans les zones où les accumulations sédimentaires déposées par les

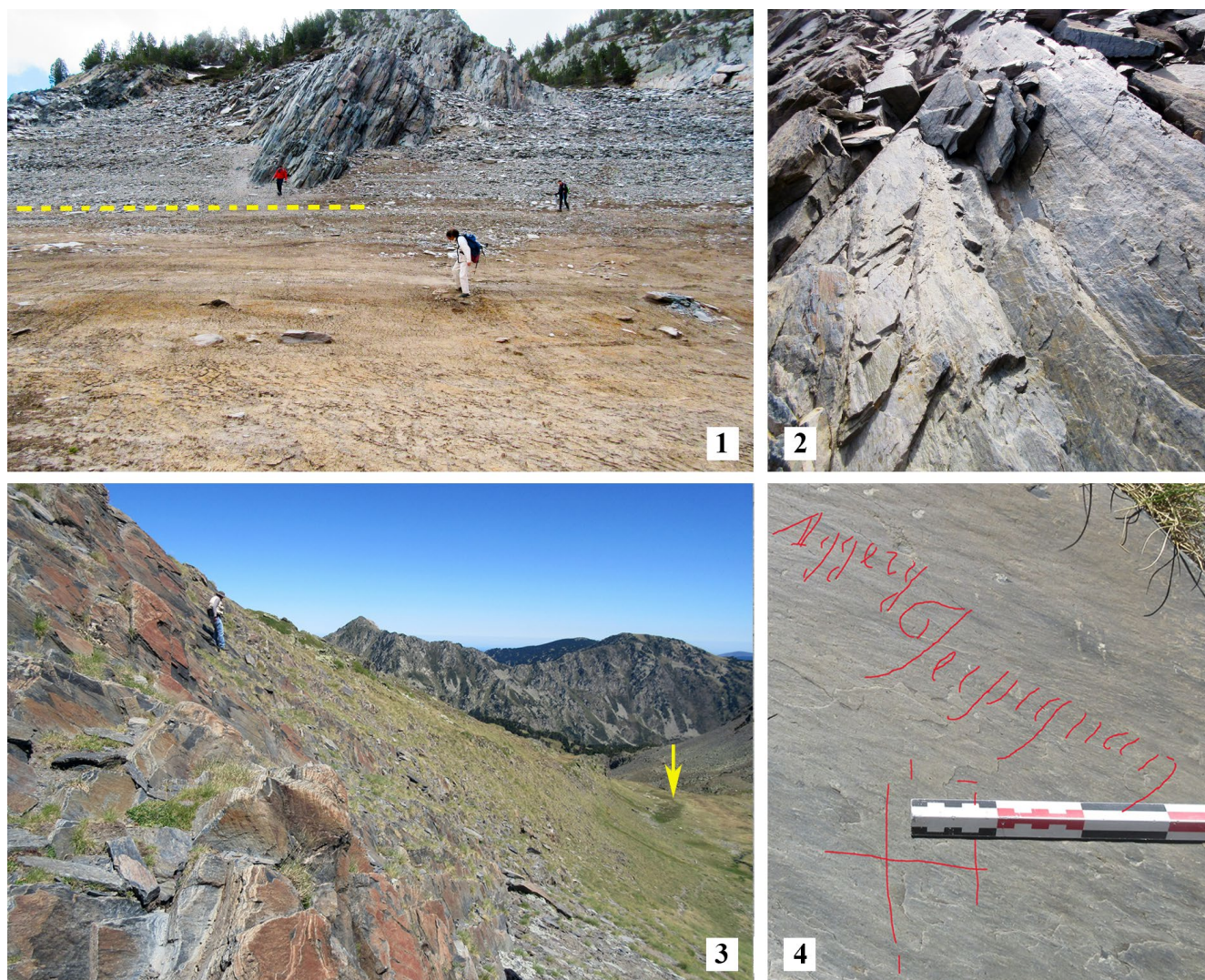


Figure 10 – Prospections en haute montagne. N°1 et 2 : en Cerdagne, prospection fin mai 2016 sur les berges du Lanos ; à gauche, la ligne pointillée marque le niveau bas du marnage des eaux en hiver, séparant la zone pierreuse, lessivée sur 20 m de hauteur, d'une zone nappée de limons se trouvant en-dessous et ici exondée par la vidange. N°3 : en Capcir, prospection de grandes dalles d'ardoise entre la *Serra de Mortes* et le *Ras de la sal*, vers 2 500 m, au-dessus des tourbières du *Rec de la Peyra Escrita* (flèche jaune). N°4 : amorce d'une grille gravée près du nom d'un randonneur citadin (© C. Respaut, DAO. M. Martzluff).

ruisseaux ont été sapées par la montée rapide des eaux chargées de plaques de glaces lors des deux vidanges totales (1986 et 2015) et de plusieurs marnages saisonniers descendus en hiver en dessous de 2175 m (2008 et 2011). Une large partie des berges instables gorgées d'eau étant devenue très abrupte et croulante (points verts sur les **fig. 3, n° 4 et 5**), il était dangereux de se trouver à proximité de l'ancien rivage, ce qui nous a privés d'en observer les détails, en particulier sur l'île de l'*Encantada* qui se trouvait alors reliée à la berge. De plus, lors de la construction du barrage au siècle dernier et de la vidange du lac pour installer en profondeur la prise de la conduite forcée, le ruisseau des Encantades a été détourné sur sa rive gauche. Il reste les traces de ces remaniements dans une profonde tranchée et dans une accumulation de déblais (flèche verte sur la **fig. 3, n° 5**). Enfin, sur les parties abruptes des berges où affleure le socle schisteux, la roche feuilletée a subi une notable érosion cryoclastique lors du marnage des eaux en hiver (**fig. 10, n° 2**). Cependant, sur les surfaces où la roche polie par le glacier n'a pas subi ce dommage, nous n'avons rien relevé d'anthropique (**fig. 3, n° 6**).

2. 4 – Bilan des recherches autour du lac

Compte tenu de l'étendue de la zone à explorer et de la modification des anciennes berges du lac naturel, il est probable que des roches gravées restent à découvrir et que d'autres aient disparu. Mais les recherches autour de la cuvette du *Lanós* peuvent être considérées comme une série de tests suffisamment complets pour dire que les gravures rupestres y sont rares, dispersées et qu'elles se trouvent essentiellement sur des roches erratiques dont le nombre n'atteint pas la dizaine. Par contre, les vastes secteurs où les affleurements ocrés du socle schisteux sont parfaitement polis par les glaces ont été dédaignés. Ces caractéristiques se retrouvent à peu près à la même altitude sur le site voisin de la *Peyra escrita*.

Concernant les thèmes traités et la chronologie, nous retrouvons sur les roches mobiles du *Lanós* les figurations géométriques abondamment représentées par ailleurs. Ce sont surtout des "marelles" et des motifs en grille ainsi que des pentacles fréquemment ratés, quelques zigzags et des signes barbelé. Ces tracés forment un bruit de fond en principe ubiquiste puisqu'il s'en trouve d'identiques sur des vestiges protohistoriques depuis la fin de l'Âge du Bronze (Gomez de Soto 2003) et que certains sont très communs pendant l'Antiquité, ce qui est en particulier le cas pour les représentations d'étoiles, ici toutes à cinq branches (pentacles)⁸. De plus, ces tracés géométriques ne sont pas associés près de ce lac à des figurations animales et humaines explicites ou à des armes (lance, épée, arc et surtout l'arbalète à étrier) qui pourraient mieux nous

éclairer sur la période. Mais il existe toutefois quelques originalités qui méritent d'être soulignées pour leur pertinence en la matière.

Ainsi, sur la roche 5, le motif rayonnant inscrit dans un cercle comporte le même nombre impair de rayons qu'une figuration soléiforme plus clairement anthropomorphe gravée sur la roche A de la *Peyra escrita* en Capcir (Abélanet 1990, p. 113). Toujours sur cette roche 5 du *Lanós*, un motif de svastika, volontairement inscrit dans un carré (**fig. 8 n° 2**), trouve pareillement une correspondance avec le site capcinois où cinq svastikas sont représentés sur les roches B et D, avec un style un peu différent toutefois (Abélanet 1990, fig. 87, p. 123 et fig. 95, p. 127). Or nous ne connaissons pas d'autres figurations de ces anciens symboles solaires dans l'art rupestre des Pyrénées, si l'on excepte une représentation "à double bras" de Latour de Carol (inédit) et un tracé filiforme sur le site andorran des *Graus de la Bartra* à Encamp, dans un contexte local où de fines gravures de zigzags, pentacles et marelles, mais aussi un très maladroit "nœud de Salomon" à plusieurs brins, accompagnent des guerriers armés⁹ (Casamajor 2016, p. 12). Le seul autre nœud de Salomon à plusieurs brins connu sur les sites à gravures rupestres se trouve au *Pla del Lloser*, à Osseja et il est construit « à partir d'une croix gammée » (Abélanet 1990, p. 142). Par contre, ces symboles sont très présents dans la région dès la fin du XIII^e s. et au XIV^e s. sur les signatures de tailleurs de pierre – surtout les svastikas – et sur celles d'actes notariaux, avec le nœud de Salomon plus fréquent sur ces derniers, en particulier en Cerdagne (Bosom 1998).

Près de l'*Estany de Lanós* et de l'*Estany del Diable*, les svastikas sont associés à des représentations de croix touchant ou traversant un cercle. Sur la roche 5 du *Lanós*, trois croix semblent se combiner avec un trait circulaire (**fig. 7, n° 5**) alors que plusieurs croix gammées de la roche B de la *Peyra escrita* encadrent un alignement de trois cercles traversés par une croix, signe encore figuré sur la roche D (Abélanet 1990, fig. 87, p. 123 et fig. 99, p. 130). Ces tracés pourraient symboliser des marques de troupeaux formées d'un signe géométrique ou d'une initiale surmontée d'une croix. Si ces marques sont nombreuses et généralement gravées de traits larges à la *Peyra escrita*, elles n'apparaissent pas au *Lanós*. D'autre part, dans la vallée du Galbe, près de l'étang du Diable, ces représentations de cruciforme trinitaires traversant un cercle trouvent un écho dans la figuration de trois personnages porteurs de croix qui sont finement gravés sur la roche A (Abélanet 1990, fig. 68, p. 111).

8 - D'autres modèles sont représentés à la *Peyra escrita* (Abélanet fig. 84, p. 119 et 97-98, p. 129), à savoir celui à six branches ("étoile de David") et celui à 8 branches qui est bien plus rare sur les gravures rupestres d'Andorre et de Cerdagne, mais qui apparaît aussi sur le linteau d'une baie de la sacristie de l'église de Llo, millésimé en 1747.

9 - En Andorre, plusieurs dalles de schiste gravées ont été trouvées lors de la fouille du site médiéval de la Roureda de la Margineda. Deux (inédites) sont datées dans la première moitié du XIV^e s., l'une figurant deux guerriers, l'autre des marelles sur les deux faces. Deux autres (également inédites) sont datées du début du XIII^e s., l'une gravée d'un écusson, l'autre d'un nœud de Salomon. Une autre ardoise présente sur les deux faces un texte latin de difficile lecture et interprétation qui est suivi d'un nœud de Salomon (Sureda *et al.* 2011).

En Ariège, dans la grotte Sainte-Eulalie, plusieurs exemplaires de ces signes ont été qualifiés de « globes crucifères »¹⁰ par A. Glory. Ils sont accompagnés de pentacles et de guerriers nus en armes proches de ceux figurés à la *Peyra escrita*. Partout ailleurs, ces signes globulaires à la croix sont inconnus sauf sur deux sites cerdans et dans des contextes donnés comme médiévaux (Campmajo 2012). L'un est peu typique à Queixans, roche 3 (Campmajo 2012, fig.117, n° 6). L'autre cercle traversé par une croix sur la roche 5 de Vallcebollère (*ibid.* fig. 102, n° 2) côtoie deux autres symboles peut être anthropomorphes : un « arciforme à axe central » (signe « en parapluie ») et un trait terminé par trois minuscules cupules qui sont positionnées comme sur les branches d'une croix. Associées par trois, ces figurations pourraient ici symboliser la crucifixion dont il existe quand même sur la roche 1 de Queixans une représentation vraiment réaliste dans un style moins raide que dans l'art roman ou préroman et assez unique dans l'art pariétal holocène (*ibid.* fig. 110, n° 2). Quoi qu'il en soit, les gravures cruciformes fines et prononcées faites avec un objet métallique pointu recoupent au Lanoux les gravures qui les ont précédées et elles semblent les plus récentes (fig. 7, n° 7).

Parmi les tracés géométriques les plus répétitifs se trouvent ici les grilles et le tracé de figures quadrangulaires. Ayant pris racine dans de très anciennes pratiques ésotériques et souvent transformées en jeux avec palet ou jetons en usage pendant l'Antiquité, certaines de ces figures simples peuvent correspondre à de lointaines pratiques cultuelles attestées pendant la préhistoire. Ces motifs sont donc parmi les plus ubiquistes. Toutefois, lorsqu'elles ont été réalisées sur des plaques de schiste mobiles, certaines de ces « marelles », tels les carrés assortis de diagonales et de bissectrices pouvant se répéter pour former des figures quadrangulaires plus complexes, ont été datées dans ces montagnes par l'archéologie et peuvent plus précisément être comparées à celles trouvées en plein air. Quelques-unes proviennent d'un contexte pastoral. Ainsi, sous le barrage du Lanoux, près du lac de *Font Viva*, nous avons trouvé à 1 900 m. d'altitude une plaque d'ardoise gravée d'une marelle contre une roche ayant abrité une ancienne cabane de berger. Dans la montagne d'Enveitg, au *Serrat de la Padrilla* (2 300 m), deux autres fragments de même nature sont mieux datés par la fouille de la cabane 42 qui est occupée à partir du XV^e s. (Campmajo 2012).

Mais ces dessins sont plus fréquemment retrouvés dans des sites fortifiés où les ardoises de toit ont été gravées. En Cerdagne, de nombreuses *lloses* porteuses de marelles proviennent des fossés du château de Llivia

(1 355 m), rempli des décombres de la fortification arasée sur ordre de Louis XI en 1479 (Campmajo 2012). Il s'en est trouvé aussi en Andorre sur le site médiéval de la Margineda (1 050 m) avec une datation plus ancienne, vers la moitié du XIV^e s. (cf. note 9). En Ariège, la fouille du château de Montréal-de-Sos, perché à 978 m d'altitude, dans la vallée du Vicdessos, a fourni 300 « llauzes » gravées avec de nombreuses marelles et damiers qui proviennent de la rénovation des toitures dans le second tiers du XIV^e s (Gillot 2017). Pour ce site, il est bien précisé – et cela est important – qu'aucune roche gravée n'apparaît avant cette date dans les unités stratigraphiques antérieures qui contenaient des décombres de toit. De plus, les gravures des ardoises, probablement réalisées sur le lieu d'extraction, ont souvent été tronquées lors de la pose (le château est établi sur du calcaire et les ardoisières se trouvent à plus de 10 km).

Sur tous ces sites archéologiques, ces gravures ont été interprétées comme des supports de jeux avec jetons : « alquerque »¹¹, ou « merelles » (cat. : « *jocs de marro* »). C'est surtout le cas pour les motifs de carrés emboîtés avec médianes interrompues, dits de la « triple enceinte » (« alquerque à neufs pions » ou « jeu du moulin »). La figure est connue depuis l'Antiquité, mais apparaît en Cerdagne au XV^e s. dans les fouilles du château de Llivia, ou encore dans la vallée du Vicdessos, en haute Ariège, sur le sol d'un abri pastoral daté du XVII^e s. (Orri des Breytes, Guillot 2017, fig. 297). La représentation de la « triple enceinte » est rarissime sur les sites rupestre en plein air des Pyrénées catalanes¹², Intégrées à l'architecture gothique des cathédrales, avec d'autres marelles et labyrinthes (décors de pavements), les gravures de cette figure sont surtout attestées à partir du XVII^e s. sur les murs de sanctuaires chrétiens et d'autres parties d'édifices religieux, plus particulièrement en Cerdagne¹³, où ces pratiques ésotériques d'époque

10 - Ces figurations ne représentent peut-être pas le *globus cruciger* qui est la marque du pouvoir impérial à partir de l'Antiquité tardive, mais elles pourraient témoigner de l'influence du globe à la croix qui se trouve souvent dans les mains du Christ assis des statues de Vierge à l'enfant aux XIII^e et XIV^e s., puis sur de nombreux retables présentant le Christ debout à partir du XV^e s. (thème du *Salvador mundi*).

11 - Ancêtres médiévaux du jeu de dame en Al-Andalus et plus simples que les échecs, différents types d'alquerque furent popularisés par le *libro de los juegos* écrit à la demande du roi de Castille *Alfonso el Sabio* qui régna entre 1252 et 1284. À cette époque, ces jeux stratégiques d'échecs et d'alquerque – plus que les jeux de hasard – sont associés à une métaphysique, à l'architecture et à l'art du gouvernement ; ils sont surtout pratiqués par l'aristocratie militaire, les érudits, les clercs, les architectes et bâtisseurs, ainsi que par les marchands.

12 - Soit le tracé recoupant les piquetages sur une dalle mobile du *Valat de la Figuerassa*, en Conflent (Abélanet 1990, fig. 20), la roche 14 de Ger en Cerdagne (Campmajo 2012, p. 372), le Solà de Cava (ancien pays de Baridà entre Alt Urgell et Cerdanya), le *Solà de Nadal* d'Andorra la Vella et la roche 5 des *Graus de la Bartra* à Encamp, toujours en Andorre (Casamajor 2012-13 et 2016).

13 - Dans les Aspres, un tracé de triple enceinte fut gravé avec d'autres signes sur un parement du sanctuaire de la Trinité (Martzluff 1991, fig. 17, p 43). En Cerdagne, une ardoise décorée d'une triple enceinte a été placée au pied d'une croix gothique, à Dorres et une autre fut maçonnée au sommet d'un oratoire édifié pendant les temps modernes dans la vallée d'Angoustrine sur le chemin menant au village disparu de *Sant Martí d'Envalls* et aux alpages du flanc sud du Carlit (Martzluff 1992).

moderne n'ont certainement pas bénéficié du soutien de l'église¹⁴.

À propos des damiers et marelles, J. Abélanet avait déjà fait observer qu'il s'en trouvait souvent sur les faces verticales des sites rupestres de plein air ou sur les murs des monuments. Il les associait à des pratiques propitiatoires, expression populaire de vœux et de prières transmis par la tradition (Abélanet 2005- b). Cela se confirme sur les roches erratiques du *Lanós*, même en prenant seulement en compte les surfaces planes qui aurait pu servir de support pour y placer des jetons. Ainsi, sur la roche 5 se trouve un carré dont les diagonales sont inférieures à 3 cm, ce qui – à moins de jouer avec des grains de blé ! – exclut un usage comme “ marelle simple ” (ou “ alquerque à trois pions ”), d'autant que les médianes n'ont pas été représentées. De plus, l'élaboration du tracé s'apparente à celui des pentacles voisins (fig. 8, n° 3) et non pas à celui d'un quadrilatère (chiffres jaunes sur la fig. 8, n° 4). On retrouve les mêmes minuscules marelles souvent incomplètes et proches des pentacles sur la roche D de la *Peyra escrita*.

Il en va de même pour la “ marelle complexe ” de la roche 3 du *Lanós*, gravée sur la face horizontale d'une dalle posée au sol (fig. 6, n°2). Ces quatre carrés auraient pu présenter les caractéristiques d'une table d'alquerque pouvant se jouer seul contre plusieurs (à 10 pions ou “ chasse au lièvre ”) ou se jouer à deux avec 12 pions, comme au jeu de dames. En réalité, nous avons vu qu'il manquait des traits pour former cette figure, les uns remplacés par des fissures naturelles et d'autres absents sur les médianes. Tout comme pour les marelles disposées à la verticale sur les rochers, ce tracé ne peut pas être compris comme celui d'un simple jeu. Il semble avoir été inspiré par les premières incisions ayant suivi les rayures d'érosion et il s'adapte aux fissures naturelles du rocher. Notons que ces mêmes « absences » sur les dessins des ardoises trouvées en fouille sont mises au compte de maladresses. Bien que ces grilles aient pu servir de base à des jeux de société en vogue dans cette région à la fin du Moyen Âge, les tracés de marelles que nous trouvons sur les flancs du pic Carlit furent donc visiblement inspirés par certains caractères intrinsèques du support rocheux et semblent avoir été guidés par des traits plus anciens, comme c'est le cas sur la roche 5 (fig. 7, n° 4). Ces tracés se rapportent probablement à des invocations propitiatoires et semblent faire partie des générations de traits les plus récents, compatibles avec le Moyen Âge.

Parmi les signes plus anciens, figurent des entailles approfondies par un mouvement de va-et-vient, mais de dimensions trop modestes pour être qualifiées de

« saignées fusiformes » ou « naviformes » pratiquées pour extraire une poudre minérale. Nous connaissons ces modestes entailles fusiformes souvent réalisées en même temps que les gravures linéaires, par exemple en Conflent dans un contexte d'habitat (pastoral ?) antique et médiéval du Cortal Freixe (Martzluff *et al.* 2005, fig. 8 et 9 CAG 2007-a). Pareillement, quelques lignes d'écriture érodée sur une partie verticale de la roche 5 du Lanoux paraissent provenir d'une séquence relativement ancienne. Elles semblent assez proches de celles que l'abbé Glory n'a pas pu déchiffrer dans la grotte du Grand Père à Ussat-les-Bains et qu'il assimilait par défaut à quelques mots en cursives latines, tout en suggérant pour les autres un idiome « celtibérien voisin de l'ère chrétienne » (Glory 1947, fig. 24, p. 29). Il s'agit peut-être de ces pseudo-écritures dont nous avons rencontré un curieux exemple en Conflent sur le site du Cortal Freixe (Martzluff *et al.* 2005, fig. 11 et 16), mais qui existent aussi en Andorre (Canturri 1985, p. 53). En Cerdagne P. Campmajo rattache les nombreux exemples de pseudo-écritures à plusieurs époques, depuis l'Antiquité ibère (Campmajo 2012, p. 439-441).

Au total, les roches gravées autour du barrage du Lanoux présentent des convergences évidentes avec l'art rupestre du Capcir et d'Ariège. Toutefois, leur discrétion les a préservées des écritures modernes et contemporaines qui foisonnent à la *Peyra escrita* depuis le XVIII^e s., avec des symboles attribués au marquage des troupeaux. Parmi plusieurs générations de gravures de la roche 5 du Lanoux, les plus anciennes ont-elles été inspirées par un culte antique des eaux, comme le pensait J. Abélanet ? Ce n'est pas impossible, d'autant qu'en 1975, Guy Rancoule découvrait une meule à main circulaire en basalte qui servait de clef de voûte à l'ancienne cabane du *Solà du Lanós*, aujourd'hui totalement ruinée, en rive droite du *Rec de Lanoset* (CAG 2007, p. 218). Mais il est fort probable qu'une large partie de ces tracés symboliques, tant au Lanoux, que dans la vallée du Galbe, relève du bas Moyen Âge et il n'est pas certain qu'ils se rapportent tous à des bergers (cf. note 4).

3 – À la recherche d'une (haute) « montagne aux écritures »

L'art rupestre pourrait-il passer inaperçu dans les estives ? L'importance de l'érosion par le gel sur les roches feuilletées, le fait qu'elles soient souvent recouvertes de mousses et de lichens, les remaniements naturels (fluages, avalanches) et anthropiques (barrages, stations de ski...), la difficulté d'accès aux sites, ainsi que la discrétion des incisions linéaires, inciteraient à répondre positivement à cette question. Il est clair par ailleurs que ce sont les substrats schisteux du Protérozoïque-Paléozoïque qui favorisent ce type d'expression (fig. 1). C'est le contraire pour les substrats cristallins (gneiss et granites) qui encadrent l'épine métamorphique schisteuse dans les massifs du

14 - En Catalogne, la répression de la magie et la formation de l'image de la *bruixa* et du *bruixot* ont des origines au XIV^e s. (Castell 2011). Mais la chasse aux sorcières s'activa pendant les Temps modernes, surtout à la frontière entre les deux royaumes pendant la période de crise économique, d'épidémies et de guerres des XVI^e et XVII^e siècles. Ciblée sur les vieilles femmes et les guérisseuses, elle s'illustra par une avalanche de procès en Cerdagne et Capcir dans les débuts du XVII^e s.

Canigou, du Madres, celui d'Aston en Ariège, dans le pluton de Mont-Louis et d'Andorre et celui des Pallars, vers la Maladeta, ou encore pour les calcaires et les conglomérats, présents dans le massif du Coronat en Conflent, le synclinal de la vallée du Galbe en Capcir, la *Serra del Cadi* en Cerdagne et le massif dévonien du centre et du sud de l'Andorre. Et il est vrai que ce sont surtout ces massifs cristallins et calcaires qui ont bénéficié des prospections systématiques ciblées sur les estives depuis une trentaine d'années, par exemple dans la « Montagne d'Enveitg » (Rendu 2003), dans le Cadi et le sud-est de l'Andorre (Palet *et al* 2006) et dans les Pallars (Gassiot 2016). Mais il existe aussi de nombreuses informations sur la haute montagne schisteuse qui permettent de confirmer la rareté des sites d'art rupestre dans la zone des estives¹⁵.

3. 1 - En Capcir

Il ne semble pas se trouver de gravures en bordure de l'étrange *Estany del Diable* considéré par les bergers comme une bouche de l'enfer pouvant avaler tout un troupeau¹⁶. Plus haut, au Col de l'*Home mort*, entre la *Serra de Morters* (2 605 m) et le *Ras de la Sal* (2 486 m), de magnifiques dalles de schiste ardoisier n'ont apparemment conservé que la trace d'un citadin de passage (fig. 10, n° 3 et 4). Dans la zone des *Camporells*, les belles roches schisteuses ocre du substrat, polies par les glaces, paraissent exemptes de gravures, y compris autour de la seule substruction de cabane pastorale à couloir rencontrée vers 2 300 m, auprès d'un des nombreux lacs.

3. 2 - En Cerdagne

Les sites à gravures rupestres les plus abondants se trouvent sur le flanc nord du Puigmal entre la vallée d'Eyne et la *Serra del Cadi*. Sur cette *obaga*, le substrat schisteux paléozoïque affleure depuis le piémont – entre 1 100 et 1 400 m – jusqu'aux crêtes situées à plus de 2 500 m (fig. 11). D'après les inventaires disponibles (Campmajo 2012), la plus grande partie des roches gravées se situe dans des secteurs pentus entre 1 300

et 1 600 m d'altitude (Queixans, Palau Z.1, Osséja Z.1, 2, 3, 8 et 9, Err Z.1, 3, 6 et 7). Celles qui se trouvent entre 1 650 et 1 800 m sont moins nombreuses (Osseja Z.4, 5, 7, 10, Vallcebollère Z.2), et parfois perchées dans des secteurs très abrupts à 1 813 m (« Roche Anton » du *coll del Forn* à Llo, d'après la signature du berger). Seules quelques-unes se trouvent dans des zones plus élevées, certaines associées au tracé de limites frontalières, telles les gravures de la *Font del Picassó* (nom qui évoque la hache du charbonnier) à Palau de Cerdanya à 2 070 m, et d'autres à 1 940 m en limite communale d'Osseja et Nahuja où s'expriment des figures médiévales de chevaux. Entre 1 900 et 1 958 m, on retrouve le harnachement médiéval d'un cheval près d'ardoisières (Vallcebollère Z.1, 3). Les altitudes sont également élevées à Err (Z.2 et 4) entre 1 740 et 1 895 m, près du sentier conduisant à Nuria, un sanctuaire où l'on célébrait un culte de fécondité qui comptait beaucoup pour les Cerdans et qui faisait l'objet de pèlerinages (Abélanet 2005-a). On trouve d'ailleurs le long de ce sentier des gravures de croix, d'échelles de Jacob, de noms, etc. Du reste, sur le versant sud du Puigmal, situé en Ripollès, mais qui faisait autrefois partie du Comté de Cerdagne, une roche « griffée » par des entailles « naviformes » était associée au prélèvement de poudre sur le site où aurait été découverte la statue miraculeuse de la vierge de Nuria, vers 1950 m d'altitude (fig. 1, n° 42). Cette pierre erratique se trouverait actuellement au fond du lac artificiel créé dans la cuvette glaciaire ; une autre avait été signalée par P. Ponsich à la gare de Queralbs (Campmajo 2010).

Les rochers à gravures linéaires répertoriés sur la partie *solana* de la Cerdagne se logent à plus basse altitude, entre 1 200 et 1 350 m pour Llivia, La Tour de Carol, Bolvir et Guils, certains allant un peu plus haut, jusqu'à 1 500 m pour Estavar, Ur et Enveitg. Mis à part les sites de Lles, Gréixer et Ger établis en Basse Cerdagne entre 1 200 et 1 450 m alors que le substrat schisteux montre très haut vers Mèranges où rien n'est signalé, cette partie nord du bassin cerdan est entrecoupée, entre 1 400 et 1 750 m, par une zone de chaos granitiques où se sont établis les habitats paysans depuis le Néolithique. Au-delà de 2 000 m, le socle granitique érodé pendant le Miocène forme les replats d'altitudes où se trouvent les pasquiers étudiés par C. Rendu vers Maura.

Les schistes réapparaissent au nord, vers les crêtes du Carlit (fig. 11). C'est dans cette zone élevée, entre les flancs du Péric, du Carlit, et sur les hautes terres des estives menant en Andorre via le col du Puymorens, que nous avons découvert d'importants affleurements de brèche schisteuse à ciment ferrugineux, une roche utilisée dans l'architecture préromane, dont le principal gisement se trouve dans le piémont du Puigmal, à Err. Dans la vallée de la Grave, ces roches gisent en contexte quaternaire dans les placages morainiques,

15 - Nous y plaçons les prospections menées dans les années 1990 dans les P.-O. sur les sites potentiels de l'Épipaléolithique-Mésolithique (Martzluff 1996) et celles menées en altitude entre la Cerdagne et l'Andorre par la suite (Martzluff *et al* 2019).

16 - Il ressemble en effet à un cratère de volcan car « aucune eau n'y vient et aucune n'en sort... ». Situé à 2 300 m d'altitude sous les crêtes du *Puig de Terrers* (2 532 m), il occupe l'ombilic d'un petit cirque glaciaire dont les pentes très abruptes, nappées d'éboulis, sont excavées dans les schistes. Cet entonnoir est barré par la moraine de retrait du dernier glacier et se remplit par la fonte des neiges dont l'accumulation sur ce versant sud est plus importante en raison des vents dominants soufflant du nord en hiver. Un gros névé y stationne jusqu'en fin juillet. En été, les eaux stagnent en profondeur car la puissante moraine sablo-graveleuse située au-dessus du socle schisteux imperméable ne peut les retenir ; l'exutoire du lac se fait donc via ces infiltrations qui traversent discrètement les déblais morainiques pour alimenter le ruisseau de la *Peyra escrita*. Il existe quelques autres lacs de ce type, moins spectaculaires, dans le massif du Péric (*La Grava, Petit Blau*) et celui du Carlit (*Serra de les Xemineies, Forats*).

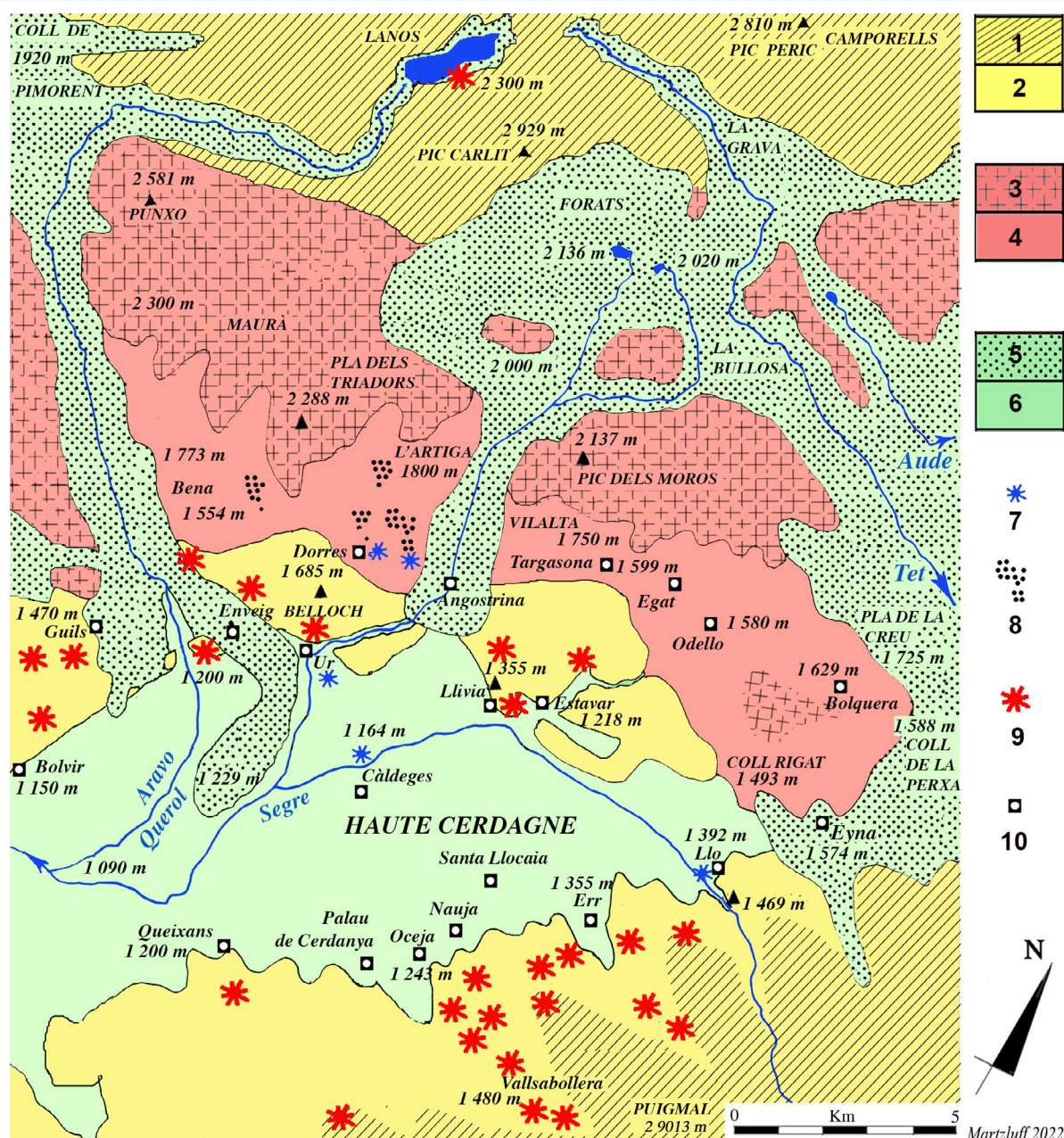


Figure 11 – Sites à gravures rupestres linéaires de Haute Cerdagne.

N° 1 : épine métamorphique du Paléozoïque au-dessus de 1 900 m (schistes grésopélitiques paléozoïques, bancs de quartzites, enclaves de marbres, micaschistes et cornéennes au contact des granites). N° 2 : même formation de schistes métamorphiques primaires dans les croupes de piémont entre 1 200 et 1 700 m. N° 3 : pluton granitique de Mont-Louis, surface d'érosion anté-miocène soulevée (zone des « planelles » vers 2 000 m d'altitude). N° 4 : alvéoles d'érosion excavées en contrebas dans le Pluton de Mont-Louis et dans les gneiss granitisés d'Eyne (« Tors », chaos de boules et arènes granitiques du versant). N° 5 : relief associé au système glaciaire du Quaternaire, substrat principalement granitique (cirques d'altitude et vallées glaciaires, moraines sableuses, lacs et tourbières). N° 6 : entre 1 000 et 1 200 m, haute plaine sédimentaire du fossé cerdan (terrasses alluviales du Quaternaire enchâssées dans les reliefs tabulaires sablo-argileux du Tertiaire). N° 7 : principales sources sulfureuses chaudes (Ur et Cadégas perdues). N° 8 : « tarteres », amas de boules granitiques entassées dans les talwegs par les ravinements. N° 9 : zones à gravures rupestres. N° 10 : villages cités au X^e siècle (DAO M. Martzluff).

hors de portée des bâtisseurs médiévaux, non loin des bancs d'excellents quartzites gris utilisés par les préhistoriques. Il existe également des substructions de cabanes pastorales avec couloir à traire qui sont établies dans chacune des vallées entre 2 250 et 2 500 m d'altitude (*La Grava*, *En Garcia*, *Orri de la Vinyola* et *Coma dels Pedrons*). Nous avons perçu là un monde pastoral qui ne livre apparemment pas de sites à gravures rupestres, sauf près des Encantades du Lanós.

3. 3 – En Baridà et Alt Urgell

C'est dans la vallée très boisée du Riu Cadí, torrent qui se jette dans le Sègre peu avant la cuvette de la Seu d'Urgell, qu'ont été découverts des sites à gravures rupestres (Casamajor 2008, 2012). Les roches gravées du *Tossal de Cava* se trouvent sur des pentes abruptes dans une des rarissimes parties schisteuses d'un massif essentiellement composé de calcaires, de grès conglomératiques et de roches volcaniques¹⁷.

17 - Nous avons exploré ces secteurs volcaniques en 2017, à la recherche des rhyolithes exploités par les Magdaléniens de Cerdagne et les Aziliens d'Andorre (Martzluff *et al.* 2019)

Les gravures sont situées en contrebas de deux villages, Cava et Ansovell, implantés de chaque côté de la vallée à 1 400 m d'altitude, sur des formations glaciaires aménageant des replats cultivables, face à la barrière rocheuse de la *Serra del Cadí* (fig. 1, n° 28). On y trouve des roches à entailles, mais également des dessins finement incisés qui semblent se rapporter au Moyen Âge. Plus loin vers l'est, les roches gravées de la *Vall de Castellbò* (fig. 1, n° 41) trouvées par Jordi Casamajor dans l'Alt Urgell, rentrent plutôt dans la catégorie des roches piquetées pour réaliser des anthropomorphes qui se rattachent à « l'art dolménique », contrairement aux fines gravures qu'il a découvertes, touchant l'Andorre, dans la Vallée très enclavée d'Os de Civis (fig. 1, n° 35).

3. 4 – Dans les Vallées d'Andorre

Dans les vallées, les premières découvertes de gravures rupestres sur les schistes se sont focalisées près des sites protohistoriques de hauteur qui se trouvent vers 1 300 m d'altitude entre Encamp et Santa Coloma (fig. 12). Mais les prospections de J. Casamajor ont notablement augmenté le nombre de sites vers le sud, dans le *comú* de *Sant Julià de Lòria* (Casamajor 2008, 2016, 2019). Dans l'ensemble ces « incisions naviformes » et « gravures schématiques linéaires » se trouvent principalement entre 1400 et 1600 m et il n'a pas été relevé d'inscription ibère, mais quelques témoignages de pseudo-écritures. Les gravures linéaires sont principalement attribuables au Moyen-Âge.

En altitude, seule la partie nord du pays est schisteuse. Nos prospections dans les estives pour trouver les sources de matières premières utilisées par les préhistoriques, en particulier les quartzites et les métarhyolites, ne nous ont pas confronté à ces gravures. Dans la vallée du Valira d'Orient, une partie propice du territoire est remaniée par des travaux d'urbanisme (Pas de la Casa, Grau Roitg, Soldeu) et nous n'avons trouvé en surface, près du hameau de l'Aldosa, à 1 700 m, qu'une molette barquiforme décorée en granit, de type ibère (Martzluff 1996, fig. 3, p. 63).

3. 5 – Dans les Pyrénées centrales, le Pallars Sobirà

Au nord du Pallars Sobirà, les prospections organisées dans le *Parc Natural de l'Alt Pirineu* ont enregistré 4 sites de roches à entailles fusiformes dans une vaste zone où affleurent les schistes (Jimenez 2006). Ils se trouvent au fond des vallées de la Noguera pallaresa et de ses affluents (*Vall d'Aneu*, *Vall de Cardós* et *Vall Ferrera*) entre 1 010 m d'altitude à *Sant Miquel* et 1 160 m à la *Borda del Gavatxo* (fig. 1, n° 36 à 39). Mais un site exceptionnel a récemment été découvert dans la *Vall d'Assua* au *Solà de Saurí* (fig. 1, n° 40). Les entailles fusiformes y sont rares alors que plusieurs centaines de roches couvertes de gravures linéaires sont échelonnées sur le même flanc d'un ravin entre 1 250 et 2000 m d'altitude.

Dans une étude très fouillée menée sous la direction d'Ermengol Gassiot par les chercheurs du *Grup d'Arqueologia de l'Alta Mutanya* de l'Université Autonome de Barcelone, le vaste site a été divisé en 5 zones¹⁸. Les zones 1 et 2, situées dans l'étage sub-alpin entre 1 750 et 2 000 m d'altitude, sont aussi les plus étendues (67 ha.). Elles ne recèlent que très peu de roches gravées : 21 ex. sur un total de 372, soit 5,5 % plutôt concentré vers 1 800 m, une seule étant répertoriée à 2 000 m. Les 351 roches restantes se situent dans l'étage montagnard. Les zones 3 et 4, moins étendues entre 1 400 et 1750 m (19 ha), comprennent plus de 150 roches gravées avec des pics de concentration vers 1 600 et 1 700 m. La zone 5 (11 ha) en compte plus de 160 ex. entre 1 250 et 1 400 m avec une très forte concentration entre 1 300 et 1 400 m.

La chronologie de l'ensemble est centrée sur le XV^e s., s'échelonnant des XIV^e au XVI^e s.. Avec une forte unité stylistique, y ont été relevés de nombreux guerriers en arme (25 %) et leurs chevaux harnachés (10 %), des représentations isolées d'armes dont de nombreuses arbalètes (10 %) des châteaux et l'apparition des premières armes à feu, des joueurs de cornemuse (10 %), des gallinacés et des signes symboliques, dont de très nombreux pentacles (45 %). La forte représentation d'une élite militaire et la présence d'un texte daté de 1319, avec la signature d'un clerc connu pour avoir fait office de notaire et de diplomate, rend l'attribution de ces œuvres à des bergers assez improbable et suggère qu'elles peuvent être liées à des changements socio-économiques ayant affecté ces espaces montagnards à partir de la seconde moitié du XIV^e s.

4 – Fréquence et répartition des gravures rupestres : quelles pistes suivre ?

La répartition géographique des gravures rupestres linéaires entre le Cap de Creus et la Noguera Pallaresa est naturellement soumise au substrat géologique (schistes métamorphiques primaires), mais elle reste également tributaire de l'ancienneté et de l'intensité des recherches (fig. 1). Aux secteurs à forte concentration qui ont été prospectés depuis plus d'un demi-siècle, tels les Aspres roussillonnaises, le Conflent, la Cerdagne et l'Andorre, se sont ajoutées les investigations conduites depuis une vingtaine d'années dans les parcs nationaux des Pyrénées centrales. Il ressort de tous ces travaux, qu'entre le Capcir et les Pallars, la répartition de l'art schématique linéaire au Postglaciaire se concentre dans l'étage montagnard, principalement entre 1 300 et 1 600 m d'altitude. Les gravures rupestres antérieures à l'époque moderne qui ont été découvertes dans les estives au-dessus de 2 000 m, comme au Lanoux, représentent l'exception.

18 - Le site inédit a fait l'objet d'une conférence (accessible en ligne) du GAAM (UAB-CSIC), prochainement publiée dans la revue *Tribuna d'Arqueologia* 2020-21 : AUGÉ (O.), HUET (T.), LAPEDRA (S.) GASSIOT (E.) – Paisatges de conflictes i poders. Gravats medievals del Solà de Saurí.

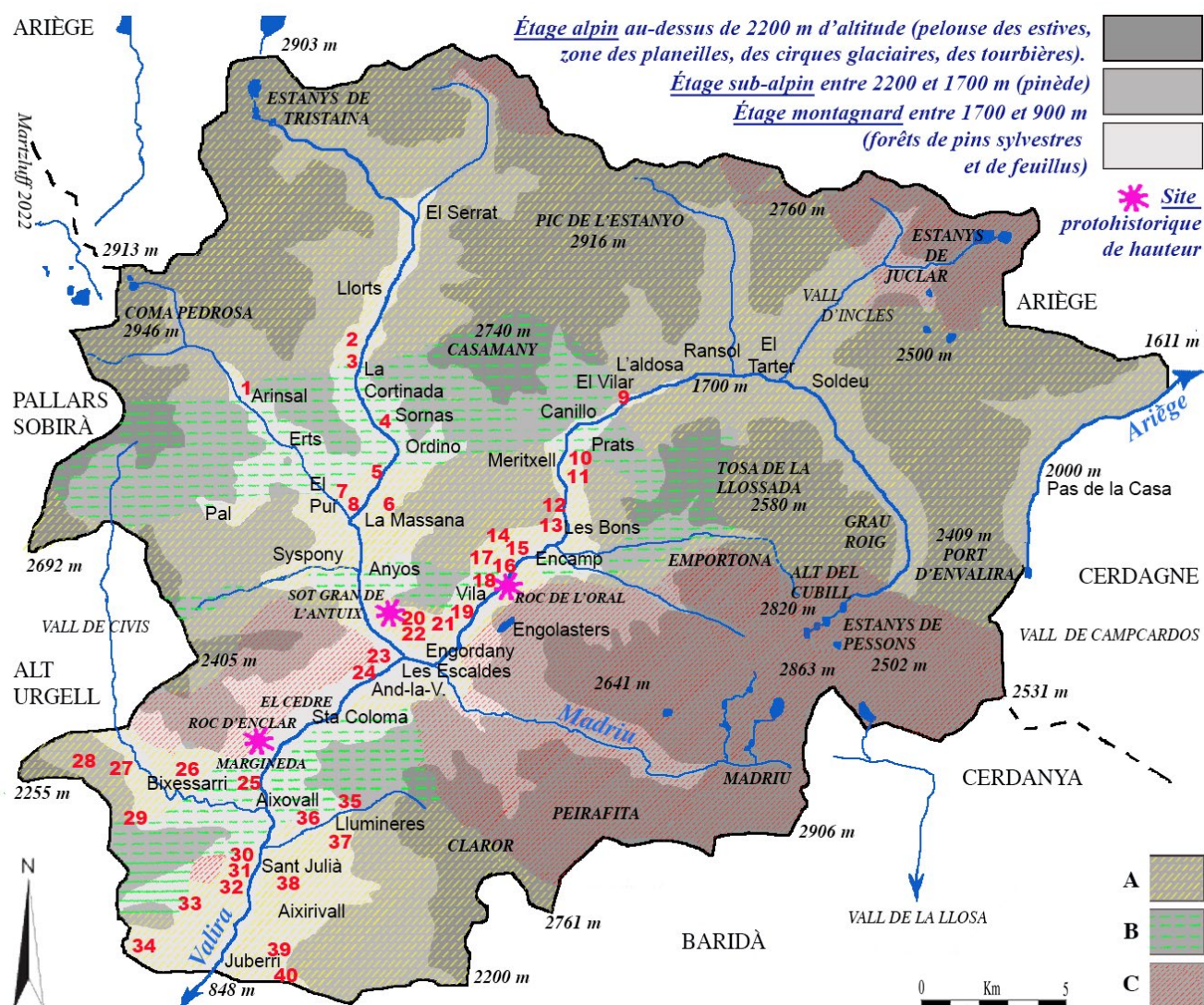


Figure 12 – L'art rupestre linéaire de plein air en Andorre (sites à cupules, rigoles et croix piquetées non mentionnés, sauf Sornas).

Substrat représenté en hachuré, avec en A : schistes métamorphiques, séries péliques et gréseuses à conglomératiques (Priaborien à Silurien et Carbonifère) ; en B : calcaires et calcschistes (Dévonien-Carbonifère) ; en C : gneiss et granite intrusif hercynien. (DAO M. Martzluff d'après Viñas 2018, modifié).

N° 1 : Grau del Relloige del Solà (Arinsal). N° 2 : La Cortinada (Ordino). N° 3 : Sant Martí de la Cortinada (Ordino). N° 4 : Cami et Cimiteri de Sornàs (Ordino). N° 5 : Borda de l'Any de la Part (Ordino). N° 6 : La Gonarda (site détruit, Ordino). N° 7 : Solà del Pui (site détruit, La Massana). N° 8 : Arenal del Tadora (La Massana). N° 9 : Sant Joan de Caseilles (Canillo). N° 10 : Roc de les Bruixes de Prats (Canillo). N° 11 : Meritxell (Encamp). N° 12 : Llosat de Montalari (Encamp). N° 13 : Les Comes de Les Bons (Encamp). N° 14 : Borda d'en Cadena (Encamp). N° 15 : Lloser de Vila (Encamp). N° 16 : Balma d'en Llunci (Vila, Encamp). N° 17 : Balma del Roc de la Vinya (Vila, Encamp). N° 18 : L'Espeluga ; Serrat et solà de Padern (Vila, Encamp). N° 19 : Graus de la Bartra et Roca de la Carcamanya (Vila, Encamp). N° 20 : Solà d'Engordany (Les Escaldes-Engordany). N° 21 : Roca corba, Roc de les Aubes et Coll de Jou (Escaldes-Engordany). N° 22 : Mas de Cal Diumenge (Escaldes-Engordany). N° 23 : Solà de Nadal (Andorra la Vella). N° 24 : Roc de les Bruixes (site détruit, Andorra la Vella). N° 25 : peinture épipaléolithique de la Balma de la Margineda (Aixovall, Sant Julià de Lòria). N° 26 : Mas d'Aixàs (Bixessarri, Sant Julià de Lòria). N° 27 : Solana de la Canal (Bixessarri, Sant Julià de Lòria). N° 28 : Serra Plana (Sant Julià de Lòria). N° 29 : Canolich (Sant Julià de Lòria). N° 30 : Cova de l'Òssa et sites de Rocafort (Sant Julià de Lòria). N° 31 : Sant Mateu (el Pui d'Olivosa, Sant Julià de Lòria). N° 32 : Coll de Jou (Fontaneda, Sant Julià de Lòria). N° 33 : Mossers (Civís, Sant Julià de Lòria). N° 34 : Roc de Barretol (Sant Julià de Lòria). N° 35 : Lloser de Certers et Cortal de Manyar (Sant Julià de Lòria). N° 36 : Solà de Sant Cerni de Nagol (Sant Julià de Lòria). N° 37 : Aixirivall (Sant Julià de Lòria). N° 38 : Faucellers (Sant Julià de Lòria). N° 39 : Sant Esteve (Sant Julià de Lòria). N° 40 : Balma del Solà d'Arcavell-I (Juberri, Sant Julià de Lòria).

Comment expliquer cette représentation excessivement modeste comparée aux dizaines de milliers de gravures protohistoriques situées dans les alpages de la vallée des Merveilles ?

Faisant fi d'une attribution des œuvres du Mont Bègo au simple « désœuvrement » de bergers, J. Abélanet associait cette profusion à un culte du taureau qui aurait incarné sur ces cimes un dieu guerrier, maître du ciel et de l'orage. Mais ce « sanctuaire » fait aujourd'hui figure d'exception dans les Alpes méridionales car les nombreuses zones à gravures du Val Camonica, qui sont typologiquement proches de celles piquetées au Bègo et tout aussi anciennes, se situent en fond de vallée, bien en dessous de 2 000 m. Nous retrouvons ces correspondances également décalées en altitude dans les Pyrénées pour les roches à entailles qui se situent entre 1 000 et 1 100 m au nord du *Pallars Sobirà* (fig. 1, n°36 à 39), vers 2 000 m dans le Puigmal, à Nuria et vers 500 m d'altitude, non loin du littoral et du col de Banyuls, à la *Coma de l'Infern* (fig. 1, n° 2). Pour les roches ornées de fines gravures linéaires, ces décalages existent pareillement entre celles de l'étage méditerranéen qui sont bien plus rares près du littoral que vers l'intérieur des terres, entre 500 et 800 m (Aspres et Bas Conflent) et celles qui se développent dans l'étage montagnard entre 900 et 1 700 m, les plus copieuses (Cerdagne, Andorre). Seules quelques-unes sont logées dans une zone impraticable en hiver et dévolue à la transhumance au-dessus de 2 000 m.

Sur ces estives-là, les roches ornées de la *Peyra escrita* et des *Encantades* du *Lanós* ont été associées par leur inventeur au caractère spectaculaire des lieux et aux cultes protohistoriques des sources. Mais il existe bien d'autres sites « grandioses » à ces d'altitudes et ces gravures linéaires sont loin de toutes correspondre à l'Antiquité : un Moyen-Âge plutôt tardif peut aussi être invoqué. D'ailleurs, entre les gravures de Banyuls-sur-Mer et celles du *Solà de Saurí*, sur les hauteurs du *Pallars Sobirà*, il existe une curieuse convergence typologique et chronologique, toutes deux étant datées d'une période médiévale correspondant aux débuts du « petit âge glaciaire » (fig. 1, n° 1 et 40). L'embellie des représentations rupestres médiévales qui est constatée d'un bout à l'autre des Pyrénées catalanes entre les XIV^e et XVI^e siècles, s'accompagne de figurations mêlant la superstition (marelles et pentacles), la foi chrétienne (symboles crucifères) et la représentation des armements et des guerriers. Cela pourrait être mis en phase avec les dégradations constatées dans le climat et dans la société pour ces époques. Mais il est bien difficile d'envisager une telle association pour les périodes antérieures, en particulier pour le premier millénaire avant notre ère (Bronze final à second âge du Fer). Et c'est peut-être le lien avec l'aménagement de l'espace qui pourrait mieux expliquer le foisonnement ou l'absence d'art rupestre selon les époques et les secteurs géographiques.

Creuser cette idée nécessiterait de longs développements, mais quelques constatations peuvent déjà être avancées¹⁹. La fréquentation des zones supérieures à 2 000 m commence lors du Mésolithique dans les Pallars, en Andorre et en Cerdagne²⁰ et elle s'y poursuit après 5 500 BC au Néolithique ancien et moyen avec des troupeaux domestiques. Mais c'est entre 3 200 et 2 200 BC, qu'une occupation intense des estives, avec de gros défrichements par le feu, est enregistrée depuis le Puigmal de Nuria jusqu'à la Maladeta en passant par la Cerdagne et l'Andorre où l'on trouve à cette altitude plusieurs grandes structures d'habitat quasi-mégalithiques. Cette occupation intensive des hauteurs au troisième millénaire avant notre ère, lors du Néolithique final-Chalcolithique, est mal caractérisée au niveau de la culture matérielle et ne trouve quasiment aucun écho – semble-t-il – dans la zone montagnarde en dessous de 1 700 m en Andorre et en Cerdagne. Dans le même temps, les sites véraziens contemporains de ces occupations ont été bien identifiés en plaine et dans les piémonts des Pyrénées de l'est (tout comme les sites du Campaniforme), mais ils ne dépassent guère les 500 m d'altitude, sauf l'abri de *Les Portes* (Lladurs, Solsonès), situé à 978 m sur une possible piste menant aux mines de sel gemme de Cardona, près de Solsona. L'interprétation de cette étrange déconnexion entre moyenne et haute montagnes comme pouvant témoigner d'une véritable transhumance régionale depuis les basses plaines est toutefois prématurée en l'état de la recherche (Martzluff *et al.* 2012).

L'occupation des estives autour de la limite supérieure de la forêt cesse au Bronze ancien dans les Pallars, mais se poursuit à partir de l'Andorre, toujours avec le type de grande construction quasi mégalithique qualifié de « ferme d'altitude » en Cerdagne (Rendu *et al.* 2012). Entre 3200 et 1700 BC, soit depuis le Néolithique récent jusqu'à l'âge du Bronze moyen, ces occupations intensives au-dessus de 2 000 m se rattachent certainement à un pastoralisme estival. Cette phase correspond en principe à celle qui a généré au Mont Bègo les représentations d'innovations

19 - D'après les nombreux travaux portant sur l'environnement et sur les sites archéologiques des milieux de montagne dont la bibliographie citée *infra* ne donne qu'un aperçu très incomplet sans citer les chantiers de fouilles programmées réalisés en Andorre et en Cerdagne, couplés du côté de l'État français avec l'effort particulier portant sur les diagnostics d'archéologie préventive en haute Cerdagne (Inrap), ainsi que les nouvelles recherches menées sur les estives à Enveitg et Eyne (Cerdagne), en *vall de Núria-Coma de la Vaca* (Ripollès), en *vall de la Vansa* (parc del Cadí-Moitxerò, Alt Urgell), en *valls de Madriu-Peirafita-Claror* et d'*Empordanes-Cubil-Grau Roig* (Andorre) et dans les deux parcs nationaux des Pallars.

20 - Deux datations ¹⁴C sont inédites en Cerdagne pour le Mésolithique, l'une issue d'un prélèvement dans une tourbière au col du Puymorens qui a fourni à 1 900 m, avec quelques éclats de retouche en silex, une date sur charbons de bois entre 5806-5552 BC cal. (Martzluff 1996) et une autre plus bas vers 1 600 m à Bolquère sur coque de noisette et aimablement communiquée par J. Kotarba (Inrap) : elle est calée entre 6771 et 6476 BC cal.

technologiques piquetés sous forme d'armes en bronze, de signes cornus tirant chars, travois et charrues. Rien de tel en Pyrénées où se retrouvent sur ces hauteurs quelques structures funéraires mégalithiques et de rares manifestations rupestres « d'ambiance dolménique », comme, par exemple, les cupules de la *Torre de Cabús* (fig. 1) situées à 2780 m (*Tor, Pallars Sobirà*). Ce qui change toutefois à partir du Bronze ancien, c'est la réapparition d'habitats dans l'étage montagnard sous-jacent au début du second millénaire avant notre ère, principalement entre 1 000 et 1 600 m dans les vallées du Valira (El Cedre, Roureda de la Margineda, Prats de Canillo) et autour de la plaine cerdane (La Fou de Bor, Llo, Eyme).

Cet habitat permanent devient plus dense à ces mêmes altitudes à partir du Bronze final et au premier âge du Fer (largement considérés ici entre 1200 et 400 BC). Il paraît encadré par des sites de hauteur défensifs, quoique non fortifiés (*Roc d'Enclar, Sot Gran de l'Antuix* et *Roc de l'Oral* en Andorre, Llívia et Llo en Cerdagne). Initiés par les travaux de C. Rendu en Cerdagne, des tests stratigraphiques ont été ouverts dans une « zone intermédiaire » qui mord dans l'espace sub-alpin entre 1 750 et 1 950 m. Ils y ont révélé des mises en cultures céréalières avec aménagements de murettes et amendement du sol (Harfouche et Poupet 2013, Campmajo *et al.* 2020). Cet étage montagnard et sub-alpin est donc cultivé entre 1 000 et 1 950 m d'altitude, quoique par des formes d'exploitation du sol qui nous échappent, mais qui comprennent certainement le pacage des troupeaux²¹.

Et en effet, ce « monde peuplé » confronte des estives où l'occupation pastorale semble avoir totalement disparu au-dessus de 2 000 m au cours du Bronze moyen, après 1500 BC, ceci sur l'ensemble de la chaîne, d'après l'enregistrement des structures construites et des datations ¹⁴C. De façon moins nette et différentielle selon les secteurs, une nette baisse des « essartages » par le feu et des pollens de plantes nitrophyles y est également enregistrée dans les tourbières. Cet affaiblissement de la pression pastorale pendant plus d'un millénaire, semble quand même peu en phase avec la spécialisation du troupeau observée en Europe occidentale pour les laitages pendant cette période (ovins), avec l'augmentation des poteries spécialisées dans la fabrication des fromages (faisselles) et l'exploitation intensive du sel nécessaire pour leur conservation (ainsi que pour la viande de porc)²². Il est donc tentant de lier ce contraste – du moins pour l'Andorre et la Cerdagne protohistoriques – à la forte présence des gravures rupestres dans le « monde

peuplé » et à leur extrême rareté dans le « monde vide » des estives. Hélas ! Cette connexion ne tient pas et pour plusieurs raisons, dont la première est sans doute que la zone située entre 1 000 et 1 700 m est structurée dans ces montagnes depuis l'an Mil au moins (d'après les archives de l'évêché d'Urgell) par un dense réseau de villages qui a accompagné jusque dans le XX^e s. un monde paysan auquel nous devons une très large partie de cet « art rupestre » (fig. 11).

La seconde réside dans le fait que la pression du troupeau domestique s'est peut-être bien affaiblie dans les alpages au premier millénaire avant notre ère, mais qu'elle n'a pas vraiment disparu, ayant sans doute perdu en visibilité (Gassiot 2016 ; Palet *et al.* 2016, Campmajo *et al.* 2020). Pour cette période, effectivement, un seul sol de circulation a pu être daté vers 700-600 BC dans un enclos circulaire pour bétail limité par des levées de terre. Cette exception du site du *Goleró* (*Serra del Cadi*), à 2 030 m d'altitude, laisse supposer que les herbages pouvaient être exploités ailleurs autour de cabanes et de clôtures périssables (terre et bois). Nous savons aussi que les vastes espaces situés au-dessus de 2 000 m entre les Pallars et la Cerdagne étaient parcourus par les hommes du Bronze final et de l'âge du Fer car ils y ont laissé les traces de leurs campements dans des abris-sous-roche comme celui des *Obagues de Ratera* à 2 322 m (Pallars). Si cette présence pouvait résulter d'expéditions de chasse, elle pouvait aussi se faire très discrète en étant motivée par des croyances. C'est sans doute le cas pour la spoliation de dolmens établis en altitude (*Font dels Coms*, Pallars) ou encore pour des pratiques rituelles peu compréhensibles, tel le dépôt de vases retrouvés dans les interstices d'énormes éboulis (cat. *tarteres*) du Parc d'Aiguestortes et, surtout, pour la grande épée du second âge du Fer découverte entre les racines d'un pin abattu par l'orage près des estives du Puigmal, à 2 023 m d'altitude²³. Ces incursions discrètes vers les sommets ont peut-être été motivées par des cultes (funéraires ?), mais elles ne semblent pas avoir produit de roches gravées aux alentours de ces dépôts (telles par exemple les fameuses rouelles piquetées du *Valat de la Figuerassa*).

La troisième raison tient à la reprise de la fréquentation des estives entre les III^e et I^{er} siècles avant notre ère (Gassiot *et al.* 2017 ; Palet *et al.* 2017), c'est-à-dire dans un second âge du Fer bien avancé, au moment où, dans l'étage montagnard, se produit une forte recomposition socio-culturelle dont peuvent témoigner la disparition des traditions décoratives du BF-premier âge du Fer sur la céramique (« décor cerdan »), la création d'un système de fortifications en Cerdagne avec la fondation d'un oppidum ibère (Castellot, près de Bolvir) et un net glissement des activités agricoles vers les bas de pente, près des sites défensifs (Olesti *et al.* 2017). C'est dans cette période

21 - Par exemple une dispersion des habitats et une rotation des cultures associée au pastoralisme difficile à imaginer sans se référer aux études géographiques concernant la zone intertropicale (Martzluff *et al.* 2015)

22 - Il est bien connu que la riche nécropole de Hallstatt, en Autriche, est associée aux grandes mines de sel gemme du Salzkammergut, exploitées dès le Bronze final et pendant l'âge du Fer

23 - Découverte fortuite faite par Jordi Mach à 2023 m dans le Puigmal à Vallcebollère (Campmajo *et al.* 2007).

que l'écriture ibère peut servir à dater certains sites rupestres à gravures en Cerdagne, ce qu'elle ne fait ni en Andorre, ni ailleurs.

Tandis que ces écritures votives semblent se poursuivre sur les mêmes roches après la fondation de la cité latine de Llívia, au premier siècle avant notre ère (Ferrer *et al.* 2020), la colonisation romaine se caractérise en haute montagne, dans les étages sub-alpin et alpin d'Andorre, d'Urgell et de Cerdagne, par une spécialisation destinée à produire du charbon de bois, des métaux (fer, cuivre et or) et de la résine dans des fours spécialisés. Le pastoralisme ne reprend de la vigueur que pendant l'Antiquité tardive. En fait, nous pourrions donc parfaitement associer l'art schématique découvert en haute montagne aux activités artisanales qui ont attiré des ouvriers spécialisés sur ces hauteurs lors de la colonisation romaine, peut-être même dès l'Antiquité ibère. Dès lors, comment individualiser celui que nous avons sans doute trop systématiquement attribué à des bergers en fonction de l'altitude ?

En réalité, les prospections des zones brûlées en Conflent ont fourni sur ce point des indices probants sur l'existence d'une société pastorale protohistorique assez spécifique qui n'est pas cantonnée aux alpages, mais basée dans l'étage méditerranéen, entre 500 et 700 m d'altitude en rive gauche de la Têt (Vignaud 2009). Ces sites se trouvent sur le plateau granitique de Montalba-Rodès appartenant aux anciennes surfaces d'érosion du Miocène qui s'échelonnent depuis le Bas Conflent jusque dans le massif du Madres, en Capcir, en passant par le *Pla de Vallenso*. Pour atteindre les estives de Cerdagne-Capcir, la circulation des troupeaux sur ces formations est bien plus facile en suivant ce cheminement par les hauteurs qu'en passant par les étroits défilés du fond des vallées. Ces sites pastoraux des zones brûlées de Rodès (extrême rareté des meules à grains) que la poterie rattache principalement au Bronze ancien-moyen (anses à poucier) ont livré toute une chaîne opératoire de bracelets en chloritoschiste fabriqués sur place en grande quantité. Pour cela ont été exploités les filons chloriteux verdâtres qui affleurent dans les *septa* de schiste coincés au milieu des granites du pluton de Millas. Il en est de même un peu plus loin à Tarerach pour le site du *Valat de la Figuerassa* qui vers, 500 m, se trouve sur un replat granitique dominé par le site protohistorique défensif du *Roc del Moro*. Alors que la fabrication de ces bracelets de chloritoschiste se place dans l'Âge du Bronze (Vignaud 2009, Bec Drelon *et al.* 2016), il est dérangentant de ne pas les retrouver dans le mobilier des sites contemporains fouillés dans les environs, comme les porches des grottes de Belestà et Montou, par exemple, qui passent pourtant pour avoir abrité des bergeries. Mais, de façon tout aussi étrange, un fragment fut trouvé en Cerdagne sur une piste de la station de ski de Porté-Puymorens à 2 000 m d'altitude (Mach 2013).

Finalement, ces exemples montrent que les modes d'exploitation de la montagne par les différents acteurs qui s'y croisaient pendant la Protohistoire et l'Antiquité sont encore très difficiles à saisir en Pyrénées. S'il n'est guère possible de lier les gravures rupestres linéaires des estives à l'évolution des données environnementales et aux faits archéologiques concernant le mode de vie, c'est aussi parce que cet art s'y manifeste peu, semble-t-il, et dans des lieux supposant une liaison au sacré, telle que l'envisageait J. Abélanet avec la légende de la fée du Lanoux (Abélanet 2005-b). Or, les ondines de ce conte et les toponymes qui vont avec autour du lac (fada, encantades), pourraient ne remonter qu'au XVI^e s et aux prétentions de la famille Pastor sur ces richesses (cf. notes 4 et 5). En fait, c'est récemment qu'un culte antique des sources a été révélé par l'archéologie avec les fouilles du site de la Fajouse et les prospections sur les crêtes des Albères, entre 900 et 1 000 m d'altitude (Dunyach et Roudier 2015). Vers les sommets de Cerdagne-Capcir et des Pallars, seuls de rares vestiges archéologiques, bien énigmatiques, peuvent témoigner de pratiques culturelles discrètes qui restent peu comprises.

Bibliographie

- Abélanet 1976** : ABÉLANET (J.) : – Essai de datation de l'art schématique linéaire méditerranéen, *Actes du IX^e Congrès de l'U.I.S.P.P. Colloque XXVII*, Nice, 1976, p. 69-73, 2 fig.
- Abélanet 1985** : ABÉLANET (J.) : – Le premier site d'art rupestre paléolithique à l'air libre : le rocher gravé de Campôme, *Conflent*, n°133, Prades, 1985, p. 2-7, 3 fig., 3 photos.
- Abélanet 1986** : ABÉLANET (J.) : – *Signes sans paroles : cent siècles d'art rupestre en Europe occidentale*, Hachette, 1986, Paris, 345 p., 74 fig., 34 pl. h.-t.
- Abélanet 1990** : ABÉLANET (J.) – *Les roches gravées nord-catalanes*, Centre d'Études Préhistoriques Catalanes- revue Terra Nostra, 1990, 209 p., 143 fig.
- Abélanet 1999** : ABÉLANET (J.) – *Lieux et légendes du Roussillon et des Pyrénées catalanes*, Trabucaire éd., Perpignan, 1999, 206 p. et ill.
- Abélanet 2005-a** : ABÉLANET (J.) – Essai d'interprétation des roches à entailles du Roussillon et des Pyrénées catalanes, *Archéo* 66, *Bulletin de l'A.APO*, n°20, 2005, p. 32-33, 1 fig. (en ligne)
- Abélanet 2005-b** : ABÉLANET (J.) – Le thème du damier dans l'art rupestre linéaire des Pyrénées catalanes et ses liens avec les cultes anciens, *Roches ornées, roches dressées, Actes du colloque en hommage à Jean Abélanet 2001*, M. Martzluff (dir.), Presses Universitaires de Perpignan éd., p. 207-217, 12 fig. (en ligne sur le site des PUP).
- Bec Drelon et al. 2016** : BEC DRELON (N.), RECHIA-QUINIOU (J.), PECHE-QUILICHINI (K.), PORRA-KUTENI (V.) – Construction et réutilisation des sépultures mégalithiques au Bronze ancien et au Bronze moyen entre Pyrénées et Cévennes. Les exemples du dolmen des Isserts (Hérault) et de la Barraca (P.-O.), *Le Bronze moyen et l'origine du Bronze final en Europe occidentale...*, T. Lachenal *et al.* (dir.), Mémoire d'Archéologie du Grand-Est, n°1, 2016, p. 823-836, 6 fig.

Bille 2008 : BILLE (E.) – Pêcher dans les étangs du Roussillon et de Cerdagne au Moyen Âge, *Les Cahiers de Framespa*, [e-STORIA, revue électronique], n 4, 2008, 1 fig.

Bosom 1998 : BOSOM i ISERN (S.) – Dibuixos notariais del segle XIII (o un altre art dels notaris), *Ceretania. Quaderns d'Estudis Cerdans*, n° 2, Ripoll, p. 47-64, 84 Fig.

Bianchi 2014 : BIANCHI (N.) – *Art rupestre en europe occidentale : contexte archeologique et chronologie des gravures protohistoriques de la région du Mont Bego. De la typologie des armes piquetées à l'étude des gravures schématiques-linéaires*, Thèse, t. 1, Université de Perpignan, 2014, 333 p., 610 fig.

CAG 2007-a : KOTARBA (J.) – Ria-Sirach-Urbanya, 004P, *Carte archéologique de la Gaule, Les Pyrénées-Orientales*, Kotarba J., Castellvi G., Mazière Fl. (dir.), Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, Paris, 2007, p. 531, 1 fig.

CAG 2007-b : MARTZLUFF (M.) – Dans Angoustrine 005, notice sur « la Haute montagne, secteur des estives », *Carte archéologique de la Gaule, Les Pyrénées-Orientales*, Kotarba J., Castellvi G., Mazière Fl. (dir.), Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, Paris, 2007, p. 218.

Campmajo et al. 2007 : CAMPMAJO (P.), MACH (J.), CRABOL (D.), RAMIREZ (J.) – Découverte d'une épée de la fin de la Tène I sur les contreforts du massif du Puigmal (Pyrénées-Orientales), *Ceretania. Quaderns d'Estudis Cerdans*, n° 5, p. 25, 1 fig.

Campmajo et Crabol 2009 : CAMPMAJO (P.), CRABOL (D.) – Les grattages naviformes ont-ils des origines ibères ? Questions sur leur signification, *Acta Paleohispanica X*, 2009, p. 381-412, 3 tabl., 35 fig.

Campmajo 2012 : CAMPMAJO (P.) – *Ces pierres qui nous parlent. Les gravures rupestres de Cerdagne (Pyrénées orientales) des Ibères à l'époque Contemporaine*, Trabucaire éd., 2012, Perpignan, 639 p, 282 fig.

Campmajo et al. 2020 : CAMPMAJO (P.), KOTARBA (J.), BOUSQUET (D.), DURAND (C.), CRABOL (D.), RENDU (C.) – Un nouveau site de la fin du Bronze final III sur la commune d'Eyne (altitude 1740 m). *Les Cahiers de l'Âne rouge*, N° 7, Sainte-Léocadie, 2020, p. 135-149.

Canturri 1985 : CANTURRI MONTANYA (P.) – Variété des gravures rupestres, *Le domaine archéologique d'Andorre, Les Dossiers Histoire et archéologie*, n° 96, Faton éd., Dijon, 1985, p. 50-55, 6 fig.

Casamajor 2008 : CASAMAJOR i ESTEBAN (J.) – Els gravats rupestres del Tossal de Cava (Alt Urgell) i un estel solitari a Montalarí (Encamp), *Papers de Recerca Històrica*, vol. 5, Societat Andorrana de Ciències, Andorra 2008, p. 9-25, 29 fig.

Casamajor 2010 : CASAMAJOR i ESTEBAN (J.) – Gravats rupestres de l'Alt Urgell, *Interponte, Annals de l'Institut d'Estudis Comarcals de l'Alt Urgell*, n°1, 2010, p. 47-69, 38 fig.

Casamajor 2012 : CASAMAJOR i ESTEBAN (J.) – Gravats rupestres de la regió septentrional de la serralada del Cadí, *Annals del Centre d'Estudis Comarcal del Ripollès*, 2012-2013, p. 313-329, 22 fig.

Casamajor 2016 : CASAMAJOR i ESTEBAN (J.) – Els gravats rupestres de la Muntanya de Rocafort, Els Graus de la Barta i Roca corba, *Paper de Recerca històrica*, vol. 8, Societat Andorrana de Ciències éd., Andorra, 2016, p. 7-15, 43 fig.

Casamajor 2019 : CASAMAJOR i ESTEBAN (J.) – Els gravats rupestres de Bixessarri. Els gravats rupestres del Roc de les Aubes, *Papers de Recerca Històrica*, vol. 9, Societat Andorrana de Ciències, Andorra, 2019, p. 143-150, 12 fig.

Castell 2011 : CASTELL GRANADOS (P.) :- « Sortilegas, divinatrices et fetilleres ». Les origines de la sorcellerie en Catalogne, *Cahiers de Recherches Médiévales et Humanistes*, 2011, n° 22, p. 217-241

Dunyach et Rodier 2015 : DUNYACH (I.), ROUDIER (E.) – Pratiques rituelles et paysage religieux d'un lieu de culte aux confins des Pyrénées méditerranéennes : le site de la Fajouse (Argelès, P.-O.), *Caesarodunum*, t. XLIX, 2015-2016, p. 73-64, 6 fig. 1 tab.

EDF-UPSO-GEH Aude-Ariège-GU des vallées d'Aix – « Aménagement hydroélectrique de l'Hospitalet. Note technico-environnementale concernant les travaux d'expertise et de maintenance du barrage du Lanoux nécessitant l'abaissement du plan d'eau », 2015, 181 p. et ill.

Ferrer et al. 2020 : FERRER i JANÉ (J.), OLESTI VILA (O.), VELAZA FRIAS (J.) – Les Quatuorvirs ibères de Iulia Lybica : une inscription rupestre latine exceptionnelle à Osseja, *Les Cahiers de l'Âne Rouge*, n° 7, 2020, p. 31-42, 7 fig.

Gassiot 2016 : GASSIOT BALLBÈ (E.) – *Arqueologia del pastoralismo en el Parque Nacional d'Aigüestortes i Estany de Sant Maurici Montañas humnizadas*, Organismo Autónomo Parques Nacionales éd. 2016, 256 p. et ill.

Gassiot et al. 2017 : GASSIOT BALLBÈ (E.), PÈLACHS MAÑOSA (A.) – La ocupación ganadera de los Pirineos occidentales de Catalunya en época romana e inicios de la Edad Media, *Treballs d'Arqueologia*, n° 21, 2017, p. 287-306. 1 fig., 1 tabl.

Gillot 2017 : GUILLOT (F.) – Artefacts et usages : esquisses des activités et des occupations des hommes et des femmes à Montréal-de-Sos sur la longue durée, *Le castrum de montréal-de-sos, 16 ans de recherches archéologiques sur une fortification des Pyrénées ariégeoises*, F. Guillot et al. (dir.), C.A.M.L., 2017, p. 175-320, 336 fig.

Glory 1947 : GLORY (A.) – Gravures rupestres schématiques de l'Ariège, *Gallia*, t. 5-1, 1947, p. 1-45, 41 fig.

Gomez de Soto 2003 : GOMEZ DE SOTO (J.) – Oiseaux, chevaux, hommes et autres images. Les « signes » sur céramique en Gaule, du Ha A2/B1 au Ha D, *Genèse, apogée, décadence et postérité, Décors, images et signes de l'âge du Fer européen*, XXVI^e colloque de l'AFEAF, Tours, supplément à la Revue archéologique du Centre de la France, 2003, p. 11-25, 9 fig.

Harfouche & Poupet 2013 : HARFOUCHE (R.), POUPET (P.) – Approche pédoarchéologique des espaces de production agricole à l'âge du Bronze dans les montagnes méditerranéennes (exemples des Pyrénées-Orientales et de la Haute-Corse, France), *Préhistoires Méditerranéennes*, 2013, 32 p., 13 fig.

Jimenez 2006 : JIMÉNEZ ZAMORA (J.) – *La imagen de los espacios de alta montaña en la prehistoria : el caso de los Pirineos Occidentales*, Barcelona : Departament de Prehistòria de la Universitat Autònoma de Barcelona, 2006, 292 p. et fig.

Mach 2013 : MACH (J.) – Note sur un bracelet en schiste de l'âge du Bronze découvert sur le domaine skiable de Porté-Puymorens, *Records de l'Aravó*, n° 33, p. 6-8, 1 fig.

Mangado et al. 2004 : MANGADO (X.), MERADAL (O.), FULLOLA (J. M.), ETEVE (X.), LANGLAIS (M.), NADAL (J.), ESTRADA (A.), SANCHEZ (E.), LACRUZ (S.), GRIMAO (J.) – Montleó (Prats i Sansor, Cerdanya). El primer jaciment magdalení a l'aire lliure en altitud al cor dels Pirineus, *Tribuna d'Arqueologia*, Barcelona, 2004, p. 23-44, 6 fig.

Martinez et al. 2011 : MARTÍNEZ-MORENO (J.), VILLAVEDE (V.), MORA TORCAL (R.) – La placa grabada de Balma Guilanyà (Prepirineo de Lleida) y las manifestaciones artísticas del Mesolítico de la Península Ibérica, *Trabajos de Prehistoria*, n° 68-1, 2011, p. 159-173, 8 fig.

Martzluff 1989 : MARTZLUFF (M.) – Els primers pobladors, *Andorra arqueologica*, X. Llovera (dir), Conselleria d'Educació i Cultura éd., Andorra-la-Vella, 1989, p. 24 -33, 20 fig.

Martzluff 1991 : MARTZLUFF (M.) – Corpus des pétroglyphes relevés sur les façades de l'église médiévale de la St. Trinité (Bellpuig, P.-O.), *Conflent* n° 173, Prades, 1991, p. 28-56, 63 fig.

Martzluff 1992 : MARTZLUFF (M.) – Note sur deux gravures post-médiévales découvertes en Cerdagne, *Conflent* n° 175, Prades, 1992, p. 25-30, 3 fig.

Martzluff 1996 : MARTZLUFF M., 1996 - *Du Paléolithique supérieur au Mésolithique dans les P.-O.*, rapport de prospection thématiques intermédiaire, DRAC-S.R.A. Montpellier, 1996, 137 p., 79 fig

Martzluff 1997 : MARTZLUFF (M.) – Les molettes granitiques barquiformes canelées d'âge protohistorique de Cerdagne et d'Andorre, *Etudes Roussillonnaises*, t. XV, Perpignan, 1997, p. 59-66, 4 fig.

Martzluff et al. 2005 : MARTZLUFF (M.), AVANTIN (F.), FABRE (B.) et BLAIZE (Y.) – Nouvelles gravures rupestres au Pla de Vall en So (Conflent, P.-O.), *Roches ornées, roches dressées, Actes du colloque en hommage à Jean Abélanet 2001*, M. Martzluff (dir), Presses Universitaires de Perpignan éd., 2005, p. 171-184, 20 fig. (en ligne sur le site des PUP)

Martzluff et al. 2012 : MARTZLUFF (M.), ABÉLANET (J.), KOTARBA (J.), PASSARRIUS (O.), VIGNAUD (A.), POLLONI (A.) – La Cova de les Bruixes, à Tautavel : une grotte fréquentée depuis le Néolithique vérazien, *Tautavel. Des hommes dans leur vallée*, M. Martzluff, A. Catafau, M. Galinier (dir.), Presses Universitaires de Perpignan éd., Perpignan, 2012, p. 197-455, 143 fig., 20 tabl.

Martzluff et al. 2015 : MARTZLUFF (M.), BOUSQUET (D.), CAMPMAJO (P.), CRABOL (D.), BELBENOIT (V.), RENDU (C.) – Questions sur le mode d'occupation de l'espace sur la Solana de Cerdagne autour du Bronze final – 1^{er} âge du Fer, *actes du XVème Col.loqui Internacional De Puigcerdà - Congrès Nacional de Catalunya*, 2015, p. 167-185, 8 fig.

Martzluff et al. 2019 : MARTZLUFF (M.) ; TURRU (V.), REMOLINS-ZAMORA (G.), GUILAINE (J.) – Sur la piste d'un peuplement pionnier de l'Azilien en Pyrénées : l'exemple des industries en roches volcaniques de La Balma de la Margineda (Andorre), *Circulations montagnardes, circulations européennes*, CTHS éd. [en ligne], Paris, 2019, 23 p., 10 fig. <http://books.openedition.org/cths/5652>,

Mas 1985 : MAS i CANALIS (D.) – Roc de les Bruixes de Prats. Des graffiti médiévaux, *Le domaine archéologique d'Andorre, Les Dossiers Histoire et archéologie*, n° 96, Faton éd., Dijon, 1985, p. 56-57, 1 fig.

Olesti et al. 2017 : OLESTI VILA (O.), MERCADAL i FERNANDEZ (O.) – L'explotació dels territoris pirinencs orientals en època antiga (s.VI-I a.n.e), *Treballs d'Arqueologia*, n° 21, 2017, p. 9-47, 5 fig

Palet et al. 2006 : PALET MARTINEZ (J. M.), EJARQUE (A.), MIRAS (Y.), RIERA (S.), EUBA (I.), ORENGO (H.) – Formes d'ocupacions de l'alta muntanya a la vall de la Vansa (Serra del Cadí-Alt Urgell) i a la vall del Madriu-Perafita-Claror (Andorra) : estudi diacronic de paisatges culturals pirinencs, *Tribuna d'Arqueologia*, 2016, p. 1-24, 7 fig. 2 tabl.

Palet et al. 2017 : PALET MARTINEZ (J. M.), GARCIA MOLSOSA (A.), ORENGO ROMEU (H. A.), POLONIO ALAMINO (T.) – Els espais altimontans pirenaics orientals a l'Antiguitat : 10 anys d'estudis en arqueologia del paisatge del GIAP-ICAC, *Treballs d'Arqueologia*, n° 21, 2017, p. 77-97

Rendu 2003 : RENDU (C.) – *La montagne d'Enveig : Une estive pyrénéenne dans la longue durée*, Canet, Trabucaire, 2003, 606 p. et ill.

Rendu et al. 2012 : RENDU (C.), CAMPMAJO (P.), CRABOL (D.) – Étagement, saisonnalité et exploitation des ressources agro-pastorales en montagne à l'âge du bronze. Une possible " ferme d'altitude " à Enveig (Pyrénées-Orientales). *Bulletin de l'Association pour la Promotion des Recherches sur l'Âge du Bronze*, APRAB éd., 2012, p. 58-61, 3 fig.

Sureda et al. 2011 SUREDA I JUBANY (M.), GROS I PUJOL (M. S.) – Una llosa amb inscripció procedent de la Margineda (Andorra), *Miscel.lània litúrgica catalana*, 2011, p. 213-232, 4 fig

Tarrus et al. 1998 : TARRUS i GALTER (J.), BOFARULL i GALLOFRÉ (B.), CARRERAS i VIGORÓS (E.), GAY i FUMADÓ (P.), PIÑERO i COSTA (D.) – Reflexions sobre els gravats rupestres prehistòrics de Catalunya : el cas de l'Alt Empordà, *Cypsela*, n°12, 1998, p. 119-124, 6 fig.

Vignaud 2009 : VIGNAUD (A.) – L'occupation du plateau de Rodez et Montalba-le-Château à l'âge du Bronze, *Archéologie d'une montagne brûlée. Massif de Rodès, Pyrénées-Orientales*, O. Passarrius, A. Catafau et M. Martzluff (dir.), Trabucaire et CG des P.-O éd., Perpignan, 2009 p. 101-138, 47 fig.

Viñas 2018 : VIÑAS i VALLVERDÚ (R.) – Les manifestacions rupestres gravades d'Andorra, *Miscel.lània a Pere Canturri Montanya*, Editorial Andorra éd., Andorra, 2018, p. 121-145, 14 fig.

COMPTE-RENDU



Visite-découverte du musée d'archéologie romaine de Narbo Via (Narbonne, Aude)

Georges CASTELLVI ⁽¹⁾

1 - AAPO _ Association Archéologique des Pyrénées-Orientales

Ces dernières années, deux musées d'archéologie ont ouvert leurs portes en Languedoc : d'une part le Musée de la Romanité, à Nîmes (juin 2018), d'autre part le Musée Narbo Via, à Narbonne (mai 2021). Les deux musées ont en commun d'avoir réuni chacun en un seul lieu l'ensemble des pièces provenant de collections anciennes, parfois déposées en différents endroits comme à Narbonne.

Les membres de l'AAPO ont eu la possibilité de découvrir déjà celui de Nîmes lors d'une sortie en juin 2019¹. On sait que celui de Narbonne a tardé à ouvrir ses portes, pour la bonne raison que les diagnostics effectués par les archéologues de l'Inrap dans le cadre de l'archéologie préventive avaient identifié la présence d'une nécropole antique à proximité immédiate du futur musée. S'en était suivie une fouille préventive qui a révélé une nécropole « *exceptionnelle par son état de conservation et par le nombre et la diversité de ses structures funéraires, elle s'impose déjà comme le site de référence pour l'étude des pratiques funéraires en Gaule romaine* »². L'AAPO avait programmé une visite guidée de la fouille en février-mars 2020, malheureusement renvoyée aux calendes grecques en raison de la pandémie de Covid 19 qui commençait à sévir en France et dans le reste du monde.

Les membres de l'AAPO ont ensuite eu le loisir de découvrir par eux-mêmes le musée, ouvert au public en mai 2021, et dont l'entrée a été gratuite durant un mois. Certains d'entre nous ont pu s'y rendre notamment lors des Journées Européennes du Patrimoine en juin de la même année (18-20 juin 2021).

À l'arrivée (sortie Narbonne-Est), on peut apercevoir un bel édifice en « fausses ruines » aux murs en grand appareil ocre et décoré de colonnes cannelées, mais... c'est le nouveau parc d'expositions de Narbonne. À côté, en décalé, un grand bâtiment rectangulaire plus simple, sans inscription monumentale – contrairement au Parc des Expositions –, est identifiable grâce à l'inscription portée sur un pilier : Narbo Via.

1 - Compte-rendu de Guillem et Georges Castellvi, « Sortie à Agde et Nîmes du 15 juin 2019 », dans *Archéo* 66, p. 200-201.

2 - Voir la présentation des résultats, « Exceptionnelle nécropole antique à Narbonne », sur le site de l'Inrap : <https://www.inrap.fr/exceptionnelle-necropole-antique-narbonne-14612> et É. Fournier, « Narbonne. Une exceptionnelle nécropole antique », *Archéologia*, n° 521, p. 20 sq.



Figure 1 : Reconstitution d'une pièce de la domus du Clos de la Lombarde.
Cliché : G. Castellvi.

Ce nouveau musée a été conçu sur un seul niveau pour accueillir l'ensemble des collections dispersées jusqu'alors entre trois lieux de dépôts : le musée archéologique du Palais des Archevêques avec notamment ses salles présentant les fresques de la domus du Clos de la Lombarde (fouilles et restaurations Raymond et Maryse Sabrié) (Fig. 1), l'Horreum qui abritait quelques marbres isolés, et le musée lapidaire obscur de Larmourguier. Il faut saluer ce projet qui rend à Narbonne l'intérêt que les archéologues et les historiens lui reconnaissent depuis longtemps comme capitale de la Gaule transalpine, rebaptisée Narbonnaise par l'empereur Auguste, lors de son passage en 27 av. J.-C.

Le concept de ce nouveau musée a coïncidé avec le réveil d'une nouvelle archéologie encore plus dynamique dans les années 2000-2010 mettant en lumière le potentiel du territoire narbonnais : fouilles de la villa luxueuse de la Nautique construite pour Auguste ou le gouverneur de la province, découverte en 2011, avec son vivier à poissons, le plus grand connu du monde romain (3500 m²) et fouilles autour des ports de Narbonne (coopération du DRASSM, du CNRS et

de la Région Languedoc-Roussillon), à La Nautique et au Castélou-Mandirac avec notamment la mise au jour de deux digues-chaussées canalisant la Robine et de l'épave romaine du IV^e s., sous la direction de Corinne Sanchez et de Marie-Pierre Jézégou³. On le voit, les découvertes de ces vingt dernières années, avec la révision des collections archéologiques, ont permis de redécouvrir l'histoire et de renouveler les connaissances sur une ville à la hauteur de sa renommée dans le monde romain.

On aurait ainsi pu croire que ce nouveau musée aurait intégré en grande partie l'actualité de ces dernières recherches. En partie oui, avec un « parterre » constitué de dizaines de débris architecturaux parmi les centaines retrouvés sur les berges du Castélou-Mandirac, à proximité de l'épave du IV^e s. (**Fig. 2**). En accompagnement, un court diaporama sur écran TV retrace en quelques vues légendées la fouille de cette dernière et des abords.



Figure 3 : Découverte du « mur des inscriptions » dans la perspective du couloir d'entrée du musée. Cliché : G. Castellvi.

Pour le reste, c'est vrai que le « mur des inscriptions » et des sculptures est assez impressionnant par ses dimensions, tant en longueur qu'en hauteur (**Fig. 3**). On regrettera seulement, qu'en juin 2021, les deux pupitres ne renseignaient que sur 10 à 20 % des blocs exposés ; les grilles latérales, fermées, ne permettaient pas, par ailleurs, de découvrir l'arrière du mur.

Comme beaucoup de musées des années 1990-2020, Narbo Via ne déroge pas à certaines règles muséales actuelles comme le fait de présenter quelques individus pour des dizaines d'autres en dépôt, jamais visibles du public : ainsi, pour un port-entrepôt qui a vu passer des centaines de milliers d'amphores dans l'Antiquité, pas plus d'une dizaine d'entre elles évoque ce commerce (quatre Dressel 1B, une Pascual 1 et six autres types d'amphores) ainsi que quelques

monnaies. Quant aux mosaïques, celle entière, présentée anciennement au Palais des Archevêques, ne peut être découverte de dessus, contrairement aux nombreux tapis de mosaïques présentés au musée de Saint-Romain en Gal (Rhône)...

On peut espérer qu'à l'image d'autres musées régionaux par le passé (Tautavel, Arles-sur-Rhône), Narbo Via pourra connaître, à moyen terme, une extension qui lui permettrait d'exposer et d'expliquer les résultats de ces vingt dernières années de fouilles, en présentant notamment une réplique de l'épave de Mandirac avec son chargement d'amphores de l'Antiquité tardive...

Narbo Via, un nouveau musée donc à visiter en complément des autres grands musées d'archéologie romaine du Languedoc avec Agde, Nîmes et Arles, sans oublier Ensérune et Lattes pour la Protohistoire ou le Pont du Gard pour l'aqueduc de Nîmes.

Georges Castellvi



Figure 2 : Une partie des débris architecturaux associés à l'épave de Mandirac. Cliché : G. Castellvi.

3 - Voir Corinne Sanchez, Marie-Pierre Jézégou, *Les ports antiques de Narbonne*, Les carnets du Parc n° 15, Narbonne, 2014.

Conseil d'administration de l'AAPO

Bureau 2022-2023

Présidente : Ingrid DUNYACH
Vice-président : Georges CASTELLVI
Secrétaire : Cécile RESPAUT
Secrétaire-adjointe : Françoise AVANTIN
Trésorier : Guillem CASTELLVI
Trésorier adjoint : Roger GARDEZ

Conseil d'Administration

Aymat CATAFAU,
Bernard DOUTRES,
Jérôme KOTARBA,
Michel MARTZLUFF,
Étienne ROUDIER
Robert VALLE
Adina VELCESCU

Calendrier 2022

*Les conférences et les sorties ont lieu le samedi,
à l'université de Perpignan-via Domitia (UPVD) dans l'amphi Y
Entrée libre et gratuite*

Conférences

- 29 janvier : Le site du Cortal d'en Quircq (Boulou) : import-export dans la vallée du Tech durant le Néolithique moyen**
par Arnaud GAILLARD (ACTER, Traces UMR 5608, Univ. Toulouse)
- 19 février : Du nouveau sur la voie Domitienne ?!**
Conférence de Iouri BERMOND (ingénieur de recherche DRAC-SRA, UMR 5140 Montpellier)
- 19 mars : Le Cailar, port gaulois en Languedoc, du VI^e au I^{er} siècle avant J.-C.**
par Réjane ROURE (Maître de Conférences-HDR, Univ. Montpellier 3 ; UMR5140-ASM)
- 09 avril : Le groupement artisanal de Las Cravieras à Fanjeaux (Aude) : un lieu de production de poteries, de matériaux de construction et du travail du fer de l'Antiquité tardive (fin IV^e s. - début VI^e s. apr. J.-C.)**
par Benoît FAVENNEC (docteur en archéologie, chercheur associé aux UMR5140 et UMR5608)
- 14 mai : Les fouilles médiévales de la Ciutadella de Roses**
par Lluís PALAHÍ (Université de Gérone)

Prospections archéologiques

01 au 31 mars 2022 : Prospection et inventaire des sites archéologiques de la plaine du Roussillon

Sortie

25 juin : visite du site archéologique de la Ciutadella de Roses
avec Aymat CATAFAU (Univ. de Perpignan)

Actualité des recherches archéologiques

- 15 Octobre : première partie (programme en cours)**
Les opérations menées par le service archéologique départemental (SAD.66) et autres institutions
- 19 Novembre : seconde partie (programme en cours)**
Diagnostics et fouilles menées par l'Institut national de recherches archéologiques préventives (Inrap)

10 Décembre 2022 : Assemblée générale de l'association de l'AAPO

Calendrier et actualités à voir sur notre site internet

<https://www.aapo-66.com/>

FICHE D'INSCRIPTION 2022

NOM (en majuscule) / Prénom
 Profession (ou avant retraite, facultatif)

ADRESSE (en majuscule)
 Code postal / commune/.....

Email :

N° de téléphone (pour les sorties, annulation...)

Je désirerais participer à (entourez vos *desiderata*) :
 stages de prospection / fouilles archéologiques / traitement de mobilier

Renvoyer ce talon
 + le chèque de cotisation
 à l'adresse du siège :

AAPO
Association Archéologique
des Pyrénées-Orientales
74 avenue Paul Alduy
66100 PERPIGNAN

L'inscription est annuelle et la cotisation est fixée à 22 €*
 - bulletin annuel compris -

AAPO - Tarif des cotisations		* frais d'envoi (bulletin <i>Archéo-66</i>), par voie postale	TOTAL
Cotisation membre standard	22 euros	(+ 9,50 euros)	
** Cotisation réduite (étudiants non salariés, demandeurs d'emploi)	12 euros	(+ 9,50 euros)	
*** Cotisation de soutien de 66 €	66 euros	<i>faire la demande</i>	
*** Don libre	montant :		

* ENVOIS : + 9,50 euros supplémentaires
 (si vous ne pouvez pas venir chercher le bulletin, au siège de l'AAPO ou lors des conférences)

** Pour les étudiants non salariés et les chômeurs la cotisation annuelle est de 12 €.

*** Soutien et don : pour les particuliers : 66 % du montant du don est déductible de votre Impôt sur le Revenu (dans la limite de 20 % de votre revenu). Un justificatif (reçu fiscal) permettant aux donateurs de bénéficier d'une réduction d'impôt (CGI, art. 200 et 238 bis) vous sera délivré.

Je joins donc à ce formulaire ma cotisation pour 2022 de € (par chèque)



<https://www.aapo-66.com/>

Association Archéologique des Pyrénées-Orientales
74, avenue Paul Alduy 66100 Perpignan
contact@archeo-66.com



Association Archéologique des Pyrénées-Orientales

74 avenue Paul Alduy 66100 Perpignan

contact@aapo-66.com

www.archeo-66.com



15 Euros

ISSN 1636-7227